LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Résistance *



La Résistance

1. Le « Renseignement »

Le 18 juin 1940, au lendemain de la capitulation française, une voix inconnue s'élève sur les ondes de la B.B.C. Le général de Gaulle prononce des phrases que beaucoup de Français attendaient : « La France a perdu une bataille ! Mais la France n'a pas perdu la guerre. » Cet appel galvanise tous ceux qui refusent la défaite, l'occupation allemande et qui pendant quatre ans lutteront dans l'ombre.

Ce récit est écrit par le colonel Rémy dont le général de Gaulle a dit : « Notre Rémy fut des premiers parce qu'il est des meilleurs. »

Son témoignage est exceptionnel puisqu'il fut le chef d'un réseau de renseignements : partant des jours tragiques de mai/juin 1940, Rémy s'attache à exalter le combat mené par les populations des territoires occupés : France, Belgique, Pays-Bas et Grand-Duché de Luxembourg. Il révèle la détermination des résistants débutants, les tâtonnements des amateurs, la constitution des réseaux, l'organisation des filières, le recrutement des agents, les épisodes comiques, l'angoisse des opérateurs radio, les parachutages, les hasards, la chance, la répression allemande, les arrestations, les tribunaux militaires, les tortures avec, pour nombre d'entre eux, la mort au bout du chemin.

La Seconde Guerre mondiale
Éditions Christophe Colomb

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Résistance *

LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Résistance

1. Le « Renseignement »

Éditions Christophe Colomb



Principaux collaborateurs

Auteur
Colonel Rémy

Direction éditoriale
Simone Devaux et Danièle Besnard

Conseiller technique
Colonel Rémy

Production française
André Winandy
Jacques Schillings
Michèle Descy

Iconographie
Mathilde Rieussec

Cartes et dessins
Philippe Leblond

Légendes
Simone Devaux
Luce Botté

Fabrication
Bertrand Quintin assisté de Jean Jehl
Luce Botté
Marie-Odile Charvet-Richter

Imprimé et relié en Italie
par Lito Terrazzi, janvier 1984
Dépôt légal : 1984.02
ISBN 2-88097-104-7

Table des photos

A.D.N.P./E. Lamy : p. 17
A.F.P. : p. 83
B.N./Idées & Éditions : p. 81, 107
Bulloz : p. 76
Bundesarchiv : p. 32, 50, 55, 105, 111, 112
Camera Press : p. 22, 101, 116, 117, 118, 120, 132/133, 142/143
Cedri : p. 4, 47
Collection Rémy : p. 8, 13, 22/23, 25, 27, 29, 31, 32, 34, 42, 45, 49, 52, 59, 61, 65, 66, 74, 75, 104, 107, 109
Documentation Française : p. 14, 48, 128
Droits réservés : p. 24, 26
E.C.P.-Armées : p. 10, 48, 108
F.N.D.I.R.P. : p. 46, 109, 140
Hoffmann Stuttgart : p. 96/97
Idées & Éditions : p. 84, 95, 96, 99, 137

La Résistance

1. Le « Renseignement »

Sommaire

Illustrated London News : p. 98

Imperial War Museum : p. 18, 41, 44, 51, 52, 57, 60, 61, 62, 79, 82, 99, 119, 124

I.P.S. : p. 140

Keystone : p. 18, 20, 38, 58, 88, 104/105, 106, 110, 113, 120/121, 126

Landeetbeldetelle Berlin : p. 90

Musée de la Guerre, Vincennes/Idées & Éditions : p. 9, 11, 16

Musée Royal de l'Armée d'Histoire Militaire/Bruxelles : p. 12, 13, 21, 24

National Archives : p. 17, 39, 80, 115, 132

Parimage : p. 28/29, 33, 35, 36, 37, 40, 53, 59, 62, 63, 64, 67, 68, 69, 71, 73, 80, 85, 86, 128/129, 138

Photo Bourjeois : p. 10/11

Radio Times : p. 7, 39, 43, 78, 82, 87, 97, 122, 126, 127, 131

Roger Schall : p. 54

Roger-Viollet : p. 2, 28, 100, 130

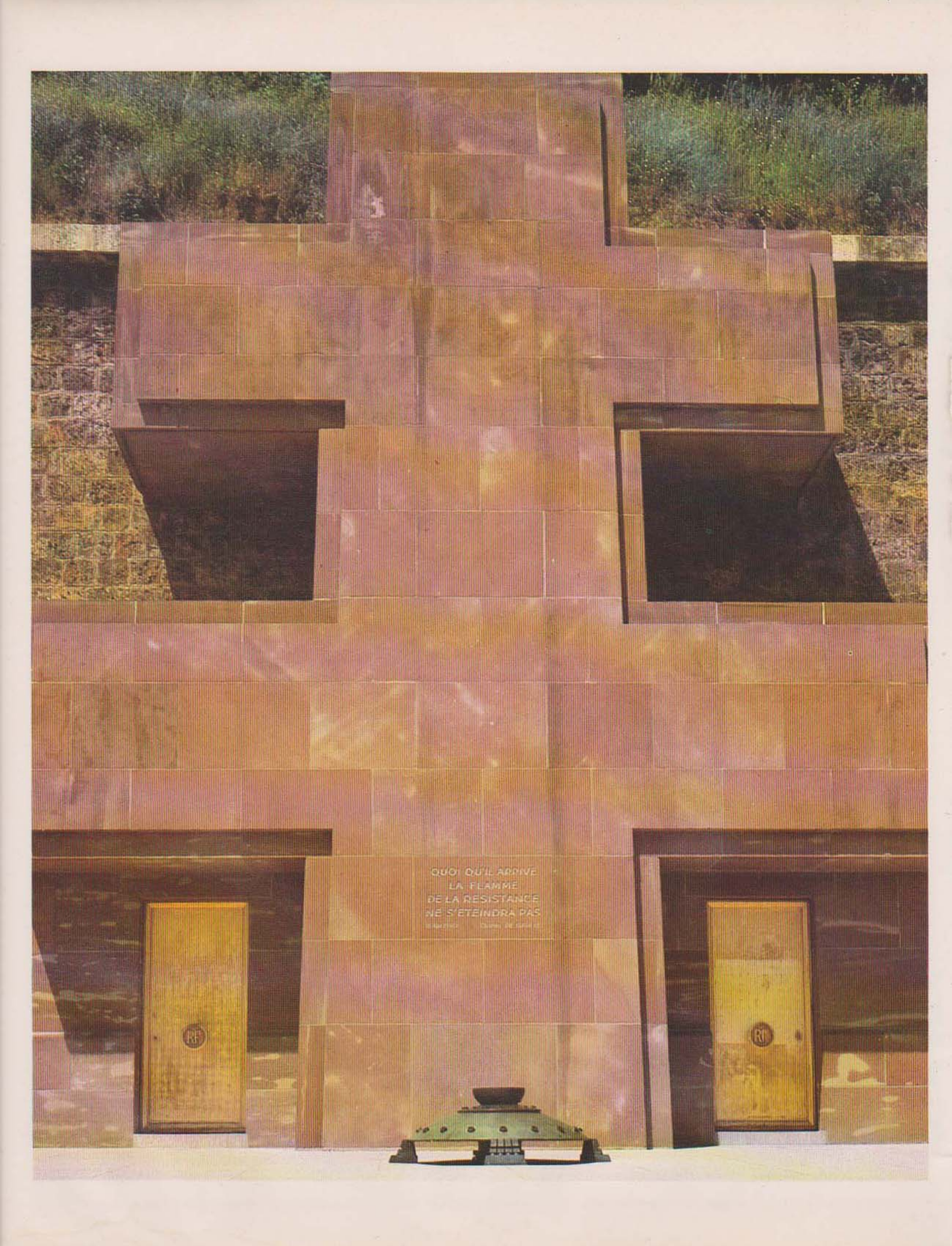
Snarck International : p. 89

Ullstein : p. 134

U.S. Air Force/Idées & Éditions : p. 42, 140/141, 142/143

U.S. Army/Idées & Éditions : p. 114, 125

U.S.I.S. : p. 77, 94, 123, 134, 135, 136, 137


QUOI QU'IL ARRIVE
LA FLAMME
DE LA RESISTANCE
NE S'ETEINDRA PAS

Avant-propos

La nécessité, pour qui veut vaincre, de s'informer des dispositions de l'adversaire, comme de l'abuser sur celles que l'on s'apprête à prendre, date du jour où Caïn décida de tuer son frère Abel. Elle a, pour la première fois à ma connaissance, été exposée sous la forme d'un art, au VIe siècle avant notre ère, par le théoricien militaire chinois Sun Tse dans son *Ping Fa*, traité sur la guerre qui devance de plus de deux mille ans le célèbre *Vom Kriege*, de Clausewitz, et dont seulement treize chapitres, sur les quatre-vingt-deux qu'il comportait, sont parvenus jusqu'à nous.

Un art aussi vieux que le monde...

Nous savons également que Josué prit soin de dépêcher deux espions dans le pays d'au-delà du Jourdain, s'étendant depuis le désert jusqu'à la grande mer qui est au couchant, et dont le Seigneur lui avait accordé la possession. Il recommanda tout particulièrement à ses émissaires de lui rapporter des informations précises sur la cité fortifiée de Jéricho, où ils furent accueillis de fort bonne grâce par une prostituée nommée Rahab. Pour lui exprimer leur gratitude, ils convinrent avec elle du moyen qui la ferait échapper au massacre une fois que la ville aurait été prise d'assaut : ce moyen consistait en un simple cordon rouge qu'elle fixerait à l'instant de l'attaque à sa fenêtre, qui dominait le rempart. Ce détail me revint à l'esprit quand, ayant brisé l'étreinte qui enserrait la tête de pont créée le 6 juin 1944 sur les rivages de la Basse-Normandie, les véhicules alliés reçurent la consigne d'arborer une toile cirée tantôt rouge, tantôt jaune, selon la couleur annoncée le matin, afin de n'être pas confondus avec ceux de l'ennemi, contre lesquels les chasseurs-bombardiers de la *Royal Air Force* ou de l'*U.S. Air Force* s'en donnaient à cœur joie. Tout comme à Jéricho, c'était là une manière de « renseigner ».

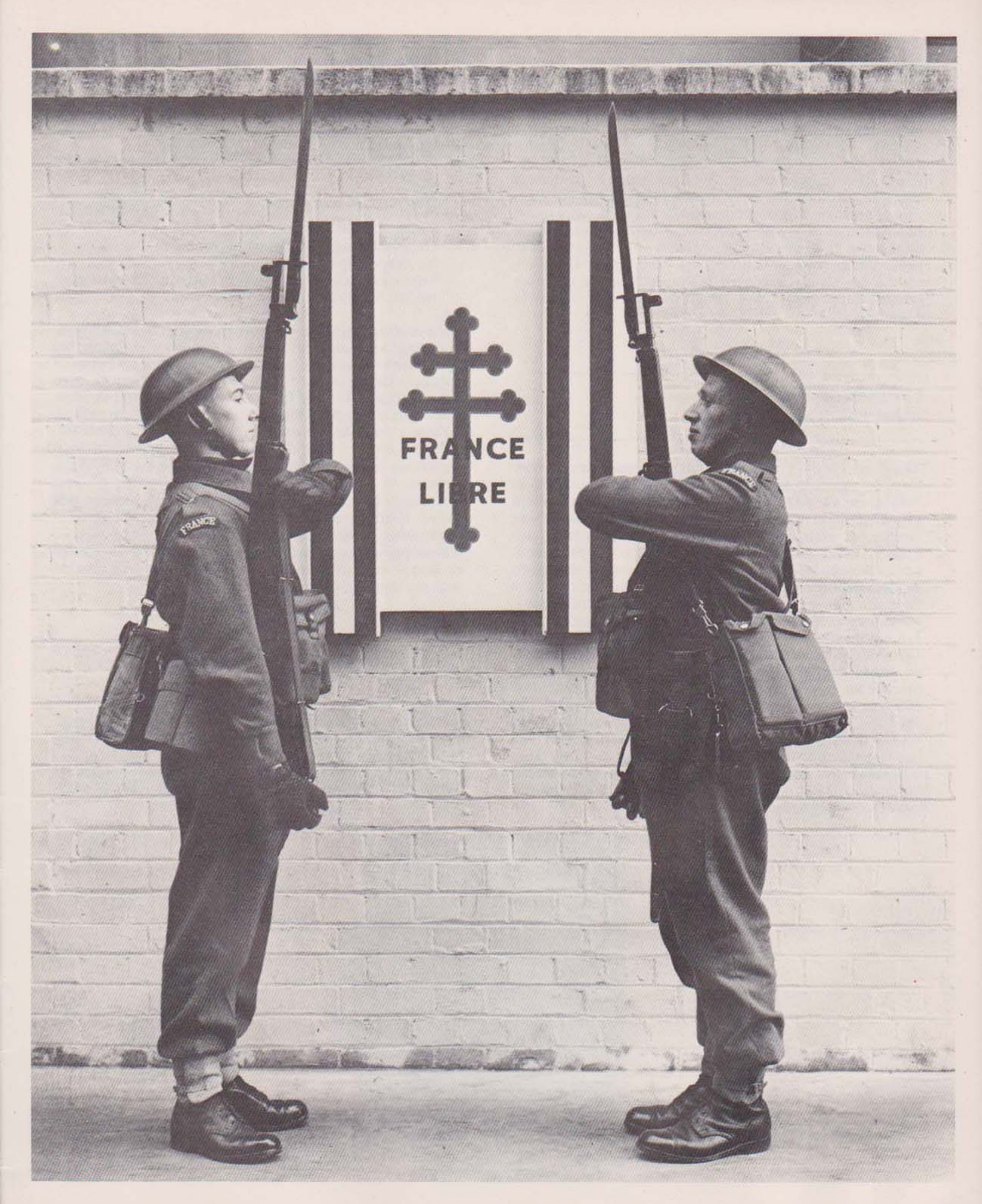
Dans le langage courant, le « renseignement » s'est transformé en « espionnage », mot qui a quelque chose d'infamant. Dans son *Esprit des Lois*, Montesquieu note : « L'espionnage serait peut-être tolérable s'il pouvait être exercé par d'honnêtes gens », et l'on peut croire que tel fut l'avis des vertueux fondateurs des institutions qui continuent de régir les États-Unis d'Amérique puisqu'il ne fallut rien de moins que la Seconde Guerre mondiale pour y susciter la création d'un *Secret Service* à l'exemple des nations d'outre-Atlantique, alors qu'en Allemagne l'appartenance à ce qu'on nommait en France les Services spéciaux conférait une sorte de brevet aristocratique.

Deuxième Bureau ou S.R.

La qualification de « Deuxième Bureau » ne vaut que pour les amateurs de romans d'espionnage ou des films qui, avant la Seconde Guerre mondiale, mettaient en scène un certain « capitaine Benoît », adversaire déclaré de la *Kommandantur.* Je confesse avoir été l'un d'entre eux, qui applaudissait l'acteur Jean Murat, et il me fallut le hasard des circonstances pour apprendre que les diverses *Kommandanturen* dont nous gratifiait l'occupation de l'armée hitlérienne n'étaient rien de mieux que des organismes administratifs.
Aux Services spéciaux, on disait « S.R. », autrement dit « Service du Renseignement », un S.R. qui tenait ses assises dans une des ailes de l'immense ensemble qui forme l'Hôtel des Invalides, et avait pour adresse postale le 2 *bis* de l'avenue de Tourville, au coin de l'avenue de La Tour-Maubourg, dans un des hideux bâtiments qui déshonoraient la superbe ordonnance du monument construit sur les plans de Libéral Bruant (dont le prénom, sous le Roi-Soleil, pouvait passer pour séditieux).
Convoqué le jeudi 3 octobre 1935 au « 2 *bis* », un jeune lieutenant du nom de Paul Paillole qui, sorti premier du stage interarmes de Mourmelon, s'attendait à être nommé instructeur de tir et d'armement à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, fut reçu par l'adjoint du colonel Roux, chef des « Services spéciaux », le colonel Rivet; celui-ci lui fit subir un véritable interrogatoire avant de le confier aux bons soins du commandant Grosjean, lequel lui apprit qu'il était affecté à la « section allemande » dans le cadre du contre-espionnage : le S.R. n'avait pas seulement pour mission de s'informer sur les diverses activités qui s'exerçaient au-delà de nos frontières — aussi bien chez les nations réputées amies que chez celles qui pouvaient adopter une attitude contraire — mais aussi de contrecarrer les menées de qui prétendait en faire autant sur notre territoire, et il en allait de même dans tous les pays de l'Ancien Continent, la guerre ouverte n'étant, pour reprendre le mot de Clausewitz, que « la continuation de la politique avec d'autres moyens » : Sun Tse ne voyait pas autrement les choses.
Vétéran du S.R., et demeuré l'un des meilleurs spécialistes des problèmes soviétiques, le colonel Michel Garder — né en Russie — a défini, dans son ouvrage *La Guerre secrète des Services spéciaux français (1935-1945)* (Plon, 1967), l'état d'esprit qui régnait au « 2 *bis* », tel qu'il fut exposé au lieutenant Paillole par le colonel Rivet :
Le mystère du S.R. n'est pas dans ses buts, qui se devinent aisément, ni dans des procédés déconcertants pour l'intelligence humaine. Dans son double aspect, celui de la recherche du renseignement et de la protection de cette recherche, il s'agit d'utiliser l'homme avec ses qualités et avec ses tares, avec sa vénalité sordide ou sa passion désintéressée de servir. A la base, il y a un pacte aux aspects variables qui lie deux hommes : un officier et un agent, un meneur de jeu et un exécutant. Cela nous donne une infinité de cas particuliers, chacun d'eux constituant un passionnant problème humain.
La multiplicité des sources, la perfection toujours recherchée dans l'art de les soustraire aux menaces, le soin inlassable apporté à les orienter dans le sens des besoins du moment : voilà le bréviaire de l'officier traitant, le vrai secret du S.R. Une maison comme la nôtre ne se décrit pas aisément, son organigramme ne permet pas de saisir la complexité de ce Tout vivant qu'elle représente. Prenez déjà la « Centrale » et pensez au travail énorme qui s'effectue ici malgré le peu de personnel dont nous disposons et les inévitables imperfections de notre organisation. Maintenant, essayez de vous représenter toutes nos ramifications, en France et à l'étranger, avec les officiers traitants des postes frontières et des antennes, des missions militaires dans divers pays (un peu trop voyantes, elles sont partout doublées par des spécialistes camouflés dans divers services des ambassades) *et les innombrables agents ou « honorables correspondants ». Pensez à vos camarades du* C.E. (contre-espionnage)*, dont la mission est de protéger l'édifice. Ayez également présent à l'esprit tout ce qui peut entraver le fonctionnement de l'ensemble. Dans ce domaine, il n'y a pas, hélas! que des obstacles dus à l'adversaire : des frontières bien gardées, des polices vigilantes, une répression implacable, l'action des « maisons concurrentes »; il y a aussi toutes les difficultés que nous devons surmonter chez nous. Semi-clandestins dans notre propre pays, nous butons à chaque pas sur la routine et l'incompréhension des administrations, en commençant par celles de l'Armée dont nous faisons partie. Et, quand vous aurez réfléchi à tout cela, essayez donc de vous représenter la vie de ce Tout!*

L'officier traitant et l'honorable correspondant

Dans le jargon des « Services spéciaux », la qualification d'*officier traitant* va à celui qui reçoit les informations en provenance d'un agent qui lui est relié, les vérifie pour autant qu'il se peut, et les analyse. Il transmet son rapport à la « Centrale » — les Soviétiques disent « le Centre » — où le service intéressé compare ses renseignements avec ceux qui émanent d'autres sources. Le C.E. est le sigle du contre-espionnage, et « maisons concurrentes » désigne les services rivaux. L'appellation d'« honorable correspondant » se rapporte à des personnes non directement utilisées, mais qui font connaître à l'occasion ce qu'elles ont vu ou entendu, souvent de façon beaucoup plus objective qu'un agent stipendié (toujours suspect de manger à deux ou trois râteliers) et même qu'un agent agissant par idéal, lequel peut se laisser emporter par sa passion. L'une des raisons pour lesquelles l'*Intelligence Service* britannique fut longtemps considéré comme surpassant tous les services secrets du monde venait de ce qu'il disposait, à titre permanent, de la coopération d'innombrables « honorables correspondants » ; pour la même raison, mais non pour les mêmes fins, il n'était surpassé que par le Vatican. Ajoutons que ses sections *M.I.5* et *M.I.6* (contre-espionnage et renseignement d'ordre militaire) se trouvaient nanties de confortables crédits, alors que le lieutenant Paillole fut frappé par l'aspect vétuste, voire indigent, des locaux de la « Centrale » du 2 *bis* de l'avenue de Tourville :
« Si vous aviez vu ça quand nous étions installés au-dessus des écuries du ministère de la Guerre! lui fut-il répliqué. Le plancher était tellement pourri que le coffre-fort qui contenait nos archives s'est retrouvé en bas, sur le foin! ».
Ingéniosité et dévouement suppléèrent à la pauvreté


FRANCE
LIBRE
FRANCE

des moyens. Sous la direction du colonel Rivet qui, peu après l'arrivée de Paillole, avait succédé au colonel Roux, nos Services spéciaux se firent si bien apprécier de l'*Abwehr* — leur homologue allemand dirigé par l'amiral Canaris — comme des sections correspondantes du *Reichssicherheitshauptamt*, le « Service suprême de sécurité du Reich » hitlérien, que leur dissolution fut exigée dès notre défaite de juin 1940. Mais, dès le 25, alors que — faisant suite à l'armistice signé le 22 dans la clairière de Rethondes entre les plénipotentiaires français et ceux du Troisième Reich allemand, la suspension des hostilités entre la France et l'Italie mussolinienne était intervenue un peu après minuit — le colonel Rivet rassemblait, dans la matinée, les officiers de la « Centrale », les archives étaient mises en lieu sûr dans les profondeurs des caves aveyronnaises où mûrit le roquefort.

La mission du Service n'est pas terminée

Blessé en 1914 à Charleroi et fait prisonnier, le nouveau chef des Services spéciaux n'avait été libéré qu'après la défaite de l'armée impériale allemande; il avait mis à profit sa captivité pour étudier à fond la langue de Gœthe, et était entré dans « le Renseignement » dès l'année 1920. « La mission du Service n'est pas terminée! » affirma-t-il à ses subordonnés, réunis au séminaire de Bon-Encontre, près d'Agen. Pour donner le change à l'ennemi, S.R. et C.E. se dissimulèrent sous l'inoffensive enseigne des « Travaux ruraux », leurs diverses « antennes » portant un numéro accolé au sigle T.R.
Ce même mardi 25 juin 1940, non loin de Southampton, un jeune capitaine du génie nommé André Dewavrin, interné au camp de *Trentham Park* en compagnie des officiers du corps expéditionnaire français revenu de Norvège, entendait « un enregistrement nasillard » de l'appel lancé sept jours plus tôt sur les ondes de la *B.B.C.* par le général de Gaulle, dont le nom était inconnu de la plupart de ses auditeurs. Le 1er juillet, il se présentait à Londres au chef d'une « France libre » qui n'avait pas encore choisi sa dénomination.

« Êtes-vous d'active ou de réserve? lui fut-il demandé.
— Active, mon général.
— Breveté?
— Non.
— Votre origine?
— École polytechnique.
— Que faisiez-vous avant la mobilisation?
— Professeur de fortification à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr.
— Avez-vous d'autres titres? Parlez-vous l'anglais?
— Je suis licencié en droit et parle couramment l'anglais, mon général.
— Où étiez-vous pendant la guerre?
— Au corps expéditionnaire de Norvège.
— Vous serez chef des 2e et 3e bureaux de mon état-major. Au revoir. A bientôt. »

Dans un état-major, le « 2e bureau » collecte les informations qui sont utilisées par le « 3e » pour préparer les opérations. C'est ainsi que prirent naissance les Services spéciaux de la « France libre », lesquels allaient se faire connaître sous le sigle B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Action). L'esprit y serait le même qu'aux « Travaux ruraux » du colonel Rivet, à deux différences près : ces derniers allaient travailler sous l'égide du maréchal Pétain, tandis que le B.C.R.A. combattrait le même ennemi sous celle du général de Gaulle; le colonel Rivet et ses adjoints étaient des vieux routiers du « Renseignement » et du contre-espionnage, alors que le capitaine Dewavrin — qui n'avait pas encore atteint la trentaine — et les hommes de bonne volonté qu'il allait recruter ignoraient tout de leur pratique et de leurs méthodes.

RÉMY

A la page 7 :
Symbole de la « France Libre », deux jeunes recrues, équipées grâce au matériel anglais, présentent les armes devant la Croix de Lorraine.
Ci-dessous : le colonel Paul Paillole, chef des Services de contre-espionnage français, photographié à Alger en mars 1944.



FELDKOMMANDANTUR 678
DER FELDKOMMANDANT

BEKANNTMACHUNG

Wie der Bevolkerung bereits bekanntgegeben, wurde am Montag, dem 20. April 1942, gegen 22.45 Uhr ein deutscher Soldat in Lille am Place des Reigneaux durch vier Pistolenschüsse von einem unbekannten Zivilisten getötet.

Von der deutschen und landeseigenen Polizei sind zur Ergreifung des Taters Ermittlungen eingeleitet worden.

Obwohl die Bevolkerung durch einen Aufruf der Präfektur aufgefordert wurde, zur Aufklärung der Tat beizutragen, hat es bisher an einem Erfolg gefehlt.

Gemass der Bekanntmachung des Militärbefehlshabers in Belgien und Nordfrankreich vom 26 August 1941 sind auf Befehl des Herrn Oberfeldkommandanten für diesen Anschlag

heute 10 Geiseln erschossen worden und 50 Personen deportiert.

Sämtliche Erschossenen gehoren den Verbrecherkreisen an, in deren Reihen der Tater zu suchen ist.

Ausserdem sind **72 offentliche Gaststatten geschlossen** worden, in denen sich solche Elemente gewöhnlich aufzuhalten pflegten.

Die gesamte Bevölkerung wird letztmalig eindringlichst zur Mitarbeit aufgefordert. Von jedem Verdacht und jeder Spur, die zur Ergreifung des Täters führen könnten, ist sofort der nächsten deutschen oder landeseigenen Polizeidienststelle Mitteilung zu machen.

Führt dieser letzte Appell an die Bevölkerung nicht dazu, dass **binnen 10 Tagen** der Täter ermittelt wird, so werden zur Sühne dieser gemeinen Mordtat neben Massnahmen allgemeiner Art, die das öffentliche Leben erheblich beengen, noch weitere Geiseln mit ihrem Leben in Anspruch genommen werden, sowie Deportationen durchgeführt.

Lille, den 30. April 1942. *gez.* WEYLAND,
Oberst

FELDKOMMANDANTUR 678
DER FELDKOMMANDANT

AVIS

La population a déjà été avisée que le 20 avril 1942, vers 22 heures 45, un soldat allemand a été tué par quatre coups de revolver tirés par un civil inconnu sur la Place des Reigneaux à Lille.

Des enquêtes ont été ouvertes par la police allemande et par la police française pour appréhender l'auteur de ce crime. Quoique la population ait été invitée par un appel de Monsieur le Préfet à prêter son concours pour éclaircir ce meurtre, aucun résultat n'a encore été obtenu.

Suivant l'avis du Commandant Militaire pour la Belgique et le Nord de la France du 26 août 1941, et par ordre de Monsieur l'Oberfeldkommandant

10 otages ont été fusillés aujourd'hui et 50 personnes ont été déportées

pour cet attentat.

Tous ces fusillés faisaient partie des milieux criminels dans lesquels il faut présumer l'auteur de ce forfait.

En outre, **72 Cafés et Débits ont été fermés**, tous des locaux que les éléments désignés avaient l'habitude de fréquenter.

Toute la population est invitée sérieusement et pour la dernière fois à contribuer à l'éclaircissement de ce meurtre. Tout soupçon et toute trace qui pourraient mener à l'arrestation de l'assassin doivent être rapportés au Commissariat de police allemande ou française le plus proche.

Si ce dernier appel à la population ne permet pas d'identifier le coupable **d'ici 10 jours**, je serai obligé de prendre non seulement des mesures très sévères de restrictions générales contre la population, mais encore, à titre de représailles pour ce meurtre odieux, d'autres otages répondront de leur vie et il sera procédé à d'autres déportations.

Lille, le 30 Avril 1942. *Signé :* WEYLAND,
Colonel

Ci-contre : le sinistre mécanisme de la répression est illustré par cet avis de la Kommandantur de Lille du 30 avril 1942.

Apprentis et vétérans

« Pour qu'une révélation pareille fut possible, il n'avait pas fallu moins que le malheur de la France. En effet, lui seul avait suscité du néant ces réseaux de renseignement sans tradition, sans expérience, sans personnel. C'est lui qui avait forcé des hommes isolés, et dont ce n'était ni le métier ni la vocation, à commencer une tâche énorme à laquelle travaillent à l'ordinaire des services nombreux, entraînés, séculaires, et puissamment outillés. Enfin le même malheur vaincu, dissipé, avait rendu inutiles ces réseaux issus de lui et permis à l'un de leurs animateurs de rompre un secret désormais sans raison. La fresque se déroulait devant moi dès l'origine, dès l'embryon... »

Ainsi s'exprime Joseph Kessel dans la préface qu'il voulut bien donner à l'un des tomes qui composent l'histoire du réseau de la France libre que les circonstances me conduisirent à créer sur notre territoire, en France occupée par l'envahisseur hitlérien, et dont l'activité se prolongea, en dépit des coups reçus, jusqu'à la libération de Paris, soit sur tout près de quatre années. Le tout premier, fondé au mois d'août 1940 par mon camarade le lieutenant Maurice Duclos, dit « Saint-Jacques » — volontaire de l'expédition de Norvège, tout comme notre chef commun le capitaine André Dewavrin, lequel choisit pour sa part le pseudonyme de « Passy » — fut anéanti par une trahison au bout d'un an. Ma « Confrérie Notre-Dame » fut le deuxième en date et « Passy » a bien voulu dire que, par son organisation et son efficacité, il servit de modèle à ceux qui suivirent et dont l'histoire ressemble à la sienne : l'ardeur apportée à la tâche commune, les joies, les angoisses, les souffrances et les deuils y furent les mêmes. Je ne connais pas de plus bel hommage aux services rendus à la cause alliée par leurs efforts conjugués que cette lettre adressée, en décembre 1944, au colonel André Dewavrin par le général Bedell-Smith, chef d'état-major du général Eisenhower :

« Je pense qu'il est opportun de vous transmettre les félicitations de notre Commandement pour les magnifiques résultats obtenus par ceux qui ont voué leurs efforts et, dans de nombreux cas, leur vie, afin de fournir continuellement aux Alliés d'abondants renseignements militaires sur les forces allemandes stationnées en France.

« Depuis 1940, un certain nombre d'hommes et de femmes courageux ont monté un mécanisme destiné à fournir aux commandants alliés un flot constant de renseignements et, en dépit des énormes risques encourus par ceux qui poursuivaient leur tâche, ils continuèrent jusqu'à ce que, dans bien des cas, les



Ci-contre : créateur du B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignement et d'Action) le colonel André Dewavrin, dit « Passy » (2e à droite) expose, au cours d'une séance de travail à Londres, au général Koenig (au centre) le système des liaisons entre Londres et Alger. A gauche de « Passy », le commandant Raulin.

groupes d'agents fussent débordés par l'ennemi.
« On m'a signalé que ces organisations ont expédié de France, au cours du seul mois de mai 1944, par la radio clandestine, 700 rapports télégraphiques, bien que chaque émission effectuée fût en elle-même un risque pour l'opérateur. Au cours de la même période, 3 000 rapports documentaires, venant de France, sont arrivés à Londres.
« Le rôle qui consiste à recueillir des renseignements n'est pas spectaculaire, surtout si l'on considère l'attrait plus évident que présente la possibilité de rejoindre les groupes de résistance armée. Des milliers d'hommes et de femmes courageux sont restés calmement à leur poste, accomplissant une tâche essentielle, sans avoir les mêmes possibilités d'action stimulante, ni de reconnaissance, mais avec la certitude toujours présente qu'ils travaillaient sous un danger permanent. C'est pour cette raison que je désire vous féliciter du travail accompli par ces organismes de renseignements, sans oublier ces Français courageux qui fréquemment, quittèrent Londres pour retourner en France afin de les seconder, non pas seulement une fois, mais souvent deux ou plusieurs fois.
« Je ne peux achever cette lettre sans saluer respectueusement ceux qui sacrifièrent leur vie ou qui subirent l'emprisonnement et des tortures indicibles à la suite de leur activité dans le domaine du renseignement. Nous partageons l'anxiété du peuple français en ce qui concerne le sort de ceux qui sont encore aux mains de l'ennemi et sommes certains que vous prendrez les mesures nécessaires pour assurer le bien-être de tous ceux qui, dans ce domaine particulier, ont joué un rôle important pour la libération de la France, à laquelle ses fils ont participé de tant de façons. »

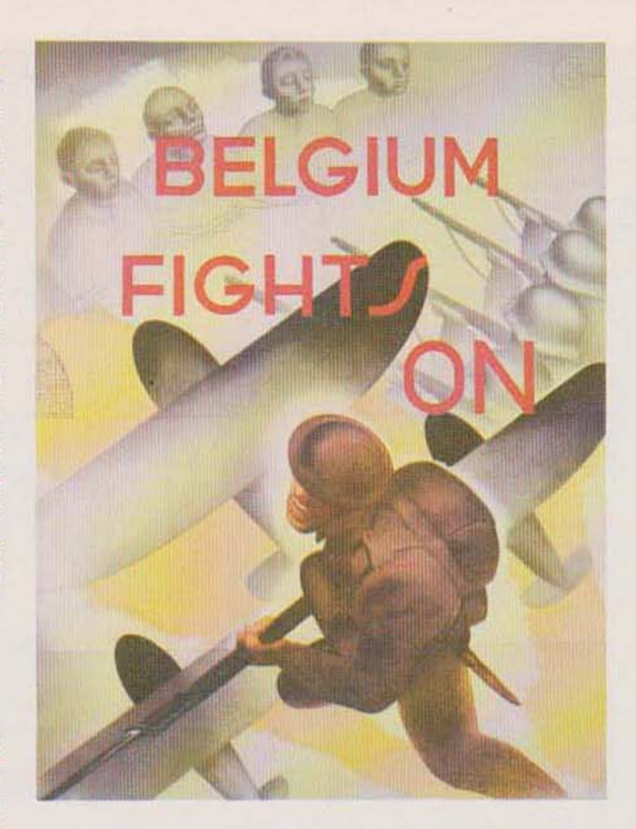
Chez nos frères belges

Le risque, l'emprisonnement, la torture, la déportation dans les camps de concentration de l'Allemagne hitlérienne, ou les balles du peloton d'exécution ne furent pas l'apanage —



Ci-contre : pour la seconde fois en un quart de siècle, la France et la Belgique subissent l'occupation allemande.

si l'on peut dire! — des seuls réseaux de renseignement, et le salut du chef d'état-major du commandant suprême des forces alliées va tout aussi bien aux réseaux de « l'action », comme aux combattants des maquis, aux « passeurs » et, d'une façon générale, à tous ceux qui œuvrèrent pour la délivrance de la patrie. Dans le cadre du « renseignement », il ne peut se limiter aux réseaux de la France libre : l'ennemi commun ne faisait pas de différence entre leurs agents et ceux des « T.R. » du colonel Rivet qui surent tout aussi bien s'adapter au combat clandestin, avec l'avantage de disposer d'une organisation de contre-espionnage qui me fit cruellement défaut, cependant que j'aurais tiré grand avantage à bénéficier des leçons de nos frères d'armes belges dont l'expérience remontait à la Grande Guerre, celle de 1914-1918, où leur pays avait déjà connu les rigueurs de l'occupation.



Ci-contre : les Belges résistent dès la première heure et bénéficient de l'expérience remontant à la Première Guerre mondiale. Cette affiche, publiée en Angleterre, réunit dans un même hommage soldats et résistants.

Un récidiviste

Tel était le cas, en autres hommes de bonne volonté, pour Charles Stockmans, maître-imprimeur à Anvers qui, au mois d'août 1914, alors que les troupes du *Kaiser* s'installaient dans sa ville, s'était retiré avec sa femme et ses quatre enfants dans une maison de campagne qu'il possédait à Esschen. Passant clandestinement la frontière hollandaise toute proche, il se fixa à La Haye où il prit contact avec les services secrets belges et britanniques et se mit à leur disposition pour transférer en Belgique des fonds destinés à soutenir la résistance administrative à l'occupant comme à faciliter l'évasion de prisonniers de guerre belges et français. Ses constantes allées et venues d'un côté à l'autre de la frontière, qui lui permettaient de rapporter des renseignements, faisaient dire aux initiés : « Stockmans ? Il a une locomotive dans le ventre ! » Ne s'en tenant pas là, il se rendit à plusieurs reprises dans le Nord de la France, transportant lui-même ses courriers à Londres.



La guerre finie, Charles Stockmans rentra chez lui, trouvant ses ateliers dévastés et vidés de leurs stocks. Mais il en fallait davantage pour le décourager : à la veille de la Seconde Guerre mondiale, son entreprise était devenue une des plus importantes de la place ; en outre, il s'était vu confier la charge d'administrer la *British-American Tobacco*. Mais l'ennemi avait de la mémoire et en 1940, dès son retour à Anvers, le domicile de l'ancien agent secret fit l'objet d'une minutieuse perquisition qui ne donna rien. Tout au moins en apparence, le contre-espionnage du Troisième Reich se désintéressa du vieil adversaire de l'Allemagne impériale, pourtant résolu à reprendre le harnois, mettant en place des hommes qui lui étaient dévoués, détachant son second fils auprès des imprimeries Maillet, à Saint-Ouen, que la cartographie allemande avait réquisitionnées. Mais la Hollande était elle-même envahie, et Charles Stockmans ne disposait d'aucun moyen pour faire passer ses courriers en Angleterre.

C'est alors que me fut présenté, sous le nom de « José », un jeune garçon belge qui se disait à même de me procurer des informations sur le port d'Anvers et les aérodromes belges utilisés par la *Luftwaffe*. De petite taille, avec un visage



Ci-dessus : dès l'été 1940, les contrôles sont renforcés à la frontière franco-belge.

quelque peu chafouin sous des cheveux d'un blond pâle, il s'exprimait avec une volubilité qui ne m'inspira pas grande confiance, mais mon camarade Georges Levasseur s'en porta garant, et fit bien. Nous étions au début du printemps de l'année 1942 quand peu après notre première rencontre, « José » m'avisa qu'un certain monsieur, venant de Belgique, désirait faire ma connaissance. Près de la statue de Georges Clemenceau, sur les Champs-Élysées, m'attendait un homme qui me sembla âgé d'une soixantaine d'années. Replet et jovial, il me serra énergiquement la main : « Enchanté ! » fit-il. Puis, se tournant vers « José », il ordonna : « Va-t'en, toi ! Tu n'as pas besoin d'entendre ce que j'ai à dire. »
Sans barguigner, « José » obéit à cette injonction. L'inconnu, dont la ronde apparence m'avait incité à lui donner sur-le-champ le pseudonyme de « M. Beulemans », le regarda traverser la chaussée, où ne circulaient que quelques rares voitures allemandes, puis hocha la tête : « C'est un bon garçon, déclara-t-il, mais moins on est nombreux à connaître les secrets, plus on est sûr de les garder, pas vrai ? » Et, me tendant une nouvelle fois la main, il se présenta : « Charles Stockmans, d'Anvers ». Je ne sus qu'après la guerre que « José » était son second fils. Sous le prétexte de passer une commande pour son usine, que l'ennemi avait placée sous séquestre, il avait obtenu un *Ausweis*[1] pour se rendre à Paris.

« L'agence Stockmans »

Dès lors, transportés par « José » ou par mon ami Jean Pelletier, dit « Jim », qui avait obtenu l'autorisation de se rendre en Belgique pour ses affaires, les courriers de « l'agence Stockmans » me parvinrent régulièrement, contenus le plus souvent dans des plis portant le sceau de l'aigle à croix gammée : « C'est plus facile pour le contrôle à la frontière », expliquait le bon gros industriel d'Anvers, que je ne revis qu'en une seule occasion, près de la gare du Nord où il m'avait fait donner rendez-vous.
« Je suis ennuyé, me confia-t-il, sa mine souriante ayant disparu. Je dois les renseignements sur le port d'Anvers à quelqu'un que j'ai obligé, après la défaite, à demeurer à la tête de ses affaires qui le mettent en rapport avec tous les réparateurs de navires...
— J'ai justement à vous exprimer les félicitations de Londres sur la qualité de ces renseignements, qui sont estimés comme étant de première importance, lui dis-je.
— Oui... Malheureusement, le monsieur en question en a assez d'être obligé de travailler pour l'ennemi, et plus encore d'avoir chez lui toute la journée des officiers allemands. Il veut tout abandonner : s'il le fait, plus de renseignements. Alors je vous l'ai amené pour que vous le décidiez à rester. »
« M. Beulemans » me conduisit dans une petite rue, éclatante de soleil. Assis à la terrasse d'un



Ci-contre : les travailleurs frontaliers belges font l'objet d'une surveillance particulière.

bistrot, faite de deux ou trois tables et de quelques chaises posées sur le trottoir, l'informateur était là. A ma vue, il se leva, la mine sombre.
« Si vous quittez votre affaire, lui dis-je, les Allemands mettront la main dessus et en tireront le maximum tandis que nous serons privés de vos informations, que Londres apprécie beaucoup.
— Je comprends bien, dit-il. Mais...
— Vous considérez-vous comme appartenant à mon réseau ? » répliquai-je.
Jetant un regard vers Charles Stockmans, il acquiesça.
« Eh bien ! J'en suis le chef, et vous donne l'ordre de rester là où vous êtes. »
L'informateur anversois de Charles Stockmans garda le silence. Puis, baissant la tête, il prit le chemin de la gare du Nord sans m'avoir tendu la main.

Dans un bois de la Campine...

Je me suis souvent demandé comment il se fait que, ce jour-là, Charles Stockmans n'ait pas été filé dès son départ de Bruxelles. Occupant à demeure une chambre d'hôtel, face à sa maison de la rue Otto-Venius, un agent du *Sicherheitsdienst*[2] épiait ses mouvements... Lassé de n'aboutir à aucun résultat, l'ennemi passa aux actes, infiltrant dans le petit groupe qu'avait constitué notre ami un ancien ouvrier de la *British-American Tobacco* et, le 5 juin 1942, alors qu'il allait monter dans le train de Paris à la gare bruxelloise du Midi, « M. Beulemans »

Passierschein Nr. 17087
Laissez-Passer No.

Name: / Nom: De Greef, Elvire, Ghislaine
Beruf: / Profession: ohne
Staatsangehörigkeit: / Nationalité: Belgische
Wohnsitz: / Domicile: Anglet, Route de Bahinos
Geburtsdatum und -ort: / Date et lieu de naissance: 29. Juni 1897 Ixelles
ist berechtigt, unter Vorlage von / est autorisé... présentant Kennkarte Nr. 19508 vom 16. Oktober 1940
in der Zeit vom / à partir du 12. März bis / jusqu'au 12. April 1941
einmal und zurück[1]) / une fois aller et retour[1]) à franchir
die / la Französisch-belgische Grenze / frontière
in Richtung von / dans la direction de Frankreich nach / à Belgien
(bei Rückreise in umgekehrter Richtung) zu überschreiten. (au voyage de retour dans le sens contraire)
Reiseziel: / Lieu de destination: Brüssel
Durchreise durch das ... Gebiet / le voyage par le ... territoire
ist[1]) / sind[1]) genehmigt. / est[1]) / sont[1]) permis.
Bemerkungen: / Observations: -.-.-.-.-
Bordeaux, den 7. März 1941
Für den Generalquartiermeister
Der Chef des Stabes
I. A. Hgt.
[1]) Nichtzutreffendes ist zu streichen
[1]) Rayer la mention inutile.
Bordeaux

Ce Laissez-Passer n'autorise pas l'entrée en zone interdite ni au-dessus de...

Ci-contre : pour se rendre à Paris, Charles Stockmans réussit à se procurer un « Ausweis », dont un modèle est reproduit ici.

fut arrêté, porteur d'un courrier qui m'était destiné. Ramené à Anvers et incarcéré à la prison de la rue des Béguines, il se vit durant trois mois confiné au secret absolu. On a pu savoir par son voisin de cellule qu'en dépit de l'isolement, des interrogatoires, des menaces et des brimades diverses, sa bonne humeur ne s'altéra jamais, de même que jamais ne lui échappa un nom susceptible de compromettre aucun de ceux de ses hommes qui avaient échappé au coup de filet. Comparaissant le 15 août 1942 devant un *Sondergericht*[3], il s'entendit condamner à mort avec sept agents de son groupe[4]. Le 20 novembre suivant, le fils aîné de notre ami fut convoqué chez le délégué de la Croix-Rouge qui lui apprit que son père avait été fusillé à l'aube avec ses sept autres camarades. Il fallut attendre la libération pour retrouver leurs corps, enfouis avec une centaine d'autres suppliciés sous un monticule de sable, au milieu d'un bois de pins perdu dans la Campine. Charles Stockmans était allé au poteau d'exécution d'un pas ferme et tranquille. « Nous vous aurons encore une fois ! » se disait probablement ce Belge exemplaire dont rien ne pouvait altérer l'inébranlable optimisme. « Vous verrez, ça sera comme l'autre fois ! » prophétisait-il à qui voulait l'entendre, communiquant à chacun sa certitude dans la victoire finale.



Ci-dessous : explosion d'une mine marine au large de Kiel. Les Allemands font installer des dispositifs pour protéger leurs bâtiments contre les mines magnétiques larguées par la « R.A.F. » près des bouches de l'Escaut.



« L'honneur, laissons-le à qui le voudra... »

« Enfin, je vous retrouve ! »
Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la délivrance de Paris quand, dans le bureau dévolu à l'amicale de mon ancien réseau par l'un des nôtres, locataire d'un appartement situé au 121 du boulevard Haussmann, fut poussée cette exclamation par l'homme que « M. Beulemans » m'avait fait rencontrer dans une petite rue voisine de la gare du Nord.
« Vous vous souvenez ? me dit-il. Je suis Alexis Thys, le gendre de Charles Stockmans. »
Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et c'est alors que j'appris le sort qui avait frappé le vaillant industriel d'Anvers.
« Et vous ? demandai-je.
— Oh ! je m'en suis bien tiré... », me fut-il laconiquement répondu.
Par pudeur, Alexis Thys ne me révélait pas le fond des choses, de même qu'il n'en avait rien dit aux siens. Les travaux que, sur mon ordre, il avait continué d'effectuer pour le compte de la *Kriegsmarine* consistaient à pourvoir les bâti-

Ci-contre : tout comme ce résistant inconnu, Charles Stockmans est allé au poteau d'exécution, ferme et tranquille.

ments naviguant sous pavillon allemand d'un dispositif propre à les protéger contre les mines magnétiques larguées par des appareils de la *Royal Air Force* à la sortie des bouches de l'Escaut, ce que le tribunal militaire d'Anvers considérait comme un acte d'intelligence avec l'ennemi.

Je n'en fus informé que tardivement, alors que sa comparution était proche.

Portant encore l'uniforme, je fus reçu avec réticence par l'« auditeur » chargé de l'instruction de cette affaire, et ce n'est pas sans mal que j'obtins d'être entendu comme témoin.

Quand j'eus déposé, le général qui présidait l'audience leva la séance. Le lendemain, mon ami fut acquitté avec les félicitations de ses juges : entre-temps, son chef comptable avait fait savoir que tous les bénéfices résultant des travaux exécutés pour le compte de l'ennemi avaient été intégralement versés aux familles les plus nécessiteuses des ouvriers travaillant dans son entreprise. Mais, si j'avais connu le sort de Charles Stockmans, Alexis Thys eût été condamné pour trahison.

Je ne puis évoquer son nom sans le rapprocher de celui d'un autre camarade, l'Alsacien Jean-Paul Lacour, industriel à Sainte-Marie-aux-Mines, qui fit preuve de la même abnégation mise au service du devoir. Notre « agence » d'Alsace-Lorraine était dirigée par un ancien officier d'active, breveté de l'École de Guerre qui, lors de la Première Guerre mondiale, avait assuré le fonctionnement du S.R. de Belfort et dont la réputation était légendaire dans toute la région.

Ayant quitté l'armée pour entrer dans l'industrie, le colonel Andlauer avait repris du service dès le mois de septembre 1939, étant chargé de la coordination des Services spéciaux dans la zone allant de Metz à Annemasse, avec poste de commandement à Besançon.

Démobilisé après la défaite alors qu'il se trouvait à Toulouse, il ne s'était pas soucié de solliciter un *Ausweis* que le vainqueur provisoire lui aurait sûrement refusé et, franchissant clandestinement la ligne de la *Grüne Zone*, il était rentré chez lui, à Saint-Dié, dès le 9 juillet 1940.

Quand il me donna son adhésion par personne interposée, je lui fis dire : « Mon Colonel, vous êtes de loin mon supérieur en grade et vous avez une connaissance du S.R. que je ne possède à aucun titre. Permettez-moi de me mettre sous vos ordres », mais il ne voulut rien entendre, rétorquant que j'étais chargé de mission par le général de Gaulle et qu'il lui revenait, en conséquence, de se considérer comme étant mon subordonné.

Parmi ses agents, le colonel Andlauer comptait un avocat, Adrien Sadoul, inscrit au barreau de Nancy, lequel s'étonna de l'estime qu'il paraissait porter à Jean-Paul Lacour, disant :

« Avant la guerre, j'ai chassé avec lui sur ses propriétés et ai assisté au mariage d'une de ses sœurs. Or, je sais de bonne source que cet individu a rallié la cause de l'ennemi, qu'il

Ci-contre : Jean-Paul Lacour fréquente l'occupant sur ordre et mène la vie facile pour mieux soutirer les informations.



mène grand train avec les chefs de la *Gestapo* d'Alsace, lesquels sont ses hôtes... C'est maintenant en leur compagnie qu'il chasse dans son domaine, et l'on prétend qu'il est allé jusqu'à faire germaniser son nom !

— Mon ami, rétorqua le colonel Andlauer sur le ton calme et froid qui lui était habituel, dans la spécialité qui fut la mienne il était de règle de ne jamais livrer le nom d'un informateur. Vous m'obligez aujourd'hui à faire exception à la règle : Jean-Paul Lacour est mon principal informateur pour l'Alsace. S'il fréquente la *Gestapo* — ce qui lui vaut d'être honni de chacun — c'est sur mon ordre et, si je vous fais cette révélation, c'est que je ne dois pas demeurer seul à connaître son action, car je puis être arrêté d'un moment à l'autre, et disparaître. Vous êtes maintenant dépositaire, avec moi, de ce secret, que nul autre que vous ne doit connaître. Après la guerre, si je ne suis plus là, votre devoir sera de réhabiliter ce splendide Français qui, pour servir notre pays, n'a pas hésité à se déshonorer aux yeux de ses compatriotes. Quand je dis « réhabiliter », c'est à sa mémoire que je pense car il n'est pas douteux — et Lacour le sait — qu'entre le départ des Allemands et l'arrivée des troupes de la Libération, si bref que soit le délai, il sera abattu par ses concitoyens, qui le haïssent. »

Agé de trente-deux ans, célibataire, propriétaire de nombreuses fermes, forêts et chasses voisines de la crête des Vosges, disposant de relations étendues dans tous les milieux, Jean-Paul Lacour était venu spontanément proposer ses services au colonel Andlauer dès le mois d'octobre 1940. Insistant sur la nécessité d'être mis en possession de documents authentiques, celui-ci reçut bientôt de ses mains le *Credo Nazi* — dont la divulgation fit sensation à Washington comme à Rome — et un ensemble de notes ultra-secrètes d'une réunion tenue à Karlsruhe le 2 février 1942 par l'état-major économique du Troisième Reich. En sus, le colonel Andlauer recevait chaque semaine (et cela jusqu'au mois de février 1943) une documentation qui lui permettait d'établir de façon très complète ce qu'il appelait « une photographie » du secteur d'Alsace, qu'il dirigea d'abord sur Londres par l'entremise de l'ambassade britannique de Berne avant d'être incorporé dans mon réseau au début de l'année 1942.

La mission dévolue à Lacour supposait de puissants moyens financiers : il assura personnellement les besoins de sa trésorerie, dépensant une dizaine de millions de francs de l'époque dont il refusa d'être remboursé, sous quelque forme que ce fût. Cette plaie n'était que d'argent : il dut en souffrir une autre, infiniment plus douloureuse car elle l'exposait à la réprobation de ses compatriotes et de sa propre famille, sur l'ordre formel du colonel Andlauer, celle d'avoir à recevoir chez lui des officiers *S.S.* qu'il haïssait, notamment le nommé Gehrum, l'un des membres les plus influents de la *Geheime Staatspolizei*, ou *Gestapo*, strasbourgeoise, jouisseur effréné, ayant de grands besoins d'argent et acceptant sans

Ci-dessus : les hommes de la milice se présentent chez Jean-Paul Lacour et le prennent au piège.

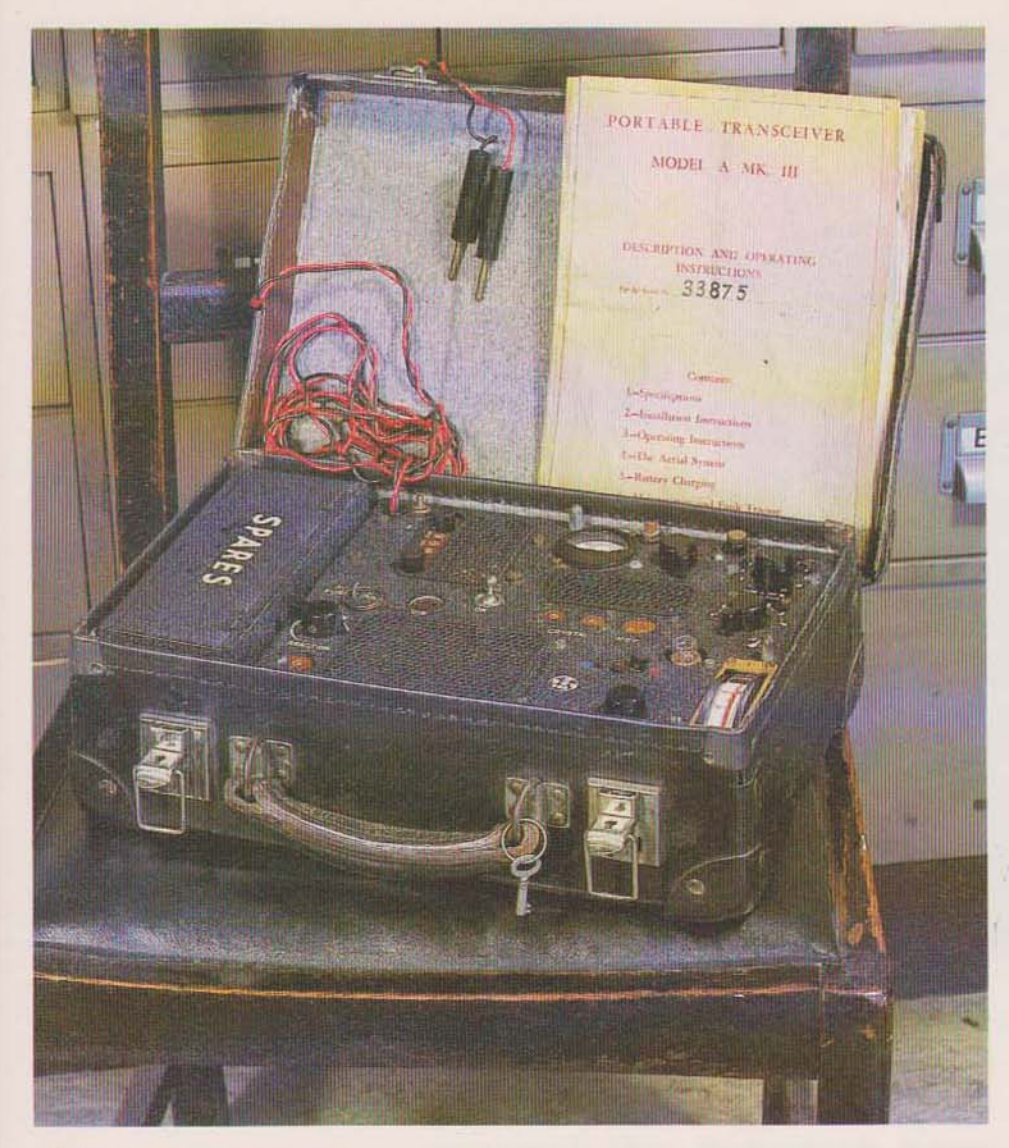
vergogne les cadeaux que Jean-Paul Lacour lui faisait parvenir par l'entremise de sa maîtresse, captant de la sorte son entière confiance qui permit à notre camarade de soustraire à la conscription un bon nombre d'Alsaciens, et de prévenir à temps ceux qui étaient menacés d'arrestation.

Au mois de novembre 1943, Gehrum avisa confidentiellement son bon ami Lacour que le *S.D.*[5] parisien avait mis la main, à Vichy, sur un rapport dactylographié truffé d'importantes informations sur l'Alsace et provenant d'une source qui se dénommait *Kellermann*. Sa rédaction, décida l'*Abwehr*[6], dénotait un professionnel du « renseignement », et certaines indications laissaient supposer que celui-ci ne résidait pas en Alsace, mais à proximité immédiate de cette province. L'arrestation du colonel Andlauer, qui avait déjà fait l'objet d'un interrogatoire, fut décidée pour le 17.

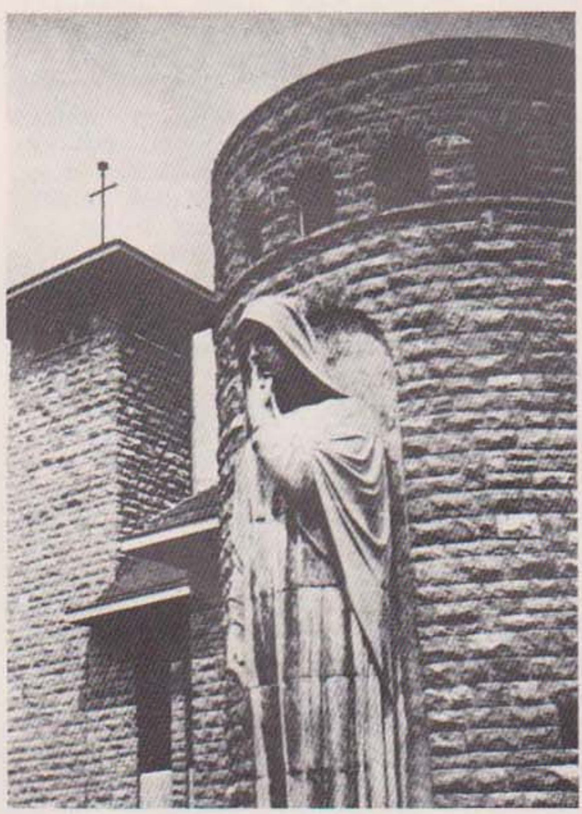
Les agents du *S.D.* firent chou blanc quand ils se présentèrent au domicile de l'officier, préalablement avisé par Jean-Paul Lacour de la menace qui planait sur lui. Ne s'en tenant pas là, notre ami parvint à faire avorter une action de grande envergure qui se préparait contre le maquis vosgien mais, le 24 novembre 1944, un message qui lui était adressé en termes imprudents par un officier de l'armée américaine tomba aux mains de l'adversaire ; munis du mot de passe convenu, des hommes de la « Milice française » se présentèrent chez Jean-Paul Lacour, et le firent tomber dans le piège. Incarcéré à la *Gestapo* de Neuf-Brisach, il réussit à s'échapper au cours de la nuit et alla se cacher dans les fortifications qui enserrent la ville ; au matin, alors qu'il tentait de gagner Sainte-Marie-aux-Mines, il fut aperçu par des *S.S.* en patrouille qui ouvrirent le feu sur lui. La



Ci-contre : Reinhard Heydrich, fondateur du « Reichssicherheitshauptamt ».



Ci-dessus : type de poste-émetteur que Walthère Dewé s'est vu remettre dès le 3 septembre 1939.



Ci-contre : le mémorial élevé en hommage au réseau de « La Dame Blanche », créé par Walthère Dewé, au Thier-à-Liège.

jambe droite fracassée par deux balles, un bras également blessé, il fut transporté à la prison de Fribourg-en-Brisgau, et transféré ensuite au *Zuchthaus*[7] de Ludwigsburg. « Vous avez de la chance d'être blessé, lui fut-il dit, sinon vous auriez été fusillé ! Maintenant, nous savons qui vous êtes ! »

L'avance alliée du mois de mars 1945 rendit à Jean-Paul Lacour sa liberté. De retour chez lui, il s'entendit traiter de « Boche ».

Si le colonel Andlauer et Adrien Sadoul ne s'étaient trouvés là...

Il m'a été conté que le Père de Foucauld écrivait dans sa toute dernière lettre, au moment d'être poignardé le 1er décembre 1916 en son ermitage de Tamanrasset : *L'honneur, laissons-le à qui le voudra, mais le danger, la peine, réclamons-les toujours.* J'ai d'abord réagi, disant : « Il n'est pas possible qu'un ancien officier accepte que l'honneur soit ainsi abandonné ! Le Père de Foucauld aura sûrement écrit *les honneurs* ! ». Mais je me trompais : le mot était bien écrit au singulier, ce qui signifie que le devoir peut se faire si difficile, et si âpre, qu'il implique pour qui s'y soumet l'abandon de la notion que les hommes se font de l'honneur. Cela suppose une âme très haute... Je ne connais pour ma part, dans ce domaine, que l'exemple qui me fut donné par Alexis Thys et par Jean-Paul Lacour, mais ne doute pas qu'il en fut d'autres, ne disposant d'aucun témoin survivant pour justifier de leur sacrifice. Ceux-là sont des saints.

Après « La Dame Blanche » le réseau « Clarence »

Comment, puisque nous étions en Belgique, ne pas évoquer, parmi les vétérans du « Renseignement », le nom de Walthère Dewé ? Ingénieur de la Régie belge des Télégraphes et Téléphones, il avait créé, en 1916, en association avec son savant ami Herman Chauvin, une organisation de combat contre l'occupant de sa patrie qu'il avait dénommée *La Dame Blanche*. Pourquoi cette appellation ? A en croire une légende liée à la dynastie des Hohenzollern, qui régna en Allemagne de 1701 à 1918, les galeries de son château de Potsdam étaient hantées, chaque fois que le tenant du nom allait disparaître, par une femme toute vêtue de blanc qui traînait de lourdes chaînes. S'y référant, Walthère Dewé avait vu là une valeur symbolique.

Selon le *War Office*, les informations en provenance de *La Dame Blanche* permirent aux Alliés, par trois fois, de prendre à temps les mesures qu'il fallait pour affronter des offensives ennemies, et c'est le même réseau belge qui, sur la fin du mois de juin 1918, avait annoncé que l'état-major allemand allait lancer le 15 juillet, contre nos lignes, un ultime assaut baptisé *Friedensturm* (offensive pour la paix) qui, brisé, sonna le glas de l'armée impériale. L'effectif de *La Dame Blanche* dépassait alors un millier de volontaires et je vois la preuve de la maîtrise qui présidait à son fonctionnement

dans le fait que quarante-cinq seulement de ses membres tombèrent aux mains de l'ennemi. De ses seuls éléments implantés à Chimay et à Trélon, le *Field Marshal* Douglas Haig, commandant le corps expéditionnaire britannique, aimait à dire qu'ils valaient pour lui plus qu'un corps d'armée.

Le 3 septembre 1939, jour où la Grande-Bretagne et la France entrèrent en guerre contre l'Allemagne hitlérienne qui venait d'envahir la Pologne, Walthère Dewé fut contacté par un agent du *S.I.S*[8]. A la question : « Au cas où la Belgique serait de nouveau occupée, accepteriez-vous d'y fonder un réseau de renseignements? », sa réponse fut affirmative et il n'attendit pas que la journée fût écoulée pour s'assurer le concours de vétérans de *La Dame Blanche*. La première réunion du « conseil de direction » du nouveau réseau, fondé sous le nom de *« Clarence »* — Dewé adoptant pour sa part le pseudonyme de *Cleveland* — se tint au 41 de l'avenue de la Couronne à Ixelles, dans la banlieue de Bruxelles, chez la doyenne, Mme De Radiguès, âgée de soixante-quinze ans. L'organigramme du réseau y fut soigneusement établi en tenant compte des leçons apprises vingt-cinq ans plus tôt.

L'ennemi non plus n'avait pas oublié les coups que *La Dame Blanche* lui avait portés, et ses moyens de répression s'étaient perfectionnés. A sa *Feldgendarmerie* (gendarmerie de campagne), sa *Geheime Feldpolizei*, (sécurité militaire), et au 5e bureau de l'*Abwehr* était venu s'ajouter le terrible appareil du *R.S.H.A.*[9], assorti des services spéciaux de la *Luftwaffe* et de la *Propaganda Abteilung*[10]. Dès le 3 septembre 1939, Walthère Dewé s'était vu remettre par l'agent du *S.I.S.* deux postes émetteurs-récepteurs qu'il tenait en attente à Bruxelles et à Liège. Pour une raison qui m'est inconnue, les messages qu'ils transmirent à compter de l'envahissement de la Belgique ne furent pas réceptionnés par Londres, ce qui fit qu'ils demeurèrent sans emploi. Au mois de janvier 1941, un opérateur-radio, porteur d'un nouveau poste, fut parachuté à destination de *Clarence*, mais sa carrière fut brève : localisé par la *Funkabwehr*[11], Jean Lamy fut surpris le 26 mars en pleine émission, sans avoir le temps de détruire son code.

En une telle occurrence, tous les services de contre-espionnage du monde cherchent à utiliser leur prise — dont le toucher en morse est

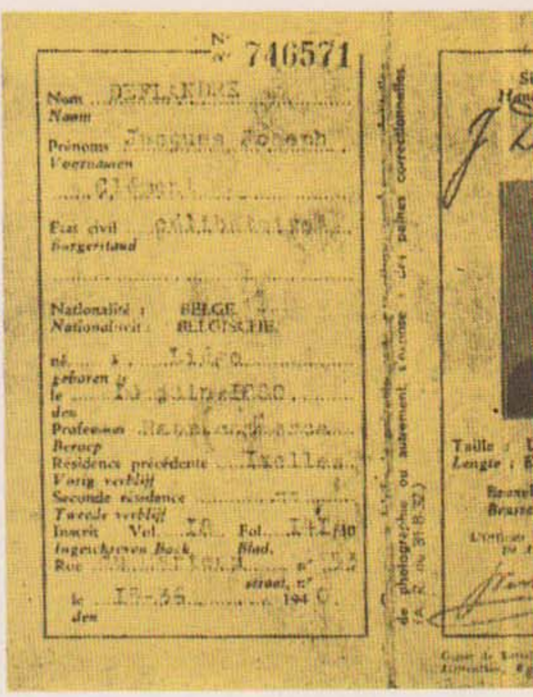


Ci-dessus : un opérateur-radio en pleine action. L'appareil est dissimulé dans un Bottin télégraphique évidé.



Ci-contre : « Au cas où la Belgique serait de nouveau occupée, accepteriez-vous d'y fonder un réseau?
— Oui, répond Dewé. »
Les chars allemands pénétrant en Belgique, en mai 40, déclenchent sa réaction.




N° 746571

Nom / Naam DEFLANDRE

Prénoms / Voornamen

Etat civil / Burgerlijke staat

Nationalité : BELGE / Nationaliteit : BELGISCHE

né à / geboren te

le / den

Profession / Beroep

Résidence précédente / Vorig verblijf Ixelles

Seconde résidence / Tweede verblijf

Inscrit Vol. Fol. / Ingeschreven Boek Blad.

Rue / straat, n°

le / den 194

Taille / Lengte

Ci-dessus : Walthère Dewé et son épouse, photographiés le 16 février 1941.

Au centre, fac-similé de la fausse carte d'identité de Walthère Dewé, établie au nom de Jacques Deflandre.

aussi identifiable par son correspondant que celui d'un pianiste par un mélomane averti — de façon à lui faire transmettre des messages chiffrés composés à leur guise, et il est d'usage, en vue de cette éventualité, de munir l'opérateur d'un *security check*, autrement dit du moyen de faire savoir qu'il opère sous la contrainte. Par une négligence inconcevable, Jean Lamy s'en trouvait dépourvu.

L'adversaire commença par le soumettre à la brutalité des interrogatoires et, quand il jugea que sa volonté était brisée, lui mit le marché en main : « Ou vous transmettrez les messages que nous chiffrerons nous-mêmes, ou il sera procédé à l'arrestation de vos parents. » Jean Lamy feignit de s'y soumettre, et réussit à glisser le mot « danger » en clair dans sa première transmission. Croyant qu'il s'agissait de lettres en code, Londres lui fit répéter ce mot, risquant ainsi de l'exposer aux pires représailles ! Condamné à mort le 10 janvier 1942, sans avoir livré aucun nom ni aucune adresse, Jean Lamy vit sa peine commuée en déportation dans un *Konzentrationslager S.S.* d'Allemagne. Sorti vivant de cet enfer, il mourut d'épuisement peu après l'effondrement du Troisième Reich.

Walthère Dewé avait, pour sa part, plongé dans la clandestinité. L'ennemi se présenta une première fois à son domicile le 22 juillet 1941, procédant à une minutieuse perquisition qui ne donna rien, répétant ses visites le mois suivant, puis en septembre et en décembre, sans réussir à mettre en défaut le sang-froid de l'admirable épouse de l'homme recherché par ses diverses polices. Au mois d'août 1941, un second opérateur-radio, muni d'un nouvel émetteur-récepteur, fut parachuté en la personne de Paul Jacquemin ; mis provisoirement à la disposition de *Clarence*[12], il fut remplacé quelques semaines plus tard par un autre technicien qui se montra d'emblée si nerveux qu'il fallut l'évacuer dans la zone non encore occupée du Sud de la France. Au moins disposait-on de son poste ; il fut donc remplacé par Marcel Verhamme, recruté sur place.

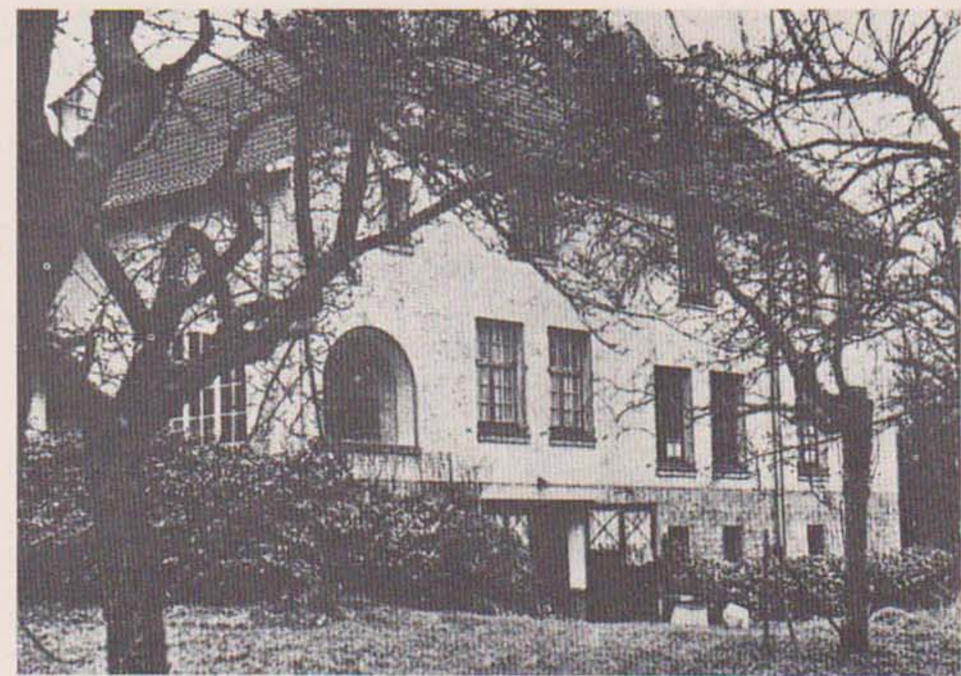
De façon à serrer au plus près les émissions clandestines, la *Funkabwehr* détachait, vers le secteur localisé sur la carte par sa radiogoniométrie, des véhicules d'apparence commerciale où se trouvaient dissimulés des appareils d'écoute. C'est ainsi qu'alors que Marcel Verhamme opérait, le 15 novembre de cette même année 1941, chez Alfred et Thérèse Liénart, depuis une quinzaine de minutes, une camionnette suspecte fut repérée dans le voisinage immédiat de l'immeuble, roulant à l'allure d'un homme au pas. L'émission put être arrêtée à temps.

Cette menace conduisit Walthère Dewé à raccourcir le plus possible la durée des « vacations »[13] qui constituaient un danger mortel. Il obtint que les messages émis par Londres fussent désormais *broadcasted*[14], de façon à éviter la prise de contact préalable et l'accusé de réception, la moindre minute épargnée pouvant sauver une vie. Obéissant au même souci, mais ignorant tout de cette démarche[15], je bénéficiai de la même facilité.

Le 14 janvier 1943, terrassée à quelques pas de sa demeure par une crise cardiaque, Mme Dewé rendit le dernier soupir. Prévenu par ses amis Liénart, *Cleveland* dut attendre que la nuit fût tombée pour se hasarder à entrer chez lui. Surmontant son chagrin, il se remit à la tâche avec le pressentiment que ses propres jours étaient comptés. Le 14 janvier 1944, un an jour pour jour après la mort de sa femme et une semaine après l'arrestation de ses deux filles, il fut abattu à Ixelles au coin de l'avenue de la Couronne et de la rue de la Brasserie. Mais le réseau *Clarence*, qu'il avait fondé, poursuivit son combat jusqu'à la libération de la Belgique.

A l'instar de Walthère Dewé, son compatriote Fernand Kerckhofs avait pressenti l'imminence d'un second conflit mondial, plus dévastateur encore que le premier, et qui ne manquerait





Ci-dessus : le radio Marcel Verhamme émet depuis cette maison, celle des sœurs Cambier à Rhode-Saint-Genèse.

pas de se traduire par une nouvelle intrusion des forces allemandes en Belgique. Tout comme le vétéran de « la Grande Guerre », il avait pris contact avec des responsables du *S.I.S.* et songé aux moyens de jeter les bases d'une organisation de renseignement.

En partant de « Zéro »

Emporté jusqu'en France par le torrent de l'exode, il fut de retour à Bruxelles dès le début du mois de juillet 1940 et fit sa première recrue, en son bureau de la *Brufina*, au 2 de la rue de la Régence, de son adjoint et ami Jean Moens. Très rapidement, cet embryon se grossit de l'adhésion du major Paul Lescornez, des officiers de la gendarmerie René Dufresne et Marcel Van Caester, de Mlle Louise de Landsheere, du professeur William Ugeux, du major Lucien Lerot, de Joseph Dehennin, de Joseph Raskin[16], fondateur du *Service Léopold-Vindictive* qui, par l'entremise de son ami Julien De Wolf, était déjà en rapport avec le colonel Lentz[17].

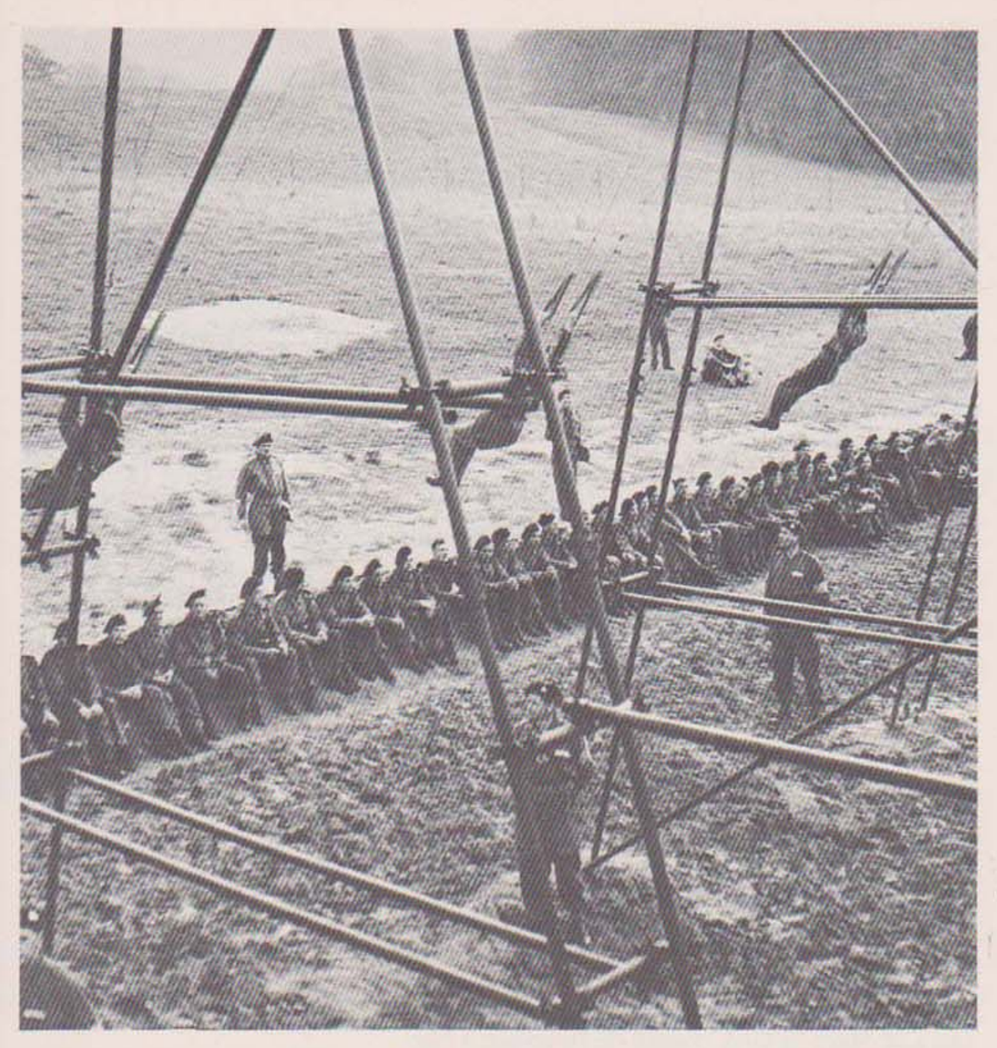
Étant parvenu à prendre contact avec le *M.I.6*[18], Fernand Kerckhofs mit debout l'organisation qui prit bientôt le nom de *Service Zéro* et se consacra tout d'abord à la recherche d'informations d'ordre économique et politique, étendant bientôt ses activités au domaine militaire. Acheminés jusqu'en Espagne à travers la frontière franco-belge, celle de la *Grüne Zone* et la ligne de démarcation, avant d'atteindre la « zone libre » française, ses courriers, revêtus au départ des indicatifs *Cim* ou *Jef*, avaient ensuite à franchir clandestinement la montagne pyrénéenne. Ils n'en furent pas moins les premiers que le *Secret Service* britannique reçut de Belgique sous une forme utilisable[19]. Ne s'en tenant pas là, le *Service Zéro* assura la direction, la rédaction, la fabrication et la diffusion de *La Libre Belgique*, née clandestinement durant « la Grande Guerre », et qui entretint la flamme de la Résistance contre « l'occupant ». Sous le nom de *Service Luc*, un autre réseau de renseignement était également né ; fondé par Georges Leclercq qui, au mois de mars 1941, reçut la visite d'un agent de liaison du commandant Hervé Doyen, chef du *Service Benoît* qui fonctionnait dans le Sud de la France. Dès lors, les courriers *Luc* et *Zéro* empruntèrent une filière plus rapide et plus sûre, qui aboutissait à M. Marc Jottard, consul de Belgique à Barcelone, lequel les faisait suivre à M. Frédéric Dumon, résidant à Lisbonne. Confiés aux bons soins de l'ambassade de Grande-Bretagne, ils étaient embarqués dans un sac de la « valise diplomatique » à bord d'un hydravion *Sunderland* qui assurait, entre la capitale portugaise et Bournemouth, une liaison à peu près régulière[20].

LA LIBRE BELGIQUE

NOUVELLE SÉRIE DE GUERRE
FONDÉE LE 15 AOUT 1940

« EVERE 11 H. 40 — CROYDON 12 H. 50 »

Ci-contre : reproduction d'une page de « La Libre Belgique » qui entretient la flamme de la Résistance. Le « Service Zéro » assure sa rédaction et sa diffusion.



Ci-dessus : le sévère entraînement des futurs parachutistes, en Angleterre. Malgré son âge, Fernand Kerckhofs se porte volontaire afin de pouvoir reprendre son poste.

Ci-contre : à Londres en 1941 : assis devant le buste du roi Albert Ier de Belgique, Antoine Delfosse, ministre de la Justice et de l'Information du gouvernement belge en exil, reçoit les trois premiers chefs du « Service Zéro ». A sa droite, Fernand Kerckhofs. A sa gauche, tenant une pipe dans sa main droite, Albert Hachez qui succèdera en 1942 à William Ugeux, deuxième chef en date du réseau et directeur de « La Libre Belgique » clandestine, qui, lui, se tient près du téléphone.

Le porteur d'un de ces courriers fut intercepté en France par le *Sicherheitsdienst*. Interrogé, il laissa échapper sous la torture les noms de Kerckhofs, de Leclercq, de Cauvin, de Jean Moens et du professeur Henri Bernard, après quoi sa grâce lui fut promise s'il acceptait de se laisser « retourner »[21]. Il parut se laisser convaincre mais ce fut, sitôt retrouvée sa liberté de mouvements, pour prévenir ceux qu'il avait dénoncés sous la souffrance, sauvant ainsi, le 17 octobre 1941, de l'arrestation qui les guettait Fernand Kerckhofs et Jean Moens. En revanche, n'ayant pu être alertés à temps, neuf de leurs camarades furent appréhendés ce même jour, et fusillés par la suite. Alors que sa femme était jetée en prison, le chef du *Service Zéro* parvint à sortir de Belgique en compagnie de Jean Moens et à gagner l'Espagne, où la *Guardia Civil* leur mit la main au collet. Après un long internement au sinistre camp de Miranda de Ebro, ils atteignirent enfin l'Angleterre où, bien qu'ayant atteint la cinquantaine, Fernand Kerckhofs se porta volontaire pour suivre le sévère entraînement de parachutiste afin de reprendre son poste sur le sol de sa patrie. Gravement blessé lors d'un exercice, il dut subir l'amputation d'une jambe.

Il avait, avant de quitter la Belgique, demandé à William Ugeux d'assumer sa difficile et périlleuse succession à la tête du *Service Zéro*, cependant que, venu d'Angleterre un mois plus tôt à bord d'un avion *Lysander*, le capitaine Jean Cassart, assisté de l'opérateur radio Henri Verhaegen, avait pour mission d'organiser le sabotage militaire ; il prenait contact avec Henri Bernard, son camarade de promotion, s'adressant au *Service Luc* pour obtenir les équipes dont il avait besoin. Les parachutages d'explosifs commencèrent avant la fin du mois d'octobre. Le 6 décembre, dans le cadre de ses « messages personnels »[22], la *B.B.C.* informa Jean Cassart qu'un *Lysander* se poserait près de Neufchâteau, sur le terrain qu'il avait proposé en vue de son retour prévu en Angleterre. Il fut amené sur place avec son opérateur dans une auto portant la plaque diplomatique du consulat de Suède et pilotée par leur camarade John Mahieu, ignorant qu'une souricière leur était tendue à l'instigation d'un nommé Nessu, traître passé à la solde de l'ennemi et qui s'était infiltré dans le *Service Luc*. Bien que le « signal de reconnaissance »[23] n'eût pas été émis à son approche, le pilote du *Lysander* effectua sa manœuvre d'atterrissage, ce qui, détournant vers lui l'attention des *Feldgendarmen*, permit à Cassart, Mahieu et Verhaegen de décamper vers la forêt voisine. Le cou traversé d'une balle, le pilote réussit l'exploit de décoller et de regagner sa base. On sut après la guerre que la valise contenant le courrier destiné à Londres et qui n'avait pu être embarquée à bord de l'avion ne fut pas saisie par l'ennemi. Peu après, Cassart fut arrêté à Bruxelles avec tout le groupe *Luc* de Louvain, plus une dizaine de ses membres dont trois seulement échappèrent à la mort, deux autres ayant été



tués alors qu'ils essayaient de s'enfuir. Il semblait bien que le « Service » ne pourrait survivre à un tel désastre, Georges Leclercq ayant dû prendre la fuite avec dix de ses amis. Mais, dès son arrivée à Limoux chez le commandant Henri Doyen, chef du *Service Benoît*, il désignait pour prendre sa relève Pierre De Praeter, étant entendu que le saint patron de son réseau céderait la place à son collègue évangéliste l'apôtre Marc. Arrêté au mois de septembre 1942, Pierre De Praeter mourut le 24 mai 1944 sous les balles d'un peloton d'exécution.
Tombé des mains de Pierre De Praeter, le flambeau du *Service Marc* fut repris par l'ingénieur Max Londot. Parachuté d'Angleterre après un apprentissage au *Secret Service*, il réorganisa le réseau, lui imposant le « cloisonnement » qui lui avait jusqu'alors fait défaut, poussant ses « antennes » au-delà de la frontière franco-belge, tout comme l'avait fait de son côté le *Service Zéro*. Menacé d'arrestation au mois d'août 1942, William Ugeux transmit ses pouvoirs à son camarade Albert Hachez et parvint à gagner l'Angleterre, d'où il repartit peu après à destination de la zone française non encore occupée, avec mission de coordonner l'action des divers réseaux de la Résistance belge, en assurant leur trésorerie et en contrôlant leurs activités, organisation d'un type nouveau qui reçut le nom de *P.C.B.*[24]. Il en fit la plaque tournante entre le commandement supérieur interallié et les réseaux belges ou belgo-français, créant une nouvelle filière à travers la France, depuis la Belgique jusqu'à l'Espagne,





Ci-dessus : la répression allemande est terrible. Le 6 mai 1943, Armand Fraiteur (à l'extrême droite) comparaît devant un tribunal spécial. Il a abattu le journaliste belge collaborateur Paul Colin et rallié l' « Armée Belge des Partisans », avec ses camarades André Berthulot et Maurice-Albert Raskin. Tous trois seront condamnés à mort et pendus.

Ci-dessous : les nombreux laissez-passer nécessaires sous l'occupation allemande étaient authentifiés par un ou plusieurs cachets des autorités. Rassemblés ici, quelques exemples de contrefaçons fabriquées par les réseaux spécialisés.







Ci-dessus : la Résistance belge recrute ses adhérents dans tous les milieux : ouvrier, clergé, administration, etc. L'affiche que nous reproduisons incite les ouvriers belges à dire « Non » au travail en Allemagne.

Ci-dessus, à droite : « Te Deum » célébré en l'église des saints Michel et Gudule, à Bruxelles, à l'occasion de la fête du roi Léopold, le 15 novembre 1941. Une façon de résister à l'occupant.

et assurant l'acheminement des courriers vers Londres.
Alimentée par les aveux arrachés sous la torture au cours des interrogatoires, la recherche incessante menée par les équipes de l'*Abwehr*, de la *Geheime Feldpolizei* et du *Sicherheitsdienst* ne s'affaiblissait pas un seul instant. Traqué à son tour, Albert Hachez dut « se mettre au vert »[25], cédant son poste à Maxime Van Praag, qui fut arrêté au mois de juillet 1944 et déporté en Allemagne, où il trouva la mort. Dernier chef en date du *Service Zéro*, André Rostenne parvint, en dépit de nouveaux coups, à le maintenir en activité jusqu'à l'arrivée des troupes alliées.

Sous le signe de la Croix

Walthère Dewé n'avait pas été seul, le 3 septembre 1939, à s'entendre demander par un agent du *S.I.S.* britannique s'il était prêt, au cas où la Belgique connaîtrait une nouvelle fois les rigueurs de l'occupation allemande, à reprendre le combat. Anatole Gobeaux, l'un de ses camarades de *La Dame Blanche*, s'était entendu poser la même question par le même agent, et sa réponse avait été identique à celle de son ancien chef. Il s'employa à installer, dans la partie centrale et occidentale de la Belgique, des petits noyaux d'informateurs ; ayant réussi à passer en Angleterre au mois de mai 1940, il y retrouva un de ses adjoints de la première heure auquel il confia le soin de mener à bien l'entreprise qu'il n'avait fait qu'ébaucher. Sous le pseudonyme de *Captain Mill*, Adrien Marquet fut parachuté le 12 août 1941, dans l'entre-Sambre-et-Meuse, avec un opérateur radio, et prit dès le mois suivant contact avec Walthère Dewé, auquel il remit les instructions que le *Secret Service* lui avait confiées à son adresse. Peu après, il rencontrait un glorieux héros de « la Grande Guerre » : condamné à mort en 1915 par un tribunal militaire allemand, cité trois ans plus tard à l'ordre de la nation par le roi Albert de Belgique, Camille Joset était devenu un grand invalide auquel, le 12 mai 1940, il fut offert d'être emmené en Grande-Bretagne, ce qu'il refusa. Dès le début du mois de juin, assisté de son fils Camille-Jean, religieux de la Compagnie de Jésus, il joignait des amis sûrs auxquels il traçait la ligne de conduite à adopter : rétablir avec Londres la filière coupée par la brutalité de l'invasion hitlérienne ; aider à l'évasion des prisonniers de guerre ; constituer des caches pour y dissimuler, en vue de la revanche, les armes abandonnées sur le champ de bataille ; enfin, recueillir les informations d'ordre militaire et politique.
Le plus soupçonneux des policiers allemands n'aurait pu imaginer que la carte imprimée priant la *Commission nationale d'expansion économique*, dont Camille Joset était depuis dix ans le secrétaire général, de faire parvenir à son signataire une brochure relative aux *Toasts & Canapés* lui annonçait l'adhésion d'un nouveau membre, dont le nom était soigneusement classé. Le 3 janvier 1941, leur destinataire se voyait présenter, par sa femme Lucy — qui l'avait héroïquement secondé pendant « la Grande Guerre » — et par son fils, un petit groupe qui le priait de conférer le prestige de son nom à une organisation ambitieusement dénommée Mouvement national belge, ce qui fut chose faite. Dès lors, le M.N.B. recruta des affiliés dans l'administration, la magistrature, la police, la gendarmerie, l'industrie, les chemins de fer, la poste... A la préparation de coups de main et de sabotages s'associa le renseignement, acheminé sur le *Service Mill*, dont le chef installa, en plein centre de Bruxelles, une « centrale » équipée de lignes téléphoniques secrètes qui lui assuraient une liaison perma-

nente avec tous les secteurs de son réseau, cependant que des téléscripteurs enregistraient vingt-quatre heures sur vingt-quatre les consignes émanant d'une *Bahnhof*[26] dont les bureaux étaient tout proches, et qu'un unique opérateur-radio faisait fonctionner par télécommande les émetteurs répartis autour de Bruxelles.

Tout cela ne se fit pas sans casse : après une série d'arrestations, Camille Joset tomba le 17 avril 1942 aux mains de l'adversaire contre lequel il avait déjà lutté vingt-cinq ans plus tôt. Trois mois plus tard, six de ses adjoints les plus efficaces étaient pris, et fusillés. Avec François Amiel et Ivan Collin, le R.P. Camille-Jean Joset prit la suite de son père, se tenant dans le droit fil d'une tradition qui remontait à la lettre pastorale du cardinal Mercier, archevêque de Malines et primat de Belgique, datée du jour de Noël 1914, et reprise par son successeur, le cardinal Van Roey dont l'exemple fut suivi par des milliers de prêtres et de religieuses.

« Je sais bien que vous autres, prêtres catholiques, n'avez pour prière sur les lèvres que celle-ci : « Que Dieu damne le *Führer* ! » déclara avec dépit le président du « tribunal spécial » devant lequel comparaissait l'abbé Mullier, tandis qu'à Liège l'abbé Rixhon, curé de la paroisse Saint-Christophe, était exécuté pour avoir exhorté les ouvriers à refuser de se soumettre à l'ordre de réquisition, que l'abbé Joseph Peters, accusé d'avoir encouragé à la désertion de jeunes enrôlés de force dans la *Wehrmacht*, était décapité à Berlin, sort que connaissait en la sinistre prison du *Klingelpütz*, à Cologne, l'abbé Anême pour avoir, en chaire, prôné la résistance à l'envahisseur, et qu'à la citadelle de Liège l'abbé Joseph Peeters, curé de Comblain-au-Pont, était fusillé pour la même raison, suivi dans la mort un quart d'heure plus tard par l'abbé Paul Désirant, réduit à l'état de loque humaine ; tombaient pareillement sous les balles d'un peloton d'exécution le frère Marie-Clément, des *Écoles chrétiennes*, l'abbé de Neckere et le père De Meirsman, fusillés dans une clairière du bois de Loppem. Le compte n'a pu être fait des prêtres qui succombèrent dans les geôles nazies ou dans les camps de concentration. L'Église protestante de Belgique ne demeurait pas en reste : pour avoir publiquement déclaré : « Il faut choisir entre la Croix du Christ et la croix gammée », le pasteur Van Oest, de Liège, s'en alla mourir dans la maison de force de Siegburg.

Sans doute avaient-ils, les uns et les autres, apporté leur contribution au « Renseignement » quand l'occasion venait à s'en présenter, jouant à leur insu le rôle d'« honorables correspondants ».



Ci-dessus : Camille Joset, glorieux vétéran de la Grande Guerre, rétablit avec Londres les filières coupées par la brutalité de l'invasion nazie.

---

1. Laissez-passer qui, pour le franchissement de la frontière franco-belge, était délivré par le *Generalquartiermeister* de Bruxelles, sous le nom de *Durchlassen West*, ou « laissez-passer Ouest », car cette frontière n'était plus aux yeux des « autorités d'occupation » qu'une *Demarkationslinie* ou « ligne de démarcation », l'autorité du gouverneur militaire de Belgique s'étendant jusqu'à la frontière de la *Grüne Zone* (ou « zone verte ») qui, partant de la baie de la Somme, allait jusqu'à la frontière suisse, l'annexion de toute cette partie du territoire français ayant été prévue par Hitler.
2. Service de sûreté, section du *Reichssicherheitshauptamt*, ou « Service suprême de sécurité du Reich », fondé par le *S.S.* Reinhard Heydrich.
3. Tribunal spécial.
4. Quatre autres furent condamnés à la déportation, dont deux ne revinrent pas.
5. Sigle du *Sicherheitsdienst*.
6. Les « services spéciaux » de la *Wehrmacht*, dirigés par l'amiral Canaris. Antinazi, compromis dans « le complot des généraux » du 20 juillet 1944, il subit d'affreuses tortures avant d'être pendu, le 9 avril 1945, au *Konzentrationslager S.S.* de Flossenburg.
7. « Maison d'arrêt ».
8. Sigle du *Special Intelligence Service*, homologue des *Services spéciaux* français.
9. Sigle du *Reichssicherheitshauptamt*.
10. Section du ministère de la Propagande dirigé par Josef Goebbels.
11. Service d'écoute des liaisons radio clandestines, dépendant de l'*Abwehr*.
12. Tombé aux mains de l'ennemi, Paul Jacquemin fut fusillé à Essen le 28 mai 1943. Pas plus que Jean Lamy, l'adversaire n'avait réussi à le faire « parler ».
13. Les séances de transmission radio selon le programme arrêté avec Londres.
14. « Diffusés en l'air », ainsi qu'il en va des émissions radio destinées au grand public selon un horaire déterminé par avance.
15. Je dois au professeur Henri Bernard, éminent historien belge, d'avoir été, après la guerre, informé des activités du réseau *Clarence*, aussi bien que de ses homologues dont l'existence m'était jusqu'alors inconnue.
16. Très tôt tombé aux mains de l'ennemi, Joseph Raskin fut décapité, plusieurs de ses camarades payant comme lui de leur vie le combat qu'ils menaient contre l'envahisseur de leur patrie. « A la lecture des charges retenues contre les accusés, a écrit le professeur Henri Bernard, on est étonné de voir la somme de renseignements fournis par eux à Londres dès 1940. »
17. Au quartier général de la 17e division, le colonel Robert Lentz affirma hautement le 28 mai 1940, jour de l'inévitable capitulation de l'armée belge, sa foi inébranlable dans la victoire finale. Avec le colonel Bastin, héros légendaire de la Première Guerre mondiale et un groupe d'hommes résolus, il mit sur pied, en 1941, l'organisation qui prit trois ans plus tard le nom *d'Armée secrète* et couvrit l'ensemble du territoire de la Belgique.
18. Sigle de la section nº 6 de la *Military Intelligence* britannique, spécialisée dans « le renseignement » la *M.I.5.* traitant le contre-espionnage.
19. Les rivages de la mer du Nord étaient si étroitement surveillés que tout transport direct par mer vers l'Angleterre était d'avance voué à l'échec.
20. L'un de ces appareils fut abattu au large des côtes de France par un bombardier de la *Luftwaffe*, sur la foi d'un renseignement venu du Portugal et d'après lequel M. Winston Churchill se trouvait à son bord. Il ne s'agissait là que d'une ressemblance qui coûta la vie à l'acteur britannique Leslie Howard, entre autres victimes.
21. Autrement dit, de se mettre au service de ceux qui l'avaient arrêté.
22. Textes en langage convenu insérés dans le journal quotidien des informations de la *British Broadcasting Corporation (B.B.C.)* destinées aux territoires occupés par la *Wehrmacht*. Il est probable qu'un des tout premiers de ces « messages personnels » fut dû, au début de l'année 1941, à l'initiative de M. de La Débutrie, châtelain vendéen, qui se montra disposé à héberger mon premier poste émetteur radio sous condition que je justifierais de mon appartenance à la France libre, par un texte diffusé par la *B.B.C.* et qu'il aurait rédigé lui-même. Ce texte me fut remis par Richard de Dampierre — une de mes toutes premières recrues — et je le fis parvenir à Londres via Lisbonne.
23. Signal lumineux composé d'une lettre morse prévue pour une opération déterminée.
24. Sigle du Poste de Commandement belge.
25. Dans le jargon du combat clandestin, l'expression signifiait : « Prendre le large. »
26. Administration ferroviaire allemande.



Ci-contre : le colonel Rémy, lors d'une liaison maritime clandestine avec l'Angleterre.

Un saut dans l'inconnu

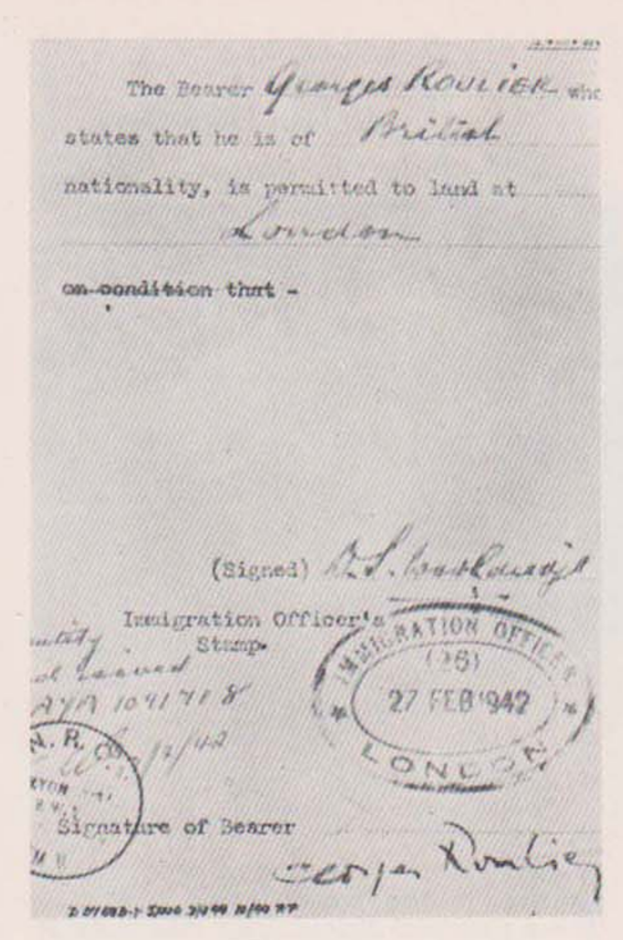
Résolu à lutter contre l'envahisseur dans toute la mesure de mes moyens, j'avais quitté les miens, le 18 juin 1940, en compagnie de mon jeune frère Claude-Philippe, le cadet étant quelque part en mer, à bord du vieux chalutier dieppois *La Barbue*, vétéran de la Grande Guerre, au cours de laquelle il avait éperonné un sous-marin allemand. Partant de Lorient, il allait au Verdon avec, dans sa cale, quelque cinq milliards en billets de la Banque de France, sa mission étant de les transférer sur l'aviso *Le Clairvoyant* qui les mettrait en sûreté à Casablanca. Ce fut en vain que je suppliai le commandant de ce petit bâtiment de nous conduire au Maroc : s'il avait accédé à ma demande, mon aventure se serait arrêtée là.

Comme quoi le cinéma mène à tout

L'appel lancé par le général de Gaulle me fut révélé le 20 juin par le capitaine du port du Verdon qui, dans la journée, nous procura un embarquement à bord du cargo norvégien *Lista*, lequel appareillait à destination de l'Angleterre. Le 22, nous fûmes à Falmouth, où j'appris dans la nuit que l'armistice avait été signé quelques heures plus tôt en cette même clairière de Rethondes où, le 11 novembre 1918, les plénipotentiaires de l'Allemagne impériale vaincue avaient entendu le général Weygand, chef d'état-major du maréchal Foch, généralissime des armées alliées, leur énoncer les conditions du cessez-le-feu.

Amenés à Londres en compagnie d'un lot de réfugiés, nous fûmes internés dans un asile pour vieillards, d'où je réussis à sortir grâce à l'intervention de mon ami Kay Harrison, directeur en Grande-Bretagne de la firme *Technicolor*, et notre premier soin fut de nous rendre à ce même immeuble commercial de *St Stephen's House*, situé au bord de la Tamise, non loin du palais du Parlement, où le capitaine André Dewavrin venait de se présenter au général de Gaulle. Un jeune sous-lieutenant prit note de notre engagement sur un bloc de papier à lettres. Soulagé d'apprendre que notre hébergement était assuré chez des amis anglais, il promit de nous faire bientôt signe.

J'étais à la veille d'entrer dans ma trente-septième année et mes connaissances d'ordre militaire se limitaient à avoir appris, en un temps déjà lointain, à pointer un canon de 105 mm. Mon enrôlement dans la future petite armée de ce qui allait être appelé la France libre ne présentait nul intérêt ; il n'en était pas de même pour mon frère Claude, âgé de vingt ans, qui fut envoyé à l'entraînement au camp de Camberley. C'est alors que l'idée me vint de


The Bearer Georges Roulier who states that he is of British nationality, is permitted to land at London

on condition that -

(Signed)

Immigration Officer's Stamp.

IMMIGRATION OFFICER (36) 27 FEB 1942 LONDON

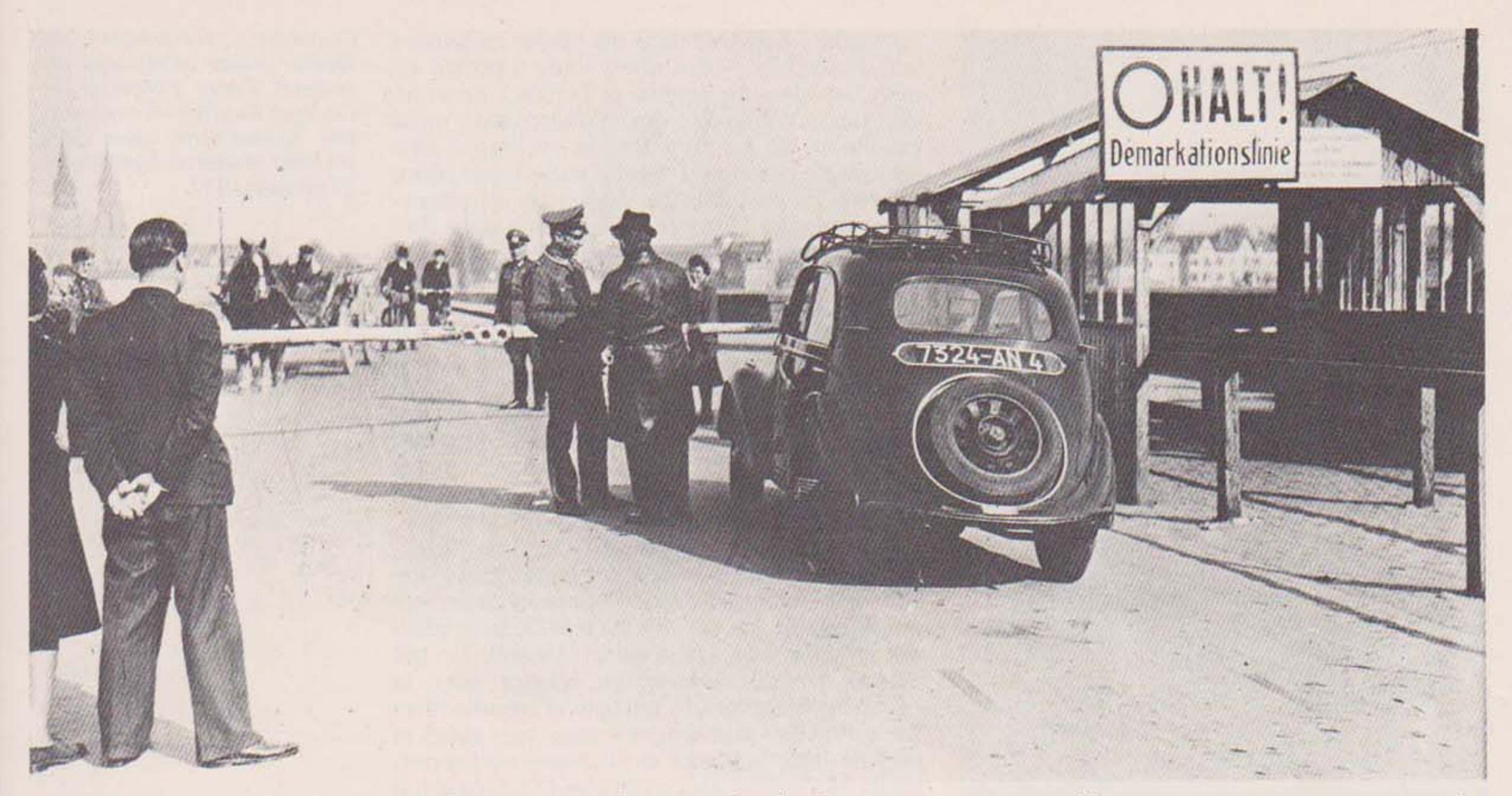
Signature of Bearer Georges Roulier

Ci-contre : fac-similé du laissez-passer attribuant au colonel Rémy l'identité de Georges Roulier, de nationalité canadienne, pour son premier retour à Londres, le 27 février 1942.

poser ma candidature pour une mission secrète en France, et le sous-lieutenant auquel j'avais eu affaire me dirigea sur le « capitaine Passy », lequel me reçut avec quelque méfiance. C'est mon passeport — que, par habitude, j'avais mis dans ma poche en partant vers l'inconnu — qui sauva tout : il portait en effet des visas espagnols, et l'officier britannique du *Secret Service* qui m'interrogea y vit la possibilité de me faire rentrer en France sans risquer de perdre un bateau. Faite à une allure express, mon instruction d'agent de renseignement se limita à l'apprentissage d'un code destiné à chiffrer mes futurs courriers et, au milieu du mois d'août, à Bournemouth, je pris place à bord d'un hydravion *Sunderland* avec mission d'informer Londres sur les mouvements de l'ennemi le long de la côte atlantique depuis Hendaye, à la frontière d'Espagne, jusqu'à Brest, en poussant une pointe supplémentaire jusqu'à la baie du Mont-Saint-Michel : ignorant tout de la façon dont j'allais m'y prendre, j'aurais aussi bien accepté que la zone qui m'était impartie allât jusqu'au cap Nord.

Si mon passeport contenait des visas espagnols, c'est qu'au temps où je dirigeais une affaire de financement de l'industrie cinématographique, je m'étais mis en tête de faire réaliser un film sur Christophe Colomb, ce qui m'avait permis d'entrer en relation avec la firme *Technicolor* : le navigateur gênois allait me servir de « couverture » pour mes allées et venues entre la France et l'Espagne où j'apporterais moi-même mes courriers. D'autre part, si ma candidature avait été retenue par *M.I.6,* c'est que le *S.I.S.* n'avait laissé aucun agent en France après le rapatriement de la *British Expeditionary Force* à Dunkerque, ne recevant d'autres informations que celles qui provenaient d'un embryon de réseau fondé à Toulouse par trois officiers polonais, d'abord chargés d'assurer le passage, à travers les Pyrénées,

Ci-dessous : la barque « Les Deux Anges », du réseau « Confrérie Notre-Dame » dirigé par le colonel Rémy, assurait au large de la côte bretonne la liaison avec un bateau parti des îles Scilly.



Ci-dessus : la ligne de démarcation coupe la France en deux : le Nord, occupé par les Allemands, subit de sévères contraintes. Au Sud, c'est encore une merveilleuse impression de liberté.

de leurs compatriotes qui n'avaient pu embarquer à temps vers l'Angleterre lors de notre défaite.
Je fis ma première recrue à Madrid en la personne de mon ami Jacques Pigeonneau, consul de France, que je chargeai d'assurer le contact avec ma « boîte aux lettres »[1] madrilène pour l'acheminement de mes courriers à venir[2].
Après un retour à Lisbonne où un officier de *M.I.6* me remit un questionnaire sur la base sous-marine dont un réfugié avait informé Londres que l'ennemi entreprenait sa construction à Bacalan, partie du port de Bordeaux, je rentrai en France où je vis, à Pau, mon premier soldat allemand, montant la garde devant un grand hôtel où s'était installée la « commission d'armistice ». Franchissant clandestinement la « ligne de démarcation » près de Castillon-la-Bataille, à la limite de la Dordogne et de la Gironde, je me rendis à Bordeaux, où je ne vis rien : les accès à Bacalan étaient interdits, ce qui confirmait la véracité de l'information sur les travaux qui s'y accomplissaient.
Nantes était tout désigné pour constituer ma base d'opérations, disposant de relations ferroviaires entre le Sud-Ouest et le nord de la Bretagne. J'y comptai ma deuxième recrue en m'assurant le concours de Mme Nicole de Hautecloque, cousine du futur « général Leclerc » et sœur du jeune Marc de Saint-Denis dont j'avais fait la connaissance à bord du *Lista* : je fus à même de rassurer les siens, qui ignoraient tout de son sort, en leur apprenant qu'il s'était engagé dans les Forces navales françaises libres. Puis, je me mis en quête d'un opérateur radio, Londres m'ayant promis l'envoi d'un poste émetteur quand il s'en trouverait un, l'armée n'en ayant pas de trop lors de mon départ. Quand, au mois de décembre, je revins en « zone libre » pour remettre mon premier courrier à Marthe Pigeonneau qui, bénéficiant de son passeport diplomatique, était venue le chercher à Perpignan, je faillis y joindre une lettre demandant mon rappel en Angleterre tant je me sentais persuadé de ne pouvoir mener à bien la mission qui m'avait été confiée. Mon pli ne contenait rien de mieux que de vagues rumeurs, glanées ici et là.

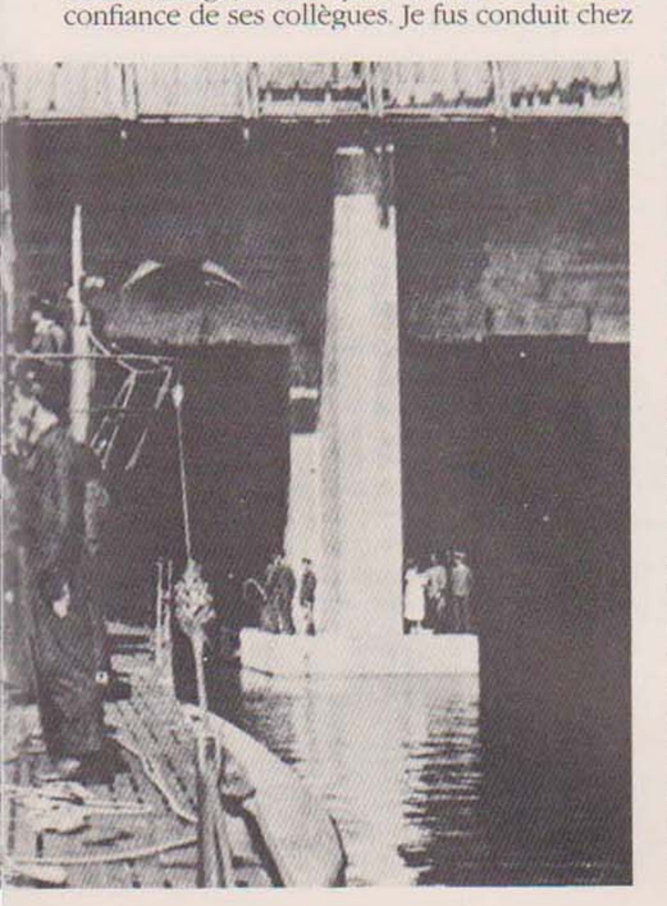
Ci-contre : Rémy reçoit la mission d'informer Londres sur les mouvements de l'ennemi le long de la côte atlantique, de Brest à Hendaye. Ici, des abris bétonnés pour sous-marins.

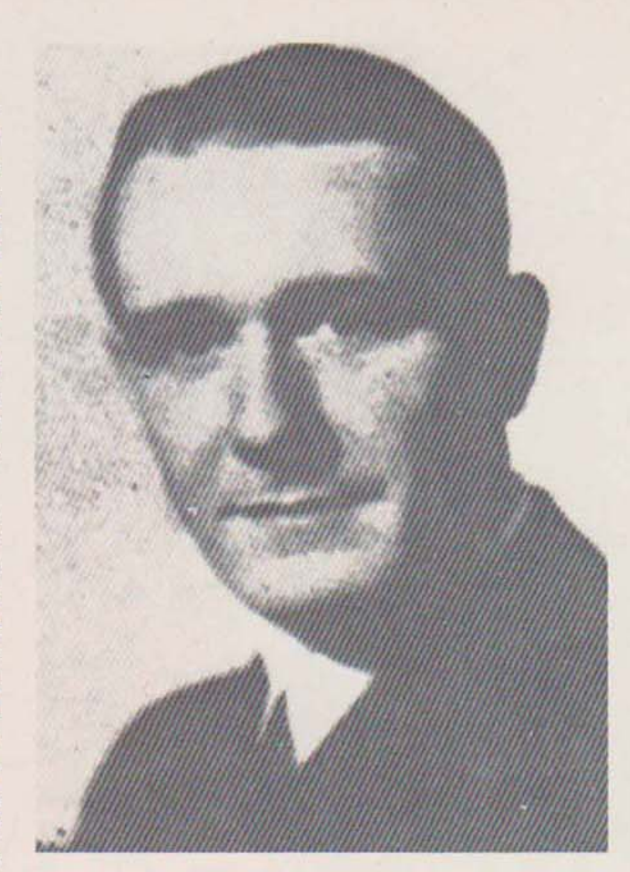
Des circonstances particulières

Je me sentirais aujourd'hui parfaitement incapable de jouer le rôle d'agent secret au sens traditionnel du terme, c'est-à-dire opérant en territoire étranger — dont il convient en premier lieu de savoir la langue qui s'y parle — et ayant affaire à des professionnels (qui, mus par l'appât du gain, se font facilement agents doubles ou triples), mis à part les informateurs agissant par idéologie, tels ceux que recrute l'espionnage soviétique, ou par un souci d'ordre spirituel, ce dont bénéficie Rome. C'est à Bordeaux, tout au début de l'année 1941, que la révélation me fut faite de la façon dont j'avais à opérer.

Tant qu'Hitler n'avait pas gagné la guerre, l'envahisseur se voyait contraint de laisser en place les structures des pays occupés par la *Wehrmacht*, et ce pour deux raisons : en premier lieu, il était primordial pour l'économie de guerre du Troisième Reich et le ravitaillement de la population allemande d'utiliser au maximum les ressources des territoires qu'il tenait sous sa domination ; secondement, l'opération *Seelöwe*[3] ayant échoué et l'envahissement de l'U.R.S.S. étant déjà chose décidée, l'armée allemande avait besoin de disposer de la tranquillité sur ses arrières. Bon gré mal gré, le vainqueur provisoire devait donc laisser en place les responsables du fonctionnement des chemins de fer, des ports, des administrations, des usines, sauf s'il s'agissait d'hommes réputés suspects d'hostilité envers le régime nazi.

C'était le cas pour Jean Fleuret, ex-syndic des pilotes du port de Bordeaux, « démissionné » de sa charge, mais ayant conservé l'entière confiance de ses collègues. Je fus conduit chez





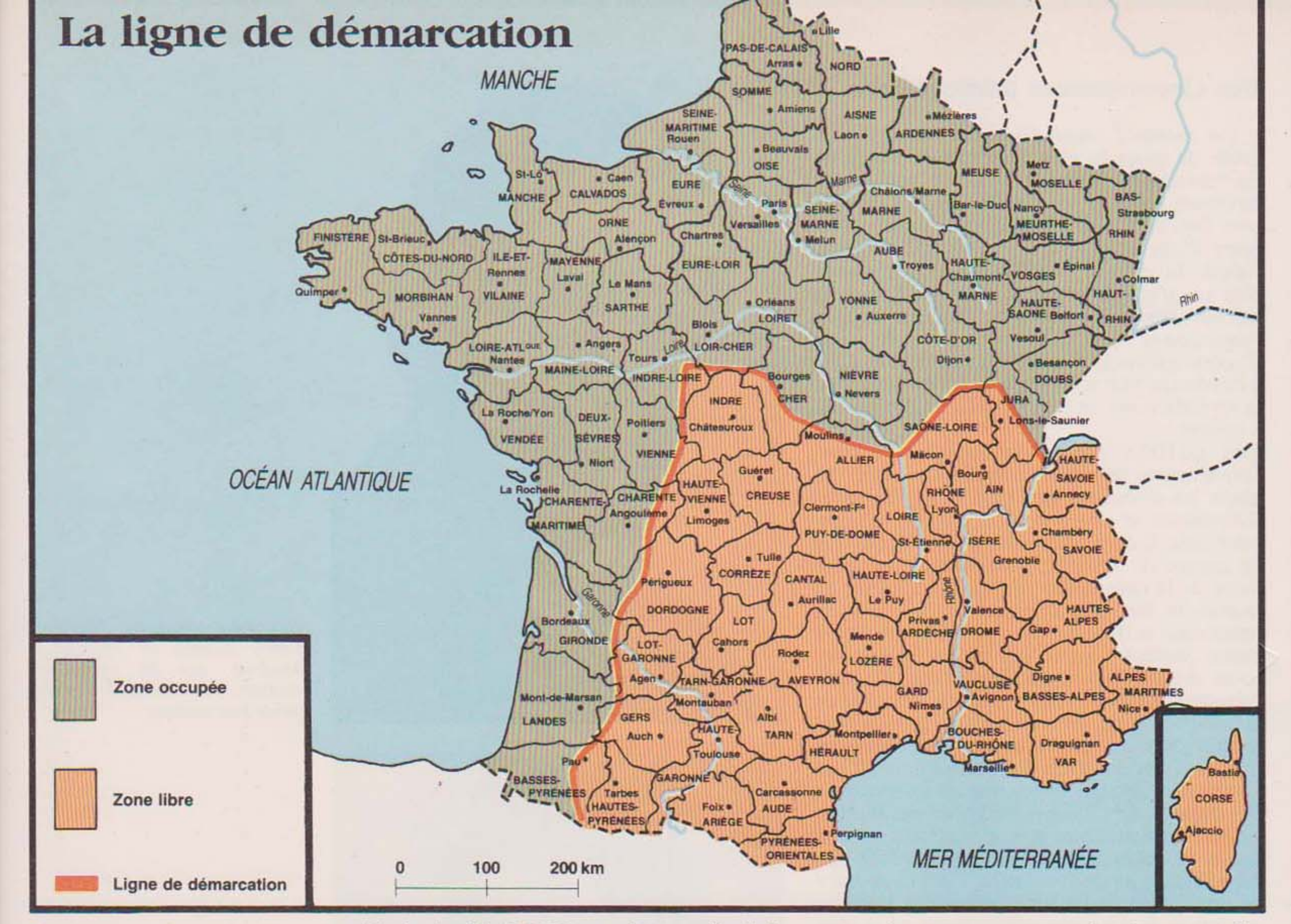
Ci-contre : Jacques Pigeonneau, consul de France à Madrid, est la première recrue du colonel Rémy pour son réseau.



Ci-contre : Nicole de Hautecloque, deuxième membre en date de la « Confrérie Notre-Dame ».

lui par M. de La Bardonnie, gentilhomme périgourdin auquel je devais d'avoir pu franchir sans dommage la « ligne de démarcation », sous la conduite d'un vigneron, Pierre Beaussoleil, avec lequel ses amis Édouard Étourneaud et Lucien Borderie payèrent le concours qu'ils m'apportèrent au prix de la déportation, où Étourneaud trouva la mort. Jean Fleuret me reçut en compagnie de son ami Marie-Ange Gaudin, qui continuait d'exercer son métier de pilote, et me donna en quelques minutes toutes les réponses demandées par le questionnaire qui m'avait été remis à Lisbonne, y ajoutant de multiples précisions[4]. Fondée ce jour-là, mon « agence de Bordeaux » rendit à la cause alliée d'inestimables services.

Il en alla de même pour les chemins de fer quand Jules Antonini devint des nôtres. Bien



Ci-dessus : de nombreux postes de contrôle sont installés tout au long de la ligne de démarcation qui délimite la zone occupée par les Allemands selon la convention de l'armistice.

qu'il eût placé la S.N.C.F. sous le contrôle de la *Bahnhof*, l'ennemi était contraint de faire appel au concours de nos ingénieurs pour le mouvement de ses trains à destination de l'Allemagne et de ses convois militaires, ce qui se traduisait par des « programmes de transport » minutieusement établis, à tirage strictement limité sous la mention *Sehr Geheim*[5]. Grâce à notre camarade Antonini, un exemplaire supplémentaire me parvenait avant même que l'« occupant » ait reçu les siens, la question étant pour moi de mettre sans délai Londres en possession de la précieuse feuille que je revois encore, longue d'une cinquantaine de centimètres, comportant de nombreuses colonnes avec une quantité d'indications chiffrées ; or, le « renseignement » est une denrée essentiellement périssable, dont la consommation ne doit souffrir aucun délai. Fort heureusement, le temps était révolu où je n'avais d'autre voie pour la transmission de mes courriers que celle qui, passant par Canfranc, aboutissait à Lisbonne, d'où ils gagnaient l'Angleterre à bord d'un *Sunderland*, ce qui demandait une quinzaine de jours. Depuis la fin du mois de février 1942, je disposais d'une liaison aérienne mensuelle qui fut bientôt doublée d'une liaison maritime, et les bombardiers de la *Royal Air Force* se présentaient, à la date et à l'heure exactes indiquées par le « programme de transport », là où la concentration des convois sur rail était la plus forte.

---

1. Ainsi dénomme-t-on, dans le jargon des services secrets, l'agent chargé de recevoir et de remettre les plis qui lui sont confiés. On choisit le plus souvent un commerçant, dont la boutique fait l'objet d'allées et venues, afin que les « contacts » ne soient pas remarqués.
2. Ma « boîte aux lettres » madrilène était un tailleur en relation avec l'ambassade de Grande-Bretagne, à laquelle il remettait mes courriers qui, sous le couvert de la valise diplomatique, prenaient via Lisbonne le chemin de Londres. Il recevait de la même ambassade les instructions qui m'étaient destinées et que me transmettait Jacques Pigeonneau par le truchement d'Albert Le Lay, contrôleur des douanes françaises, en poste à la gare internationale de Canfranc.
3. Nom conventionnel de la tentative d'invasion de l'Angleterre, se traduisant par « Otarie ». La « Bataille d'Angleterre » se déroula tout entière dans le ciel, commençant alors que je partais pour ma première mission. Soutenu par le « radar », l'héroïsme des pilotes britanniques et de leurs quelques camarades français, canadiens, néo-zélandais, belges, polonais et tchèques, brisa l'assaut des bombardiers de la *Luftwaffe*.
4. Elles étaient si nombreuses que mon rapport fut reçu avec méfiance à Londres, dont l'accusé de réception portait cette recommandation : « La réponse à notre questionnaire nous laisse supposer qu'elle est l'œuvre d'un provocateur. A l'avenir, méfiez-vous de vos informateurs. »
5. « Très secret ».

La bataille de l'Atlantique

Peu après ma première rencontre avec Jean Fleuret, le poste émetteur promis arriva à Madrid et passa de la voiture pilotée par ma « boîte aux lettres » dans celle de Jacques Pigeonneau, pourvue de l'immatriculation C.D.[1] qui la mettait, au moins théoriquement, à l'abri des regards indiscrets. A l'aide d'une fausse lettre de « courrier » confectionnée par mon ami sur une feuille qu'il s'était procurée à l'ambassade de France, je fis entrer « Cyrano » — tel fut le nom donné à mon émetteur — en zone libre et le transportai à Thouars où le Dr Colas, radiologiste de l'hôpital, lui donna asile. Entre-temps, je m'étais assuré le concours de l'opérateur qu'il fallait.

Deux marins français

Je devais au Dr Pailloux, médecin à Puisseguin — localité située en zone occupée tout à côté de la ligne de démarcation —, qui m'offrait l'hospitalité à chacun de mes passages clandestins, d'avoir enrichi mon réseau d'une recrue d'exceptionnelle valeur. Lieutenant de vaisseau, Jean Philippon faisait partie de la poignée d'officiers qui, groupés autour du capitaine de vaisseau Le Normand, maintenaient à Brest, envers et contre tout, la présence de notre Marine nationale, sous le prétexte depuis longtemps périmé de veiller à la démobilisation des équipages[2]. Commandant en second le sous-marin *Ouessant* qui, se trouvant en grand carénage à Brest lors de l'irruption des troupes allemandes, avait été sabordé afin d'empêcher sa saisie par l'ennemi, Jean Philippon exerçait la tâche pacifique qui consistait à ravitailler la popote en légumes tirés du jardin potager de l'Arsenal.

A l'issue de ma première visite, il me demanda huit jours de réflexion. A ma question : « Pourquoi ces huit jours ? », que je lui posai ensuite, il répondit : « J'étais avisé que nous allions avoir à prêter serment au maréchal Pétain et me refusais, par conséquent, à me comporter éventuellement en parjure. J'ai donc demandé à mon chef direct, le capitaine de corvette Courson, quelle serait son attitude s'il se trouvait à même de communiquer des renseignements aux Anglais : « Mais je le ferais ! » m'a-t-il répondu. « Et notre serment au Maréchal ? » ai-je objecté. « Je serais sûr d'obéir à la volonté du maréchal Pétain en agissant ainsi », m'a-t-il affirmé[3].

Philippon me remit un mot d'introduction à l'adresse de l'ancien quartier-maître radio du *Ouessant*, contre ma parole de n'influencer en rien sa décision. Démobilisé, Bernard Anquetil avait trouvé à Angers un emploi chez un réparateur de postes récepteurs et son acceptation fut immédiate. Fidèle au principe que je m'étais imposé dès le début de ma mission, et auquel je ne dérogeai jamais, j'insistai sur les risques qu'il allait courir : « Selon ce qui m'a été dit, lui déclarai-je, la radiogoniométrie allemande est très efficace. A mon avis, vous

Ci-dessous : le sous-marin « Ouessant » (à droite), dont Jean Philippon fut le commandant en second.



Ci-dessus : le lieutenant de vaisseau Philippon fait partie de la commission d'officiers chargée de veiller à la démobilisation des équipages français, moment difficile à subir que l'on soit officier ou simple matelot.

Ci-contre : Jean Philippon, alias Hilarion, met en contact Rémy et l'ancien radio du « Ouessant ».

Page ci-contre, à gauche : Bernard Anquetil, dit « Lhermite », donne son accord et devient le radio du réseau, tout en sachant à quoi il s'expose.
Page ci-contre, à droite : un officier de la « Kriegsmarine » serait à même de nous indiquer la position exacte, dans l'Atlantique, de certains sous-marins allemands, affirme un agent de Rémy.

n'aurez pas cinquante chances sur cent d'échapper au repérage et, si vous êtes pris, vous serez fusillé. »
Ce très jeune garçon, qui venait à peine de dépasser sa vingtième année, me lança un regard de reproche : « Je vous ai déjà dit, monsieur, que c'était d'accord », me rappela-t-il.



Deux redoutables adversaires

Son adhésion venait à point car les deux cuirassés allemands *Scharnhorst* et *Gneisenau* — bâtiments jumeaux redoutables par la puissance de leur feu alliée à la vitesse qu'ils pouvaient atteindre — s'étaient vus contraints de relâcher à Brest par suite d'une commune avarie à leur système de surchauffement d'eau de mer. Ils s'étaient présentés sur rade le 22 mars 1941, battant à leurs drisses vingt-deux pavillons de victoire correspondant aux vingt-deux cargos, totalisant 45 000 tonnes, qu'ils avaient envoyés par le fond à l'occasion de leur première croisière dans l'Atlantique.
« De rudes bateaux ! me dit Philippon. J'ai assisté à l'amarrage du *Gneisenau*, qui s'est fait au bassin 8 de La Ninon. Pour sa part, le *Scharnhorst* s'est amarré à l'ancien poste du *Dunkerque*. »
L'information fut immédiatement transmise à Londres par Anquetil au moyen d'un message chiffré, et la réaction ne tarda pas : priorité absolue devait être donnée à tous les mouvements des deux navires, qui constituaient un danger mortel pour le ravitaillement de la Grande-Bretagne en armes et en munitions.
Dès lors, ce fut un va-et-vient continuel entre Brest, Nantes, et notre émetteur, qu'Anquetil transporta de Thouars à Saumur, la petite ville des Deux-Sèvres n'étant pas commode d'accès, tandis que Saumur n'obligeait qu'à un changement de correspondance, qui se faisait à Angers.

Une petite feuille de papier calque...

J'y avais un oncle, Jean Decker, frère de ma mère, auquel m'unissait une solide affection, et qui s'était employé tout de suite après la défaite à faciliter l'évasion de prisonniers de guerre internés dans un *Frontstalag*[4] du voisinage. C'est avec enthousiasme qu'il devint sur place ma « boîte aux lettres » cependant que ses amis Henri et Fernande Combe offraient à Bernard Anquetil une chambre dans leur maison. Le même jour, mon oncle me mettait en présence de son ami Madelin, officier de marine du cadre de réserve et « honorable correspondant » des Services spéciaux, qui m'offrit de me faire rencontrer un agent de leur « antenne » parisienne. Rendez-vous fut pris pour la semaine suivante, et je fis la connaissance, dans un café de la place Saint-Michel, d'un certain « Vautrin » dont je ne sus qu'après la guerre qu'il s'appelait Marcel Thomas. « Je suis en contact avec des officiers allemands qui me fournissent de très précieux renseignements », me dit-il d'emblée, ajoutant qu'il me demanderait un versement mensuel de cent mille francs pour me communiquer la copie des courriers qu'il faisait parvenir à Londres par des voies diverses[5]. L'examen de son dernier courrier en date me décida à lui donner mon accord. Après quoi, il me fit cette confidence :

« Je suis en rapport avec une dame qui tient une maison de rendez-vous et qui compte parmi ses clients un officier de la *Kriegsmarine* dont les besoins d'argent sont considérables. Il est à même de nous indiquer la position exacte d'*U-Boote* dans l'Atlantique, moyennant cinquante mille francs par sous-marin.

— Ce n'est vraiment pas cher ! remarquai-je.



Ci-contre : Henri Combe, chez qui le poste émetteur, scellé dans une grosse valise, est installé.



Ci-contre : Fernande Combe, son épouse.



— C'est son prix. La chose vous intéresse-t-elle ?

— Je ne crois pas un mot de toute cette histoire.

— Pourquoi ne pas faire un essai ?

— Ce serait du temps perdu. Qui me dit d'autre part que ce soi-disant officier de marine allemand n'est pas un agent provocateur ?

— Je suis sûr de la femme qui m'a proposé l'affaire, affirma « Vautrin ». Elle connaît bien l'homme en question et le tient par un vice qui lui coûte cher. Je vous assure que c'est sérieux.

— Voici mon dernier mot : je vais vous remettre la moitié de dix billets de cinq mille francs contre le papier qui m'indiquera la position exacte du sous-marin à une date déterminée, éloignée d'au moins huit jours. Si l'information est reconnue exacte, je donnerai les autres moitiés. »

La réponse de l'intéressé fut inattendue : « Cet officier se montre blessé qu'on ne veuille pas croire à sa parole, me dit « Vautrin » le surlendemain. Voici la position exacte de deux sous-marins qui doivent se rencontrer en mer au jour et à l'heure indiqués, le premier ravitaillant l'autre en gasoil. L'informateur ne veut rien recevoir immédiatement. Si son renseignement est reconnu authentique, vous lui donnerez cent mille francs. »

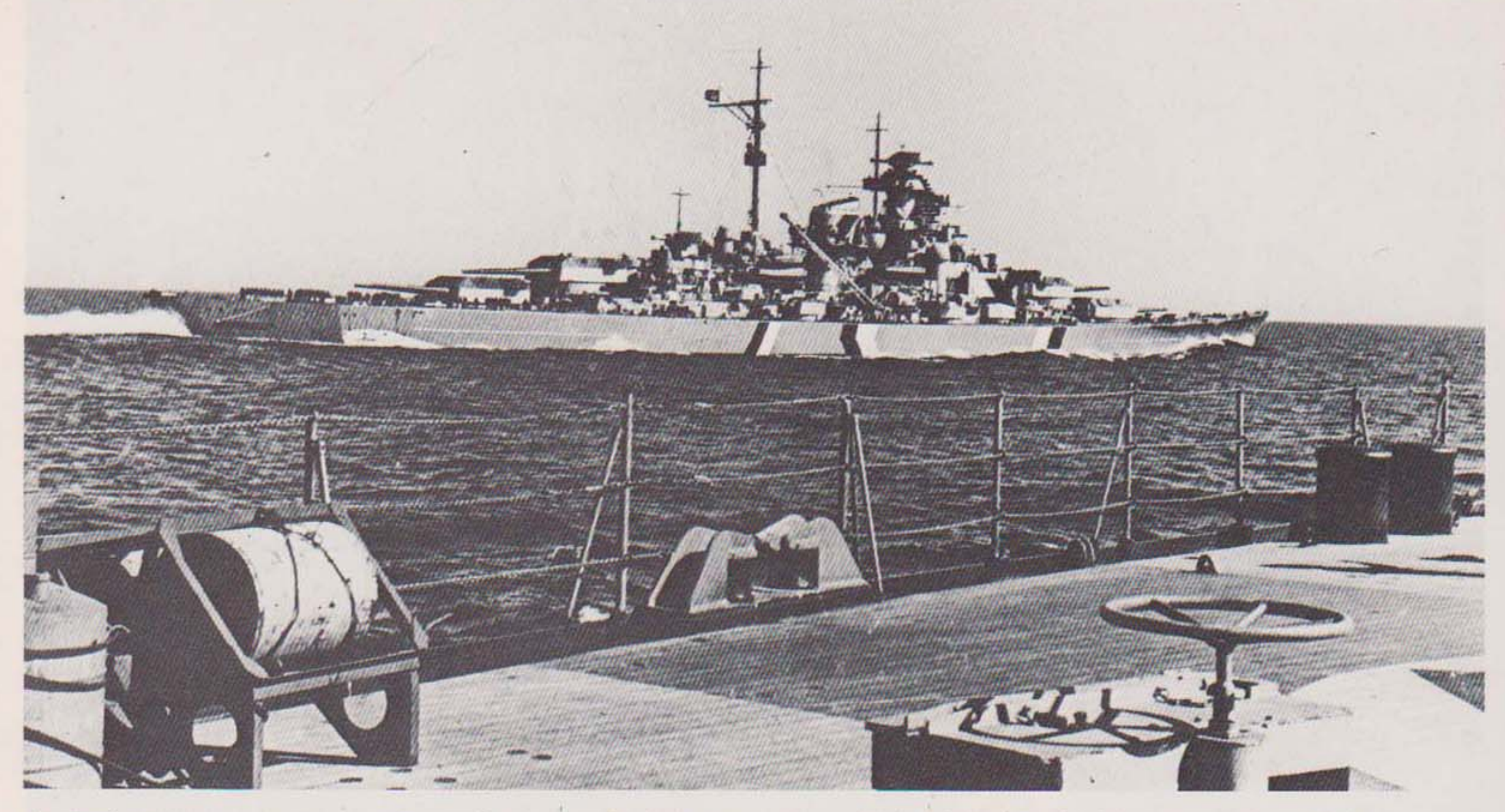
La petite feuille de papier calque ne portait que de brèves indications : une longitude et une latitude, accompagnées d'une heure et d'une date qui était assez proche. Je convertis le tout en un message chiffré qu'Anquetil transmit à Londres, non sans formuler d'expresses réserves sur la sûreté de mon information. Mais je reçus quelques jours plus tard l'ordre suivant : « Conservez à tout prix contact avec nouvel informateur que nous appellerons Neptune — Stop — Objectif trouvé et coulé. »

Porteur de la rémunération promise, j'allai au rendez-vous dont j'étais convenu avec « Vautrin », mais attendis celui-ci en vain. Madelin m'apprit que, traqué par le *Sicherheitsdienst*, il avait dû se réfugier en zone libre et je ne le revis plus[6], ce qui — au vif désappointement de l'Amirauté britannique — ne me permit pas de verser ses trente deniers au misérable qui avait trahi ses camarades pour satisfaire le vice auquel il était soumis... Je sus que la femme dont m'avait parlé « Vautrin » lui fournissait de l'héroïne et qu'après lui avoir fait crédit elle se refusait à lui en livrer davantage ; « Passy » me révéla par la suite que ce n'était pas deux sous-marins, mais trois, qui avaient été découverts au point indiqué, amarrés à couple, l'un ravitaillant les deux autres au moyen d'une manche. Loin d'en tirer satisfaction, j'eus dans la bouche le goût amer qu'y laisse la bile, imaginant ces trois équipages envoyés aux abîmes sans avoir eu la possibilité de se défendre.

A la *Wehrmacht* comme ailleurs, se rencontraient des gentilshommes tandis que les armées alliées ont aussi compté leurs brutes et leurs crapules. L'un des officiers les plus renommés de la *Kriegsmarine* m'apparut comme étant des premiers quand, quelques années après la guerre, s'entendant dire par un journaliste : « Commandant, quand vous couliez un bateau anglais, je suppose qu'on buvait le champagne à votre bord ? » il répondit : « Non, monsieur. Il est toujours pénible à un marin de voir sombrer un navire, et plus encore s'il sait qu'il entraîne des hommes dans la mort. » Je lui contai alors l'histoire qu'on vient de lire et le vis blêmir. « Je sais de qui vous parlez ! murmura-t-il. J'ai dit plus d'une fois à l'amiral Dönitz qu'il y avait un traître parmi nous ! » Je songeai à part moi que, si le traître en question était encore vivant, il allait connaître un mauvais quart d'heure.

Le poste

Dans le courant du mois d'avril, je fus de nouveau chez Philippon, cette fois en compagnie

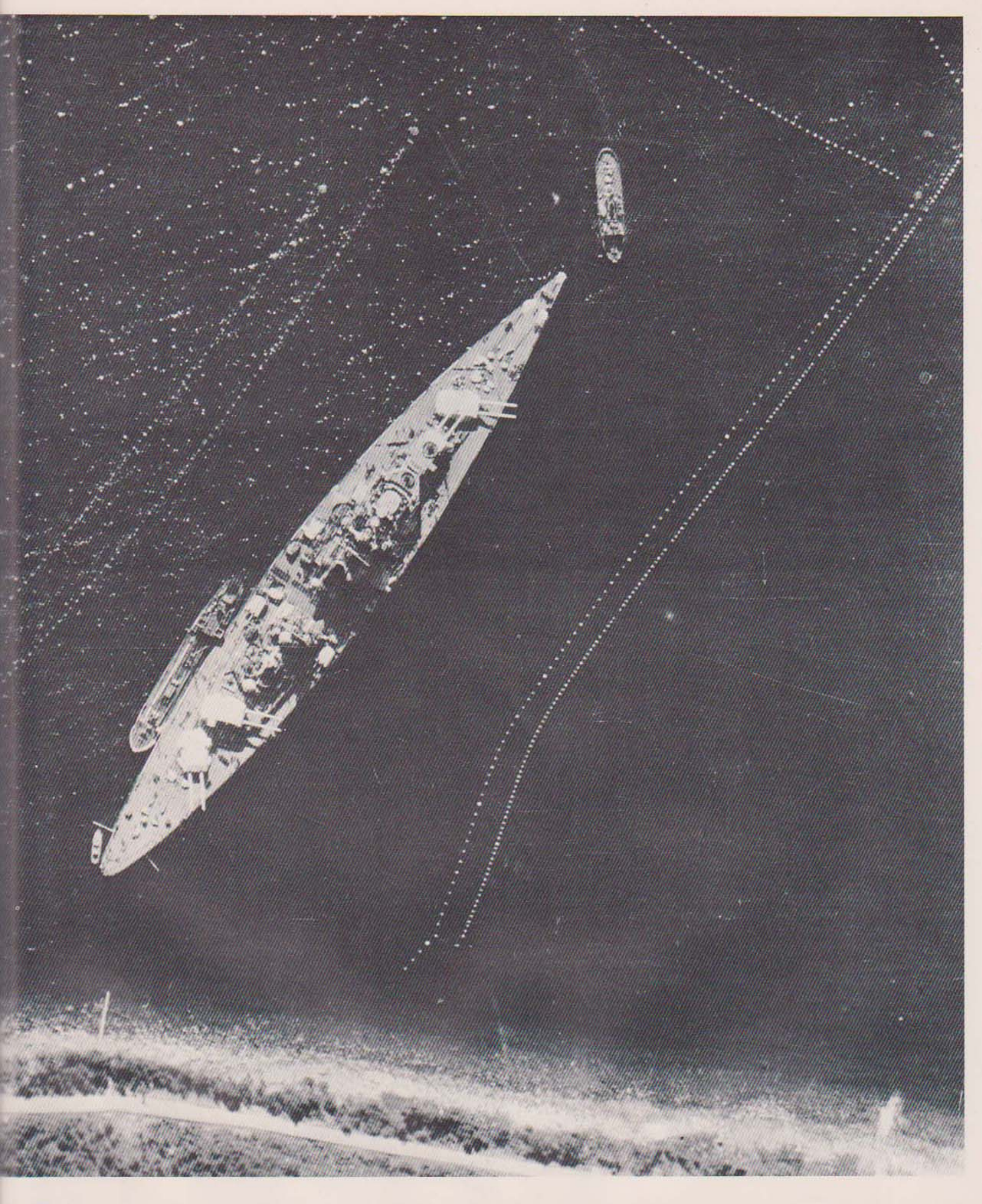


Ci-dessus : Philippon apprend que le « Bismarck », navire de ligne qui fait l'orgueil de la « Kriegsmarine », est attendu à Brest.

de Paul Mauger, tout jeune garçon dont je venais de faire mon agent de liaison. Originaire de Nantes, il avait tenté de rejoindre l'Angleterre en traversant l'Espagne, mais s'était fait prendre et, après un séjour à la prison madrilène de la *Puerta del Sol*, avait été ramené *manu militari* en France. « J'ai regretté que vous ne fussiez pas ici le 6, me dit Philippon. A 9 heures du matin, deux avions torpilleurs anglais ont attaqué le *Gneisenau*, sorti sur rade pour faire des essais. Vous auriez assisté à un beau tir de barrage ! Toute la batterie antiaérienne du cuirassé et la *Flak*[7] environnante se sont déchaînées contre les deux appareils, dont l'un s'est transformé en boule de feu. L'autre a été lui aussi descendu mais, avant de s'écraser, il a lancé une torpille qui a touché le bâtiment à tribord arrière et le *Gneisenau*, qui ne devait rentrer au bassin 8 qu'à 15 heures, s'est empressé d'y retourner. Sa ligne d'arbre tribord est faussée et il en a au moins pour deux mois de réparations.
La bonne nouvelle — payée par le sacrifice des pilotes de la *Royal Air Force* auxquels l'ennemi rendit les honneurs — fut transmise à Londres, qui m'avait recommandé de changer de place mon émetteur le plus souvent possible, ce qui était plus facile à dire qu'à faire...
D'une part, le poste était scellé dans une grosse valise qui, pesant très lourd, s'ornait de deux fermoirs portant de façon apparente la mention *Made in England*, qui me semblait propre à attirer une curiosité intempestive ; d'autre part, je ne me sentais pas en droit de taire à quiconque acceptait d'en assumer la charge le risque mortel que son dépôt lui ferait encourir ainsi qu'à ses proches. Il ne bougeait donc pas de chez M. et Mme Combe, bien que la fréquence des contacts pris sous leur toit avec Londres commençât à m'inquiéter, mais ces vaillants Français n'en avaient cure et s'étaient attachés à mon opérateur.

Le « Bismarck »

« Depuis quelques jours, me dit Philippon quand fut venu le mois de mai, les Allemands installent sur rade trois ducs d'Albe...
— Des ducs d'Albe ?
— C'est vrai : n'étant pas de la partie, vous ne pouvez pas savoir. En termes de marine, on appelle « duc d'Albe » une sorte de gros pilier, de bois ou de maçonnerie, enfoncé dans le fond de la mer et contre lequel un bâtiment peut venir s'accoster. Nos visiteurs en posent trois : un à Lanvéoc, un au Fret, et le troisième à l'île Longue. Faits de béton armé et à peu près terminés, ils peuvent convenir à l'amarrage d'un navire de l'ordre d'au moins 35 000 tonnes à en juger par leurs dimensions et, étant donné que des filets de protection antitorpilles ont été disposés près d'eux, j'en déduis que le bateau qui est attendu pourrait bien ne pas tarder, ce qui recoupe une première information que je vous livre, bien que je n'aie pu encore la contrôler : le *Bismarck* — à moins que ce ne soit le *Tirpitz* — serait annoncé à Brest dans les trois semaines à venir, selon un tuyau qui me paraît sérieux. J'ai cherché à remonter aux sources : il proviendrait d'une indiscrétion commise dans un état-major, mais je n'en sais pas plus. »
J'ignorais tout du *Bismarck*, bâtiment de ligne



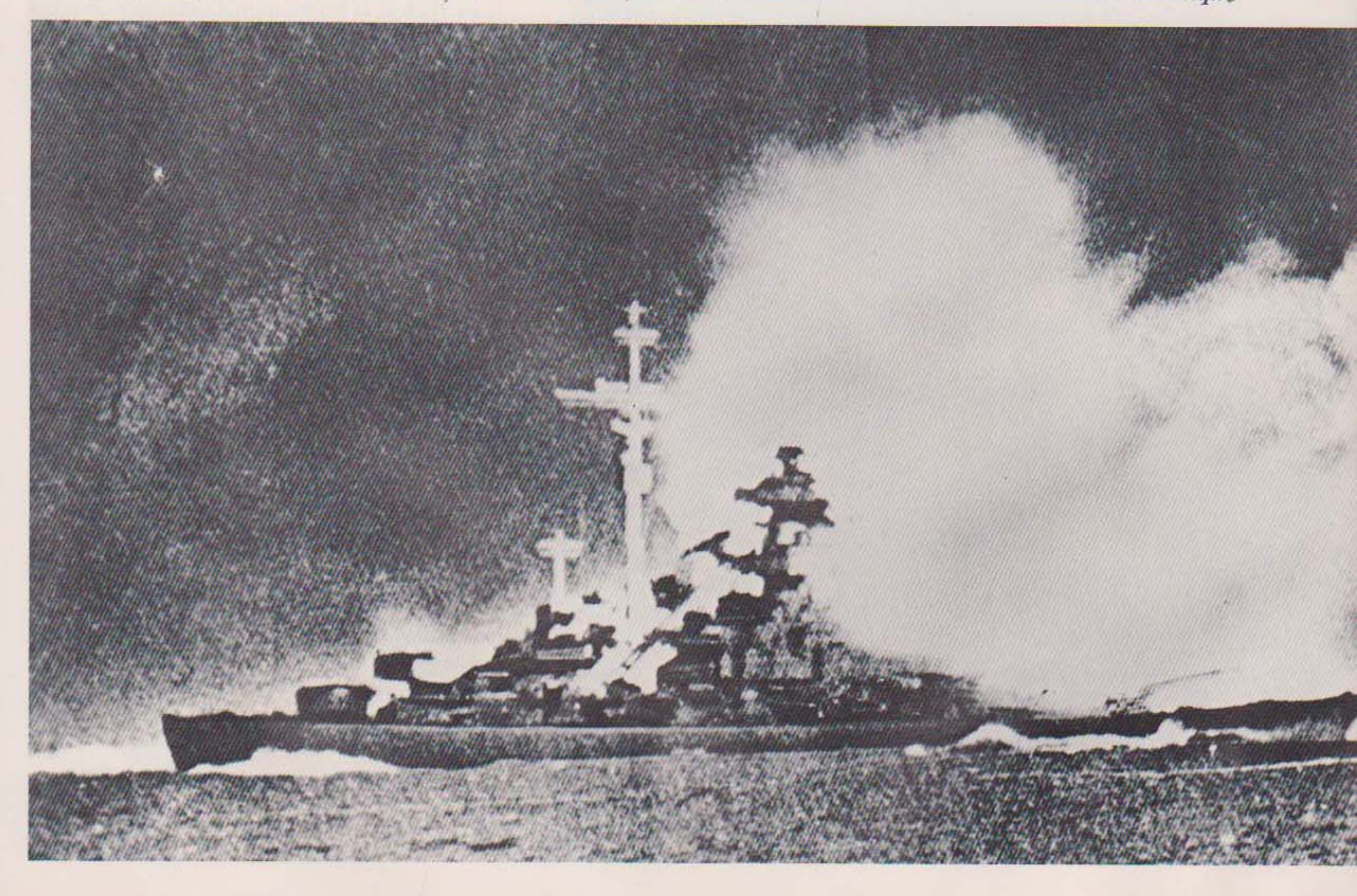
de 41 000 tonnes mis en chantier à la suite des accords navals conclus entre la Grande-Bretagne et le Troisième Reich en 1935 et qui allait appareiller à Gdynia[8], flanqué du croiseur lourd *Prinz Eugen,* aux fins de faire la guerre de course dans l'Atlantique en compagnie du *Scharnhorst* et du *Gneisenau*, dont il aurait provisoirement à se passer. Philippon avait déjà préparé le texte de son message : « Préparatifs pour amarrage d'un 35 000 tonnes qui serait attendu dans environ trois semaines sont poussés au maximum. Stop. Ducs d'Albe prévus pour l'amarrage avec filets de protection contre torpilles. »

Suivaient les distances et relèvements de chaque poste d'amarrage pris respectivement par rapport à Lanvéoc, à l'île Longue et au Fret. Je fis de toute urgence transmettre cette information par Anquetil et Londres m'en accusa réception sans aucun commentaire.

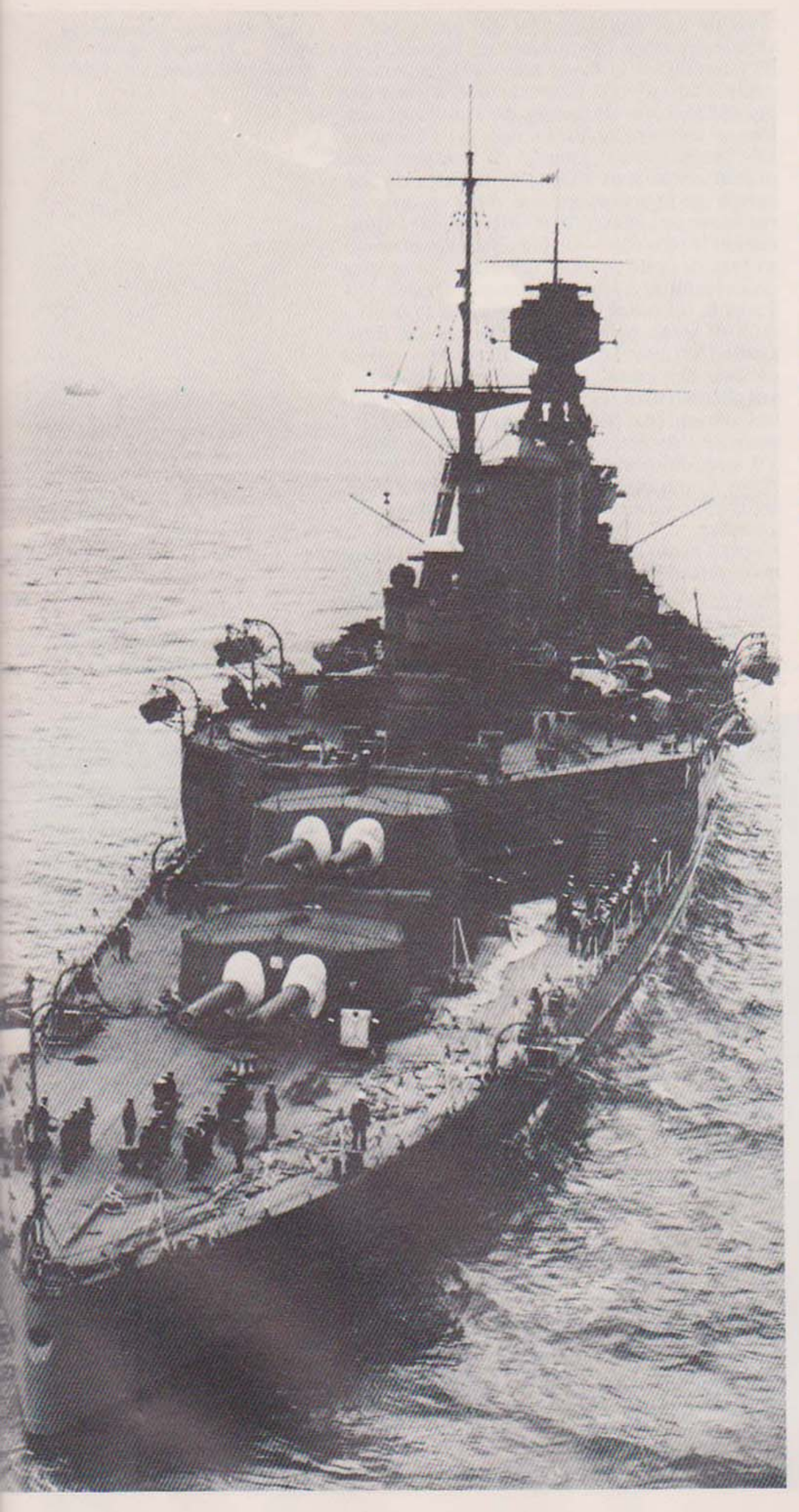
Le 24 mai, au cours d'un bref engagement livré près du détroit du Danemark, à l'ouest de la côte islandaise, le croiseur de bataille britannique *Hood* coula corps et biens en quelques minutes, et le *Prince of Wales* fut contraint de rompre le combat[9]. La propagande allemande ne manqua pas d'attribuer au *Bismarck* le mérite d'avoir eu raison du *Hood*, mais il semble bien qu'il revint, par un coup heureux qui alla droit à la soute aux munitions, à son escorteur le *Prinz Eugen*, si j'en crois les récriminations de son équipage, qui me furent par la suite rapportées. Le capitaine de vaisseau Ruffel Grenfell, de la *Royal Navy*, a superbement décrit l'odyssée du géant de la *Kriegsmarine* qui infligea aux dirigeants de l'Amirauté une longue angoisse qu'ils auraient pu s'épargner s'ils avaient tenu compte du message que m'avait remis Jean Philippon. L'affaire du *Bismarck* me fit apparaître une vérité qu'on croirait écrite de la main de M. de La Palice : l'information la plus sûre — éventuellement obtenue au prix des plus grandes difficultés — ne vaut qu'à condition d'être crue par qui la reçoit. Mis à part le *Bismarck*, dont on ignorait à Londres qu'il se tenait prêt à appareiller, et son frère jumeau le *Tirpitz*, qui n'en était pas encore à sa période des essais, la *Kriegsmarine* ne disposait d'aucun bâtiment atteignant les 35 000 tonnes annoncées par mon ami, et mon télégramme s'en était allé dormir dans un tiroir. S'il avait été transmis sur-le-champ à l'amiral Tovey, commandant en chef de la *Home Fleet*, les choses auraient sans doute pris une autre tournure.

Au petit matin du dimanche 25 mai 1941, alors qu'il venait prendre son tour de garde à la Majorité, Philippon s'entendit recommander par son camarade Jans, qu'il venait relever : « Méfie-toi... Aujourd'hui, *ils* sont méchants comme des teignes. Ça ne doit pas aller fort chez eux, ils ont l'air embêtés. »

Page ci-contre : le super-cuirassé « Tirpitz » dans un fjord norvégien, en juillet 1942.



Ci-dessous : le « Bismarck » mène un combat extraordinairement vaillant contre la marine britannique.



Au même moment, la porte fut poussée par le *Leutnant zur See*[10] de garde à l'état-major allemand, lequel entraîna Jans en annonçant que tous les remorqueurs devaient immédiatement pousser leurs feux pour aller vérifier au plus vite les filets pare-torpilles des ducs d'Albe. De retour une minute plus tard, Jans dit à mon ami :

« Le *Bismarck* est attendu mercredi. On accélère au maximum les préparatifs pour le recevoir. L'officier que tu as vu vient de me le lâcher... Ils ont l'air affolés. »

La décision de Philippon fut aussitôt prise : « Jans, je te demande de conserver la garde encore une heure, le temps que j'aille chercher des affaires oubliées chez moi. »

De retour à son appartement de la rue du Château — dont le mobilier se trouvait réduit au plus strict nécessaire, tout le reste ayant été mis à l'abri des bombardements dans une ferme de Coat Méal, à une quinzaine de kilomètres au nord de Brest —, Philippon rédigea, en utilisant une clef dont nous étions convenus pour les cas d'extrême urgence, un message qui tenait en cinq mots : *Bismarck vers Brest. Attendu mercredi.* L'ayant glissé dans une enveloppe à l'adresse de ma « boîte aux lettres » parisienne, il courut à la gare où l'express de Paris était encore à quai et remit son pli à un inconnu, disant : « Monsieur, la poste ne fonctionnant pas le dimanche, pourrais-je vous prier d'avoir la bonté de vous charger de cette lettre timbrée, qui est pour Paris ? C'est pressé. » Promesse lui en fut faite mais, quand mon télégramme parvint à Londres, le *Bismarck* gisait déjà par le fond, quelque part au large de la pointe sud de l'Irlande, portant la marque de l'amiral Lütjens qui, le samedi 24 mai, à 18 h 42, avait reçu par radio les cordiales félicitations du *Gross Admiral* Raeder, chef suprême de la *Kriegsmarine*, lequel lui annonçait que toutes dispositions étaient prises à Saint-Nazaire comme à Brest pour le recevoir. Eu égard à ses disponibilités en combustible, Lütjens fit savoir qu'il faisait route sur Brest, ce qui provoqua l'affolement dont fut témoin le lieutenant de vaisseau Jans. Le mardi 27, attaqué par des avions qui avaient décollé de l'*Ark Royal*, le *Bismarck* fut mis hors d'état de manœuvrer, son gouvernail ayant été faussé. L'artillerie des *battleships* de la *Royal Navy*, *King George V* et *Rodney*, firent le reste.

Une promenade à La Ninon

La guerre finie, Jean Philippon fut invité avec son épouse à se rendre à l'ambassade de Grande-Bretagne, à Paris, où lecture lui fut donnée de la citation que venait de lui décerner l'Amirauté britannique. J'en détache cet extrait :

« C'est largement grâce à ces rapports que l'aviation alliée doit d'avoir surpris certains navires de guerre ennemis [à savoir le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*] dans ce port [Brest] et, en une autre occasion, l'information que des dispositions avaient été prises pour recevoir

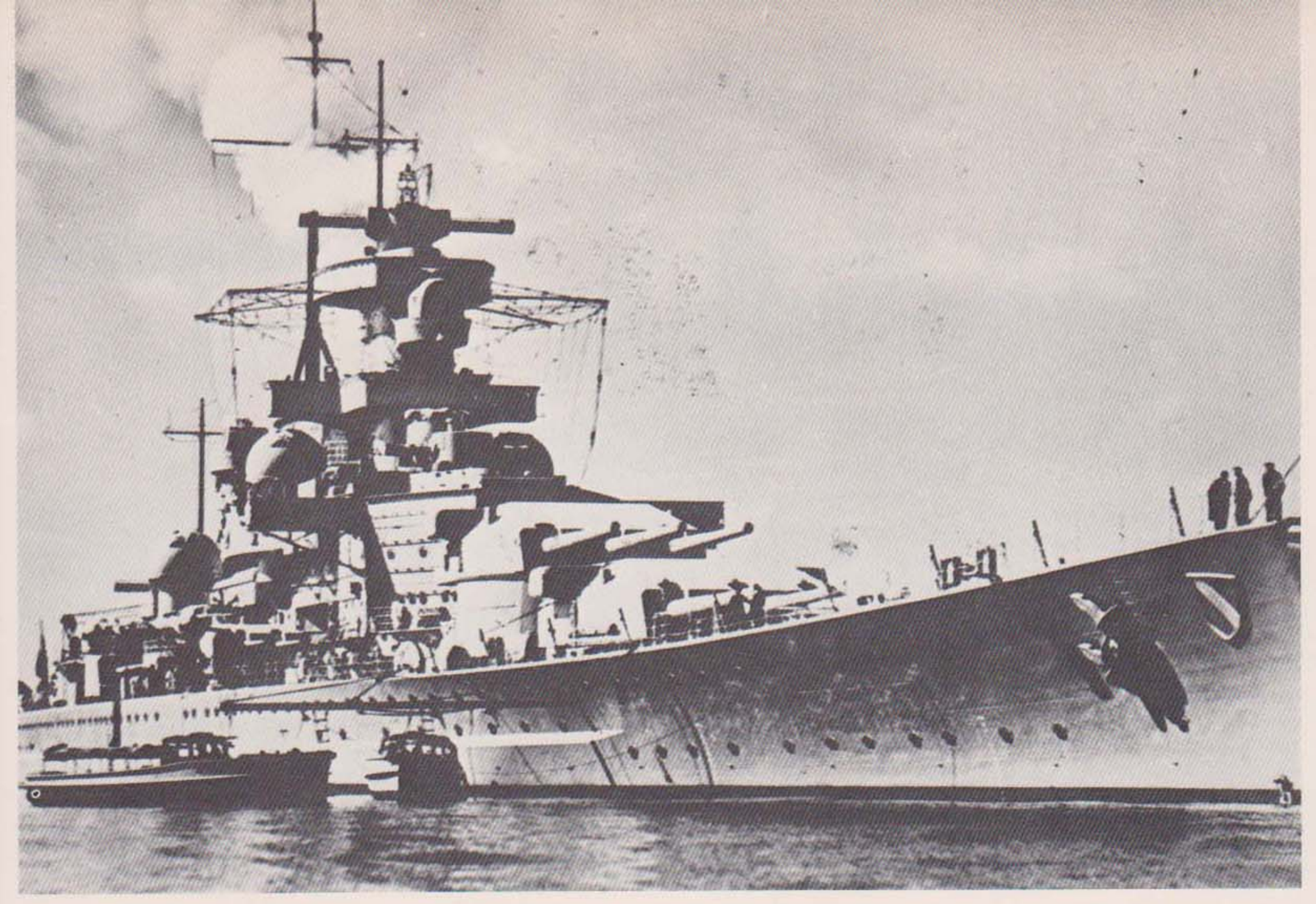
un grand navire de guerre [il s'agit du *Bismarck*] contribua à permettre à la marine britannique d'intercepter ce navire avant qu'il n'atteignît la côte française. »
Si, le dimanche 25 mai 1941, il s'était trouvé un devin pour me prédire que de telles félicitations, reconnaissant la part qu'il prit dans la bataille de l'Atlantique, seraient un jour adressées à notre ami, l'honneur en rejaillissant sur tout mon réseau, j'aurais haussé les épaules : ce jour-là, passé sous le contrôle du ministère nazi de la Propagande dirigé par le Dr Goebbels, *Radio-Paris* claironnait à tous les échos la victoire remportée par le *Bismarck* sur le *Hood* et, le cœur plein d'amertume, je me disais que nos efforts avaient été dépensés en pure perte.
Le croiseur lourd *Prinz Eugen* avait, pour sa part, réussi à se tirer d'affaire, et Philippon m'apprit qu'il était amarré dans un bassin du port de commerce de Brest, son équipage revendiquant la gloire d'avoir coulé le *Hood*.
« Londres m'envoie vous demander deux choses, dis-je à notre ami. En premier lieu, de me faire voir de près le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*...
— Pourquoi ça? s'étonna Philippon. Il y aurait un certain risque à y aller!
— Je sais. Mais il semble qu'on se soit ému de vos dernières informations sur le camouflage, la force antiaérienne et la protection pare-torpilles des portes des bassins 8 et 9 de La Ninon. »
Les traits de mon ami s'assombrirent et je compris qu'il considérait les questions qui lui étaient posées comme une injure faite à la sûreté de ses informations. J'en souffris pour lui, mais les ordres venant de Londres était impératifs.
« Vous voulez vraiment les voir? dit-il en se dominant. Eh bien! allons-y. Après tout, être arrêté aujourd'hui ou dans huit jours... »
Il ne portait pas ce jour-là l'uniforme, ce qui était préférable pour une telle expédition. Tous deux revêtus d'un imperméable, nous franchîmes le pont tournant et prîmes sur notre gauche, traversant le quartier de Recouvrance dont les maisons en ruine offraient un triste spectacle, nous engageant ensuite sur une petite route dont l'accès était interdit par un énergique *Überschreiten Verboten*[11], porté en lettres rouges sur une pancarte, et croisant de nombreux Allemands qui nous dévisagèrent sans toutefois nous poser de questions. Après quelques minutes de marche, mon compagnon s'arrêta, disant :
« Vous les voyez?
— Où ça? fis-je, au bord de la falaise qui descendait en pente douce vers la rade, dont l'eau miroitait sous le soleil printanier.
— Là, devant vous, à vos pieds! Regardez attentivement... Qu'en dites-vous? »
Je demeurai bouche bée. Cent mètres à peine nous séparaient des deux hautes étraves dont je distinguais maintenant la forme, mais la falaise semblait se prolonger par-dessus les

Ci-dessus : c'est de l'« Ark Royal » que décollèrent les avions-torpilleurs « Swordfish » qui coulèrent le « Bismarck ».

Page ci-contre : le croiseur de bataille « Hood », qui sombra corps et biens en quelques minutes.

Ci-dessous : pour les besoins de la propagande nazie, le Dr Goebbels attribue au « Bismarck » le coup heureux qui coula le « Hood ».





Ci-dessus : après avoir opéré dans l'Atlantique nord, le cuirassé allemand « Scharnhorst » rentre en rade de Brest en compagnie du « Gneisenau ».

deux longues coques, faisant disparaître le contour des bassins. On eût cru à d'énormes masses de sable, hérissées çà et là d'une végétation indécise. Je me dis que le moment était venu d'utiliser l'appareil photographique, de la taille d'un briquet, que Londres m'avait fait parvenir *via* Madrid, mais le camouflage était si parfait que le résultat fut nul.

« Qu'est-ce que vous dites de ça ? » demanda Philippon avec la satisfaction qu'un homme de l'art éprouve devant tout travail bien fait. Puis il ajouta : « Ce sont de fameux bateaux, et il est heureux pour les Anglais qu'ils soient immobilisés ici... Tandis qu'en mer ! Ils valent un *Dunkerque* en pleine forme et la *Royal Navy* n'a pas grand-chose à leur opposer, étant donné que ses 35 000 tonnes sont à peine en service... S'ils sortent d'ici, je ne donne pas cher des convois dans l'Atlantique nord.

— Je crois, répliquai-je, que la *Royal Air Force* s'en occupe sérieusement.

— Vous pouvez le dire ! Je n'ai plus un carreau chez moi. Impossible pour les Brestois de fermer l'œil !

— A-t-on réussi à les toucher depuis le mois d'avril ?

— Vous pouvez voir que ça n'est pas facile : imaginez un peu ce que donne ce camouflage en pleine nuit, à la seule lueur des fusées éclairantes, sous une *Flak* intense... J'estime que, rien que dans les environs immédiats des bassins, plus de 300 canons de tout calibre se tiennent prêts à tirer, sans parler de la chasse de nuit basée au Poulmic. C'est la faillite du vol horizontal ! Les bombes anglaises tombent le plus souvent à plusieurs milliers de mètres et, si elles encadrent parfois l'objectif, elles ne vont jamais au but. Dites donc... vous voyez là-bas ce grand diable qui nous regarde avec insistance ? »

Le filet

Détournant légèrement la tête, je constatai qu'un individu en civil nous observait de loin et crus bon de plaisanter :

« Il nous prend peut-être pour des agents de la *Gestapo*... », mais Philippon prenait la chose au sérieux.

« Il vaut mieux rentrer, dit-il. Les Allemands n'aiment pas beaucoup qu'on se promène par ici. Je les comprends, d'ailleurs. »

Une fois de retour à la rue du Château, il me dévisagea :

« Vous m'avez parlé de deux questions posées par Londres. Quelle est la deuxième ?

— Est-il exact qu'un filet de barrage anti-sous-marin a été tendu d'un côté à l'autre de la rade ?

— Je le crois, en effet.

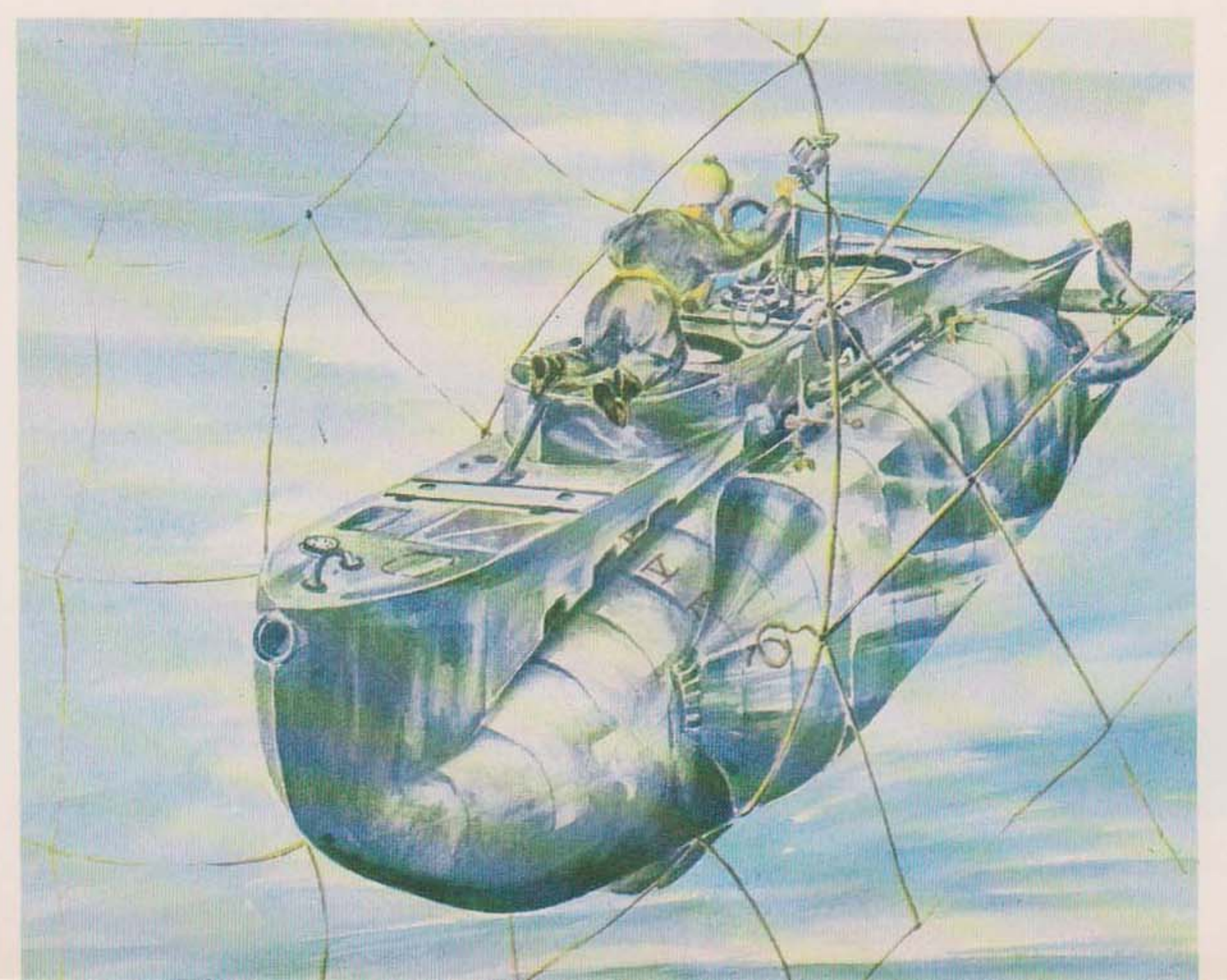
— Quelle est sa position ? Quelle est la largeur de ses mailles ? Quel est le diamètre du filin qui le compose ? Quel est son mode de sustension ? »

Philippon émit un petit sifflement, et dit :

« C'est tout? Eh bien! mon vieux...
— Que voulez-vous! répliquai-je. A force d'être gâtés, nos amis deviennent gourmands...
— Je présume, en plus, que c'est urgent?
— Très.
— C'est bon. Revenez me voir cet après-midi, à 5 heures. Mais je ne réponds de rien, n'est-ce-pas?
— Encore une chose: estimez-vous qu'un sous-marin ait des chances de pouvoir s'introduire dans la rade?
— Pour quoi faire?
— Pour lancer des torpilles sur les deux cuirassés.
— Là, je peux vous répondre tout de suite. Aucune chance. On perdra inutilement un sous-marin. A tantôt. »
Le document que Philippon me remit à l'heure dite m'apparut des plus complets: outre les précisions demandées par Londres, il comportait des indications sur l'emplacement de la porte du filet anti-sous-marin, le système de garde de cette porte et ses lacunes, etc., le tout se complétant par un plan de mouillage sur rade des ballons du barrage antiaérien et l'énumération des avaries subies par le *Prinz Eugen* au cours de sa brève croisière.
« Comment avez-vous pu...? » m'exclamai-je, stupéfait. Loin de paraître tirer vanité de son exploit, mon ami bougonna:
« Cette information étant impossible à obtenir par l'observation directe, j'ai attendu l'heure du déjeuner, où ces messieurs sont absents, pour me rendre à l'arsenal et entrer dans le bureau qu'il fallait. J'ai cherché le dossier idoine, l'ai trouvé, et l'ai copié.
— Pas plus difficile que ça... Et si l'occupant du bureau était entré?
— Comment voulez-vous que je fasse autrement? Ils sont tordants, les Anglais! Est-ce qu'ils s'imaginent qu'on peut leur fournir un renseignement pareil sans aller aux sources? »
Ayant ainsi parlé, Philippon eut un petit rire:
« Au fait, tandis que je copiais ce dossier, un camarade qui ignore tout de mon activité clandestine a éprouvé le besoin d'entrer dans ce bureau et m'a demandé ce que je faisais là, à quoi j'ai répondu: « Tu vois, je prends des renseignements sur le filet de barrage de la rade », et il n'a pas insisté autrement. »

La chasse au « Scharnhorst »

Londres voulut bien, à réception de mon courrier, me demander par radio d'exprimer à mon ami la vive satisfaction de l'*Admiralty*, qui ne se montrait guère prodigue en compliments. Je me rendis tout spécialement à Brest pour m'acquitter de cette mission: si Philippon fut ému, il n'en laissa rien paraître.
« Le *Scharnhorst* va appareiller, et c'est imminent, m'annonça-t-il. Dans moins de sept jours.
— Et le *Gneisenau*? demandai-je.
— Pas question. Il vient d'être touché une nouvelle fois et se trouve immobilisé pour plusieurs mois. Des pièces essentielles lui ont été expédiées de Kiel.
— C'est sûr, pour le *Scharnhorst*?
— Certain. Il est en forme et ne craint pas de faire cavalier seul, au moins pour un temps. Allez-vous faire venir ici l'émetteur qui est à Saumur?
— Non.
— Pourquoi?
— Brest est dans un cul-de-sac et le poste



Ci-contre: un filet de barrage anti-sous-marin vu par un peintre britannique. La proportion entre l'homme et le submersible est exacte car il s'agit d'un « sous-marin de poche »



serait immédiatement repéré. Je dois d'ailleurs vous dire que Londres m'a recommandé de ne pas vous exposer inutilement.
— Trop aimable !
— On me défend même de vous mettre en contact avec personne d'autre que mon petit Pierre[12]. Pas de radio à Brest, même pour l'appareillage du *Scharnhorst*.
— Alors, comment faire pour informer Londres sans délai ? »
Réfléchissant, une idée me vint : « Si vous m'envoyiez un mandat télégraphique dont le montant serait fait du jour et de l'heure du départ ? proposai-je.
— On pourrait essayer.
— Je vais vérifier à la poste si c'est faisable. »
La méfiance de « l'occupant » était telle qu'il interdisait l'envoi de tout télégramme au départ de Brest, pour quelque motif que ce fût. Le seul moyen d'aviser Londres à temps consistait à assurer une liaison quotidienne avec Philippon, Pierre et moi nous répartissant la tâche. Dès le lendemain, Bernard Anquetil transmettait de Saumur le court message qui suit :
« *Scharnhorst* disponible — Stop — Appareillage prévu dans environ une semaine. »
La réaction de Londres fut immédiate : le *Scharnhorst* ne devant pas être perdu de vue, il m'était demandé de faire connaître par radio tout ce qui se rapportait à son appareillage. Rentrant de Brest, Pierre me retrouva le lundi 21 juillet à Paris et m'apprit que les choses étaient toujours en l'état. Le soir venu, un retard du métro me fit arriver sur le quai de la gare Montparnasse à l'instant où s'éloignait le feu rouge du train que je comptais prendre. Ce

fut une chance : en m'ouvrant sa porte au matin du mercredi 23, Philippon me dit :
« Vous tombez bien! Le bateau est parti un peu avant l'aube.
— Dans quelle direction? demandai-je.
— A mon avis, vers le sud, pour revenir ici, je pense. S'il est sorti, ç'a été pour se dérouiller les jambes tout en expédiant quelques cargos anglais par le fond. Je crois peu probable qu'il abandonne jamais le *Gneisenau*, ces deux bateaux étant faits pour naviguer ensemble. En outre, le *Prinz Eugen* est toujours ici. »
Filant à la gare, je grimpai de justesse dans l'omnibus de Quimper et, seul dans mon compartiment, chiffrai mon message :
Scharnhorst a quitté Brest ce matin 23 un peu avant aube — Stop — Avis Hilarion[13] *fait route vers le sud.*
Si le dispositif que, depuis quatre jours, j'avais mis en place, fonctionnait, Londres allait recevoir ce message avant la nuit.
A Quimper, changement de train. A l'arrêt en gare de Vannes, mon camarade Robert Jude guettait mon arrivée et alla jusqu'à Nantes en ma compagnie. Bernard Anquetil était là, et prit place dans le train que nous venions de quitter tandis que nous montions dans l'express de Bordeaux, partageant notre compartiment avec une jeune femme et son enfant. A l'abri du journal déployé par mon compagnon, je chiffrai un nouveau message indiquant que le *Scharnhorst* n'avait pas été vu à Saint-Nazaire, ce dont j'aurais été prévenu à Nantes par notre camarade Gillain. Robert Jude me quitta à La Rochelle pour s'informer si le cuirassé avait été vu à La Pallice, et je descendis à Saintes pour retrouver Anquetil en passant par Niort. Le lendemain, je fus de retour à La Rochelle, où Lavocat m'apprit que le *Scharnhorst* avait été attaqué au large de La Pallice par des bombardiers anglais; le bruit courait qu'il était allé s'échouer sur les rivages de l'île de Ré, à moins que ce ne fût Oléron... Je me dis que, s'il avait subi des dommages, il ne pourrait se faire réparer qu'à Saint-Nazaire ou, plus sûrement encore à Brest, où se trouvait déjà rassemblé l'outillage venu de Kiel. En route donc pour Brest.

Il n'est pire sourd...

« Il est ici », me dit Philippon.
La ville était en deuil. Effectué de jour, le jeudi 24, un raid massif y avait semé la mort et les ruines tandis que mon ami se trouvait sur rade, à bord du *Pétrel*. Plusieurs appareils de la *R.A.F.* avaient été abattus sans qu'aucune bombe n'atteignît le *Gneisenau* ni le *Prinz Eugen*; en revanche, le nombre des victimes était élevé dans la population civile et l'on ne comptait plus les immeubles effondrés, ce qui était à prévoir du fait de la proximité, par rapport au centre de la ville, des bassins de La Ninon et du port de commerce. J'avais pourtant fait parvenir à Londres un projet détaillé de la destruction au canon des navires ennemis, établi avec le plus grand soin par mon ami : fondé sur la constitution d'une force de raid composée d'un 35 000 tonnes de la classe *King George V*, flanqué de dragueurs rapides et soutenu par une aviation de défense rapprochée, ce plan préconisait son intervention au petit jour par une matinée brumeuse, phénomène fréquent à Brest aux mois de mai et de juin, avec une diversion constituée à l'heure de la présentation par un bombardement violent de la *R.A.F.* sur le port, faisant suite à une nuit d'actions sporadiques, les bombardiers étant accompagnés de chasseurs qui neutraliseraient à la mitrailleuse les nids de *Flak* et les emplacements de batterie échelonnés sur la côte. Pour mettre à même l'artillerie du cuirassé de tirer par-dessus les digues, Philippon recommandait d'opérer à mi-marée.
Pourquoi cette proposition ne fut-elle pas retenue? Londres avait été muni par nos soins des indications les plus précises sur le double barrage établi dans le goulet, d'un plan situant exactement les plus gros postes de *Flak* et des batteries côtières, sans parler des digues, des bassins de La Ninon, du port de commerce et d'un relevé de l'itinéraire suivi récemment dans l'Iroise par un convoi ennemi à travers les champs de mines; le rapport qui accompagnait le tout signalait que le calibre utilisé par les batteries ne dépassait pas 150 mm, que les installations du système d'écoute n'étaient pas terminées, que seuls les officiers et équipages de service demeuraient sur place durant la nuit... Je ne vois qu'une raison au fait que notre suggestion ne fut pas retenue par l'Amirauté britannique, à savoir la crainte de perdre dans l'affaire une importante unité.



Ci-dessus : plusieurs appareils de la « R.A.F. » ont été détruits par la « Flak » (défense antiaérienne allemande).

Page ci-contre, en haut : des quadrimoteurs de la « R.A.F. » de type « Halifax » attaquent à la bombe les bassins où le « Scharnhorst » et le « Gneisenau » cherchent à se protéger sous un écran de fumée.

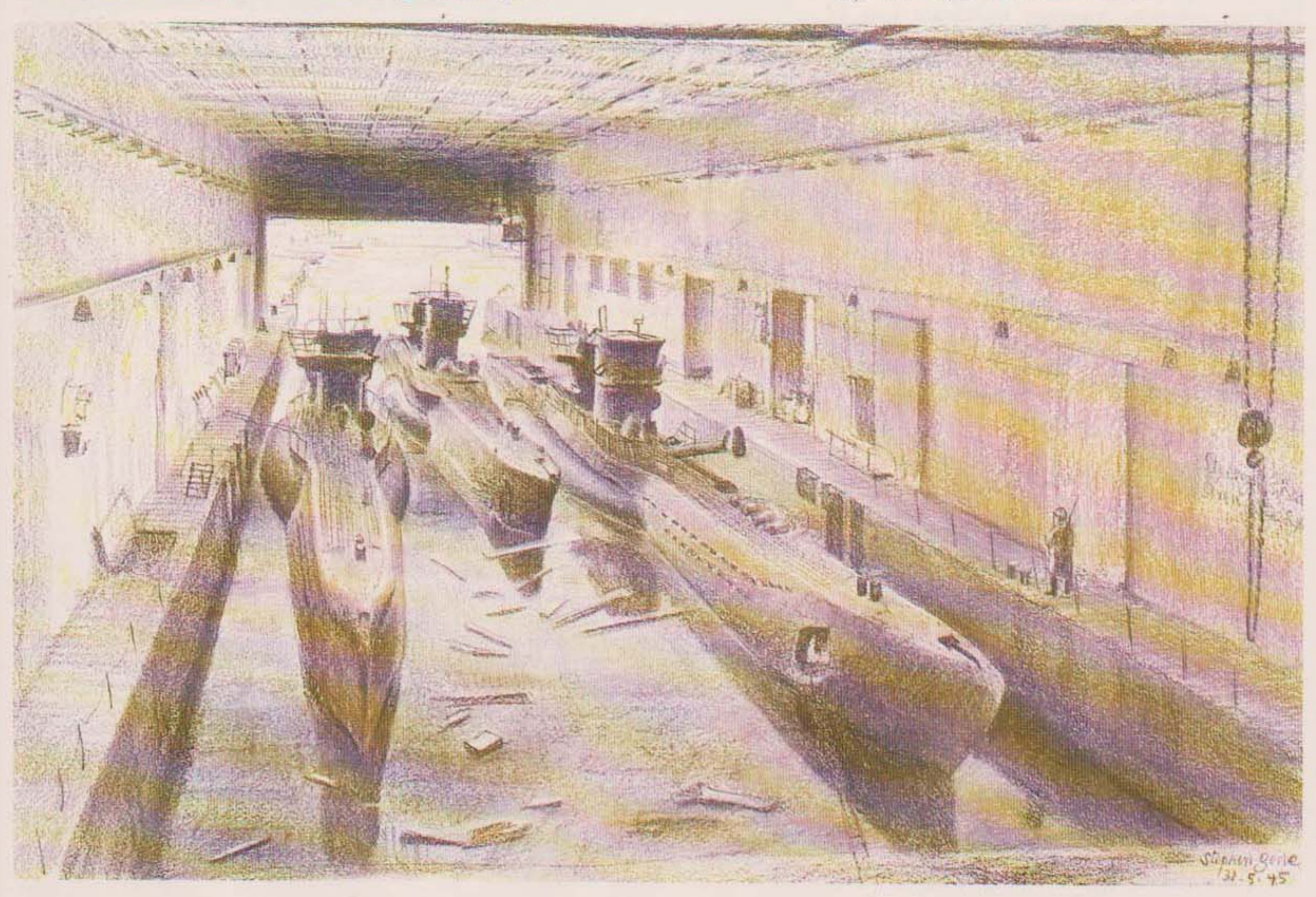
En bas : Brest est en deuil, le raid aérien a semé la mort et les ruines.

Mais si l'on songe que les raids accomplis sur dix mois par la *Royal Air Force* mirent en œuvre 3 300 appareils, dont 43 furent abattus, et coûtèrent la perte de 247 aviateurs sans mettre hors d'état de nuire le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et le *Prinz Eugen*, tout en accumulant chez nous les deuils et les ruines, il est permis de regretter que notre ami n'ait pas été écouté, de même que le *Hood* n'eût peut-être pas été coulé si l'on avait tenu compte de son message annonçant qu'un cuirassé — qui ne pouvait être que le *Bismarck* — était attendu à Brest alors qu'il n'en était qu'à l'appareillage.
Nous avions d'autre part signalé qu'un énorme abri à sous-marins était en construction, fournissant tous les détails désirables sur l'épaisseur de la muraille de béton, celle des dalles de son toit et le nombre de ses alvéoles, en mentionnant que 750 camions étaient quotidiennement utilisés pour le seul transport du sable nécessaire au coulage du ciment, pelles à vapeur, excavatrices et bétonnières travaillant sans arrêt vingt-quatre heures sur vingt-quatre.
Apparemment, Londres préférait attendre que les travaux fussent terminés pour passer à l'attaque, ne réussissant à rien de mieux qu'à faire percer par une bombe d'avion les sept mètres d'épaisseur d'une unique dalle. Nous ne comprenions plus.

Alerte à Saumur

« Ce sacré *Scharnhorst* est incoulable ! me dit Philippon, avec une admiration non feinte. Touché par cinq bombes et atteint à l'arrière par une torpille, gîtant d'environ sept degrés avec la rangée inférieure de ses hublots de tribord arrière enfoncée au ras de l'eau, il est rentré à Brest par ses propres moyens, à vingt nœuds ! »
Le 29 juillet, mon ami fut à même d'affirmer que le cuirassé se trouvait immobilisé pour une durée de trois à quatre mois. Enchanté de cette bonne nouvelle, je décidai de porter moi-même à Bernard Anquetil le message qui annoncerait à Londres que nos deux grands adversaires se trouvaient provisoirement réduits à l'impuissance. L'express de Quimper à Paris prit du retard, ce qui me fit manquer à Angers la correspondance pour Saumur. Louant sur place une bicyclette, j'empruntai par un temps splendide la levée qui, sur sa rive gauche, longe la Loire, croisant en tout et pour tout sur ma route une voiture allemande. Mon opérateur conversait avec mon oncle Jean quand je m'arrêtai chez celui-ci.
« Je suis un peu ennuyé, me dit-il. Une auto de repérage radio est passée hier sur le pont, et des civils allemands sont venus manger à midi, aujourd'hui, à mon restaurant.

Ci-dessous : d'énormes abris pour sous-marins sont en cours de construction.



— Eh bien ! décidai-je, il faut arrêter les émissions.
— Non. M. Madelin a pris ses renseignements et m'a dit que les civils en question étaient des ingénieurs venus visiter une usine des environs.
— Écoutez, mon vieux Lhermite[14] : il est prudent de stopper. Vous avez beaucoup travaillé ces jours derniers et je ne serais pas surpris que l'ennemi se soit préoccupé de votre trafic radio, d'autant plus qu'il coïncidait avec l'affaire du *Scharnhorst*.
— Qu'est-il arrivé ?
— Nos amis l'ont rattrapé à La Pallice, le jour même où vous passiez le télégramme que vous étiez venu chercher à Nantes. Je n'en sais rien, mais il est possible que ce message y soit pour quelque chose. »
Le visage rayonnant, Bernard Anquetil demanda : « Il est coulé ? » J'aurais voulu pouvoir le confirmer à ce garçon si modeste et si brave, mais la vérité était de règle entre nous.
« Malheureusement non, lui dis-je, mais il a été sérieusement endommagé à l'arrière et a dû rentrer à Brest, d'où j'arrive. Il en a pour un bout de temps avant de pouvoir bouger et je vous apportais un message pour en informer nos amis. Rien ne presse, je vais d'abord voir où je pourrais vous installer.
— Vous savez, monsieur, je crois qu'il n'y a rien de bien sérieux. Donnez-moi le message. Je le passerai demain matin à 10 heures. Tenez, voici des messages qui sont arrivés pour vous.

Ci-dessus : le puissant cuirassé « Scharnhorst » est constamment surveillé par Jean Philippon.



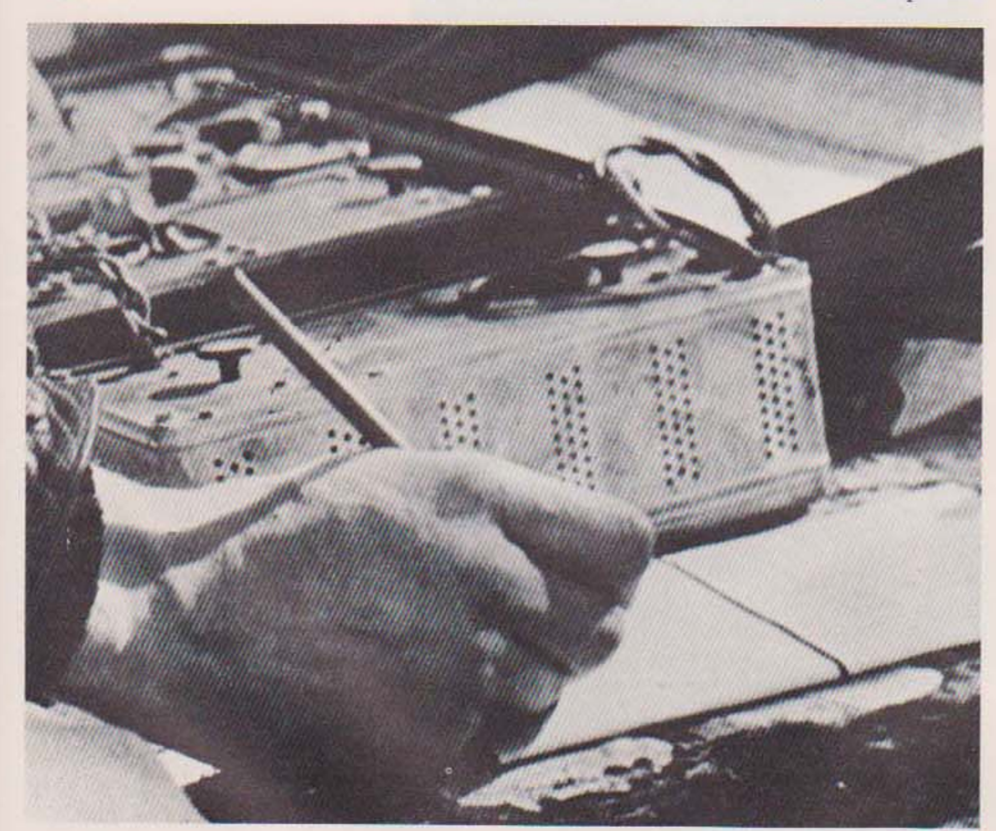
Ci-contre : Jean Decker, oncle du colonel Rémy et « boîte à lettres » du réseau, à Angers.

Page ci-contre: peu après d'Estienne d'Orves et ses amis Barlier et Doornik, l'opérateur radio Bernard Anquetil est jugé, condamné à mort et fusillé dans la clairière du Mont-Valérien. Un mémorial a été élevé sur les lieux où, de 1941 à 1944, de nombreux patriotes furent exécutés.

Les deux codes

Je disposais de deux codes, l'un prenant ses clefs dans un roman de René Boylesve, dont j'avais fait l'acquisition à Londres avant mon départ, y laissant mon double, l'autre utilisant une édition populaire du *Petit Larousse* que j'étais assuré de trouver partout sans avoir à le transporter et qui se trouvait en possession du capitaine « Passy ». L'indicatif des messages qui me furent remis par Bernard Anquetil me fit savoir qu'ils étaient tous codés d'après *Le parfum des îles Borromées* qui ne quittait pas mon appartement nantais. Cédant aux instances de mon opérateur radio, je lui remis mon message et me rendis à la gare.
La nuit était tombée quand j'arrivai à Nantes. Mon petit Pierre attendait mon retour dans mon appartement et m'aida dans mes transcriptions. Mis en clair, le premier des messages en provenance de Londres me fit frémir. Il m'ordonnait : « Avez dangereusement dépassé limite de sécurité, suspendez immédiatement toutes émissions.
— Ça veut dire? demanda Pierre.
— Que vous partirez demain pour Saumur à la première heure pour dire à mon oncle d'ordonner à Lhermite, de ma part, de ne pas transmettre le message que je lui ai confié et d'attendre mes instructions. Mieux : vous me l'amènerez ici. »
A l'heure où j'étais rentré la veille de Saumur, je vis descendre Pierre du train. Il était seul. « C'est très grave », me dit-il en bégayant un peu comme chaque fois qu'il était ému. Nous sortîmes de la gare sans échanger une parole et il attendit que nous fussions dans la rue pour m'informer de ce qui s'était passé :
« Je suis arrivé là-bas une demi-heure trop tard.

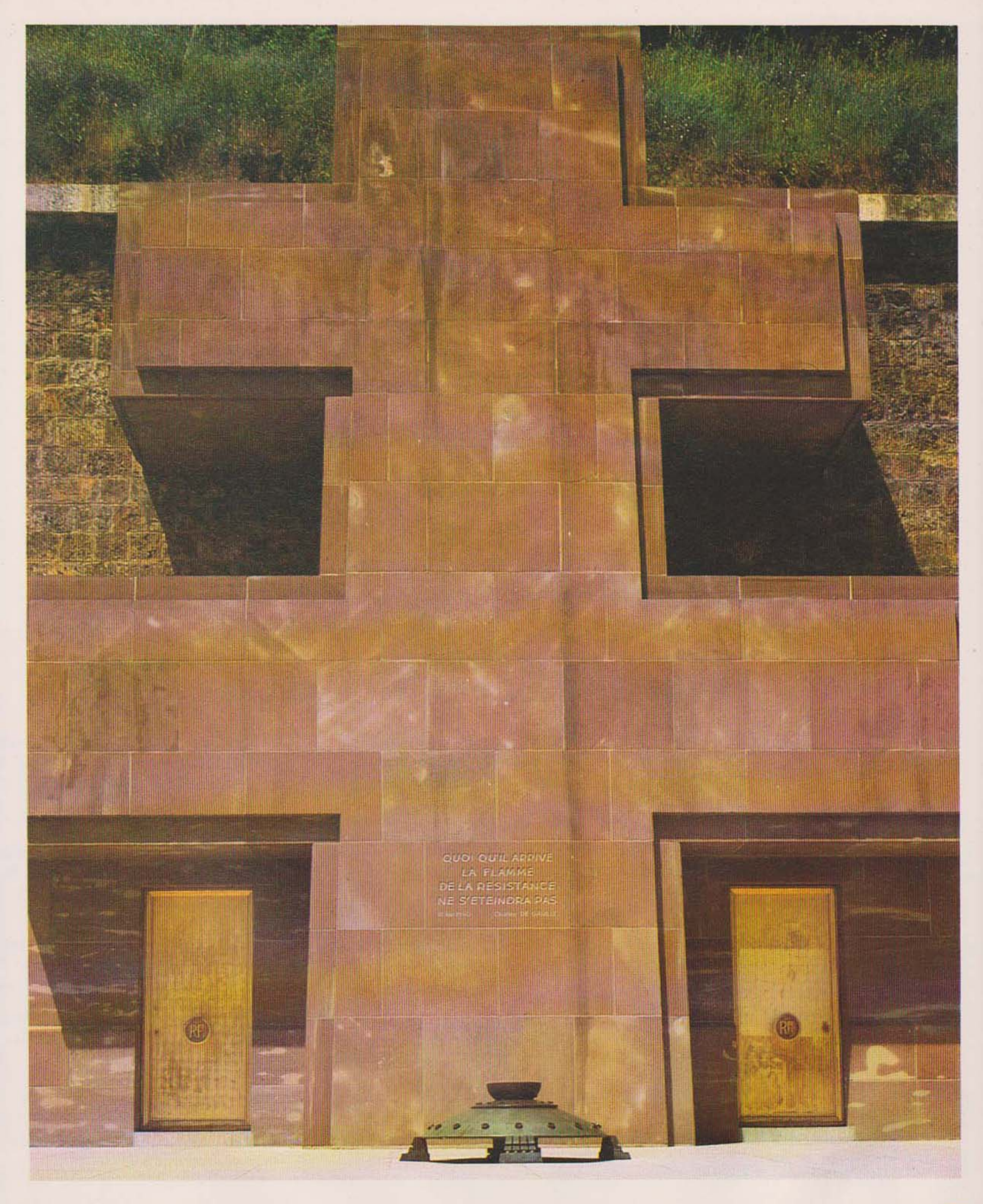
Ci-dessous : le codage d'un message est un travail long et fastidieux. Rémy dispose de deux codes : l'un utilisant le « Petit Larousse » et l'autre « Le parfum des îles Borromées », roman de René Boylesve.



Les Allemands ont cerné la maison des Combe, ils sont montés droit à la chambre où Lhermite était en train d'émettre et ont enfoncé la porte. Il a tout juste eu le temps de jeter son poste par la fenêtre. Les Allemands l'ont entraîné, il s'est débattu, a réussi à s'enfuir, mais il n'avait pas fait vingt mètres qu'une balle l'abattait. Les Allemands se sont jetés sur lui, l'ont matraqué pendant qu'il était à terre et l'ont transporté inanimé dans une voiture. Un de ses yeux pendait sur sa figure et l'on croit qu'il est mort. M. et Mme Combe ont été arrêtés avec leur petite bonne, qui a failli être tuée par le poste quand il est tombé dans la cour.
— Et mon oncle?
— Il ne s'est rien passé chez lui. »

La clairière du Mont-Valérien

Faisant taire à grand peine mon chagrin, je réfléchis aux mesures à prendre.
« Si Lhermite n'est pas mort, dis-je à Pierre, je suis sûr qu'il ne parlera pas. Mais nous devons agir comme s'il allait se trouver contraint de révéler ce qu'il sait, avec mon adresse. Connaissait-il votre véritable identité? La maison de vos parents?
— Non, dit Pierre.
— C'est chez vous que nous allons garer les documents que j'ai ici et que je dois conserver. Si je suis arrêté, vous les remettrez à Fleuret en le priant de prévenir nos amis de zone libre chez qui Lhermite a fait sa première émission. Alertez ensuite ceux de Thouars et filez sur Paris où vous remettrez à ma boîte aux lettres le message à destination de Londres que je vais chiffrer, de façon qu'il soit transmis à Marseille sur *Roméo*. Je vais partir pour Brest où je verrai Hilarion. Attendez-moi à Bordeaux : si tout va bien, je vous y retrouverai dans une quinzaine. »
Le lendemain, c'est en vain que je sonnai à la porte de l'appartement de la rue du Château. L'ingénieur du génie maritime Berthon, qui nous tenait informés de l'état d'avancement des réparations du *Scharnhorst* et du *Gneisenau*, m'apprit que notre ami Philippon, bénéficiant d'une permission, était allé retrouver les siens dans sa maison familiale de Puynormand, voisine de Puisseguin. Je m'y présentai à l'heure du dîner, vêtu du bleu de travail qui, me donnant l'apparence d'un ouvrier agricole, facilitait mes passages clandestins de la ligne de démarcation. Plus clairvoyants que ceux d'un Allemand, les yeux de la domestique qui répondit à mon coup de sonnette ne s'y trompèrent pas. Mon ami survenait : mis au courant, il baissa la tête en murmurant : « Pauvre Anquetil... » Puis, se reprenant, il ajouta : « Je serai à Brest dans une quinzaine de jours. Venez m'y voir. »
Tout comme moi, il se sentait certain que Lhermite ne livrerait rien de ce qu'il savait et ne se trompait pas. Bernard Anquetil comparut le 15 octobre 1941 devant un *Sondergericht* qui le condamna à mort.
Après l'énoncé du jugement, un recours en


QUOI QU'IL ARRIVE
LA FLAMME
DE LA RESISTANCE
NE S'ETEINDRA PAS

Ci-contre: le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves jette les bases d'un réseau sous le pseudonyme de Jean-Pierre Girard. Il est arrêté à la suite d'une dénonciation de son propre radio.



grâce lui fut promis s'il consentait à révéler l'origine des messages qu'il avait à transmettre, mais il ne céda pas. Le 24 octobre 1941, il tomba sous les balles d'un peloton d'exécution dans cette clairière du Mont-Valérien où, le 29 août, avaient été fusillés le lieutenant de vaisseau d'Estienne d'Orves avec ses camarades Maurice Barlier et Jan Doornik, premiers de la longue liste de morts qui s'attache à l'histoire de mon réseau, lequel dut à son sacrifice de pouvoir continuer le combat[15].

Un exploit coûteux

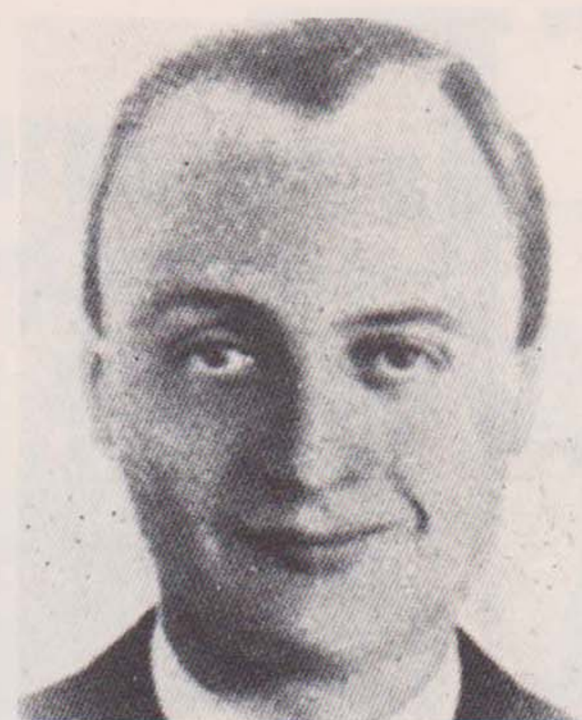
Plus encore que la mienne, la vie de Jean Philippon dépendait du silence de Bernard Anquetil. Étant à Puynormand, tout près de la ligne de démarcation, il lui eût été facile de passer en zone libre pour s'y mettre à l'abri, mais il n'hésita pas un instant à retourner à Brest pour continuer de surveiller les mouvements de l'ennemi. Au mois de septembre, Londres me fit parachuter cinq postes émetteurs qui furent réceptionnés non loin de Thouars par le Dr Colas, assisté de son ami Gabriel Richetta[16]. Excellent opérateur-radio, André Cholet, de Levallois-Perret, avait rallié mon réseau.

Quand vint le mois de novembre 1941, Philippon m'avisa que nos deux coriaces adversaires, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau*, seraient en mesure d'appareiller à une date qui se situait à la mi-décembre. Entre-temps, le réseau de mon camarade Maurice Duclos, dit « Saint-Jacques », avait été dévasté par une trahison et la force des choses me conduisit à étendre mes activités à l'ensemble de la zone occupée, en m'installant à Paris. Effectuant la collecte des informations en provenance de nos « agences » de province, mon petit Pierre était surchargé de travail et, bien qu'il m'en coûtât, je

BEKANNTMACHUNG	AVIS
1. Der Kapitänleutnant **Henri Louis Honoré COMTE D'ESTIENNES D'ORVES**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 5. Juni 1901 in Verrières,	1. Le lieutenant de vaisseau **Henr Louis Honoré COMT D'ESTIENNES D'ORVES**, Français, né le 5 juin 1901 à Verrières,
2. der Handelsvertreter **Maurice Charles Émile BARLIER**, französischer Staatsangehöriger, geb. am 9. September 1905 in St. Dié,	2. l'agent commercial **Mauric Charles Emile BARLIER**, Français, né le 9 septembre 1905 à St-Dié,
3. der Kaufmann **Jan Louis-Guilleaume DOORNIK**, holländischer Staatsangehöriger, geb. am 26 Juni 1905 in Paris,	3. le commerçant **Jan Louis Guilleaume DOORNIK**, Hol landais, né le 26 juin 1905 à Paris
sind wegen Spionage zum Tode verurteilt und heute erschossen worden.	ont été condamnés à mort à cause d'espionnage. Ils ont été fusilles aujourd'hui.
Paris, den 29. August 1941.	*Paris, le 29 Août 1941.*
Der Militärbefehlshaber in Frankreich.	Der Militärbefehlshaber in Frankreich.

Ci-contre : affiche annonçant la condamnation à mort de d'Estienne d'Orves et de ses compagnons de combat Maurice Barlier et Jan Doornik.





A gauche : Maurice Barlier.
Ci-contre : Jan Doornik.

Maurice Barlier et Jan Doornik assistent d'Estienne d'Orves. Eux aussi seront dénoncés, jugés et fusillés en même temps que leur chef.

me vis contraint de prier Philippon de prendre en charge un émetteur, ce qu'il accepta sur-le-champ, se faisant fort de s'assurer sur place du concours d'un opérateur.
« Mais, dit-il, je prétends défendre ma peau et celle du radio que je vais recruter. En outre, ma découverte risquerait d'avoir les plus graves répercussions sur l'existence de la marine à Brest. J'émettrai donc « en l'air », aux heures qui me conviendront, Londres ne pouvant être juge de celles qui sont les plus propices. »
Tout cela fut accepté. Le choix de Philippon se porta sur son adjoint au service du jardin potager, le second maître radio Arsène Gall, hercule dont le nom présentait l'avantage d'être très répandu, ce qui était de nature à égarer les recherches éventuelles. Pour l'initier à la procédure de nos émissions, je priai André Cholet de m'accompagner à Brest et le premier essai de contact avec Londres eut lieu dans l'appartement de la rue du Château, en présence de Jean Berthon. Arsène Gall triompha aisément de l'expérience, après quoi j'emmenai Cholet déjeuner. Je le vis dans la rue rouler des yeux effarés, disant : « Là, là... A côté de la maison de votre ami, la cour de l'immeuble voisin est tapissée d'antennes allemandes !
— Je le sais bien, riposta Philippon quand nous le revîmes dans l'après-midi, mais que voulez-vous que je fasse ? Que je demande à ces messieurs de déménager ? »
Puis il reprit, se tournant vers moi : « J'espère que cet émetteur servira à quelque chose... Si l'appareillage de nos bateaux se fait la nuit, comment voulez-vous que je m'y retrouve dans ce sacré brouillard artificiel que l'ennemi répandra sur la ville ? Et, par le temps qui court, la nuit commence à 18 heures pour ne finir que le lendemain à 9 heures, heure allemande. La seule chose dont je sois sûr est que le *Prinz Eugen* sera dans le coup, et je ne serais pas surpris que le *Tirpitz* se mette de la partie, bien que j'ignore fichtrement où il se trouve[17].
L'ennemi se sentait surveillé et fit circuler dans Brest de fausses rumeurs, selon lesquelles le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* se trouvaient immobilisés pour plusieurs mois avant de pouvoir entreprendre une croisière qui les mènerait vers les tropiques. Pour mieux le faire accroire, des équipements prévus pour les pays chauds furent ostensiblement dirigés vers les bassins de La Ninon, tandis qu'afin de mieux brouiller les cartes, les remorqueurs recevaient l'ordre de pousser leurs feux, les portes des bassins s'ouvraient, les filets de protection s'écartaient, puis venait un contrordre qui remettait les choses en place. Cela n'empêcha pas Philippon d'être informé de source sûre que l'état-major de la *Kriegsmarine* avait reçu la consigne de libérer les bassins 8 et 9 pour le 1er janvier. Il en informa aussitôt Londres par radio le 5 décembre, mais cette fois en faisant opérer Arsène Gall à Coat Méal, dans la pièce où était entassé son mobilier, se conformant ainsi à la recommandation que lui avait faite André Cholet[18]. Alerté par lui, je décidai de doubler ses émissions par des messages radio transmis de la région parisienne et renforçai ma liaison Paris-Brest au point de la rendre quasi quotidienne ; le 15 décembre, notre ami fut muni par mes soins d'un émetteur du tout dernier modèle qu'un nouveau parachutage m'avait procuré.
Nos messages répétés, informant Londres que les préparatifs d'un appareillage de groupe s'accéléraient de jour en jour, eurent pour effet d'intensifier les bombardements aériens avec de tragiques conséquences pour la population civile[19], au point que le clergé brestois organisa des prières publiques pour implorer le Ciel d'arrêter la destruction de la ville et c'est ainsi que Philippon fut amené à représenter la Marine à une cérémonie qui se déroula au milieu des ruines. Tandis que le cortège

Ci-contre : dans Brest occupé, l'ennemi fait circuler les fausses rumeurs.



officiel longeait le mur de l'arsenal, une idée lui vint :

« J'imaginai la déception d'une « voiture-gonio » lancée à la chasse d'une émission suspecte et qui, arrêtée par cette enceinte continue, serait obligée de franchir la Penfeld avant de poursuivre son exploration... J'avais remarqué qu'à chacune de nos émissions l'ennemi m'opposait un brouillage intense et me dis que, si je les mêlais aux siennes propres, personne n'aurait l'idée de venir chercher mon poste à l'arsenal, où je l'apportais dès le lendemain. Gall eut un rire silencieux et nous trouvâmes au poste une cachette... »

C'est de là que, le 25 janvier 1942, Arsène Gall transmit « en l'air », sans interruption de 14 h 30 à 16 heures, le message qui suit :

« Urgent — Stop — *Gneisenau* a appareillé aujourd'hui pour des essais sur rade et dans les environs immédiats de Brest — Stop — Durée vingt-quatre heures. »

Au vif désappointement de notre ami, Londres n'accusa pas réception de ce message d'une importance essentielle.

Frais et dispos, le *Gneisenau* rejoignit dans la soirée du 27 janvier son poste d'amarrage. Mon petit Pierre était à Brest, d'où il m'apporta cette information, que Philippon allait transmettre de son côté :

« *Scharnhorst* et *Gneisenau* en sont rendus au stade de l'entraînement individuel — Stop — Appareillage du *Scharnhorst*, du *Gneisenau* et du *Prinz Eugen* aura lieu très probablement vers onze heures du soir ou minuit durant la période nouvelle lune à venir — Stop — Ignorons toujours route qui sera suivie. »

Aussitôt chiffré, notre message s'envola sur les ondes et je filai vers Brest. Sur l'unique table de son appartement, Philippon déploya les cartes des atterrages du port et du golfe de Gascogne, avec le routier de l'Atlantique nord.

« Et celle de la Manche ?, lui dis-je.

Levant vers moi un regard surpris, il demanda : Avez-vous un renseignement quelconque sur ce qui se passe de ce côté-là ?

— Ma foi non... »

Je me trompais. Mon camarade Roger Dumont, chef de la « section *Luftwaffe* » de mon réseau, m'avait fait savoir que, depuis peu, un nombre inusité de chasseurs *Focke-Wulf* lui était signalé sur les aérodromes ennemis s'échelonnant depuis Cherbourg jusqu'à la baie de Somme : il s'agissait en fait de « l'ombrelle » aérienne destinée à protéger les trois bâtiments durant la partie la plus exposée de la route qu'ils allaient suivre, mais je ne songeai pas un instant à établir une relation quelconque entre cette activité insolite et les préparatifs d'appareillage. *Mea culpa*.

« Avec les Allemands, grommela Philippon, il faut toujours prévoir la solution audacieuse, mais ce n'est pas mon affaire, et je ne puis vous donner rien de mieux que ce que je sais. Les trois bâtiments qui nous intéressent sont disponibles depuis de longs jours ; étant prévu en groupe, leur appareillage aura lieu vers 23 heures ou minuit, très probablement à l'occasion de la nouvelle lune, mais j'ignore absolument quelle en sera la date exacte et quelle sera la route suivie par les navires. L'amirauté britannique a certainement là-dessus de meilleures sources que la mienne[20] et, si elle envisage l'éventualité d'un passage par la Manche, elle aura pris ses précautions. »

Cela dit, Philippon se pencha sur ses cartes et, compas en main, me désigna les points où, filant 23 nœuds, les bâtiments, qui ayant appareillé à 23 heures, pourraient se trouver dans



Ci-contre : le « Scharnhorst », le « Gneisenau » et le « Prinz Eugen » franchissent impunément le pas de Calais sous bonne escorte.

l'Atlantique dès le lever du jour. De retour à Paris, je fis partir, le 7 février 1942, ce message : « Appareillage absolument imminent — Stop — Méfiez-vous particulièrement de la période nouvelle lune. »

Le 12 janvier, à la *Wolfsschanze*[21], une conférence s'était tenue entre Hitler, le grand amiral Raeder et le vice-amiral Ciliax, lequel avait déclaré que le franchissement du pas de Calais par les trois bâtiments immobilisés à Brest lui semblait réalisable, sous condition d'en protéger rigoureusement le secret et d'être assuré du soutien de la *Luftwaffe*, ce qui lui fut affirmé par le *Generaloberst*[22] Jeschonneck, chef d'état-major du *Reichsmarschall* Göring, et le colonel Galland, commandant la chasse.

Hitler décida l'opération, qui fut dénommée *Cerberus*[23], et le vice-amiral Ciliax regagna Brest pour la diriger.

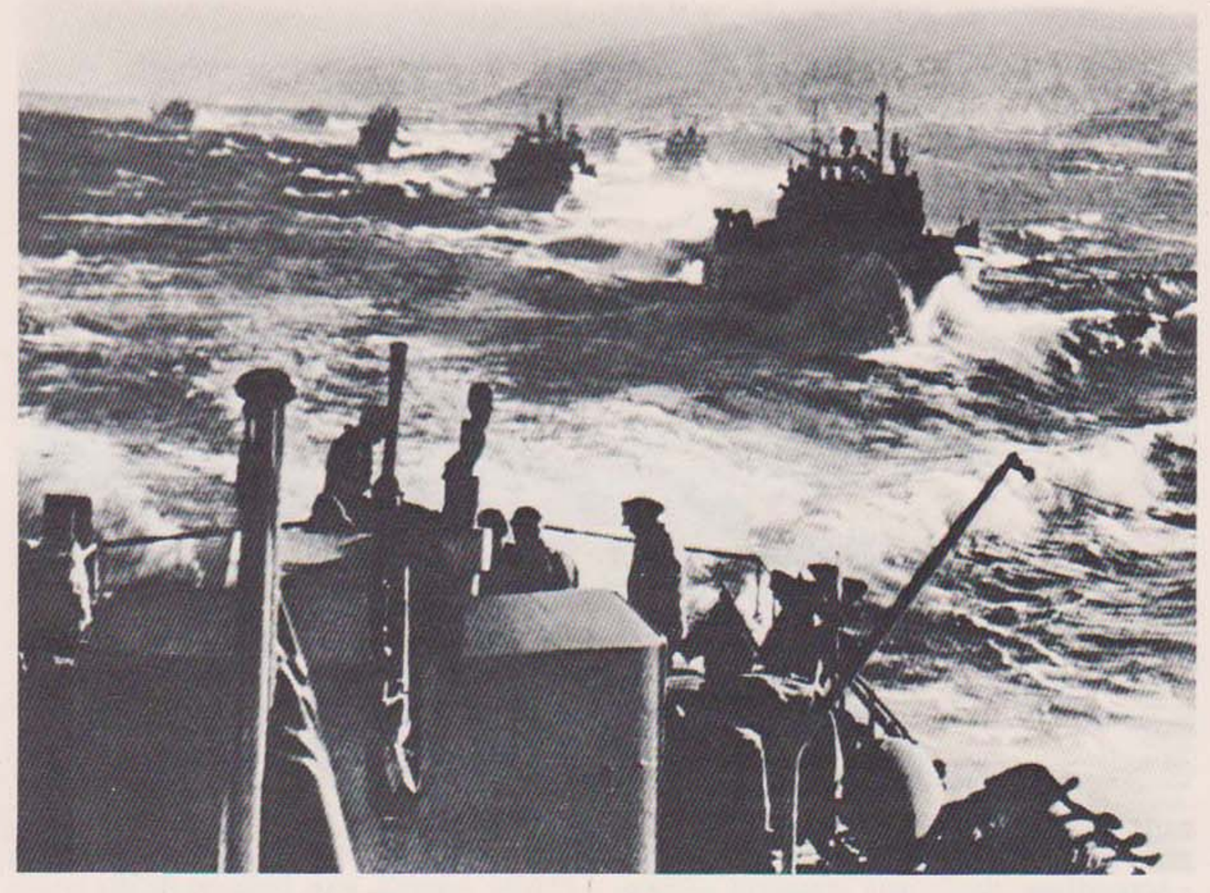
Ainsi que Philippon l'avait annoncé, l'appareillage du *Scharnhorst*, du *Gneisenau* et du *Prinz Eugen* se fit à la nouvelle lune, le mercredi 11 février, à 22 h 15. Escortés de 4 contre-torpilleurs, de 10 torpilleurs et d'un bon nombre d'*E-Boote*[24], les 3 bâtiments franchirent le goulet de la rade sous l'œil d'un appareil de reconnaissance de la *Coastal command* britannique, un œil devenu aveugle du fait d'une malencontreuse panne de radar. Avant que se fût levée l'aube du jeudi 12, la flottille fut aperçue à travers une trouée de nuages par un autre avion patrouilleur de la *Royal Air Force* dans le secteur Ouessant-Bréhat mais, la malchance persistant, son émetteur radio refusa obstinément de fonctionner. A 7 h 30, les bâtiments allemands se trouvaient par le travers du cap de La Hague, et c'est alors que « l'ombrelle » aérienne prévue par Galland se déploya dans le ciel. Ils furent découverts un peu avant midi à la hauteur du Touquet par un *Spitfire* dont l'état-major de la *R.A.F.* reçut le message à 11 h 56. Aussitôt, sous l'escorte de dix avions de chasse, furent dépêchés à leur rencontre, sous les ordres du *Lieutenant Commander*[25] Esmonde, les six *Swordfish* dont les torpilles avaient mis au mois de mai précédent le *Bismarck* hors d'état de manœuvrer : accueillis cette fois par une *Flak* impitoyable, ils furent abattus tous les six avant d'avoir pu agir. Un peu plus tard, le feu nourri de l'artillerie dont disposait la flottille tint à distance une division entière de destroyers qui se disposaient à passer à l'attaque, et les canons de Douvres furent impuissants à interdire au vice-amiral Ciliax l'entrée de la mer du Nord, cependant que d'incessantes bourrasques de pluie contrariaient l'action des *fighters* de l'aviation britannique.

Sans rien ôter au mérite d'un exploit qui reste remarquable par son audace, et dont le *Times* écrivit que « rien d'aussi mortifiant pour le prestige de la puissance navale britannique n'était survenu depuis le XVIIe siècle », il importe de souligner que, mis à part une brève croisière dans l'Atlantique, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* s'étaient trouvés incapables de remplir aucune autre mission depuis le 22 mars 1941, date de leur arrivée à Brest, et contraints de prendre la fuite :

« Leur retour par le pas de Calais comporte des risques, avait déclaré Hitler, mais ils en courent bien plus en demeurant là où ils sont. »

Secondement, ce retour ne se fit pas sans dommage : ce 12 février 1942, le *Scharnhorst* toucha une première mine alors qu'il doublait l'estuaire de l'Escaut, puis une seconde à hauteur de l'île néerlandaise de Terschelling. Il fallut toute la maîtrise de son commandant pour

Ci-dessus : dans la mer du Nord, un convoi est précédé d'un dragueur de mines.



Ci-dessous : Jean Fleuret, ancien syndic des pilotes du port de Bordeaux, entre dans le réseau de Rémy sous le pseudonyme d'« Espadon ». En bas : Marie-Ange Gaudin, baptisé « Champion », reçoit l'un des émetteurs parachutés par Londres.





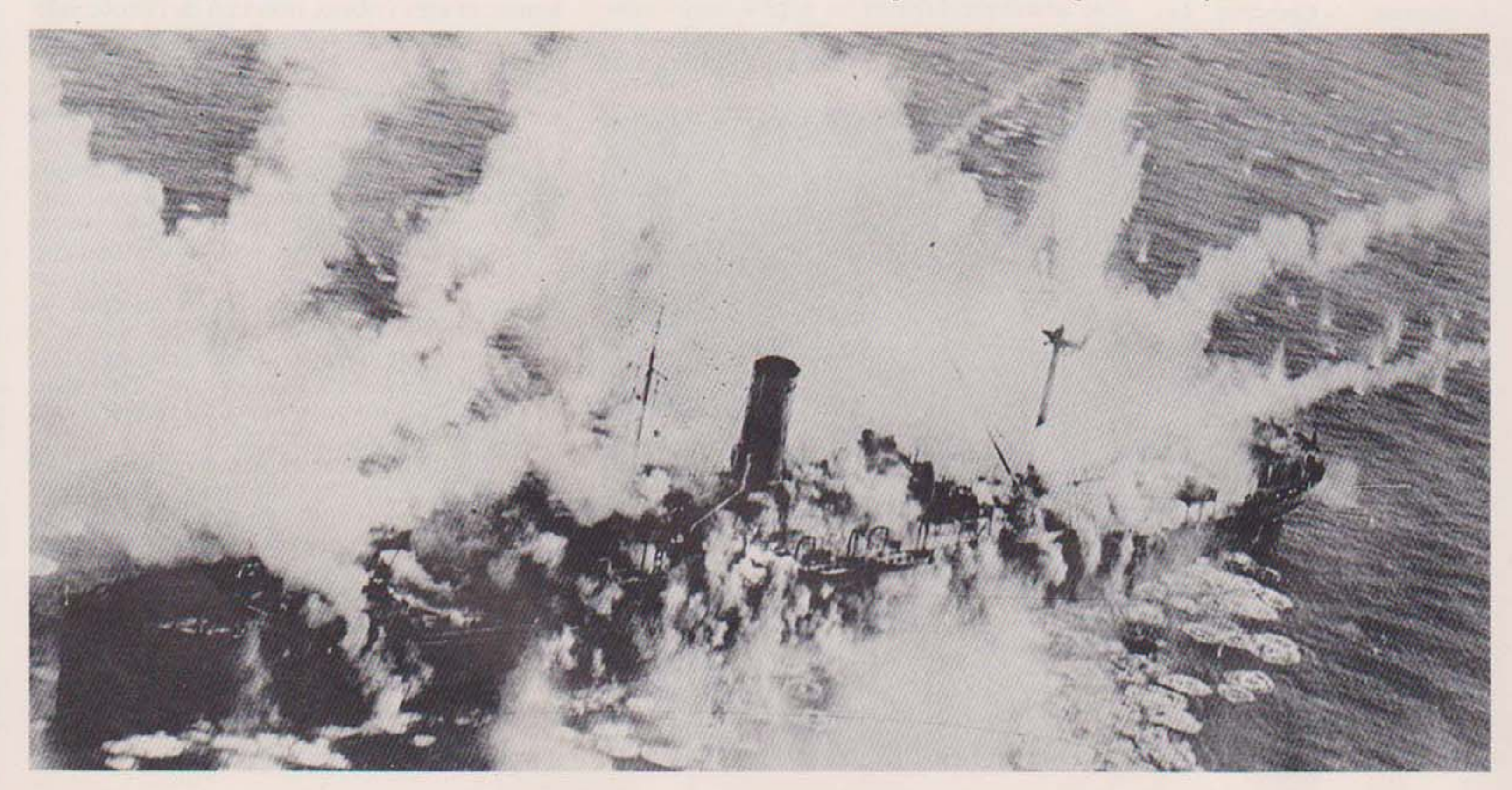
l'amener à Wilhelmshaven, alourdi d'un millier de tonnes d'eau qui avaient envahi sa coque, et quasi désemparé ; le *Gneisenau* ne fut pas plus heureux : éventré lui aussi par une mine, il se traîna à grand-peine jusqu'à Heligoland. Seul le *Prinz Eugen* parvint à sortir indemne de l'aventure[26]. Pour la flotte de surface du Troisième Reich, la bataille de l'Atlantique était perdue. Elle se poursuivit sur le plan de la guerre sous-marine, et mon réseau put ici s'enorgueillir de deux résultats, l'un à Bordeaux, l'autre à Lorient.

Le « Norward »

J'ai dit que notre ami Jean Fleuret avait été démis de ses fonctions de syndic des pilotes du port de Bordeaux à la demande des « autorités d'occupation », qui ne se trompaient pas en le suspectant de leur être hostile. Avant qu'intervînt cette mesure, il avait été convoqué à la *Feldkommandantur* où il lui fut dit :
« Notre cargo *Bremen* a sauté sur une mine à l'entrée de la Gironde et nous avons pu, avec de grandes difficultés, l'amener à Pauillac où la situation est très précaire. La brèche causée par l'explosion est sur l'avant, ses hélices sont presques sorties de l'eau... Donnez-nous ce que vous avez de mieux comme pilote et faites tous vos efforts pour conduire à Bordeaux ce navire qui a pour nous une grande importance. »
Après en avoir délibéré avec son ami Marie-Ange Gaudin, Fleuret décida de sauver ce bateau afin de gagner la confiance de l'adversaire et s'entendit avec son ami Constantin, syndic des pilotes du port de Pauillac, lequel se chargea personnellement de l'affaire. Une fois le *Bremen* amené à Bordeaux, Gaudin réalisa le tour de force de le mettre en cale sèche. La *Kriegsmarine* félicita chaleureusement les trois compères, qui s'entendirent solennellement affirmer que « l'Amirauté du Grand Reich allemand n'oubliait jamais ce qui avait été fait pour elle ». Les jugeant sans doute trop habiles, et s'étant informée de leurs sentiments à l'égard du même « Grand Reich », elle les fit destituer de leurs fonctions, au plus grand regret du commandant Stock, nommé capitaine du port de Bordeaux. Tenant cette décision pour lettre morte, celui-ci continua de solliciter comme avant les conseils de Fleuret chaque fois qu'il se trouvait placé devant un difficile problème de pilotage, notamment au sujet de la sortie d'une quinzaine de bateaux formés en convoi.
Entre-temps, devenus « Espadon », « Champion » et « Gaby », Jean Fleuret, Marie-Ange Gaudin et Marcelin Constantin étaient entrés dans mon réseau, et j'avais muni « Champion » d'un des émetteurs parachutés à mon adresse au mois de septembre. Le départ du convoi ne manqua pas d'être signalé à Londres, qui alerta l'un de ses sous-marins en patrouille permanente au large de l'estuaire de la Gironde, et une dizaine de cargos allemands ou italiens s'en allèrent par le fond, désastre dont on aurait pu croire qu'il ébranlât quelque peu la confiance que le commandant Stock plaçait dans le jugement de « Meuzieur Fleuret », mais ce fut tout le contraire qui se produisit : la perte de ses bateaux affermit ce brave Allemand dans sa conviction que la navigation aux

approches de la Gironde était une affaire des plus délicates, qui nécessitait l'assistance de pilotes expérimentés. Cela fit qu'au mois de juin 1942, il se mit discrètement en rapport avec « Espadon » pour lui confier qu'un cargo chargé de torpilles se disposait à appareiller :
« Le *Norward* est destiné au ravitaillement de nos *U-Boote* qui opèrent dans l'Atlantique afin qu'ils ne soient pas obligés de revenir à leurs bases, lui révéla-t-il. Nous attachons une suprême importance à la réussite de sa mission. »
L'importance était telle, en effet, que notre ami décida de mettre de son côté toutes les chances pour donner à Londres le temps d'exploiter l'information que « Champion » allait transmettre.
« Commandant, dit-il à Stock, les récents torpillages m'ont convaincu qu'un espion à la solde de l'Angleterre, muni d'un émetteur radio, se trouve sur les rives de la Gironde.
— Ah ! fit le bon commandant Stock. Il m'a été dit que notre *Funkabwehr* a signalé des émissions suspectes... »
Cela ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd, et « Espadon » se promit de recommander à « Champion » la plus grande prudence.
« Vous voyez, dit-il à Stock. Cet espion surveille les mouvements de vos bateaux et les signale aux Anglais. Il faut jeter la confusion dans son esprit.
— Que comptez-vous faire, Meuzieur Fleuret ?
— Je vais faire monter de jour le *Norward* jusqu'au Verdon...
— De jour ? Mais l'espion le verra !
— Justement, parce qu'il ne verra rien quand nous ramènerons le *Norward* à Bordeaux, cette fois de nuit. Nous répéterons la manœuvre une nouvelle fois...
— Expliquez pourquoi, Meuzieur Fleuret.
— Parce que l'espion ne comprendra plus ! Il aura vu sortir deux fois le même bateau, sans le voir rentrer !
— Mais quel est l'avantage ?
— Que les Anglais ne croiront plus à ses informations quand il dira qu'il l'a vu passer une troisième fois ! Croyez-moi, Commandant, cette fois-là sera la bonne. »
Cela faisait quarante-huit heures de plus pour permettre à la *Royal Navy* de prendre ses dispositions et, comme l'avait prédit notre ami, la troisième fois fut la bonne, mais pas dans le sens qu'entendait le pauvre commandant Stock : atteint par une torpille sitôt sorti de l'estuaire, le *Norward* s'engloutit avec son chargement et tout son équipage à l'exception de sept hommes qui parvinrent à gagner la côte. Il est probable que de nombreux cargos alliés durent par là leur salut à Jean Fleuret qui, conscient d'avoir un peu trop tiré sur la ficelle, et ayant retenu de « la Grande Guerre » que l'attaque est le meilleur moyen de défense, ne laissa pas au commandant Stock le temps d'exhaler ses récriminations. Simulant la colère, il s'écria :
« Le torpillage du *Norward* démontre que les espions n'opèrent pas sur les rives de la Gironde, mais qu'ils travaillent dans vos services ! lui lança-t-il à la figure quand il se trouva mis en sa présence.
— Meuzieur Fleuret, se fâcha Stock, je ne vous permets pas de mettre en doute l'honneur des officiers allemands !
— Mais enfin, Commandant, vous conviendrez que, devant nos marches et contremarches, il était impossible à un espion situé en dehors de vos services de se rendre compte de nos intentions ! Je ne veux plus travailler pour

Ci-dessous : une attaque aérienne en pleine mer. Le navire disparaît sous la fumée et les naufragés cherchent à s'écarter du bateau en feu.



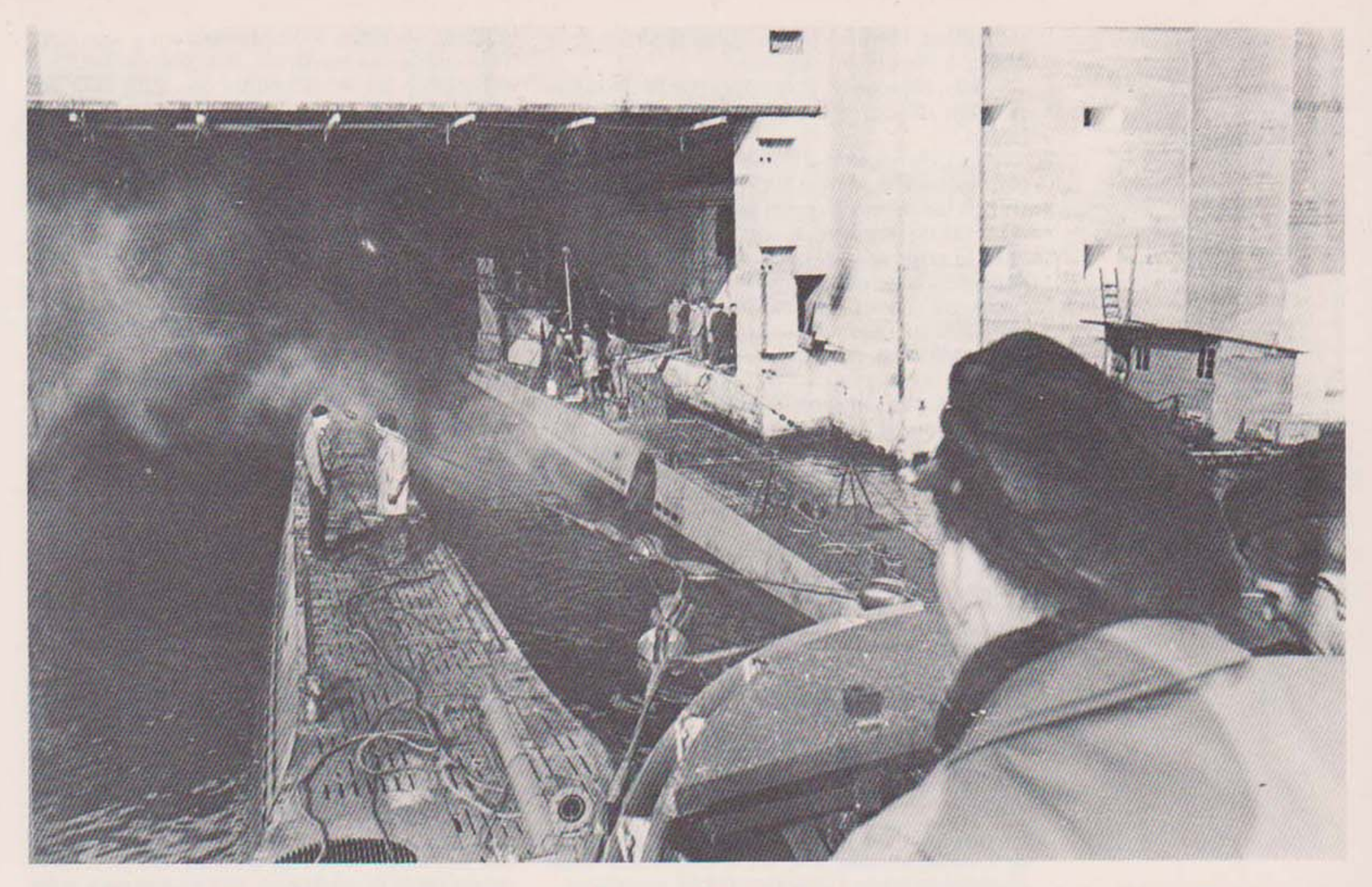
vous, car c'est bientôt moi que vous finirez par soupçonner! »
Éperdu, Stock s'employa à calmer son irascible conseiller.
« Oui, convint Jean Fleuret, j'ai peut-être tort de parler d'espions... Mais, Commandant, vous n'allez jamais, le soir, à la terrasse de nos cafés? Vous y verriez vos officiers en compagnie de jeunes femmes dont le métier est de plaire aux hommes et je vais vous dire ce qui se passe : on va dîner ensemble, après c'est le cinéma, et puis on se fait des confidences sur l'oreiller. Voilà pourquoi vos bateaux sont coulés. »
Les conversations sentimentales des officiers de la *Kriegsmarine* de Bordeaux avec des « collaboratrices » d'un genre particulier se trouvèrent probablement troublées à la suite d'une note de service portant la signature du commandant Stock, lequel dit à Fleuret avec un fin sourire : « Cherchez la femme! » et la morale y gagna.
Arrêté au printemps de l'année 1943, notre ami « Espadon » fut déporté en Allemagne[27]. Le temps était lointain où Londres, à la suite des réponses qu'il m'avait permis de donner au questionnaire sur la base sous-marine de Bacalan, voyait en lui un provocateur : sans parler d'une foule de renseignements visant toutes les activités de l'ennemi dans son « agence » de Bordeaux, il avait été « crédité » par l'amirauté britannique d'informations ayant permis d'envoyer par le fond onze sous-marins allemands et italiens et plus de vingt cargos, dont le *Norward*.

Six bouteilles de sauternes

Des cinq bases sous-marines allemandes de la côte atlantique, Lorient fut la plus importante, suivie par Saint-Nazaire, Brest, Bordeaux et La Pallice. A plusieurs reprises, Londres m'avait demandé les plans de son aménagement intérieur, mais la ville était, peut-être plus encore que Brest, truffée d'agents du *Sicherheitsdienst* et je n'y connaissais personne qui fût à même de me fournir la moindre des indications, même d'ordre extérieur, sur la zone mise en cause. La Providence y pourvut par l'entremise d'un agent de liaison qui ne m'inspirait guère confiance, non sur le plan de la loyauté, mais sur celui d'un manque absolu de bon sens, et que je dénommais « Lebreton ». Quand, sur la fin de l'automne 1941, je fus avisé qu'il se trouvait à Paris, accompagné d'un Lorientais qu'il désirait me présenter, j'allai sans le moindre enthousiasme au rendez-vous que je lui avais fixé près de la Porte d'Auteuil et, dès l'abord, me tins sur mes gardes : l'inconnu qui l'accompagnait en ce matin glacial, engoncé dans sa « canadienne », aurait pu être pris pour un Allemand à son visage semé de taches de son, à ses cheveux d'un blond pâle, et à ses yeux d'un bleu délavé. S'exprimant en phrases brèves, il me dit sur un ton monocorde avoir travaillé avant la défaite pour le compte de nos « Services spéciaux » en Roumanie et, dans l'espoir que le poste qui lui serait dévolu pourrait être utile un jour, s'être engagé comme ingénieur à la base sous-marine de Lorient... « Mon nom est Alphonse Tanguy », conclut-il.
Je crois à l'instinct, ce don merveilleux que Dieu a mis au cœur de tout homme, comme de tous ces êtres que notre vanité nous fait appeler « les bêtes », et jusque dans les plantes. Je n'avais nulle confiance dans le jugement de « Lebreton », et rien, dans l'aspect de celui qui me parlait, n'était fait pour attirer vers lui ma sympathie. Pourtant, ayant prié son introducteur de nous laisser seul à seul, je l'emmenai au gîte de fortune où se trouvaient alors ma femme et mes enfants, non loin de l'École militaire, pour partager notre frugal repas de midi, mettant de la sorte à sa merci ce que j'avais de plus précieux au monde. Partageant mon existence clandestine et accoutumée à se voir présenter par moi tel ou tel des nôtres, ma femme lui sourit et le regard de celui que nous allions appeler « Alex » se tourna vers moi avec une expression qui signifiait : « A moi, dont vous ne savez que ce que je vous ai dit et que vous ne connaissez pas, vous donnez une preuve de confiance qui fait que, quoi qu'il advienne, je vous serai désormais dévoué jusqu'à la mort. »
Je ne me trompais pas : avant qu'au mois de novembre 1943, il fût foudroyé par une rafale de mitraillette, « Alex » sauva les miens d'une arrestation certaine.
En ce dimanche du mois de novembre 1941, je lui indiquai ce qui m'était demandé par Londres sur la base sous-marine allemande de Lorient : les emplacements de ses points vitaux, les épaisseurs de béton, les points les plus vulnérables, les points d'installation des batteries de la *Flak*. Il m'écoutait silencieusement, hochant la tête; quand j'en eus fini, il me répondit qu'il ferait pour le mieux, l'heure étant venue pour lui d'aller prendre son train. Pressentant confusément que le jour était proche où je ne le reverrais plus, j'insistai pour

Ci-dessous : « Cherchez la femme! » conclut le commandant allemand.





Ci-dessus : Londres a besoin de recevoir des renseignements précis sur la base sous-marine de Lorient : épaisseur du béton, emplacements des batteries, etc.

qu'il dînât avec ma femme et moi au restaurant *Prunier*, de la rue Duphot, où huîtres et poissons ne nécessitaient pas la remise de ces « tickets d'alimentation » dont j'étais dépourvu. En nous mettant à table de bonne heure, il serait sûr d'avoir son train.

J'étais si préoccupé par la demande de Londres qu'en me voyant présenter la carte des vins, je me laissai influencer par le sommelier et commandai du sauternes, au lieu de ce muscadet qui, de toute évidence, a été créé pour accompagner l'huître. En le goûtant, notre nouvel ami me dit :

« Si j'en avais comme celui-ci à Lorient, je serais sûr de vous apporter ce que vous m'avez demandé.

— Pourquoi ? m'étonnai-je. »

Avant de s'expliquer, « Alex » s'assura d'un regard que nulle oreille indiscrète ne pouvait nous entendre, et reprit :

« L'ingénieur allemand sous les ordres duquel je travaille cherche désespérément du sauternes dans tout Lorient, pour sa femme qui en raffole. Il a une permission pour Noël, mais ne veut pas partir pour Berlin sans lui en apporter. »

A ma requête, M. Barnagaud, patron du restaurant *Prunier*, accepta de me vendre six bouteilles de sauternes, contrairement à tous les usages de sa maison : j'ignorais qu'il était informé de mes activités par Maurice Rossi, un de ses maîtres d'hôtel, qui faisait partie de mon réseau, ce qui fit qu'à coup sûr il me sauva la vie six mois plus tard alors que deux agents du *Sicherheitsdienst* étaient venus tout exprès chez lui, où je me trouvais ce soir-là, pour me mettre la main dessus.

Peu avant Noël, un dimanche matin — seul jour où il était libre de ses mouvements —, « Alex » sonna à la porte de notre gîte de l'avenue de La Motte-Picquet, porteur d'un énorme paquet enveloppé de papier journal. Je le revois, défaisant les nœuds de la ficelle de papier qu'il roula soigneusement avant de la mettre dans sa poche : en ces temps de pénurie, la ficelle, fût-elle en papier, était chose rare. Tirés à l'ozalid, les « bleus » des plans allemands de la base sous-marine de Lorient étaient sur le dessus, portant tous en lettres gothiques la mention *Streng Geheim*[28]. Suivaient ceux des bases sous-marines de Brest, Saint-Nazaire, La Pallice et Bordeaux. Au coup d'œil inquiet que ma femme échangea avec moi — car nous crûmes une seconde l'un et l'autre avoir affaire à un agent de l'ennemi, les gens du *S.D.* se préparant de l'autre côté de la porte à intervenir — « Alex » sourit, disant :

« Ce sont les six bouteilles de sauternes qui ont tout fait. Mon patron de l'*Organisation Todt*[29] a été enchanté de mon cadeau et est parti pour Berlin depuis trois jours. J'avais relevé à la cire l'empreinte de la serrure de l'armoire en fer où il enferme ses documents, et celle de la porte de son bureau qu'il a fermée à clef en

s'en allant. Rien ne m'a été plus facile que d'y entrer à l'heure du déjeuner.
— Mais, objectai-je, il va s'apercevoir de la disparition de ces plans quand il reviendra de Berlin?
— Non, car chacun d'eux a été tiré à plusieurs exemplaires et je n'en ai pris qu'un de chaque, ce qui ne se remarquera pas. Et puis, s'il voit qu'il lui en manque, il sera trop inquiet pour aller le crier sur les toits... »
Rappelé à Londres pour y discuter des mesures propres à répondre à l'extension inattendue de mon réseau, j'assistai dans les bureaux de *M.I.6* à l'ouverture des sacs que j'apportais de France : outre mes courriers qui s'étaient accumulés depuis l'expulsion d'Espagne de mon ami le consul Jacques Pigeonneau, ils contenaient la collection complète des cartes au 50 000e — dites « d'état-major » — couvrant l'ensemble du territoire français, destinées à remplacer les « Michelin » au 1/200 000, les seules dont disposait le *Secret Service* britannique à mon départ en mission du mois d'août 1940. Quand apparurent les plans que m'avait apportés « Alex », les exclamations fusèrent.
« Combien avez-vous eu à payer pour avoir tout ça? me fut-il demandé.
— Il n'a pas pu payer, intervint une autre voix anglaise. Il n'avait pas assez d'argent.
— Ma trésorerie n'a pas eu à en souffrir, rétorquai-je. Cela ne m'a coûté que 288 francs.
— Comment?
— Mais oui, le prix de six bouteilles de sauternes que M. Barnagaud, directeur du restaurant *Prunier*, de la rue Duphot, a accepté de me vendre au prix de quarante-huit francs pièce. »

---

1. « Corps diplomatique », grâce à quoi mon ami put, de son côté, transporter à Perpignan l'émetteur « Roméo » destiné à mon camarade Fourcaud, chargé de mission en zone libre.
2. Tout permet de penser que le capitaine de vaisseau Le Normand avait des contacts secrets avec les Services spéciaux de la Défense nationale, camouflés sous l'enseigne des « Travaux ruraux ». Il n'en fut pas moins assassiné à la Libération par des personnages qui, s'improvisant justiciers, l'accusèrent de « collaboration ».
3. Le destin du capitaine de corvette Courson fut, le 8 novembre 1942, de trouver la mort sur le *Primauguet* qu'il commandait en second à Casablanca. Obéissant aux ordres, le bâtiment tirait contre les forces de débarquement américaines.
4. « Camp du front », ou camp de transit vers tel ou tel *Stalag* d'Allemagne, *Stalag* désignant un camp d'internement d'hommes de troupe, l'*Oflag* étant réservé aux officiers.
5. Il s'agissait en fait de Berne, le courrier de l'*Antenne 112-bis* étant centralisé en zone libre avec ceux qui provenaient de la zone occupée, et réceptionné par Allen Dulles, représentant en Suisse de l'*Office of Strategic Services* américain.
6. S'étant de nouveau jeté dans le combat clandestin, Marcel Thomas tomba aux mains de l'ennemi et trouva la mort dans un *Konzentrationslager S.S.* d'Allemagne.
7. Contraction du mot *Flugzeugabwehrkanone*, ou artillerie antiaérienne dotée du redoutable canon de 88 mm qui se révéla comme la meilleure arme antichar.
8. Port polonais (en allemand : Gdingen).
9. C'est à bord du *Hood* qu'à Mers-el-Kébir, le 3 juillet 1940, l'amiral Somerville adressa à l'amiral Gensoul le fatal message : *Si une des propositions britanniques n'est pas acceptée pour 17 h 30 B.S.T., il faut que je coule vos bâtiments.*
10. Lieutenant de vaisseau.
11. Défense de dépasser.
12. Pseudonyme du jeune agent de liaison Paul Mauger.
13. Pseudonyme de Jean Philippon.
14. Pseudonyme de Bernard Anquetil.
15. Arrêté peu après, mon oncle Jean Decker mourut en déportation ainsi que son ami Henri Combe dont l'épouse, libérée après une longue détention, mourut de chagrin en apprenant qu'il avait été dirigé sur un camp d'Allemagne. Un aviso de la Marine nationale, de la classe *d'Estienne d'Orves*, porte aujourd'hui le nom du quartier-maître radio Bernard Anquetil.
16. Exécuté le 1er septembre 1942 à la prison du *Klingelputz*, à Cologne.
17. En cette fin d'automne de l'année 1941, le frère jumeau du *Bismarck* procédait à ses derniers essais, ayant pour base un fjord norvégien. Nommé depuis peu à la tête des « Opérations combinées » britanniques, Lord Mountbatten mit en œuvre un plan destiné à lui interdire toute croisière dans l'Atlantique, en privant ce mastodonte de la seule forme de radoub à sa taille qui, aménagée à Saint-Nazaire pour la construction du paquebot *Normandie*, fut rendue inutilisable dans la nuit du 27 au 28 mars 1942 par un raid d'une audace extrême, dénommé « Opération Chariot ».
18. Comme nous tous, André Cholet avait encore son apprentissage à faire et son conseil était inopportun : il était beaucoup plus facile à la radiogoniométrie de la *Funkabwehr* de localiser une émission qui partait d'une ferme isolée que celle qui avait lieu dans une ville où les immeubles se serrent côte à côte, comme nous l'apprîmes par l'expérience, laquelle nous fit également savoir qu'un émetteur autonome à batterie était plus sûr, car l'ennemi faisant couper le courant électrique secteur par secteur pour déterminer le point d'émission était renseigné par le silence qui interrompait soudain la transmission du message.
19. Cela nous posait un grave problème de conscience, que j'éprouvai pour la première fois quand, à la suite de mon premier rapport sur les travaux d'agencement de la base sous-marine de Bacalan, Bordeaux subit un bombardement qui fit de nombreuses victimes françaises. Je fus alors sur le point de renoncer à ma mission, mais c'eût été laisser le champ libre à l'envahisseur.
20. Cette supposition était toute gratuite, comme on le verra.
21. « La Tanière du Loup », nom du quartier général de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, installé près de Rastenburg, en Prusse-Orientale, après l'invasion de l'U.R.S.S.
22. Colonel-général, ou général d'armée.
23. Elle prit ensuite le nom de « Foudre de Jupiter ».
24. Vedettes lance-torpilles de la *Kriegsmarine*.
25. Capitaine de corvette.
26. Mis tous deux en cale sèche, le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* furent de nouveau aux prises avec les attaques de la *Royal Air Force*. Dès le 27 février, le *Gneisenau* fut si gravement touché que l'amirauté allemande dut se résigner à le diriger sur Gdynia, où il fut démantelé de son artillerie. Son collègue, le *Scharnhorst*, n'eut d'autre privilège que d'être le premier bâtiment coulé au radar, hors de toute visibilité, par les canons du croiseur de bataille *Duke of York* qui l'envoyèrent par le fond en mer du Nord.
Torpillé par le sous-marin *Trident*, de la *Royal Navy*, alors qu'il faisait route vers Trondjhem, le *Prinz Eugen* dut rebrousser chemin et finit, après la guerre, devant l'atoll de Bikini, dans l'archipel micronésien des îles Marshall, en qualité de cobaye des expériences atomiques américaines.
27. A la différence de sa femme, qui laissa sa vie au *Konzentrationslager S.S. Ravensbrück*, Jean Fleuret survécut à l'enfer des camps de concentration nazis, que connut aussi Marie-Ange Gaudin avec sa femme Fernande, à la suite de la trahison commise par un agent de liaison que nous appelions « Capri » et qui se traduisit par une soixantaine d'arrestations, suivies de nombreuses morts.
28. Ultra-secret.
29. Organisation paramilitaire, chargée de l'exécution de tous les grands travaux pour le compte de la *Wehrmacht*. Elle portait le nom du remarquable ingénieur Fritz Todt (inventeur des « autoroutes ») qui, nommé ministre de l'Armement du Troisième Reich au mois de mars 1940, disparut lors d'un accident d'avion le 8 février 1942.

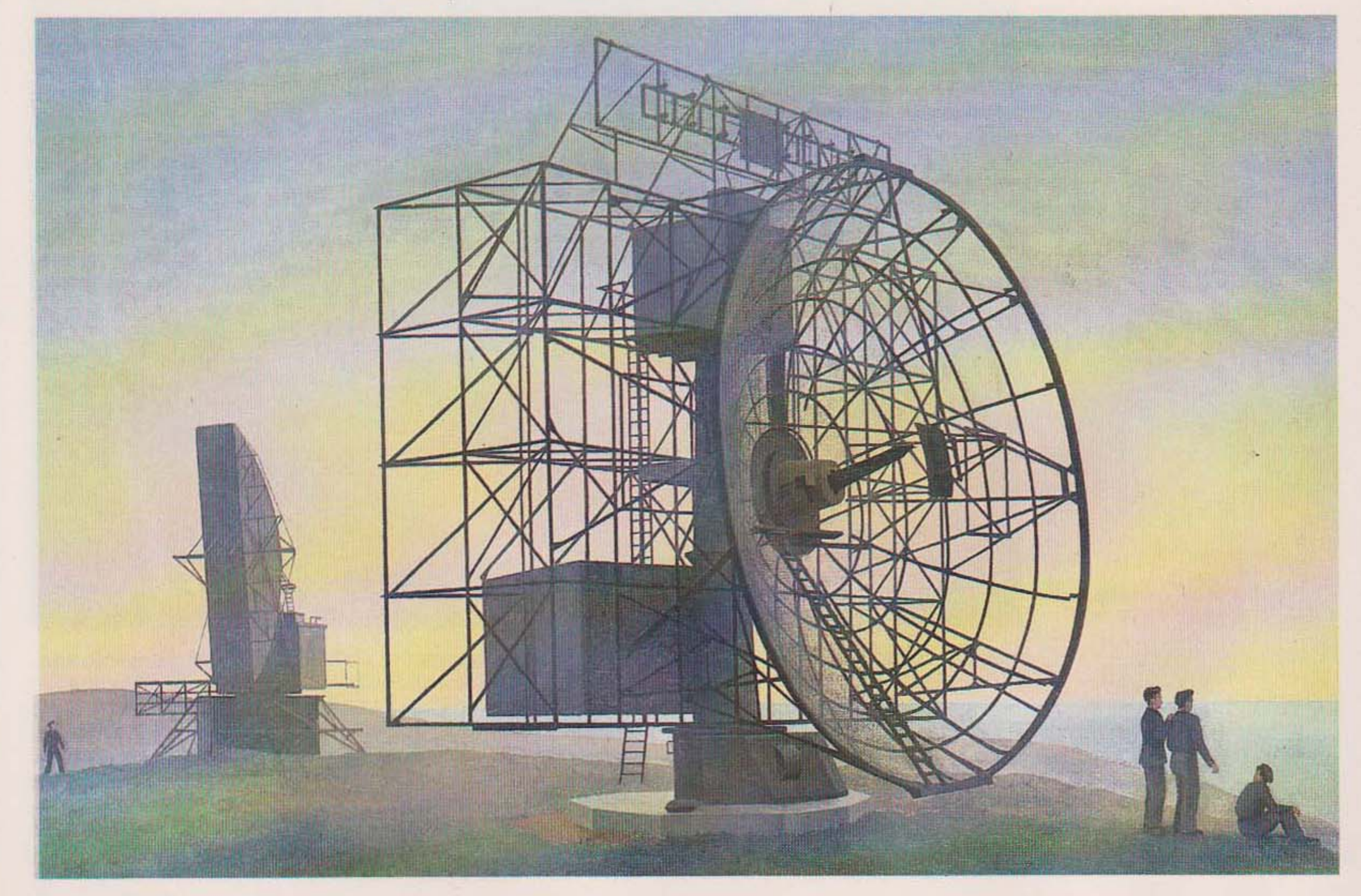
La première « Opération combinée »

Pour se distraire de ses travaux d'ordre scientifique, l'ingénieur américain Hugo Gernsback, de naissance luxembourgeoise, s'amusait à écrire des romans de « science-fiction » — terme dont il fut l'inventeur — et c'est ainsi qu'en 1911, sous le titre *Ralph 124 C 41 +*, il exposa dans le détail comment la projection d'ondes radioélectriques, que le choc renverrait à leur point de départ, permettrait de déterminer de façon précise la distance et la position de l'obstacle qu'elles viendraient à rencontrer.

Une quinzaine d'années plus tard, son ouvrage tomba entre les mains du physicien français Pierre David, qui se mit au travail. Opérant sur le terrain du Bourget, il parvint, en 1934, à détecter le passage d'un avion invisible et inaudible au sol puisqu'il volait à une altitude de 5 000 mètres. Entre-temps, une découverte fondamentale avait été réalisée dans le même domaine par son compatriote Maurice Ponte, lequel avait mis au point un tube à vide, générateur et amplificateur de courants à très haute fréquence, produisant des ondes hertziennes ultra-courtes et commandant son flux d'électrons par un champ électrique et un champ magnétique : il s'agissait du « magnétron », qui demeure la pièce maîtresse de ce qui est aujourd'hui dénommé « radar », par contraction des mots *Radio Detection And Ranging*, ou « Détection et évaluation de la distance par radio ». Assisté d'Henri Guitton, Maurice Ponte installa, en 1935, sur le paquebot *Normandie*, affecté à la liaison transatlantique entre Le Havre et New York, un dispositif propre à détecter la présence d'un émule de l'iceberg qui, dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 — un an après la parution du roman de Hugo Gernsback — avait causé la perte du grand paquebot britannique *Titanic*, entraînant dans les profondeurs glacées des eaux de Terre-Neuve plus de quinze cents passagers et hommes d'équipage, alors qu'il en était à son premier voyage.

Après la Première Guerre mondiale, ces recherches furent poussées en Grande-Bretagne, sous la direction de Robert Watson-Watt, directeur des communications au ministère de l'Air, grâce à des crédits secrètement accordés — le développement fulgurant de l'aviation menaçait en effet une insularité qui avait résisté à toutes les tentatives d'invasion depuis Guillaume le Conquérant —, et la clairvoyance des hommes d'État anglais permit à leur pays d'être doté à temps d'un réseau dit de *radio-*

***Ci-dessous** : la clairvoyance des hommes d'État anglais a permis l'installation d'un réseau de stations radar destiné à détecter l'arrivée de l'aviation allemande.*





Ci-dessus : Sir Robert Watson-Watt, dont les recherches conduisent à la mise au point des premiers radars dès 1936.

Ci-contre : une installation radar datant de 1939.

location (localisation par radio) qui joua un rôle primordial dans l'échec de l'opération *Seelöwe*, entreprise durant l'été 1940 après la défaite de la France.

Le système « Freya »

Alors qu'à moins de dix lieues se déroulait à Dunkerque l'opération *Dynamo*, visant au rapatriement du corps expéditionnaire britannique, une auto à la carrosserie bleu-mat — couleur de la *Luftwaffe* — s'arrêta dans Calais, dont la garnison française s'était, à bout de munitions, rendue cinq jours plus tôt avec les honneurs de la guerre. Le lieutenant qui s'avança dans l'enchevêtrement de véhicules britanniques abandonnés près du port était le baron autrichien Franz Schmidt-Zablérow, attaché à l'état-major du 4e corps aérien du général

Keller, et avait mission de découvrir un des véhicules spéciaux affectés par la *British Expeditionary Force* au transport des installations mobiles de *radio-location* : les spécialistes allemands attachaient le plus grand prix à l'étude de leur dispositif pour le comparer avec celui qu'ils avaient mis au point sous le nom de *Freya*[1], de façon à le rendre inefficace par le brouillage de ses fréquences. Il faut croire que l'*Oberleutnant* Schmidt-Zabiérow revint bredouille, ou encore que les efforts des spécialistes allemands restèrent vains, car la *radio-location* conserva sa pleine efficacité, mais ils ne demeurèrent pas inactifs. Les photographies de la reconnaissance aérienne britannique permirent de constater qu'une station *Freya*, composée de deux appareils du type *Würzburg*[2], venait de s'établir au sommet d'une falaise abrupte, située au bord de la Manche, un peu en-dessous du cap d'Antifer et non loin d'un hameau appelé Bruneval.

Le questionnaire

En cet automne de l'année 1941, j'ignorais tout de la *radio-location*. Le rapport que mit sous mes yeux Roger Dumont, chef du secteur *Luftwaffe* de mon réseau, était accompagné d'un croquis sommaire représentant un pylône haut d'une cinquantaine de mètres qui supportait une plate-forme munie d'un cadre de type T.S.F. et d'un poste d'observation ; il était dû à notre camarade Roger Hérissé, qui avait repéré cette installation en roulant à vélo sur la route qui va d'Étretat à Octeville, et me fit croire à un système servant à détecter les escadres de bombardement de la *Royal Air Force* dès leur départ de la côte anglaise. Ce n'était pas si mal voir, mais j'étais incapable d'imaginer par quel moyen cela pouvait se faire, et mon ami « Pol » — pseudonyme de Roger Dumont — n'en savait pas plus que moi.

J'inclus, sans nul commentaire, le rapport en question dans mon plus prochain courrier, qui emprunta la longue route passant par Canfranc, Madrid et Lisbonne, avant de s'envoler vers Londres. Ma surprise fut vive, quand, le samedi 24 janvier 1942, j'eus terminé le déchiffrement de deux longs messages radio reçus par mon opérateur Robert Delattre, dit « Bob », parachuté d'Angleterre pour remplacer notre pauvre Bernard Anquetil :

« N° 40 — Avons besoin renseignement indiqué questionnaire télégramme numéro suivant — Stop — Nous câbler sous quarante-huit heures délai nécessaire pour obtenir information sous réserves suivantes — Stop — Primo, en aucun cas n'agir vous-même ni faire courir grands risques membre votre organisation. Secundo, en aucun cas ne compromettre par vos démarches succès opération Julie[3]. Suggérons pour tromper Boches au cas votre agent capturé que celui-ci soit chargé répondre mêmes questions non seulement pour point choisi, mais encore pour trois ou quatre emplacements sur côte que fixerez à votre choix. A suivre.



Ci-contre : alors jeune capitaine de vaisseau, Lord Louis Mountbatten se voit convoqué par Churchill qui lui confie « un des plus hauts commandements de la guerre », celui des « Opérations combinées ».

« N° 50 — Questionnaire : Primo. Position et nombre mitrailleuses défendant chemin falaise à Theuville — je dis Theuville — sur la côte entre cap Antifer et Saint-Jouin ; ce dernier étant environ dix-sept kilomètres à vol d'oiseau nord Le Havre. Secundo, quelles autres défenses. Tertio, nombre et état préparation défenseurs : sont-ils sur qui-vive ? Troupes première classe ou hommes âgés ? Quarto, où sont-ils logés ? Quinto, existence et position barbelés. Fin. »

L'examen de la carte me fit reconnaître le point signalé par le rapport que m'avait remis « Pol ». Ce qui m'était demandé excluait l'hypothèse d'un simple bombardement aérien et révélait la préparation d'un coup de main : sûr qu'en tout état de cause Roger Dumont ne révélerait à personne le secret de ce questionnaire, je le fis mander et l'observai tandis qu'il prenait connaissance des deux messages.

« Alors ? fit mon ami.

— Le meilleur moyen d'être discret est de ne pas chercher à comprendre, répondis-je. Combien de temps vous faut-il ?

— Demandez-leur quinze jours pour que je vous donne quelque chose de propre », décida « Pol ».

« Un des plus hauts commandements de la guerre »

Peu avant l'arrivée à Londres de mon courrier contenant le rapport auquel se référait ce questionnaire, un officier de la *Royal Navy*, se nommant Lord Louis Mountbatten et tout récemment promu *Captain*[4], avait reçu un bref télégramme qui, daté du 10 octobre 1941, portait la signature de Winston Churchill. Fils d'un marin devenu en 1912 *First Sea Lord*[5], avant d'être élevé à la dignité d'*Admiral of the Fleet*[6],

Ci-dessous : Roger Dumont, dit « Pol », et Roger Hérissé, dit « Dutertre », sont à l'origine des renseignements qui ont permis le raid sur Bruneval.

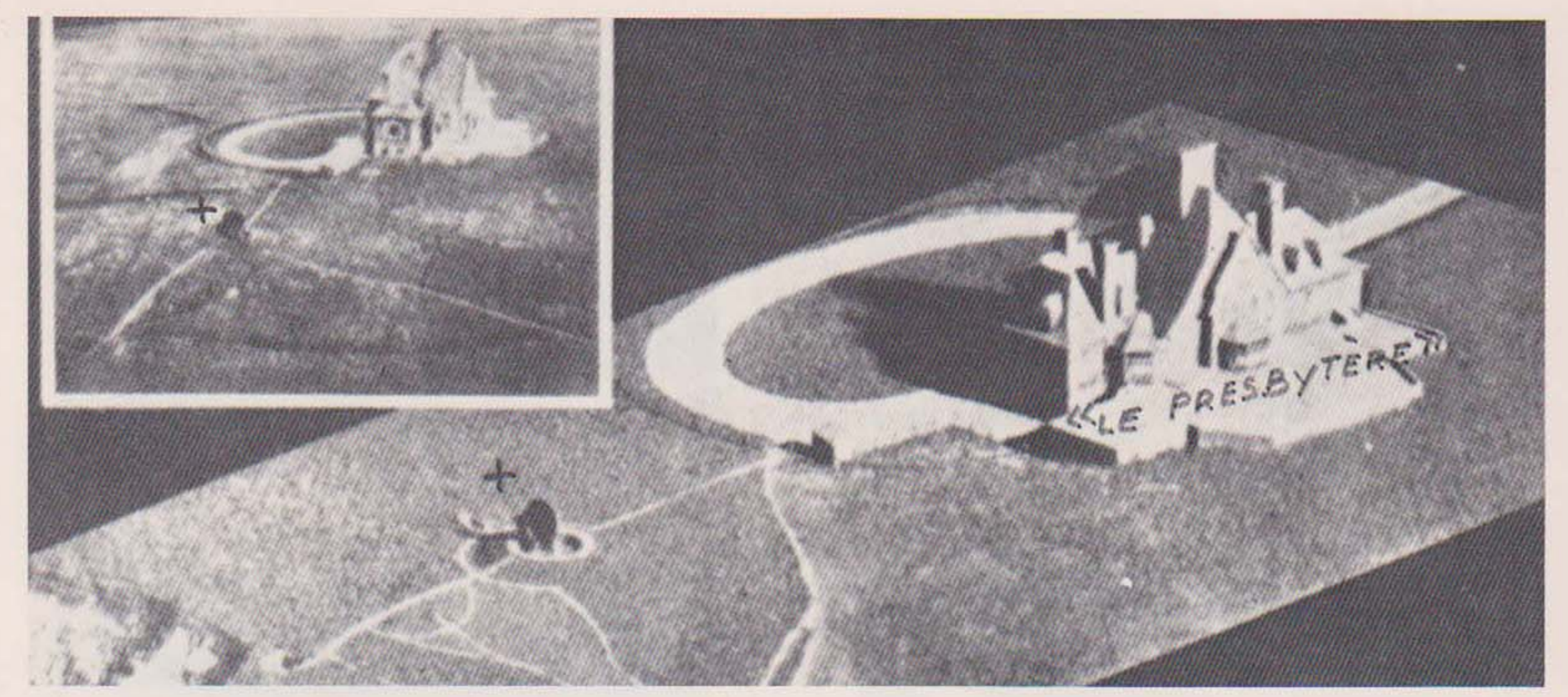






Ci-dessus : mieux que des mots, grâce à l'image, comme l'indique cette affiche anglaise, Churchill veut transformer la côte sud de l'Angleterre en un tremplin d'attaque.

Louis Mountbatten s'était, à l'instar de son père, destiné dès son enfance à servir dans la *Royal Navy*. Commandant, en 1940, une flottille de destroyers, il avait lors de la campagne de Norvège réussi à ramener au port son contre-torpilleur *Kelly* déchiré sur une bonne partie de sa coque par l'explosion d'une torpille, en demeurant quatre-vingt-dix heures d'affilée sur la passerelle. Son bâtiment réparé, il s'en était allé livrer bataille au large de la Crète mais, cette fois, des *Stuka* envoyèrent le *Kelly* par le fond. « Nous désirons que vous rentriez immédiatement pour une raison qui vous apparaîtra comme étant du plus haut intérêt », lui disait le télégramme du Premier ministre britannique, dont il prit connaissance au chantier naval américain de Norfolk, en Virginie, où il surveillait la remise en état du porte-avions *Illustrious* au commandement duquel il venait d'être nommé. Intrigué, il prit l'avion pour Londres, où Churchill lui annonça tout de go :
« Vous allez être nommé conseiller des *Combined Operations.* »
Il s'agissait-là d'un organisme d'une conception nouvelle, qui était sa chose : il en avait décidé la création dès le début du mois de juin 1940, alors que la bataille de France était virtuellement perdue et qu'en Angleterre, on ne songeait plus qu'à la défense, voyant dans les « Opérations combinées » une force de frappe unissant sous un commandement unique des éléments d'élite en provenance des forces de mer, de terre et de l'air. Pour la diriger, il fit appel à l'amiral Keyes, héros du fameux raid sur Zeebrugge[7] mais, jaloux de leurs prérogatives, les chefs d'état-major avaient vu d'un mauvais œil cette innovation et supportaient mal qu'un tiers, non inscrit dans leur comité, vînt empiéter sur leurs plates-bandes. La tension entre le bouillant amiral et les trois *Chiefs of Staff* se fit si aiguë que Churchill décida de pourvoir à son remplacement par Mountbatten.
« Qu'est-ce que vous avez à dire contre ça ? » grogna-t-il devant la grise mine qui lui fut opposée.
— Je préférerais rester sur l'*Illustrious*, déclara son interlocuteur.
— N'avez-vous aucun sens de la gloire? s'emporta Churchill. Je suis en train de vous offrir une chance de prendre part à l'un des plus hauts commandements de la guerre, et tout ce que vous désirez est de reprendre la mer! Qu'espérez-vous donc de mieux, sinon couler une nouvelle fois sur un bateau plus gros et plus coûteux ! »
Bon gré mal gré, Mountbatten fut contraint de s'incliner. Son premier raid contre une côte occupée par l'ennemi eut lieu au lendemain de Noël 1941 avec pour objectif les îles norvégiennes de Vagsöy, Maalöy et Lofoten. Il aboutit à la destruction de quelque 15 000 tonnes de navires marchands, d'une centrale électrique, de stations de T.S.F., de points de défense divers et d'une fabrique d'huile de poisson; 150 Allemands restèrent sur le terrain et 98 autres furent ramenés en Angleterre, où ils finirent la guerre dans un camp de prisonniers, cependant qu'Hitler immobilisait en Norvège une garnison de 370 000 hommes.
C'est à l'initiative de Lord Mountbatten que m'avaient été adressés les deux messages radio dont j'ai cité le texte. De même que les spécialistes allemands auraient aimé analyser le dispositif du système britannique de *radio-location*, les savants anglais se montraient désireux de percer les arcanes du système *Freya* pour tenter de le rendre inopérant. L'affaire présentait pour les *Combined Operations* l'intérêt de mettre en œuvre les trois armes dans le cadre d'une même opération (ce qui n'avait pas été le cas pour l'affaire norvégienne), plus des forces aéroportées : il en serait ainsi tiré des renseignements du plus haut intérêt en vue de l'*invasion*[8] à venir.



« Je désire que vous tranformiez la côte sud de l'Angleterre, aujourd'hui bastion de défense, en un tremplin d'attaque », avait dit Churchill à Mountbatten, ce qui signifiait en clair qu'il songeait déjà à ce qui prendrait le nom d'*Overlord*, voyant dans les *Combined Operations* l'instrument qui en préparerait le succès.

« Biting »

Le raid sur la station *Freya* de Bruneval fut baptisé *Biting*, ce qui peut se traduire par un « coup de croc » infligé aux défenses côtières allemandes. Il s'agissait-là d'une opération fort complexe, eu égard à la configuration des lieux.
Haute de près d'une centaine de mètres, la falaise sur laquelle était situé l'objectif se dressait au nord d'une plage étroite enserrée au sud par une falaise moins élevée, mais escarpée, et débouchant sur un sentier encaissé, à l'entrée duquel une villa dénommée *Stella Maris* avait été transformée en blockhaus. En retrait de l'installation radar, le *Presbytère* — nom d'une autre villa dont les propriétaires avaient été expulsés — abritait une petite garnison allemande, et non loin stationnait un régiment d'infanterie appuyé par un bataillon équipé de voitures blindées. Nos rapports antérieurs avaient signalé la présence à Amiens, distant de moins de cent kilomètres, d'une *Panzerdivision* qui, comme toutes ses consœurs, était dotée d'automitrailleuses rapides. Cela supposait que l'assaillant amené à pied d'œuvre par mer serait voué à un anéantissement inéluctable et qu'il en irait de même pour les bâtiments de transport et d'escorte qui, ayant à stationner dans un champ très restreint pendant le déroulement du raid, constitueraient une cible idéale pour les avions de chasse de la *Luftwaffe*, très nombreux dans le secteur. Il fallait donc imaginer un autre mode d'attaque, tout en tenant compte de la nécessité de rembarquer les éléments qui seraient engagés.
Ayant eu l'honneur de bénéficier de l'amitié de Lord Mountbatten, j'ai eu maintes fois l'occasion d'admirer chez lui, en sus d'autres éminentes vertus, un sens profond de l'organisation qu'il savait pousser jusqu'à la minutie sans jamais se perdre dans les détails, servi par un esprit inventif et une audace qui, dans des situations jugées inextricables, lui permettaient de faire merveille.
Pour commencer, durant plusieurs semaines, il fit photographier sous tous ses angles l'installation *Freya* par des appareils de la *Royal Air*

Ci-dessus : maquette confectionnée par les services des « Opérations combinées » pour le raid sur Bruneval. La croix marque l'emplacement du radar allemand.

Ci-dessous : l'obstination, l'imagination et le courage du Premier ministre font l'admiration du peuple britannique.











Ci-dessus: l'entraînement intensif des forces aéroportées est illustré par cette affichette éditée en français, à Londres.



Ci-contre: le major J.D. Frost commande les « paratroopers » qui vont participer à l'opération « Biting ». En septembre 1944, il s'illustrera à Arnheim.

Force tandis que des *fighters* se livraient aux alentours à des actions de diversion propres à distraire l'attention de l'ennemi, puis tirer des photos une maquette extrêmement précise, le site apparaissant entouré d'un environnement reconstitué pièce à pièce.

Établies à grande échelle, des cartes furent apprises par cœur par tous les exécutants recrutés dans les forces *airborne*[9], composées de volontaires issus des trois armes, et préalablement soumis à des épreuves d'une rigueur féroce, l'âge limite se situant entre 22 et 32 ans.

A l'instruction du fantassin, aux exercices de saut à diverses altitudes par temps calme comme par vent violent, à la création de nids de résistance sous le feu d'un tir réel sans nul secours extérieur, à l'apprentissage très poussé de toutes les formes d'assaut, sans excepter le *close-combat*[10], aux marches forcées en tout terrain sous le poids d'un lourd chargement et dans les pires conditions, vinrent s'ajouter des cours portant sur les rudiments de la langue française, l'usage des armes employées dans la *Wehrmacht*, et la conduite des véhicules ennemis qui viendraient à être capturés.

Coiffé d'un casque matelassé, chaussé de souliers à épaisses semelles de crêpe pour éviter de faire du bruit, le *paratrooper*[11] était équipé d'un pistolet automatique doublé d'un *Tommy-gun*[12], avec plusieurs chargeurs, plus un poignard, une paire de jumelles et, pour le cas où il ne parviendrait pas à rembarquer,

d'une carte lui permettant de se diriger en territoire occupé par l'ennemi, d'un nécessaire de toilette, d'un bidon empli d'eau, d'une ration de vivres propre à assurer son alimentation durant plusieurs jours, d'une gamelle, d'une cuillère et d'une fourchette, le tout tenant sous un volume réduit au minimum. Les armes lourdes dont il aurait à faire usage lui seraient parachutées dans des *canisters*[13] tandis qu'il serait largué, les parachutes étant de couleurs variées pour faciliter la rapidité de leur répartition sur place.

Leur sélection étant faite, les *paratroopers* furent placés sous les ordres du *Major*[14] J.D. Frost, Écossais du régiment des *Cameronians*[15] qui s'était déjà distingué en Irak. Lui furent adjoints le capitaine John Ross, le lieutenant Vernon, le lieutenant Peter Young et le sous-lieutenant Charteris. Haut de six pieds[16], portant au menton une sérieuse entaille provoquée par un éclat de grenade au cours d'une action de commando, Peter Young s'était engagé dans les forces *airborne* « pour y trouver de la distraction ». Il allait voir ses espoirs comblés.

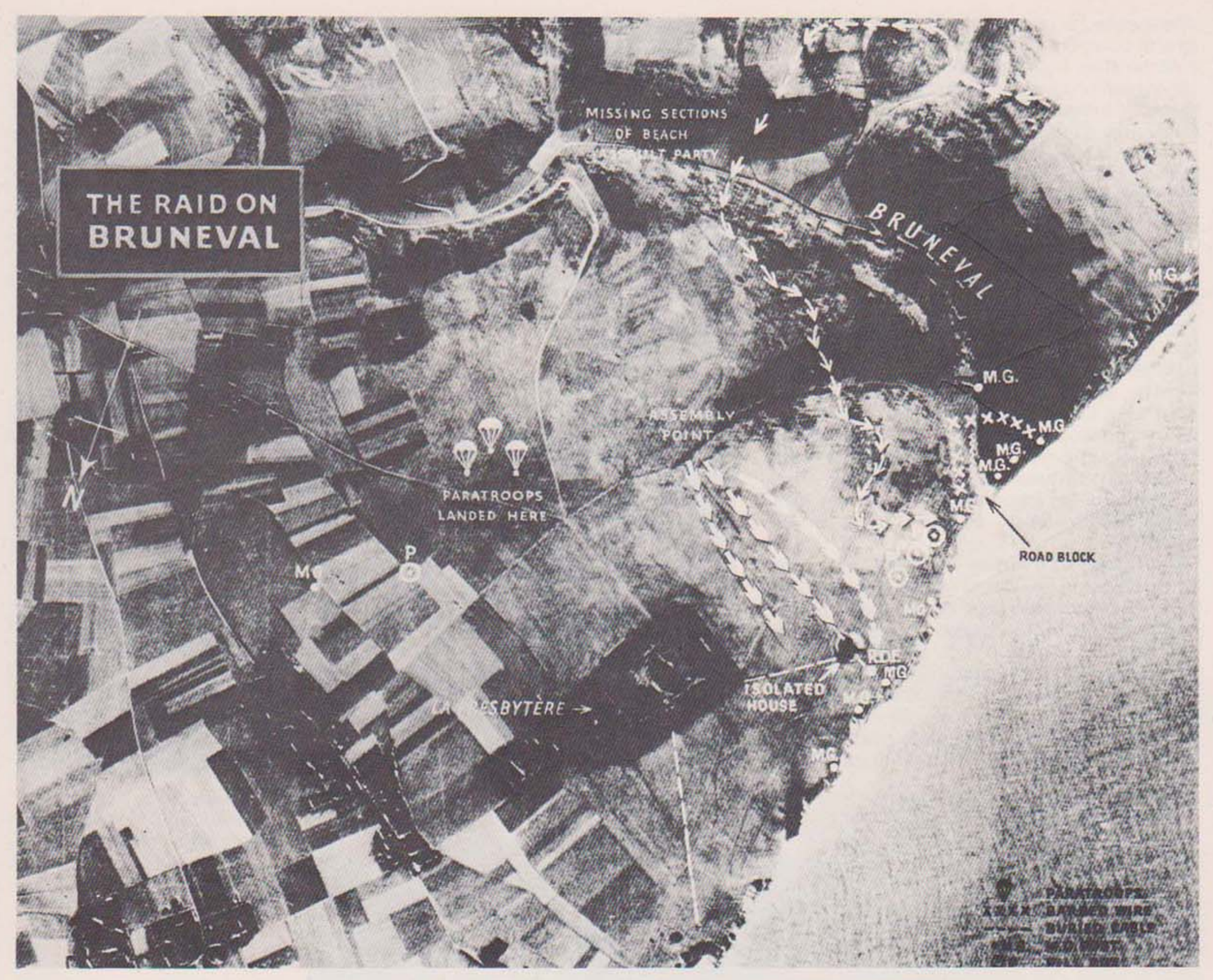
Les bombardiers *Whitley*, désignés pour assurer le transport des *paratroopers*, furent placés sous le commandement de Charles Pickard, ancien pilote du roi George VI. La flottille prévue pour le transport des forces terrestres, appelées à jouer éventuellement un rôle d'appoint, comme pour le rembarquement des *paratroopers*, fut mise aux ordres du *Commander*[17] Cook, de la *Royal Australian Navy*, assisté de l'enseigne de vaisseau Everitt.



Ci-dessus : exercices au sol et simulations de saut des futurs parachutistes.



Ci-contre : l'une des nombreuses photos de l'installation « Freya ». Le radar est bien visible à gauche de la villa le « Presbytère ».



Ci-dessus : exposé cartographique du raid sur Bruneval. La simultanéité des différentes actions de la nuit du 27 au 28 février 1942 s'y trouve résumée.

Composée de vedettes lance-torpilles et de 4 chasseurs des *Forces navales françaises libres*, une escorte assurerait la protection des péniches de débarquement. Pour la première fois, dans le cadre d'une opération dirigée contre la *Festung Europa*[18], la *Royal Navy* et la *Royal Air Force*, avec des éléments de l'armée de terre et des *airborne*, allaient agir sous un commandement unique, réalisant ce que Lord Mountbatten a qualifié de « première opération combinée au plein sens du terme ». Ses instructions étaient brèves :

1° — Nulle protection aérienne ne serait donnée aux bombardiers *Whitley* chargés de larguer les parachutistes au-dessus de l'objectif, afin de donner à croire chez l'ennemi qu'ils avaient à accomplir une mission lointaine. En revanche, ils navigueraient au retour entre une double escorte de *fighters*.

2° — Le groupe Frost aurait pour mission de tenir en échec la garnison du *Presbytère* ; le groupe Young donnerait l'assaut à la station *Freya*, s'en rendrait maître et ouvrirait la voie aux sapeurs du lieutenant Vernon chargés de la détruire après que l'expert désigné à la saisie des pièces requises s'en serait emparé. Cela fait, s'étant réunis, les groupes Frost et Young se fraieraient un chemin jusqu'à la plage de Bruneval.

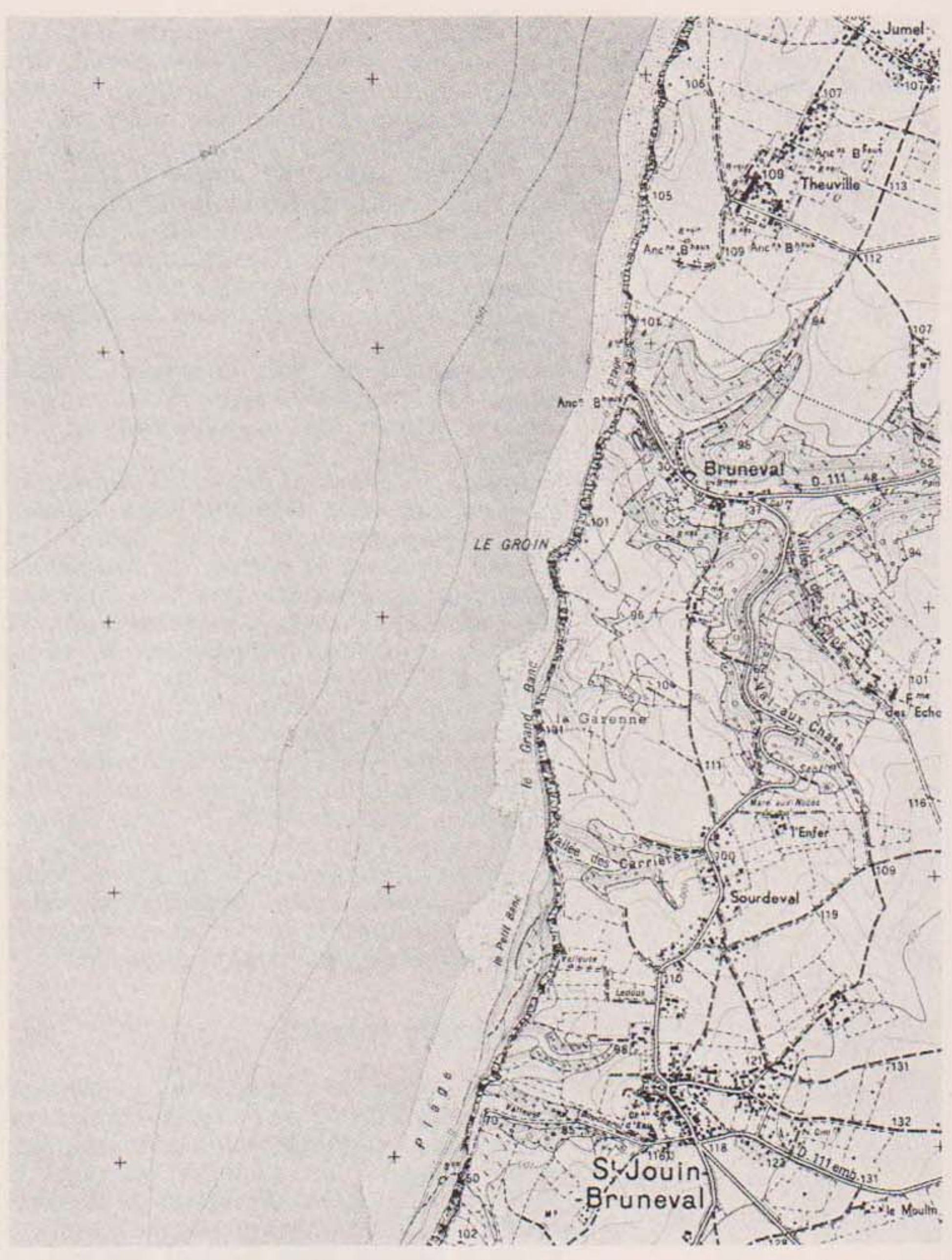
3° — Parachuté aux abords immédiats de cette plage, le groupe Ross en nettoierait les accès de façon à assurer le rembarquement des *paratroopers* ; si celui-ci se heurtait à une trop forte partie, il appellerait à son aide les hommes du *Royal Fusiliers* et du *South Wales Borderers*[19] qui, massés à distance sur les péniches, se tiendraient prêts à intervenir.

4° — Sitôt effectué le rembarquement, la flottille ferait route vers l'Angleterre sous « l'ombrelle » aérienne qui lui serait assurée dès le lever de l'aube.

5° — Pour détourner jusqu'au bout l'attention de l'ennemi, des *fighters* effectueraient pendant l'accomplissement du raid des opérations de diversion sur toute la région avoisinante.

Le « Posten »

Dès ce samedi 24 janvier 1942, Roger Dumont alla rendre visite à notre camarade Charles Chauveau, dit « Charlemagne », garagiste au Havre, qu'il savait trouver en son domicile parisien, et le pria — sans lui en dire davantage — de lui réserver le lendemain une place dans sa voiture. Les deux hommes se mirent en route dans l'après-midi du dimanche 25 et, après avoir franchi la limite du département de Seine-et-Oise, Chauveau prit soin de s'arrêter pour remplacer les fausses plaques d'immatriculation, qui lui permettaient de circuler dans la région parisienne avec un *Ausweis* de sa fabrication, par les plaques d'origine dont le numéro correspondait à celui que lui avait authentiquement délivré la *Feldkommandantur* du Havre pour les besoins de sa profession.
« Et maintenant, où allons-nous? s'enquit-il en reprenant le volant.
— J'ai besoin d'étudier la côte et ses approches du côté de Saint-Jouin et de Bruneval, lui précisa « Pol ». Vous pouvez me donner un coup de main?
— Facile! affirma son compagnon. Je connais la région comme ma poche. »
La nuit tombait quand nos deux amis atteignirent Le Havre, ville située en « zone côtière interdite » où, comme dans tous les ports, le *Sicherheitsdienst* se montrait particulièrement vigilant. « Pol » ne disposant pas de la *Bescheinigung*[20] indispensable à tout résident local, « Charlemagne » l'emmena passer la nuit dans un hôtel délabré dont le propriétaire se montrait peu curieux de l'identité de sa clientèle. Le froid fut si vif durant les heures qui suivirent que le chef de notre section *Luftwaffe* préféra sortir de son lit et se rhabiller : c'est grelottant sur une chaise de sa chambre que Charles Chauveau le découvrit au lever du couvre-feu, avant d'aller emprunter à l'un de ses collègues deux roues munies de chaînes pour sa *Simca 5*, la route qu'il allait suivre étant recouverte d'une couche de neige qui atteignait une trentaine de centimètres. Parvenu au village de Saint-Jouin, il prit sur sa gauche un chemin qui le mena au *Beauminet*, seul hôtel de la modeste station balnéaire de Bruneval.
« Des gens très bien! annonça-t-il à « Pol ». Mme Paul Vennier est d'origine suisse, mais on peut y aller. Elle et son mari vous diront tout ce que vous avez besoin de savoir. »
Charles Chauveau ne se trompait pas : en moins d'un quart d'heure, Roger Dumont fut exactement renseigné sur les effectifs en stationnement au *Presbytère*, ainsi que sur la garnison de la villa *Stella Maris*, sur l'emplacement des cantonnements, l'âge moyen des hommes, leur état d'esprit et leurs habitudes.
« C'est bon, conclut-il. Maintenant on va aller regarder la mer, Chauveau et moi.
— La mer? s'exclama M. Vennier. Mais c'est interdit! Et il y a des mines partout... »
Passant outre, « Pol » entraîna « Charlemagne » sur l'unique chemin qui menait à la plage, distante de quelque cinq cents mètres, bordée sur ses deux côtés par les hautes falaises. Les deux hommes se heurtèrent bientôt à un *Posten*[21], armé d'un fusil. Par chance, Chauveau parlait l'allemand :
« On se promène, expliqua-t-il. Je suis de la région, mais mon ami est parisien et ça l'ennuie d'être obligé de repartir sans avoir vu la mer... »
Le *Posten* ne parut pas autrement surpris de cette insolite promenade dans la neige, de même qu'il ne lui vint pas à l'idée d'exiger la présentation des papiers qui l'autorisaient. Déjà Chauveau reprenait :
« Heureusement qu'on vous a rencontré! Je n'osais pas aller plus loin car on m'a dit qu'il y avait des mines?
— *Ja ! ja !* confirma l'Allemand. *Minen !*
— Si je pouvais me permettre... Voudriez-vous nous accompagner jusqu'à la plage ?
— *Ja wohl!* » accepta le *Posten*, décidément bon enfant. Peut-être s'ennuyait-il mortellement en cet endroit désert.
Se transformant en guide bénévole, il pilota les deux compères, poussant la gentillesse jusqu'à



Ci-dessus : carte détaillée de la côte des environs de Bruneval.

Ci-dessous : c'est grâce à Charles Chauveau que « Pol » peut se rendre à proximité de Bruneval.



Ci-contre : Robert Delattre, alias « Bob », opérateur radio du réseau.

leur indiquer le passage aménagé selon lui dans le champ de mines. Apparemment, la villa *Stella Maris* se trouvait vide de tout occupant et, obéissant au clin d'œil que lui lançait son camarade, Chauveau s'appliqua à distraire l'attention de l'Allemand, auquel il offrit une cigarette en tournant le dos à la mer, d'où soufflait une brise glaciale dont « Pol » semblait n'avoir cure. Son complice fit en sorte que le briquet dont il usait se montrât rétif et soupira, quand le *Posten* put enfin tirer sa première bouffée :

« C'était si joli ici, avant la guerre ! Si tranquille... Ah ! si vous aviez vu ça... Vous ne devez pas vous amuser tous les jours dans ce coin perdu ? »

Tandis que l'Allemand répondait alternativement par des *Ja* ! et des *Nein* ! Roger Dumont prenait ses repères tout à loisir. Quand il en eut fini, on reprit le chemin du *Beauminet*. Constatant au retour que, tout à sa conversation avec « Charlemagne », le *Posten* négligeait de suivre le prétendu passage dans le champ de mines, « Pol » en déduisit que la pancarte agrémentée d'une tête de mort n'était là que pour décourager les indiscrets. Après avoir quitté ce bon bougre de la *Wehrmacht* avec force congratulations de part et d'autre, nos deux amis retrouvèrent M. et Mme Vennier, chez lesquels Chauveau eut la satisfaction de rencontrer quelques-uns de ses clients venus prendre un verre, et avec lesquels il parla affaires, se constituant de la sorte un alibi pour le cas où le besoin viendrait à s'en manifester.

Un risque mortel

Étant absent de Paris, je ne pris connaissance que le lundi 9 février au matin du rapport établi par « Pol » et qu'il s'agissait de transformer en un message chiffré aussi bref que possible pour éviter l'irruption des agents de la *Funkabwehr* en pleine émission, comme ç'avait été le cas à Saumur pour Bernard Anquetil : à l'époque, le chiffrement de nos messages utilisait la méthode de « double transposition » qui, répétant chaque lettre du texte en clair et y ajoutant des « lettres mortes » destinées à gêner le travail des décrypteurs ennemis, aboutissait à des messages codés d'une telle longueur que leur transmission constituait un risque mortel. En condensant notre texte au maximum, « Pol » et moi obtînmes le résultat suivant :

« N° 81 — Affaire Theuville — Stop — Le chemin part d'une plage de galets de trente-deux mètres entre hautes falaises et va au village de La Poterie en passant par Bruneval — Stop — Primo, plage et côte non minées. Secundo, deux mitrailleuses dans première maison près plage. Tertio, barbelés dix mètres épaisseur en bordure cette maison défendent entrée chemin. A cent mètres, puis cent mètres sur chemin, deux barbelés deux mètres épaisseur. Quarto, il y aurait deux postes mitrailleuses sur falaises de part et d'autre. Quinto, trente défenseurs sous ordre adjudant-chef remplacés toutes les trois semaines, trente-cinq à quarante ans — Stop — A suivre.



« N° 82 — Aucun armement spécial — Stop — Cinq dans la maison du secundo ci-dessus, vingt-cinq travaillant le jour aux abris et blockhaus pour batteries du cap Antifer et couchant le soir au restaurant Beauminet, dernière maison sur la droite et à cinq cents mètres de la plage juste avant route Saint-Jouin. Sexto, hommes à La Poterie même classe que ceux du quinto, logés dans école et mairie. Septimo, autant à Saint-Jouin. Aucune méfiance. Fin. »

Nous disposions d'une « vacation radio » avec Londres dans l'après-midi de ce 9 février. Les deux messages furent transmis par Robert Delattre, qui ne se priva pas, en se les voyant confier, de manifester sa mauvaise humeur : en comprenant les « lettres mortes » de rigueur ils totalisaient près de deux cents groupes de cinq lettres !

Dans l'attente du jour « J »

Huit jours plus tôt, en son bureau de l'*Air Ministry*[22], un *Air Marshal*[23] félicitait l'adjudant Cox qui, ingénieur radio-électricien « dans le civil », s'était porté volontaire auprès de la *Royal Air Force* pour une mission réputée « particulière et dangereuse ».

« Je ne puis vous dire de quoi il s'agit, déclara l'*Air Marshal*. Vous allez devoir apprendre à sauter en parachute, ce qui nécessite habituellement quelques semaines. Mais vous ne disposerez que de dix jours. »

Faisant claquer ses talons, Cox salua l'*Air Marshal*, exécuta un irréprochable demi-tour et sortit du bureau en compagnie d'un ange gardien en uniforme, ayant mission de veiller à ce qu'il fût dorénavant privé de tout contact avec le monde extérieur. On le fit se livrer dans un gymnase à des exercices de saut, puis il fut conduit à plonger dans le vide, en pleine nuit, d'un ballon captif, prouesse dont il n'apprécia que très médiocrement le côté sportif. Reconnu *O.K.* (apte) huit jours plus tard, il s'entendit déclarer qu'au cours d'une certaine opération en territoire ennemi, il aurait à met-

tre la main sur certaines pièces qui lui furent minutieusement décrites sans qu'on allât jusqu'à lui confier le parti qu'on comptait en tirer.

Les *paratroopers* ignoraient tout autant l'objectif du raid auquel les avait préparés un entraînement intensif. Une fois atteint son point de perfection, ils eurent à faire connaissance avec l'énervement de l'attente, qui risquait de les mettre en mauvaise condition physique : cela fit qu'on les surentraîna pour les occuper. Privés de toute visite comme de toute correspondance, ils se sentaient devenir enragés dans le camp où ils étaient étroitement gardés, tels des prisonniers de guerre.

La date fixée pour le jour « J » arriva sans apporter aucune modification. Il leur fut expliqué que le brouillard était trop dense, obligeant le report de l'opération à vingt-quatre heures, mais le jour d'après c'est le vent qui s'avisa de souffler trop fort.

De lui-même, Lord Mountbatten disait en sa qualité nouvelle de chef des *Combined Operations* :

« Je suis fait de trois parties, un tiers soldat, un tiers aviateur, un tiers marin », signifiant ainsi la nécessité de réunir trois conditions idéales qui ne se rencontrent toutes trois que rarement : un vent modéré, afin que le *paratrooper* ne se trouvât pas déporté du point où il devait atterrir ; une bonne visibilité, permettant à



Ci-contre : le Group Captain Charles Pickard commande l'escadrille d'avions « Whitley » qui transportera les « paratroopers » jusqu'à la côte normande.

l'avion qui le transporterait de repérer exactement ce point, et enfin une marée propice, par temps calme, pour faciliter l'approche au plus près du point choisi pour le rembarquement à la flottille d'accompagnement. Les jours passaient sans que le *forecast*[24] météorologique apparût satisfaisant.

Finalement laissés à eux-mêmes — car pousser davantage leur surentraînement eût risqué de produire chez eux une rupture psychologique —, les *paratroopers* traînaient leur désœu-

Ci-dessous : en Grande-Bretagne, les commandos multiplient les exercices. Ici, l'infanterie embarque dans une péniche à fond plat, et dont la partie avant se rabat.



Ci-dessous : la flottille des « landing-crafts » poursuit son entraînement.

vrement à l'intérieur des barbelés qui enserraient leur camp, mains dans les poches, écœurés de tout et d'eux-mêmes, sachant que les conditions alliant la lune (indispensable aux observateurs des avions pour repérer le point d'atterrissage) à la marée (non moins nécessaire pour permettre à la flottille d'accompagnement de serrer au plus près la côte défendue par l'ennemi) étaient sur le point d'expirer, ce qui entraînerait la remise de *Biting* au mois suivant. Un mois de plus à demeurer bouclés dans ce camp qui prenait l'allure d'une prison ? Tout, mais pas ça !

Alors que chacun en venait à désespérer, l'aube du vendredi 27 février se leva dans un ciel où brilla peu après un éclatant soleil qui fit scintiller une mer calme à souhait. Dans l'après-midi courut dans tout le camp une rumeur qui, confirmée sans tarder, fut saluée par un formidable hurrah : *The job's on tonight !*[25] fit-on savoir à ces hommes tous impatients d'en découdre avec le *Hun*[26].

« Land of my fathers »

Plus lente, la flottille fut la première à se mettre en route, escortée de destroyers, au milieu des acclamations poussées par les équipages des bâtiments demeurant au mouillage. Laissant derrière elle de longs sillages d'argent sous la lune qui se levait, la petite force navale partit vers l'aventure.

Pour leur part, les *paratroopers* se noircissaient la face, et jusqu'aux dents, afin de passer inaperçus dans la nuit, sans compter que l'adversaire ne manquerait pas d'être terrifié à la vue des démons transformés en nègres qui surgiraient soudain du noir en poussant de rauques cris de guerre. Les hommes du *Royal Fusiliers* et du *South Wales Borderers* en avaient fait autant, ce qui leur permit d'offrir à l'équipage du *mother-ship*[27] le régal d'une pantomime burlesque avant de le quitter quand, au large des rivages occupés par l'ennemi, l'ordre leur fut donné de descendre dans les *landing-crafts*[28] où ils se massèrent en un ordre parfait.

Au moment où, sous l'escorte des *M.T.B.*[29] et des chasseurs des *F.N.F.L.*[30], les péniches mirent leurs moteurs en marche, on entendit à bord du *mother-ship* une mélodie qui venait de la mer, murmurée à bouche fermée par les Gallois : c'était *Land of my fathers*[31], vieil air nostalgique empreint d'une tristesse mêlée d'espoir, chanté par ceux qui s'en allaient peut-être vers la mort. A bord du bateau-gigogne, qui mettait le cap vers l'Angleterre, ses paroles



Ci-dessus : Écossais et Anglais se retrouvent côte à côte pour améliorer leur tir sur une cible mouvante.

furent reprises à mi-voix par tout l'équipage. Dans le même temps, les *Whitley* de Charles Pickard s'apprêtaient à décoller, ayant à leur bord les *paratroopers* qui avaient pris soin de renforcer leur armement individuel par des grenades à main. Venant presque tous des *Highlands*[32], ils s'étaient dirigés au son de leurs cornemuses, à la lente et solennelle allure des *Guards*, qui semble une glissade, vers les avions où ils devaient prendre place, chaque section faisant un impeccable « à droite » devant l'appareil qui lui était désigné.

Quand celui que pilotait Pickard prit l'air, ses passagers entonnèrent leur chanson favorite : *Come, sit by my side if you love me*[33], après quoi l'adjudant Cox obtint un franc succès avec *The Rose of Tralee*[34], qu'il chanta en solo. Cela fait, sortant un jeu de cartes, des *paratroopers* entamèrent une partie de *pontoon*[35], qui s'arrêta net quand l'*Attention, please* ! lancé par Pickard dans l'*inter-com*[36], résonna dans la carlingue. Il fut suivi de l'avertissement : *You have still half an hour*[37] et, sortant des sacs de couchage où ils s'étaient glissés pour tenir leurs muscles au chaud, les *paratroopers* virent s'allumer la lampe rouge qui leur indiquait d'avoir à se tenir prêts à sauter tandis que résonnaient des coups sourds contre la coque de l'appareil : la *Flak* côtière venait d'ouvrir le feu contre les avions qui lui étaient signalés par le poste radar du *Presbytère*, où l'on ne se doutait guère de la visite qui allait lui être rendue à bref délai. L'appareil qui transportait la section du lieutenant Peter Young oscilla violemment sous l'impulsion du pilote qui se dérobait au filet des balles traçantes qu'il voyait monter vers lui. Voyant s'allumer la lampe verte, le lieutenant prit longuement son souffle et se laissa tomber dans le vide, voyant monter vers lui le sol couvert d'une épaisse couche de neige qui brillait sous la lune et qui amortit sa chute.

« Mon sergent McKenzie arrivait avec les autres et nous courûmes nous abriter derrière une haie, se rappela-t-il. Depuis que notre avion était passé, les Allemands avaient cessé de nous tirer dessus. Chacun poussa le cran de sûreté de son *Tommy-gun* et sortit ses grenades... »

Réveillés par le tir des canons et les rafales de mitrailleuses lourdes, M. et Mme Vennier ouvrirent toute grande la fenêtre de leur chambre, au premier étage du *Beauminet*. En voyant descendre du ciel clair et glacé un grand nombre de parachutes qui se posaient mollement sur les falaises situées au nord et au sud de leur établissement, ils eurent la même pensée : l'heure du débarquement libérateur, tant attendu, avait-elle sonné ?

Ci-contre : l' « Evening Standard » quotidien londonien du soir, célèbre, à la une, le succès du raid effectué sur Bruneval dans la nuit du 27 au 28 février 1942.







No. 36,654 LONDON, SATURDAY, FEBRUARY 28, 1942 ONE PENNY

British Paratroops, Followed Up by Infantry, Wreck the Nazis Radio "Eyes" Across Channel

ARMY, NAVY & RAF RAID N. FRANCE IN THE DARK

"It Was to Schedule and Very Successful"



"Parachutists first . . . later infantry . . . Navy are bringing them back."

In a combined operation, joint forces of the Royal Navy, of the Army and of the R.A.F. successfully attacked an important radio location post on the north coast of France

COAL TO BE RATIONED ON MONDAY

Evening Standard Reporter

Coal will be rationed in London on Monday.

You will be restricted to a total of six cwt. for the six weeks beginning on that day—one cwt. a week—if you live in the London Civil Defence Region, which is approximately the same as the Metropolitan Police area.

This comprises the City of London, the 28 Metropolitan boroughs, the county boroughs of Croydon, East and West Ham, the County of Middlesex, and parts of Hertfordshire, Essex, Kent and Surrey.

You will not be supplied with coal during the next six weeks if you have more than half a ton already in stock on Monday. The order will not apply to boiler oil or coke.

700 STRIKE AT SMITHFIELD

JAP INVASION FLEET FLEES FROM JAVA



THE BIGGEST NAVAL BATTLE OF THE

Ci-dessous : exposée à l'« Imperial War Museum » de Londres, cette toile évoque l'opération « Biting » vue de la mer par un membre de la flottille destinée au rembarquement des « paratroopers ».

L'assaut

A quelques centaines de mètres devant lui, le lieutenant Peter Young distinguait la masse sombre du *Presbytère* vers lequel fonçaient les hommes du *Major* Frost qui, lançant un coup de sifflet, se jeta à l'intérieur avec quatre des siens, hurlant à tout hasard : *Hände hoch*[38] ! Seul à se trouver sur les lieux, un Allemand se montra en haut de l'escalier et commit l'erreur d'esquisser un geste de défense qui lui valut d'être aussitôt abattu sur place. Au bruit d'explosions qui retentissaient dans le voisinage, Frost se dit qu'elles venaient du groupe Vernon, occupé à faire sauter l'installation radar. Laissant sur place ses hommes pour interdire l'accès de la villa, il prit le pas de course avec son ordonnance sur ses talons : l'ennemi qu'il s'attendait à trouver au *Presbytère* était ailleurs, ce qui risquait de fausser les plans.

Ouvrant une brèche dans un réseau de barbelés, Peter Young avait emmené sa section vers l'objectif qui lui était assigné :

« Nous n'entendions aucun bruit, l'ennemi ayant probablement cru que notre avion faisait partie d'un groupe chargé d'une mission éloignée. J'avais trois des miens à ma droite, et McKenzie à ma gauche. Soudain, à cent mètres devant nous, apparurent les installations de la *radio-location*, gardée par un petit groupe de silhouettes casquées. Immobiles, les *Huns* se tenaient assis, regardant devant eux. Je perçus des déclics tout autour de moi : mes hommes libéraient le cran de sûreté de leurs *Tommy-guns*. Retirant la goupille de ma grenade, je levai le mien et leur dis tout bas : « Ne tirez pas ! Attendez ! », en continuant à avancer très lentement. Les *Huns* n'avaient pas bougé, semblables à des fantômes immobiles. On aurait pu croire qu'ils avaient pris racine dans la terre quand, tout à coup, une voix cria en allemand, une voix pleine de terreur, suivie d'un tir d'armes individuelles. Des balles passèrent en sifflant au-dessus de nous et, braillant : « A la grenade ! » je balançai la mienne. Dans un éclair terrible, treize grenades éclatèrent en même temps. Une mitrailleuse sauta en l'air. L'Allemand qui avait crié était mort, avec les autres : on les avait effacés comme avec une gomme. Je me rappelle avoir grogné : « En avant ! » et l'on s'est tous mis à courir sans cesser de tirer. Le sergent McKenzie jurait en gallois et les trois hommes qui galopaient à ma droite n'en pouvaient plus de gueuler. Après ça, on s'est mis à la chasse des *Huns*, les faisant sortir de leurs caves, de leurs tranchées, de leurs chambres, à coups de grenades à main ou de *Tommy-guns*, avec nos pistolets, avec nos couteaux... La plupart furent tués, mais quelques-uns parvinrent à s'enfuir, dont un qui, filant droit devant lui, tomba dans le vide tandis que je le poursuivais. S'étant raccroché à une aspérité de la falaise, il me dit qu'il voulait se rendre et je crois n'avoir rien vu de plus drôle que cet Allemand qui, suspendu au-dessus de

Ci-dessous : parachutistes et marins se retrouvent au coude à coude sur les bateaux pour le retour en Angleterre.





Ci-dessus : en s'éloignant de la côte française, les « paratroopers » font le bilan de l'opération : un tué, sept blessés, sept disparus.

la mer, essayait de lever les mains tout en continuant à s'accrocher. Nous en avions fini avec le poste de *radio-location* et le tour des sapeurs était venu. »
Avant de faire agir ses hommes, le lieutenant Vernon laissa l'adjudant Cox opérer, puis suivirent les explosions qui furent entendues par le *Major* Frost. Mais les minutes s'égrenaient et l'ennemi commençait à se ressaisir.

Maintenant, de seconde en seconde...

Au voisinage du *Presbytère* était une ferme où une mitrailleuse entra en action, tuant l'un de ceux que Frost avait laissés de garde à la villa, ce qui le décida à unir sans plus attendre son groupe à celui de Young, avec les sapeurs qu'il ramassa au passage. Le tir d'une deuxième mitrailleuse fracassa les instruments que Cox tenait serrés contre sa poitrine, lui sauvant ainsi la vie. Il laissa échapper un solide juron, mais n'en lâcha pas les morceaux. Dans le lointain, les phares de trois voitures illuminèrent le ciel et Frost en déduisit que des véhicules blindés se dirigeaient vers le lieu de combat. Amorçant son mouvement de repli, il se dirigea vers la casemate allemande située sur le contrefort de la falaise, au point où elle descend en pente raide vers la plage, espérant la trouver inoccupée. Comme il en approchait, une voix partant du chemin qui mène à la plage le héla, criant : *The boats are here! Everything is all right*[39] ! Elle reprit après un silence : *Come on*[40] !
Frost s'y serait peut-être laissé prendre si, mise en position sur la falaise d'en face, une mitrailleuse ne s'était avisée d'ouvrir le feu contre lui, blessant deux *private*[41] et le sergent-chef Streacham qui fut atteint de plusieurs balles, dont trois dans le ventre[42]. Disposant ses hommes devant la casemate, qui était effectivement déserte, Frost prit ses dispositions pour se défendre contre toute attaque venant de la terre. Pour une raison restée inexpliquée, près de la moitié des hommes du groupe Ross s'était égaillée à quelque quatre kilomètres de la zone fixée pour leur rassemblement, privant ainsi son chef de l'effectif qu'il lui fallait pour se rendre maître de la plage et de ses abords. L'heure limite fixée pour l'exécution du raid était dépassée et le danger allait croître de seconde en seconde, aussi bien pour les *paratroopers* que pour les *landing-crafts* qui attendaient le signal convenu pour se diriger vers la plage afin de procéder au rembarquement. Il en allait de même pour la flottille d'escorte, qui se tenait un peu en arrière. A ce moment précis, deux torpilleurs allemands qu'escortaient deux *E-Boote* passèrent au large, à moins d'un mille, découpant sinistrement leurs silhouettes sur le clair de lune... La haute masse des falaises qui projetait leur ombre sur la mer fit que l'ennemi ignora la présence d'une proie dont il aurait eu facilement raison, et tout laisse

à penser que le *Commander* Cook poussa un long soupir de soulagement en le voyant s'éloigner.
Se trouvant à contre-pente de la falaise nord, Frost ne sut rien de cette alerte. Avant de faire appel au renfort des *landing-crafts*, il se disposait à envoyer dix de ses hommes à Ross quand il perçut des clameurs sauvages qui venaient de l'autre côté du ravin. Elles étaient poussées par les *Seaforth Highlanders* qui, largués loin du point prévu pour leur atterrissage accouraient tout haletants, se ruant vers la plage, en hurlant leur cri de guerre : *Cabar Feidh*[43] !
Dans cette partie finale, dont dépendait le succès de toute l'affaire, le sous-lieutenant Charteris prit une part décisive que vint récompenser la *Military Cross*. En moins de dix minutes, il enleva la villa *Stella Maris*, tuant au couteau ses défenseurs ou les déchiquetant à la grenade, mettant ainsi l'accès de la plage de Bruneval à la disposition des *paratroopers*. Ses hommes capturèrent un Allemand dans la petite cabane qui abritait le téléphone reliant le blockhaus au commandant des troupes stationnées à quelque distance.
« Le *Major* était très nerveux, confia-t-il par la suite à l'officier qui l'interrogea. Il n'arrêtait pas de m'injurier sous le prétexte que je faisais trop de bruit. J'avais beau lui expliquer que des grenades éclataient tout à côté, il ne m'écoutait pas. »
Un autre Allemand fut trouvé blessé dans une casemate de la falaise sud[44], ce qui, avec le soldat que Peter Young avait remonté du vide, portait à trois le nombre des prisonniers. Nombreux, d'autres *Huns* gisaient sans vie aux alentours du *Presbytère*, dans les tranchées, les abris souterrains, la villa *Stella Maris* ou encore sous le monceau de ferraille qui marquait l'emplacement de la station *Freya*. En dépit du retard infligé au *timing* par l'erreur de parachutage commise au détriment du groupe Ross, le raid n'avait que légèrement dépassé son délai d'exécution, fixé à deux heures par Lord Mountbatten. A 2 h 35, le signal convenu avec la flottille fut émis ; les *landing-crafts* n'eurent que peu d'encablures à couvrir pour atteindre la plage de galets, toute baignée de lune entre les parois obscures des falaises. Sous un feu roulant qui partait du sommet de la plus haute, l'embarquement des *paratroopers* commença, priorité étant donnée à l'adjudant Cox, toujours porteur des pièces prélevées sur le poste radar, puis aux blessés, aux prisonniers et aux sapeurs. Répliquant aux rafales des mitrailleuses lourdes allemandes, le tir des canons *Bofors*[45] fit un tel vacarme que les époux Vennier s'exclamèrent ; « Cette fois, c'est sûrement le débarquement ! », tandis que l'officier de la *Royal Navy* qui dirigeait les opérations fut contraint d'employer un porte-voix pour faire entendre ses ordres.
« Sauf huit, tous nos hommes étaient là, a dit le *Major* Frost. De ceux que nous laissions derrière nous, un seul était mort, sept autres n'ayant pu atteindre à temps la plage. Au total, nos pertes furent d'un tué, de sept disparus, et de sept blessés à ramener en Angleterre. »

Quand la flottille s'éloigna de la côte française, les *paratroopers* distinguèrent sur celle-ci une longue chenille lumineuse qui avançait vers la mer : il s'agissait des blindés dont nos rapports avaient signalé l'existence dans le voisinage. Ils s'apprêtaient, un peu tard, à leur livrer bataille.

Pour un agent du « Renseignement »...

Le beau temps qui, en cette nuit du vendredi 27 au samedi 28 février 1942, permit de mener à bien l'opération *Biting*, avait également favorisé l'opération *Julie*, par deux fois reportée et que je m'attendais à voir remise au mois de mars. Pendant que se déroulait le raid, je prenais place dans l'avion *Lysander* qui venait de

Ci-dessous : les hommes des « Opérations combinées » ramènent des prisonniers allemands en Angleterre.



se poser sur la neige étincelante d'une clairière située près de Saint-Saëns, à quatre-vingts kilomètres à l'est de Bruneval. Le lendemain après-midi, un officier de *M.I.6* mit sous mes yeux l'exemplaire à l'encre encore humide du quotidien *The Evening Standard* qu'il venait d'acheter dans une rue de Londres ; sur sa première page s'étalait ce titre en lettres grasses : BRITISH PARATROOPS, FOLLOWED UP BY INFANTRY, WRECK THE NAZIS RADIO « EYES » ACROSS CHANNEL. ARMY, NAVY AND RAF RAID N. FRANCE IN THE DARK[46].

L'article qui suivait commençait par ces mots : « L'histoire de notre raid sur la côte française constitue la plus réconfortante nouvelle que nous ayons reçue depuis longtemps. Nous en avions besoin... »

Cette nouvelle venait à point pour effacer l'humiliation infligée quinze jours plus tôt à la fierté britannique par le *Scharnhorst*, le *Gneisenau* et le *Prinz Eugen* ; elle adoucissait la profonde amertume ressentie trois jours après par tout un peuple à la suite de ce que M. Churchill allait qualifier du « plus grand désastre subi au cours de son histoire », je veux dire la capitulation, entre les mains des Japonais, de la garnison de Singapour, ce « Gibraltar de l'Extrême-Orient », forte de 72 000 hommes. Chez l'ennemi, la réaction ne fut pas moins vive : Lord Mountbatten m'a montré la lettre qui lui fut adressée après la guerre par le général Kurt Student, dont les forces aéroportées s'illustrèrent le 10 mai 1940, premier jour de l'offensive de la *Wehrmacht* à l'Ouest, par la prise du fort belge d'Eben-Emael : orfèvre en la matière, Student exprimait son admiration pour la façon dont avait été préparé et mis à exécution le raid sur Bruneval, et révélait que son écho était allé jusqu'au quartier général d'Hitler en Prusse-Orientale, suscitant sa colère et ses plus vives inquiétudes sur la vulnérabilité des défenses allemandes de la Manche.

Tout cela, pour un agent du « Renseignement », représentait la plus belle récompense qu'il pût oser espérer. Dans ce cas particulier, le mérite en revenait à mes camarades Roger Hérissé, Charles Chauveau, et surtout Roger Dumont. Je fis donc transmettre par radio dès le lendemain ce message :

« Pour Pol — Stop — Félicitations pour succès Bruneval qui a permis détruire important

Ci-dessus : rassemblée à Bruneval, le 30 mars 1947, la foule des anciens résistants face à la falaise sur laquelle était installé le radar allemand, objectif du raid du 27 au 28 février 1942.

matériel allemand en capturant et tuant nombreux Boches. »
Combien de fois me suis-je reproché d'avoir cédé au désir de procurer cette satisfaction à mon ami!
Trois jours après mon retour à Paris, Roger Dumont fut arrêté, le 1er avril 1942, pour une cause fortuite n'ayant aucun lien avec l'opération *Biting*. Aucune charge particulière ne pesait sur lui et tout nous faisait espérer sa prochaine libération quand, le 17 mai suivant, mon opérateur Robert Delattre tomba à son tour aux mains du *Sicherheitsdienst*, au lendemain d'une opération de parachutage qu'il venait de diriger dans l'Aisne. Affreusement brutalisé au cours de ses interrogatoires, il révéla la clef du code que j'avais utilisé pour adresser de Londres mes félicitations à Roger Dumont, sachant que je ne m'en servais plus depuis son arrestation, mais oubliant que la *Funkabwekr* enregistrait soigneusement tous les messages captés par son écoute : c'est ainsi que l'ennemi apprit que « Pol » — dont le pseudonyme lui était connu — avait joué un rôle de premier plan dans le raid sur Bruneval.
Condamné à mort, il fut fusillé le 13 mai 1943 au Mont-Valérien, en même temps que notre camarade André Cholet et dix autres des nôtres, arrêtés du fait d'une grave imprudence commise à la veille de mon retour en France. Par une tragique coïncidence, Robert Delattre expirait ce même 13 mai à la prison de Fresnes, des suites des tortures qui lui avaient été infligées.
Lord Mountbatten m'a révélé qu'au lendemain de l'opération *Biting*, il s'était rendu au 4, *Carlton Gardens* pour y voir le général de Gaulle. « J'allai le remercier des renseignements d'une inestimable valeur qui nous avaient été fournis par le réseau *Confrérie Notre-Dame*, m'a-t-il déclaré. Ce raid eut jusqu'à la fin de la guerre une immense portée : d'une part, il permit à nos savants de brouiller jusqu'au bout le radar allemand[47] et, d'autre part, les leçons que nous en tirâmes furent pour nous des plus précieuses, démontrant la valeur de la coopération que la Résistance française, agissant sur le terrain, pouvait nous apporter dans la réussite du débarquement qui libérerait un jour l'Europe. »

---

1. La Vénus nordique.
2. Nom de la ville bavaroise où, le 23 mai 1165, l'empereur Frédéric Ier Barberousse rallia les ambassadeurs du roi Henri II d'Angleterre à l'antipape Pascal III, et jura devant la Diète de ne jamais se rallier au pape Alexandre III, imposant le même serment aux princes allemands et au clergé de l'Empire. En français : Wurtzbourg
3. L'extension prise par mon réseau avait incité mon chef, le capitaine « Passy », en accord avec *M.I.6*, à me convoquer à Londres pour examiner avec moi les mesures propres à assurer le fonctionnement de la *Confrérie Notre-Dame*. A cet effet, une opération aérienne d'atterrissage clandestin, qui devait d'abord se dérouler aux environs de Thouars, avait été prévue sous le nom de « Julie » pour la fin décembre, mais s'était trouvée empêchée par le mauvais temps. Survenues peu après, des arrestations dans cette zone nous firent choisir un nouveau terrain près de Saint-Saëns, non loin de Rouen, mais les conditions atmosphériques défavorables obligèrent à reporter « Julie » à la période lunaire de février.
4. Capitaine de vaisseau.
5. Chef d'état-major général de la Marine.
6. Amiral de la Flotte, dignité suprême qui n'est attribuée qu'à titre unique du vivant de son possesseur.
7. Réalisé dans la nuit du 22 au 23 avril 1918, avec une audace extrême, ce raid eut pour effet de bloquer cette base navale belge, utilisée par les sous-marins allemands.
8. C'était le mot employé par les Alliées pour désigner le débarquement sur le continent qui, en cet automne 1941, appartenait au domaine du rêve.
9. Aéroportées.
10. Combat au corps à corps.
11. Soldat parachutiste.
12. Mitraillette, ainsi appelée par allusion à « Tommy Atkins », nom qui qualifie l'homme de troupe de l'armée britannique.
13. Tubes métalliques également dénommés *containers*.
14. Commandant.
15. Du nom de Richard Cameron, irréductible opposant des Stuart.
16. 1 m 83.
17. Capitaine de frégate.
18. La « Forteresse Europe », selon la propagande nazie.
19. « Frontaliers des Galles du Sud. »
20. Attestation.
21. Sentinelle.
22. Ministère de l'Air britannique.
23. Général de la *Royal Air Force*, commandant une escadre aérienne.
24. Le bulletin des prévisions météorologiques.
25. « Le boulot est pour cette nuit. »
26. Quand nous disions « Boches », les Britanniques disaient « Huns ».
27. Navire-gigogne de ravitaillement, transportant les péniches de débarquement destinées à être mises à l'eau au moment opportun.
28. Les péniches, à avant réversible.
29. *Motor Torpedo Boats* : vedettes rapides lance-torpilles.
30. Sigle des *Forces navales françaises libres*.
31. « Le pays de mes pères. »
32. Les hauts plateaux de la région septentrionale de l'Écosse.
33. « Viens, et assieds-toi près de moi si tu m'aimes. »
34. Tralee est une ville de l'Eire irlandaise, dans le comté de Kerry.
35. Notre « vingt-et-un ».
36. Téléphone intérieur permettant au pilote de donner ses instructions.
37. « Vous avez encore une demi-heure. »
38. « Hauts les mains! »
39. « Les bateaux sont là! Tout va bien! »
40. « Amenez-vous! »
41. Simples soldats.
42. Ramené en Angleterre, il survécut à ses blessures et, sitôt remis sur pied, reprit sa place aux *Combined Operations*.
43. En gaélique : « Cornes de cerf! »
44. C'est sur la plate-forme de cette casemate que, le 30 mars 1947, devant une foule d'authentiques combattants de l'ombre et en présence de *Sir* Duff Cooper, ambassadeur de Grande-Bretagne, qu'accompagnait le général Vanier, ambassadeur du Canada, le général de Gaulle scella une plaque commémorant le raid.
45. Canon à tir rapide, de fabrication suédoise.
46. « Les troupes britanniques aéroportées, suivies de l'infanterie, détruisent « l'œil » radio des nazis de l'autre côté de la Manche. L'armée, la marine et la *R.A.F.* accomplissent en pleine nuit un raid dans le Nord de la France. »
47. Les éléments des pièces prélevées par l'adjudant Cox permirent aux savants britanniques d'imaginer un système de brouillage qui reçut le nom de code de *Window* (« Fenêtre »). Impressionnées radioélectriquement selon la fréquence *Freya*, de fines lamelles de papier métallisé étaient larguées par myriades, à intervalles réguliers, dans la zone qui allait faire l'objet d'une attaque aérienne, faisant apparaître sur les écrans radar allemands une infinité de points lumineux qui masquaient ceux qu'imprimaient le passage des bombardiers.



Ci-dessus : le général de Gaulle scellant la plaque commémorative, aujourd'hui incluse dans le monument inauguré le 22 juin 1975 par Lord Mountbatten.



« L'intoxe »

Ci-dessus : le « cheval de Troie », expression passée dans le langage courant, désigne un procédé consistant à s'introduire chez l'ennemi par la ruse.

Tableau de Monsu Desiderio (collection Galerie Gaubert).

Des neuf cités qui se réclamèrent du nom de Troie, celle du roi Priam fut la plus forte et la plus riche : mettant à profit sa situation stratégique entre la Scamandre et le Simoïs, elle prélevait un lourd droit de péage sur les marchandises exportées à destination du monde hellénique par la Cappadoce, la Mésopotamie, la Crimée et le Caucase, accumulant à l'intérieur de ses murailles des trésors qui éveillèrent la convoitise des Grecs. Voyant dans la guerre le moyen de s'en emparer comme d'abolir les taxes qui leur étaient imposées, ils firent d'Agamemnon leur commandant en chef, mais se heurtèrent à des défenses qu'ils ne purent réduire, demeurant campés sur le rivage jusqu'au jour où le rusé Ulysse imagina un stratagème :

« Je te suggère, dit-il à Agamemnon, de faire construire un grand, un très grand cheval de bois qui sera monté sur roues.

— Pour en tirer quoi ? s'étonna l'époux de Clytemnestre, sœur de cette « belle Hélène » dont la légende veut qu'elle fût à l'origine du conflit pour avoir été arrachée par Pâris, fils de Priam, aux bras de Ménélas, roi de Sparte.

— Afin de dissimuler dans ses flancs un petit lot de nos plus vaillants Achéens.

— Dans quel but ?

— Cela fait, tu feindras de renoncer au siège de cette ville réputée imprenable, dont les défenseurs te verront rembarquer sur les vaisseaux qui t'ont amené jusqu'ici.

— Renoncer ? Tu es fou, Ulysse !

— Tu n'en auras que donné l'apparence, puisque ce cheval restera derrière toi.

— Ensuite ?

— Avec les Thraces qui les soutiennent, les Troyens croiront qu'il s'agissait là d'une machine faite pour faciliter l'escalade de leurs remparts, et s'empresseront de la faire entrer dans leur ville à titre de trophée.

— Et après ?

— La nuit venue, les Achéens en sortiront et ouvriront toutes grandes les portes que tu n'as pu forcer afin de te livrer passage après que tu auras fait demi-tour en mer. »

L'idée plut à Agamemnon, qui la mit à profit. Les Troyennes en surent quelque chose quand, avant même d'avoir droit au « repos du guerrier », les Grecs leur firent sentir d'impérieuse manière qu'ils étaient devenus maîtres en la place, ayant entre-temps exterminé les mâles, Priam gisant égorgé au pied de ses autels élevés à des dieux demeurés sourds à ses supplications. Après avoir entassé or, bronze, fer et autres richesses, les Achéens mirent le feu à la ville, qui se consuma de si parfaite manière qu'il fallut attendre jusqu'aux découvertes archéologiques des Allemands Schliemann et Dörpfeld, environ nos années 1873-1893, pour admettre que la Troie de Priam, de Pâris, d'Hector, d'Agamemnon, de Ménélas, d'Achille, des deux Ajax, de Nestor et d'Ulysse n'était pas une légende.

Son siège avait duré dix ans ; devenue vassale, la Troade fut mise au pas par les Achéens, cependant qu'Hélène réintégrait Sparte, avec pour destin d'être pendue à Rhodes où elle se retira après le décès d'un Ménélas qui ne lui avait gardé nulle rancune.



Ci-contre : Hitler s'était laissé surprendre par le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord. Ici, le défilé de la victoire à Tunis, le 12 mai 1943.

Après le cheval, la « Force A »

L'expression « cheval de Troie » est aujourd'hui passée dans la langue, avec la signification d'un procédé qui consiste à s'introduire dans une place ennemie par l'usage de la ruse mais, en la circonstance, à quoi eussent servi les Achéens que le cheval recelait dans ses flancs si Agamemnon n'avait été jusqu'au bout de la manœuvre proposée par Ulysse en paraissant renoncer au siège ? Sans le savoir, le conjoint de Pénélope — dont les mauvaises langues insinuent qu'elle ne demeura pas insensible aux pressantes avances de ses prétendants bien que sa célèbre tapisserie fût de nuit en nuit défaite pour être chaque jour recommencée — avait inventé ce que les services secrets dénomment « intoxe ». Dans leur jargon, le mot définit la tactique qui consiste à abuser l'ennemi par de fausses informations ou des démonstrations propres à l'induire en erreur sur les mesures que l'on s'apprête réellement à prendre, ou sur les ressources dont on dispose. C'est là un des aspects (utilisé à l'envers) du « Renseignement », et les Britanniques me semblent avoir emporté la palme sur ce terrain lors de la Seconde Guerre mondiale.
Combattant chevronné de la lutte engagée dans le Sud-Afrique contre les Boers, le général Archibald Percival Wavell perdit un œil à Ypres en 1916, avant d'aller se battre du côté de la Palestine sous les ordres du général Allenby, saisissant au cours de ses pérégrinations le parti que l'on peut tirer d'un bluff susceptible d'égarer l'adversaire. Nommé en juillet 1939 à la tête du maigre corps expéditionnaire détaché au Moyen-Orient par l'état-major impérial, il se trouva mis en situation délicate du jour où Mussolini décida de s'approprier au rabais les lauriers de la gloire, ayant face à lui l'armée du maréchal Rodolfo Graziani, massée en Cyrénaïque et, au sud, celle du duc d'Aoste, qui occupait l'Éthiopie. « Mélange de braconnier, de fusilier et de cambrioleur », comme il se définissait lui-même, Wavell savait qu'on peut se tirer d'une situation apparemment désespérée si l'on utilise les procédés qu'il faut pour bluffer l'adversaire.
En conséquence, il forgea de toutes pièces, en son quartier général du Caire, le mythe d'une certaine « Force A » dont, par des moyens appropriés, il s'employa à faire accroire la prétendue existence à ses agresseurs en puissance, qui mordirent l'un et l'autre à l'hameçon et jugèrent prudent de se tenir cois.
Quand il eut reçu de Londres les renforts qu'il fallait, Wavell chassa Graziani de la Cyrénaïque[1] et Amédée de Savoie de l'Éthiopie.

L'opération « Heartbroken »

En dépit des renseignements que lui fit parvenir Mohammed V ben Youssef, sultan du Maroc, lequel jouait la carte du Troisième Reich contre la tutelle française, Hitler se laissa surprendre par le débarquement anglo-américain du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord, et ne put en contrarier le succès par les renforts aériens qu'il envoya en Tunisie. De toute évidence, le prochain objectif des Alliés ne pouvait manquer d'être la Sicile, où il prit ses mesures en conséquence. Cet objectif supposait une opération amphibie qui, pour mettre de son côté le plus grand nombre de chances possible, devait bénéficier de l'effet de surprise. L'ennemi se tenant sur ses gardes, comment se l'assurer ?

Il se trouva quelqu'un dans les bureaux londoniens du *Secret Service* pour émettre l'idée que l'élément de surprise serait sauvegardé si cet ennemi se mettait dans la tête que le débarquement se ferait en Sardaigne, et non en Sicile.
« Mais par quel moyen pourrait-on l'en convaincre? lui fut-il opposé.
— En lui faisant parvenir de faux documents secrets!
— Et par quelles voies, s'il vous plaît?
— Les *Huns*, dont nous savons qu'ils disposent à Gibraltar d'agents mis en place par l'*Abwehr*, n'ignorent pas que notre trafic aérien avec Alger comporte une escale au *Rock*. On pourrait leur laisser croire que, non loin des côtes d'Espagne, un de nos avions s'est abîmé en mer, ayant à son bord un courrier dont l'*attaché-case* contiendrait les documents en question... »
Le stratagème parut ingénieux au *Rt H.*[2] Ewen E.S. Montagu, conseiller juridique de la Couronne. Officier du cadre de réserve de la *Royal Navy*, mobilisé à la déclaration de guerre, il avait été affecté au « Renseignement ». Voyant en Lord Mountbatten, chef des *Combined Operations*, l'homme qualifié pour mener à bien l'entreprise, il lui en toucha un mot et reçut l'assurance de son plein concours. Étant admis que nul officier ayant à transporter des documents ultra-secrets ne se séparait de la mallette, fermée à clef et reliée à sa personne par une chaînette, il s'agissait de déterminer qui jouerait le rôle du cadavre d'un homme mort par immersion, après avoir résolu une première difficulté : un noyé a les poumons pleins d'eau.

« Notre cadavre aura les poumons intacts, fit remarquer l'un des participants à la discussion, puisqu'ils ne respireront plus quand on le jettera dans la mer. Imaginons le *Hun*, qu'il importe de leurrer, assez malin pour faire pratiquer une autopsie qui fera découvrir la fraude : non seulement notre combinaison sera par terre mais, par un effet de boomerang, elle se retournera contre nous. Comprenant que nous avons cherché à lui faire croire que l'*invasion* se fera ailleurs qu'en Sicile, l'ennemi en déduira que c'est là où elle se produira. »
Consulté, un médecin attaché aux *Combined Operations* fit savoir que la mort par pneumonie emplissait les poumons d'un liquide séreux qui pourrait faire l'affaire et découvrit dans un hôpital le sujet qu'il fallait, un Anglais d'une trentaine d'années qui venait de décéder des suites de cette maladie.
Informée que son corps rendrait au gouvernement de Sa Majesté un service de toute première importance, sa famille permit qu'on en disposât, sous réserve que son identité ne serait jamais révélée. L'assurance lui en fut donnée.
A ce cadavre, qui restera anonyme, fut attribuée l'identité d'un supposé « William Martin », promu d'emblée au grade de capitaine des *Royal Marines*[3] et faisant fonction de *Major* aux *Combined Operations*, selon la mention portée sur sa *Naval Identity Card* qui le faisait naître en 1907 à Cardiff, lui conférant ainsi un âge correspondant à son physique, le tout étant nanti d'un *Pass*[4] délivré par les *C.O. Headquarters*[5], installés à Londres dans un immeuble de *Richmond Terrace*, et dont la validité expirait

Ci-dessous : « Pamela est vraiment très attirante ». Une jeune et jolie secrétaire prête son écriture à un personnage inventé de toutes pièces.



le 31 mars 1943. Restait à agrafer l'indispensable photo : le regard du mort, auquel on ouvrit préalablement les yeux, apparaissait trop fixe et on allait se résigner à réveiller le chagrin de ses parents en leur en demandant une qui datât de son vivant quand on découvrit qu'un jeune officier des « Opérations combinées » présentait des traits de ressemblance suffisants avec le faux « William Martin ». Un cachet apposé *ad hoc* corrigea les discordances, déjà effacées en partie par un avenant sourire.

La carte d'identité ne pouvant suffire à conférer une réalité concrète au futur « chargé de mission », on pensa qu'une idylle correspondant à son âge viendrait heureusement corser sa personnalité. A cette fin, une jolie secrétaire des *C.O.* écrivit de sa main deux tendres lettres à son adresse, qu'elle signa « Pam »[6] et qui furent glissées dans le portefeuille — qu'on eut soin de choisir un peu fatigué — destiné à l'une des poches du *battle-dress* dont, au moment qu'il faudrait, serait revêtu le mort anonyme qui, pour l'instant, reposait dans une chambre froide.

Quel nom de code allait-on donner à cette opération hors série? On s'arrêta à *Heartbroken*[7] pour signifier la peine que la charmante « Pam » ne pourrait manquer d'éprouver à l'annonce que l'élu de son cœur s'était englouti dans les eaux de la Méditerranée. Que ferait-elle de la bague qu'il n'aurait pu manquer de lui offrir? On en vint à faire établir par un joaillier londonien une facture qu'on fourra dans une autre poche du *battle-dress* avec une lettre de la banque signalant à son client que son montant, payé par chèque, avait fait passer son compte au rouge et le priant courtoisement de bien vouloir régulariser ce découvert.

A chacun de mes départs vers la France j'avais à m'assurer que je n'emportais nul papier ou objet susceptible de révéler à « l'occupant » que j'arrivais d'Angleterre. Cette précaution fut inversée en la circonstance et l'on s'efforça tout au contraire de garnir les poches de « William Martin » de *shillings* et de *pence*, plus un paquet de cigarettes, une boîte d'allumettes authentiquement britanniques, et un ou deux tickets d'autobus qu'on a tendance à garder sur soi (tandis que ceux du *tube*[8] sont réclamés à la sortie), bref, de tout ce qui pouvait prouver son récent départ de Londres.

Contemplant la photo de la supposée « Pamela » avant de la joindre à ses deux lettres, un officier soupira : « Elle est vraiment attirante... Si j'avait été ce Martin, je l'aurais sûrement emmenée au théâtre avant mon départ! » Cette réflexion parut astucieuse, et le contenu des poches se compléta des souches de deux billets achetés au guichet du *Prince of Wales Theatre*, où triomphait alors une comédie musicale, qu'on ferait timbrer de la date qu'il fallait.

Les projets ayant été ainsi mis au point, il restait à se procurer l'essentiel, autrement dit les documents d'apparence authentique destinés à duper l'ennemi, plus l'autorisation de tenter l'opération qui dépendait du Premier ministre en personne. Romantique et aventureux par nature, M. Churchill y souscrivit avec enthousiasme mais souligna que, premier intéressé à la réussite du débarquement en Sicile, le général Eisenhower, commandant en chef les forces alliées d'Afrique du Nord, devait être consulté. D'un esprit plus réfléchi, « Ike » pesa soigneusement le pour et le contre avant de se décider à donner son accord.



Ci-dessus : la sécurité des agents repose sur un certain nombre de consignes à respecter à la lettre. Le moindre papier oublié dans une poche peut être fatal pour tout un réseau.

Ci-dessus : « l'intoxe » se poursuit par une lettre adressée à l'amiral Andrew Cunningham (au premier plan).

Des faussaires hautement honorables

On passa aussitôt à la fabrication des faux, étant entendu qu'ils présenteraient toutes les garanties d'authenticité, à commencer par leur signature.

Après avoir dicté une lettre à l'adresse de l'amiral Andrew Browne Cunningham, commandant en chef les forces navales d'Afrique du Nord, pour recommander à son meilleur accueil le *Major* William Martin, Lord Mountbatten ajouta de sa main en post-scriptum :

« Quand vous me le renverrez, pourrais-je vous prier de lui confier à mon intention quelques boîtes de sardines? Ici, on ne peut en avoir qu'avec des coupons[9]. »

Par cette demande insolite, le chef des « Opérations combinées » espérait faire dresser l'oreille à l'Allemand qui prendrait connaissance de sa lettre : si la *sardina pilchardus* se dit en anglais « sardine » quand elle est conditionnée, *Sardinia* tout court se traduit par Sardaigne. Pourquoi, alors qu'il était attendu en Sicile, le corps expéditionnaire allié n'aurait-il pas choisi de débarquer sur cette île faiblement défendue, proche de la Corse, et d'où un assaut lancé avec des moyens adéquats lui permettrait de couper en deux la botte italienne, à hauteur de Rome? Afin de dissimuler l'appât ainsi tendu à l'ennemi, Lord Mountbatten fit mettre dans l'attaché-case de « William Martin » une lettre destinée au général Eisenhower dans le but d'obtenir de sa part une préface à la brochure de propagande que les *Combined Operations* se proposaient de publier.

Sous-chef d'état-major de l'*Imperial General Staff*[10], le *Lieutenant General*[11] Archibald Nye s'entendit demander de consigner par écrit sa prétendue amertume du refus qui venait d'être opposé par le Comité des chefs d'état-major à une proposition soigneusement établie par ses soins. Tout comme si son auteur avait redouté qu'elle fût interceptée, sa lettre — entièrement manuscrite — révélait à son ami le général Harold George Alexander, commandant en Afrique du Nord le 18e groupe d'armées, que ce refus provenait du fait que la Sicile n'allait constituer qu'un objectif de diversion, destiné à masquer les deux points stratégiques où s'effectuerait réellement l'*invasion* anglo-américaine, à savoir le Péloponnèse et une île (non



Ci-contre : le général Harold George Alexander commandant le 18e groupe d'armées en Afrique du Nord. On le voit ici en compagnie du général Eisenhower, près d'Alger.

désignée) du bassin occidental de la Méditerranée : la lettre de Lord Mountbatten parlant de « sardines » renforcerait l'impression que cette forme déguisée concernait la Sardaigne.
Il ne restait plus qu'à déterminer l'adversaire qu'il convenait de ferrer. L'étude du fichier de *M.I.5*[12] révéla qu'un Allemand résidant à Huelva, ville située à l'embouchure du Rio Tinto, non loin de la frontière portugaise, entretenait les meilleures relations avec les autorités espagnoles locales. L'étude des courants du golfe de Cadix prouva qu'un cadavre déposé au large serait poussé vers la côte et l'on se tourna vers l'Amirauté pour s'assurer le concours du sous-marin indispensable à cette opération.

A l'aube du 30 avril 1943...

Le choix de la *Royal Navy* se porta sur le *Seraph*, commandé par le lieutenant de vaisseau Jewell. Celui-ci avait déjà mené à bien plusieurs missions délicates, dont l'une consistait à amener à Gibraltar le général Giraud, recueilli sur la côte provençale. Le *Seraph* devait appareiller pour Malte à la mi-avril 1943, date qui convenait parfaitement au piège tendu à l'ennemi puisque le débarquement en Sicile était prévu pour le mois de juillet : si elles étaient prises au sérieux, comme on l'espérait, les fausses indications contenues dans l'*attaché-case* de « William Martin » auraient le temps de porter leurs fruits. Cela fit que les billets demandés au *Prince of Wales Theatre* pour permettre à « William Martin » d'emmener sa dulcinée à *Strike a new note*[13] furent compostés à la date du 22 avril. On sortit ensuite de sa glacière le faux chargé de mission.
Après une ultime vérification de tout ce qui





avait été glissé dans son portefeuille et dans les poches de son *battle-dress*, on l'habilla sans trop de peine après l'avoir laissé reposer quelque temps dans une atmosphère moins rigoureuse. En revanche, ses pieds s'étaient si bien accommodés du climat polaire qu'il fallut recourir à l'utilisation d'un radiateur électrique pour en chauffer la plante, qui refusait énergiquement de prendre possession des brodequins à tige renforcée, du modèle règlementaire. Le *trench-coat*[14] dans lequel « William Martin » fut sanglé témoignait que son possesseur avait négligé de le confier aux bons soins d'un teinturier et, à sa ceinture, fut fixée la chaînette reliée à la poignée de l'*attaché-case* ; à son autre extrémité, la poche de l'imperméable recelait un trousseau de clefs dont toutes étaient d'un usage incertain, sauf celle qui permettait d'ouvrir la précieuse mallette.
Dûment préparé de la sorte à remplir la fonction qu'on attendait de lui, le mort anonyme fut couché dans une boîte métallique dont tout l'espace qui restait disponible fut empli de glace concassée. Soigneusement refermée, elle fut transportée à bord du *Seraph*, qui prit la mer dans la journée du lundi 19 avril 1943, son commandant ayant reçu la consigne de larguer

Ci-dessus : l'amiral Dönitz (au centre), commandant suprême de la « Kriegsmarine », bénéficie de la confiance d'Hitler.



son silencieux passager le vendredi 30, un peu avant l'aube, en un point situé à environ un mille de l'extrémité nord-ouest de la *Playa de Castilla*, qui borde la rive gauche de l'embouchure du *Rio Tinto*. Il aurait, au préalable, pris soin de lui faire endosser le gilet de sauvetage à gonflage automatique baptisé *Maë West* chez les équipages de la *Royal Air Force* et de l'*U.S. Air Force* par allusion à des rotondités qui évoquaient les volumineux appâts de la célèbre vedette américaine des films d'avant la guerre. La mise en scène serait complétée par l'abandon d'un *dinghy*[15] dans lequel, pour faire croire à l'affolement faisant suite à une brutale chute en mer, ne resterait qu'une pagaie sur les deux que prévoyait son équipement.
Ce vendredi 30 avril, alors que les premières lueurs de l'aube blanchissaient le ciel loin vers l'est, au-delà des cimes de la *Sierra Nevada*, le *Seraph* fit surface sur une mer tranquille. Le *dinghy* y fut poussé, puis le cadavre de « William Martin » fut hissé sur le pont, où l'attendait une planche destinée à faciliter son immersion. Le lieutenant de vaisseau Jewell ouvrit son livre de prières et lut à mi-voix l'office des Morts avant que deux matelots fissent glisser vers l'eau qui clapotait sans bruit contre la coque du submersible l'envoyé vraiment très spécial du *Secret Service* britannique.

En considération du contenu de l'« attaché-case »...

Répondant à ce qui était attendu de leur part, les courants du golfe de Cadix bercèrent jusqu'à proximité immédiate de la côte le corps de « William Martin », qui fut aperçu d'un pêcheur. Aussitôt alertée, la *Guardia Civil* de Huelva fit procéder à son autopsie par son

Ci-dessus : l'ambassadeur britannique Sir Samuel Hoare n'est pas au courant de l'opération d'intoxication mise au point par les services spéciaux anglais.

Page ci-contre, en haut : Gibraltar et son « Roc » vus de la passerelle d'un bâtiment britannique.
En bas : le général Franco salue chaleureusement le chancelier Hitler tout en menant une politique d'atermoiements.



Ci-contre : le sous-marin « Seraph » transporte le cadavre de « William Martin » jusqu'à proximité des côtes espagnoles et le largue dans la mer.

médecin-légiste, qui conclut à une asphyxie par noyade. Avant d'être soumis à ce macabre examen, le mort avait été débarrassé de son *attaché-case* et du contenu intégral de ses poches. Il fut solennellement inhumé le dimanche 2 mai en présence du vice-consul de Grande-Bretagne : ayant péri en service commandé, le *Major* William Martin eut, comme il se devait, droit aux honneurs militaires.

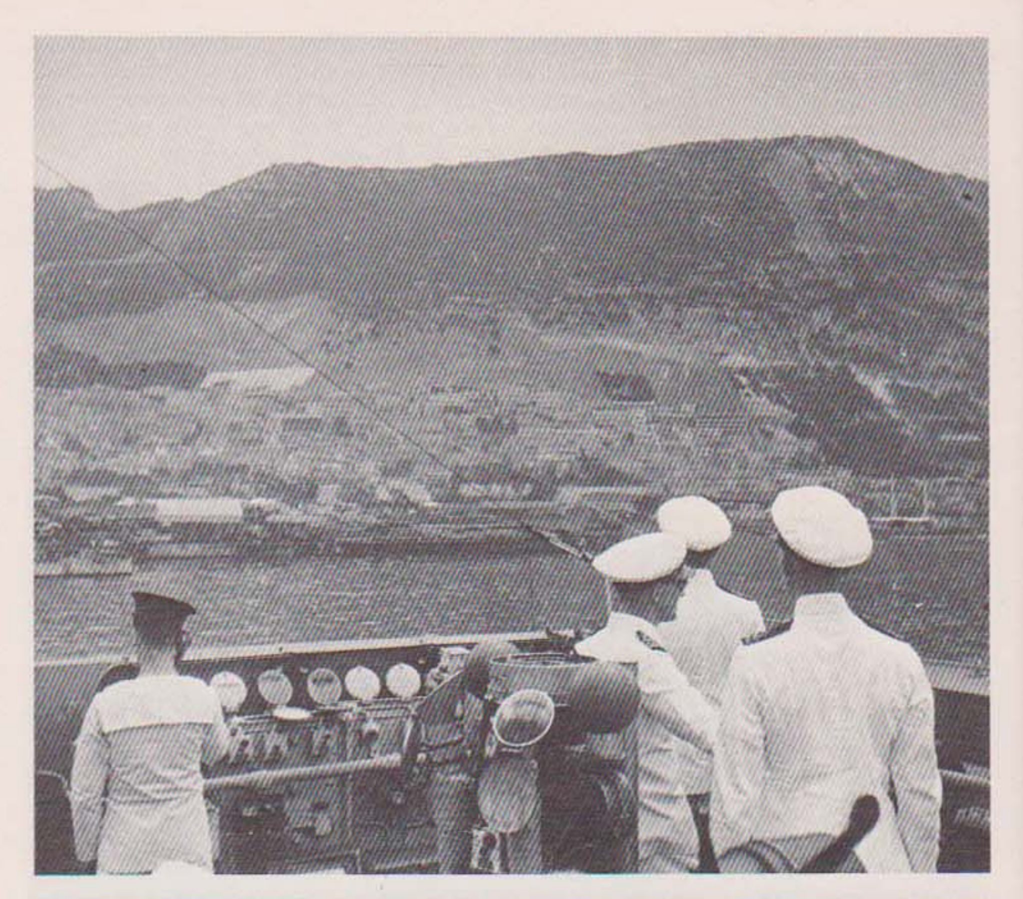
Le surlendemain, ce même vice-consul fut mis en possession par l'ambassade de Grande-Bretagne à Madrid — laquelle avait ses raisons de ne pas utiliser la poste officielle — d'un pli *Top Secret* duquel il retira une lettre l'avisant à titre ultra-confidentiel que le « *Major* Martin » était porteur de documents de la plus haute importance enfermés dans un *attaché-case* dont il avait à réclamer de toute urgence la restitution aux autorités espagnoles. A sa démarche, accomplie le jour même, il fut répondu qu'on avait pris soin de détacher à Madrid un courrier spécial pour mettre le ministère de la Marine à même de restituer à *Sua Excelencia* l'ambassadeur de Sa Majesté britannique la précieuse mallette ainsi que tout ce qui avait été retiré des poches de l'infortuné *Major* William Martin, tragiquement décédé au service de sa patrie. Mais, en Espagne, on aime à prendre son temps — ce qui est une forme de sagesse — et ce n'est que neuf jours plus tard que l'attaché militaire de l'ambassade fut prié, par le chef d'état-major de la flotte de guerre espagnole, de lui rendre visite pour recevoir de ses mains l'*attaché-case* et les objets personnels de son malheureux compatriote.

« Soyez assuré, lui fut-il dit, que la clef qui ouvre cette mallette n'a pas été employée. »

L'attaché militaire — que Londres s'était bien gardé de « mettre au parfum », comme on dit de nos jours (et il en allait de même pour l'ambassadeur *Sir* Samuel Hoare, en lequel le gouvernement britannique avait pourtant toutes raisons de croire qu'il n'ouvrirait pas la bouche) — acquiesça par un sourire poli, qui cachait mal sa conviction intime que l'agent de l'*Abwehr* opérant à Huelva n'était pas demeuré inactif au cours des douze journées qui venaient de s'écouler : on l'eût bien surpris en lui disant que cette « antenne » adverse avait, de la sorte, comblé les vœux d'une conspiration dont il ignorait tout.

Ne soyons pas trop sévères pour le gouvernement du général Franco, qui n'avait pas attendu le débarquement allié en Afrique du Nord pour refuser à Hitler, dès le mois d'octobre 1940 — sur le pressant conseil du maréchal Pétain — le libre passage à travers l'Espagne des divisions de la *Wehrmacht* qui, massées dans le Sud-Ouest de la France, avaient mission d'attaquer Gibraltar : la prise du « Roc », indéfendable du côté de la terre, eût modifié le cours des choses sur le théâtre d'opérations de la Méditerranée et, à coup sûr, rendu impossible le débarquement allié du 8 novembre 1942.

Saignée à blanc par une terrible guerre civile, l'Espagne était contrainte de jouer au plus fin, ce qui impliquait d'inévitables concessions.





Laissant en l'occurrence l'ennemi prendre connaissance des documents contenus dans l'*attaché-case* du *Major* « William Martin », elle venait — à son insu, il est vrai — de rendre un fier service au général Eisenhower.
Sur l'ordre d'Hitler, une division blindée de la *Wehrmacht*, qui aurait rendu la vie dure aux forces alliées débarquées en Sicile, fut transférée de France dans le Péloponnèse où le troupier allemand procéda en toute hâte à d'inutiles travaux défensifs, cependant que le dispositif de défense de l'île était renforcé sur sa côte septentrionale et que des forces étaient massées en Sardaigne et en Corse. Pour couronner le tout, la flottille de vedettes lance-torpilles dépêchée par la *Kriegsmarine* dans les détroits de Sicile et de Malte prit le chemin de la Grèce.
Après l'effondrement du Troisième Reich hitlérien, on découvrit dans les archives de l'amiral Dönitz, commandant en chef la flotte sous-marine, un dossier où figuraient les photographies des documents extraits de l'*attaché-case* du *Major* « William Martin ». Une note annexe concluait à leur parfaite authenticité en soulignant que l'attaque qui serait menée sur les côtes sud de la Sicile n'aurait pour objet que de faire diversion afin de mener à bien l'assaut qui serait donné à la Sardaigne. Ce n'est pas tout : commentant l'invasion de la Sicile par les forces alliées, le *Feldmarschall* Rommel exprima dans ses papiers le regret que le débarquement s'y était produit là où il n'était pas attendu, les moyens de la *Wehrmacht* se trouvant dispersés, selon ses propres termes « en conséquence du rejet, sur les côtes d'Espagne, du cadavre d'un courrier diplomatique ». C'est pourquoi j'ai cité l'opération *Heartbroken*, dans le cadre de l'*Intoxe*, comme un modèle du genre. On verra, à propos d'*Overlord* que, sous diverses formes, il eut son émule.



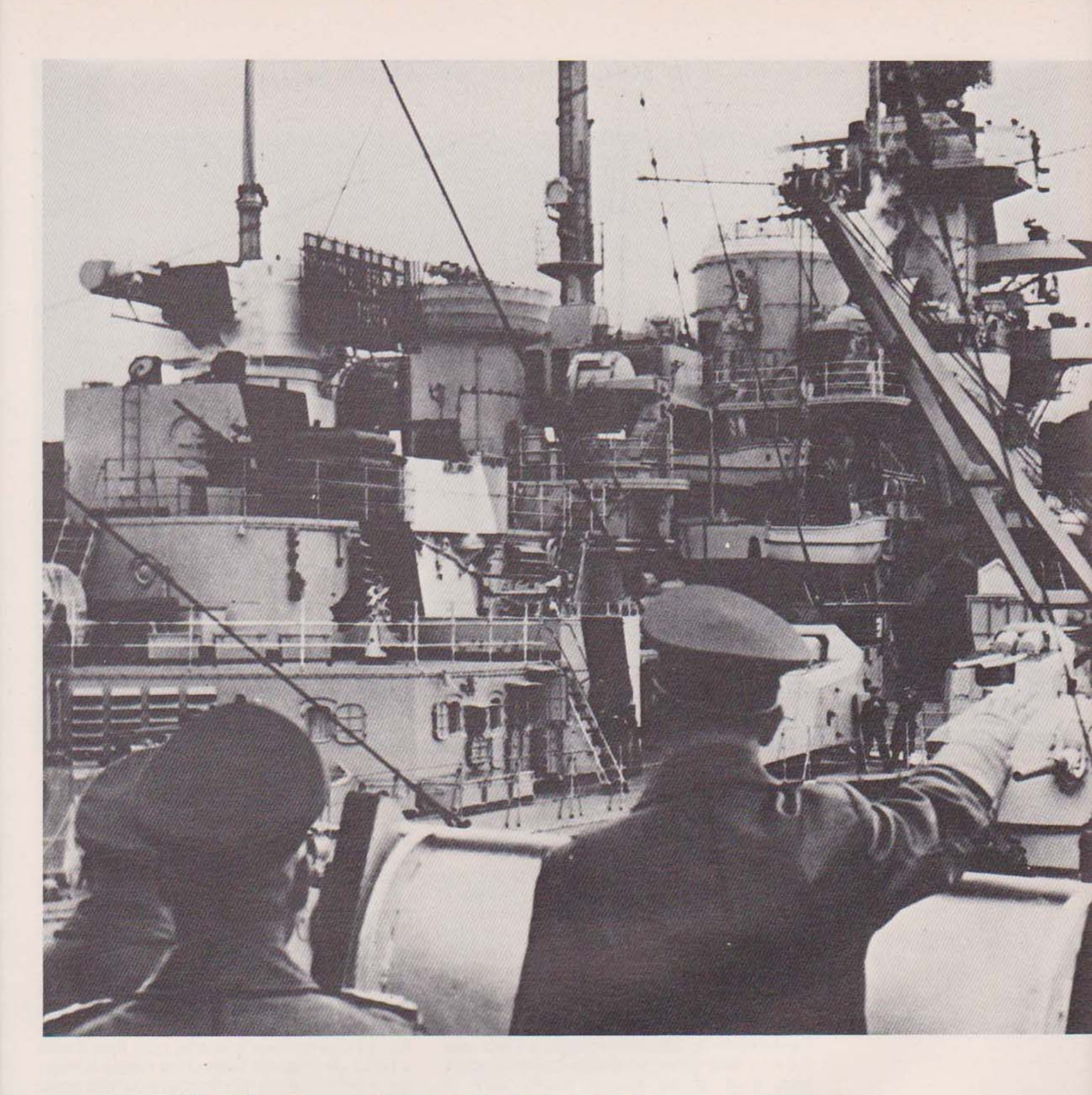
Ci-dessus : après la guerre, on retrouve une note du maréchal Rommel faisant référence au « rejet, sur les côtes d'Espagne, du cadavre d'un courrier diplomatique ».

A Huelva, une tombe...

S'il prend à un « vacancier » français fantaisie, à l'occasion d'un voyage dans le Sud de l'Espagne, de rendre visite au cimetière de Huelva, il y verra une tombe aujourd'hui délaissée et dont la stèle porte le nom du « Major William Martin », suivi de l'inscription 1907-1943. Depuis longtemps a disparu la couronne de *poppies*[16] qui, à la demande d'une certaine « Pamela », fut déposée par le vice-consul de Grande-Bretagne peu après l'inhumation d'un cadavre rejeté par le flot, au petit matin du printemps de l'année 1943, et dont seuls quelques rares initiés connaissent l'identité réelle. Peut-être sa dépouille a-t-elle été ramenée en Angleterre ? Je ne saurais le dire, mais il est certain que, par son sacrifice posthume, ce mort anonyme a bien servi la cause alliée.

---

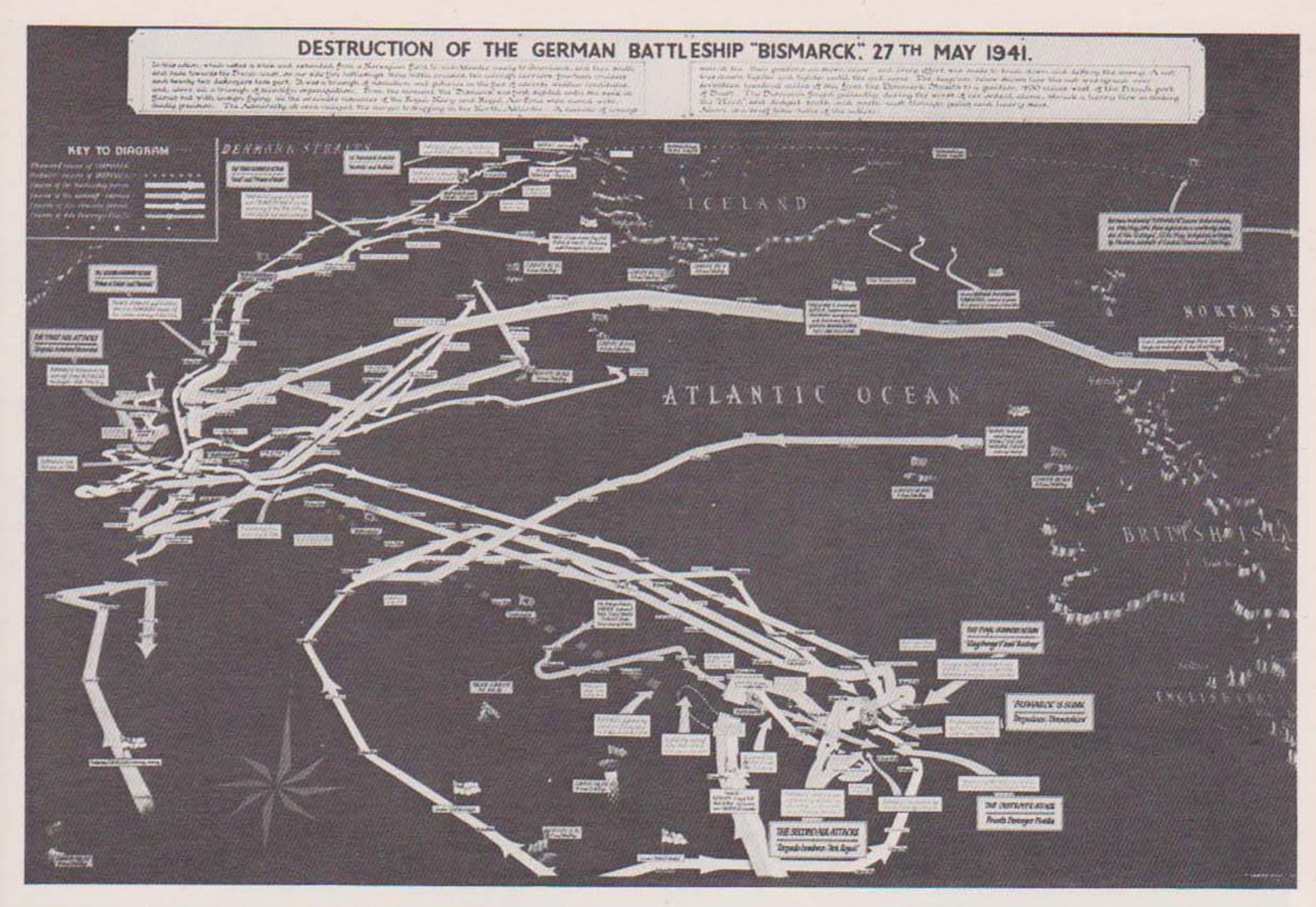
1. Si, par la suite, il perdit la Cyrénaïque, ce fut du fait qu'il se vit contraint, au printemps de l'année 1941, de se priver d'une partie importante de ses forces, réclamées en Grèce, cependant que le général Rommel avait pris la tête de l'*Afrika Korps* dès le mois de février. Muté en Inde, il fut remplacé par Auchinleck.
2. *The Right Honourable* (ou le « Très Honorable »), titre donné à la fonction.
3. Les fusiliers marins britanniques.
4. Laissez-passer.
5. État-major des *Combined Operations*.
6. Diminutif de Pamela.
7. « Cœur brisé ».
8. Le métro londonien.
9. La Grande-Bretagne connaissait, elle aussi, le « rationnement », mais on y dénommait « coupons » ce qu'en France on appelait « tickets ».
10. L'état-major général impérial.
11. Général de corps d'armée.
12. Section n° 5 du *Military Intelligence*, consacrée au contre-espionnage.
13. « Jouez-nous un nouvel air. »
14. Manteau de tranchée, nom conservé en souvenir de la Première Guerre mondiale où cet imperméable d'un tissu résistant était porté sur le front par les officiers britanniques, usage qui lui fut conservé.
15. Canot de sauvetage en caoutchouc du modèle employé par la *Royal Air Force*.
16. Depuis « la Grande Guerre », toute couronne déposée devant une tombe militaire britannique ou un monument aux morts est faite de fleurs artificielles écarlates, rappelant le « coquelicot des Flandres ».



Trois du « Renseignement » qui moururent pour rien...

Ci-dessus : Hitler salue le « Bismarck », le plus beau fleuron de la « Kriegsmarine » avec le « Tirpitz ». Cette photo date de 1941, époque des succès allemands dans la guerre sur mer.

Dans le chapitre consacré à la bataille de l'Atlantique, j'ai souligné le fait qu'une information en provenance de mon ami le lieutenant de vaisseau Jean Philippon, lequel signalait qu'un bâtiment de guerre, qui ne pouvait être que le *Bismarck* ou le *Tirpitz,* était attendu à Brest, ne fut pas prise en considération par l'Amirauté britannique : s'il en avait été autrement, ce mastodonte de la *Kriegsmarine* aurait été intercepté là où fut coulé le *Hood*. De cette leçon, je tirai la conclusion qu'un renseignement ne vaut, quelle que soit la sûreté de sa source, qu'à condition de correspondre au sentiment de qui le reçoit. Peu après l'affaire



Ci-dessus : la longue course du « Bismarck » à travers la mer du Nord et l'océan Atlantique, avant sa destruction le 27 mai 1941.

du *Bismarck*, Staline justifia cette évidence en refusant de croire à l'*Opération Barbarossa*[1] dont le déclenchement imminent lui était révélé par Churchill. Il s'en mordit peu après les doigts.

On peut supposer que la durée de la Seconde Guerre mondiale se serait trouvée écourtée et que des centaines de milliers de vies humaines eussent été épargnées dans les deux camps, sans parler d'immenses destructions, si un rapport très précis, contenu avec un mince tube de verre scellé dans une enveloppe jaunâtre qui, aux derniers jours du mois d'octobre 1939, fut déposé dans la boîte aux lettres de l'ambassade de Grande-Bretagne à Oslo, avait été cru. Sans doute ne portait-il aucune signature, mais on ne pouvait douter qu'il fût l'œuvre d'un technicien. Il n'en fut pas moins classé sans suite et ce fut tant pis pour la cause alliée.

Un matin d'automne, sous une pluie glacée...

Aux toutes premières heures de cette sombre matinée de la fin octobre 1939, une pluie glacée mêlée de grésil tombait sur la capitale de la Norvège cependant que, chassés par le vent d'ouest, de gros nuages gris déferlaient contre la vieille forteresse d'Alkerhus, érigée entre les baies de Björvika et de Pipervika. Frileusement enveloppés de leurs fourrures, les piétons allaient vers leurs occupations quotidiennes : peut-être en était-il qui pensaient à la malheureuse Pologne, envahie une fois de plus dans son histoire depuis le 1er septembre par les *Panzerdivisionen* hitlériennes, sans que le Troisième Reich — dangereusement proche de la frontière sud de leur patrie — se fût soucié de lui déclarer la guerre, comme la tradition voulait jusqu'ici qu'on le fît en bonne et due forme. La presse norvégienne avait annoncé que la Grande-Bretagne et la France étaient entrées dans le conflit, mais il avait suffi à Hitler de vingt-six jours pour mettre la Pologne à genoux avant qu'elles aient pu intervenir. Sauf le nommé Windkung Quisling[2], qui avait rallié derrière lui quelques excités, nul Norvégien n'éprouvait la moindre sympathie pour le *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*[3], mais chacun éprouvait quelque soulagement à se savoir tenu à l'écart de cette affaire.

Parmi ces passants anonymes figurait un homme bâti en athlète, semblant âgé d'une quarantaine d'années, qui allait à grands pas sans pouvoir se défendre de la pluie autrement que par le col relevé de son pardessus et les bords rabaissés de son chapeau de feutre. Il avait dans une de ses poches un passeport

revêtu du cachet de l'aigle à croix gammée, qui faisait de lui un certain Dr Hankel et, en tête, une adresse, celle du 8 de la *Thomas Heftyesgatt*, siège de l'ambassade britannique. Arrivé à destination, il constata que les portes en étaient fermées. Seule comptait pour lui l'ouverture de la boîte aux lettres qui béait sous ses yeux dans son brillant encadrement de cuivre : c'était pour elle qu'il avait pris le risque de quitter clandestinement l'Allemagne à bord d'un vieux cargo en partance pour le port norvégien de Stavanger d'où il avait, en termes convenus, passé un coup de fil à son correspondant secret du *Mouvement de l'Allemagne libre*, avant de se mettre en route pour Oslo.

Une injustice de l'Histoire

En cette année 1983 où j'écris, la résistance allemande au nazisme continue d'être généralement ignorée, quand elle n'est pas niée. Elle fut pourtant la première en date à se manifester contre le *N.S.D.A.P.*[4] et à exercer dans des circonstances infiniment plus ingrates et difficiles que celles qui furent mises en œuvre dans les divers territoires envahis par la *Wehrmacht*. En premier lieu, elle avait affaire à une police qui, outre ses fichiers et ses indicateurs, disposait du concours inconscient, mais actif, d'une jeunesse fanatisée, enrôlée dans la *Hitlerjugend*[5] : on ne saurait chiffrer le nombre des parents allemands qui payèrent de la prison, du *Konzentrationslager S.S.*, ou même de la hache du bourreau, le fait que, troublés par ce qu'ils avaient entendu dans l'intimité familiale, leurs enfants rapportaient à leurs maîtres —



Ci-dessus : l'occupation allemande en Norvège. Les Norvégiens n'éprouvent aucune sympathie pour le nazisme.

Ci-contre : la jeunesse fanatisée des mouvements paramilitaires nazis seconde les polices du Troisième Reich.

Page ci-contre: affiche de Paul Colin éditée à l'occasion de la journée nationale de la Norvège, le 26 mai 1940, alors que, depuis quinze jours, le front français du Nord et de l'Est s'effondre. L'expédition alliée sur Narvik se solde par un échec.

Ci-dessous: Hitler n'a eu besoin que de 26 jours pour mettre la Pologne à genoux. Ici, les troupes allemandes brisent la barrière marquant la frontière entre les deux pays.

lesquels avaient, au préalable, mis leur cerveau « en condition » — des propos hostiles au régime. A ce danger continuellement encouru, vint s'ajouter un cas de conscience des plus graves quand le Troisième Reich se trouva acculé à une guerre dont Hitler était persuadé qu'elle n'éclaterait jamais, comptant que la France ne bougerait pas davantage lors de l'envahissement de la Pologne qu'elle ne l'avait fait quand, allant à l'encontre du *Diktat* de Versailles, il s'était avisé, trois ans après son accession au pouvoir, d'envoyer en Rhénanie démilitarisée un bataillon armé de fusils sans cartouches, ne provoquant d'autre réaction qu'un discours, non suivi d'effet, prononcé à la tribune de la Chambre des Députés par le président du Conseil de l'époque[6]. La Résistance allemande ne voyait d'autre moyen de débarrasser sa patrie — et, avec elle, le monde libre — du cancer « nazi » que la défaite militaire du Troisième Reich, ce qui situait à son point le plus aigu la différence qui sépare la Nation de l'État et était de nature à entraîner la mort de beaucoup d'Allemands portant l'uniforme. Chez nous autres Français — comme chez nos frères d'armes belges, hollandais, luxembourgeois, tchèques, polonais, hongrois, yougoslaves, roumains et grecs — la question était plus simple, de même que les agents du *Sicherheitsdienst*, qui se heurtaient à l'hostilité de l'ensemble de la population, se montraient beaucoup moins efficaces.

Devant une boîte aux lettres...

Au moment où l'homme porteur d'un passeport allemand, au nom du Dr Hankel, sortait de la poche de son pardessus une enveloppe de couleur jaunâtre pour la glisser dans la boîte aux lettres de l'ambassade de Grande-Bretagne, un individu portant un raglan de fabrication écossaise passa près de lui sur le trottoir en le dévisageant. « Cet homme-là, je suis sûr de l'avoir rencontré! », se dit le « Dr Hankel », dont l'inquiétude s'accrut quand il vit déboucher du carrefour proche une grosse limousine *Horch* à huit places, de couleur grise, dont la plaque d'immatriculation indiquait qu'elle venait de Trondheim et qui, roulant lentement, stoppa le long du trottoir tout près de lui, cependant que s'ouvrait une de ses portes arrière dont la vitre était masquée par un rideau de soie grège, livrant passage à un personnage de forte corpulence qui alla se planter devant la boîte aux lettres. Dans le même temps, faisait demi-tour l'individu au raglan écossais.

« J'y suis, se dit le porteur de l'enveloppe jaune. C'est Reinhard, apparemment attaché à l'ambassade du Troisième Reich à Olso, mais réellement agent du *S.D.* Comment a-t-il pu savoir que moi, Hans Heinrich Kummerow, suis ici aujourd'hui? Le *Sicherheitsdienst* aurait-il réussi à s'infiltrer dans notre mouvement? » Il connut alors un moment de panique : sous



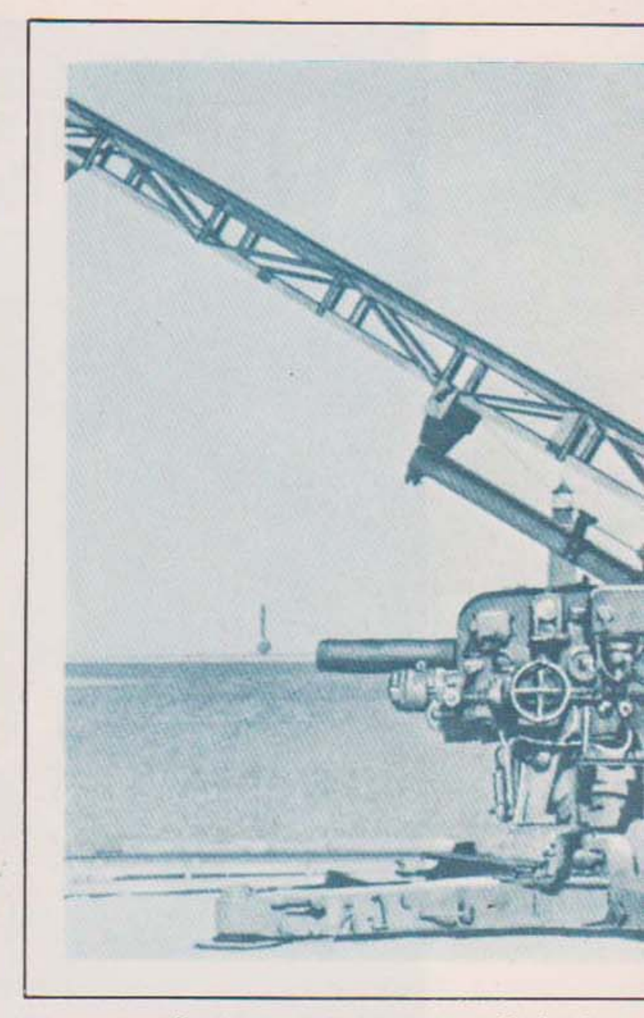
AIDONS LA NORVEGE

PAUL COLIN

MINISTERE DE L'INFORMATION

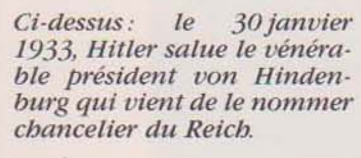
JOURNEE NATIONALE DE LA NORVEGE LE 26 MAI 1940





Ci-dessus : le 30 janvier 1933, Hitler salue le vénérable président von Hindenburg qui vient de le nommer chancelier du Reich.

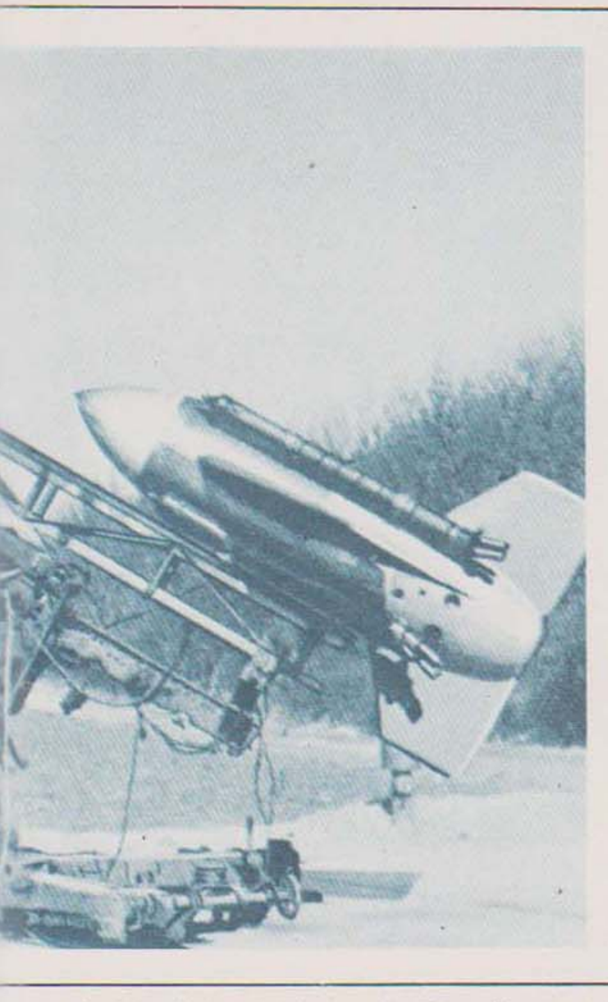
Au centre : parmi les armes secrètes, la fusée anti-missile « Enzian » sur sa rampe de lancement.

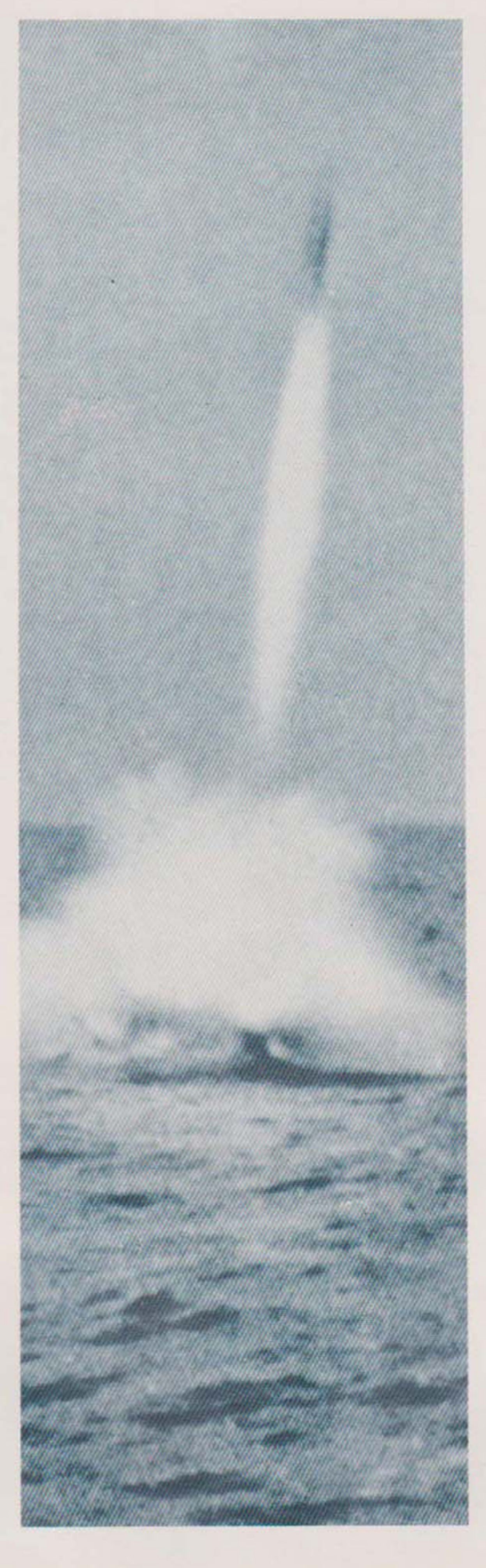


peine d'être abattu sur place, il allait lui falloir se laisser pousser dans la grosse *Horch* grise ; mis à part le traitement qui lui serait infligé lors de son interrogatoire, l'adversaire aurait mis la main sur l'enveloppe qui enfermait trente feuillets recouverts d'une fine écriture serrée, entremêlée de formules algébriques et de chiffres, qu'accompagnaient des croquis et un tube de verre. Tout ce qu'il avait espéré pouvoir apporter aux Alliés serait alors perdu.
Il allait être 9 heures du matin et, tout près de là, le carrefour s'animait du passage des employés qui pressaient le pas pour être à temps à leur bureau, mais la *Thomas Heftyesgatt* demeurait désespérément déserte. Soudain y surgit un garçon qui, bavardant avec une rieuse jeune fille, poussait de sa main le guidon de son vélo, une cigarette allumée au coin des lèvres. Se précipitant sur la chaussée, Kummerow sortit de la poche gauche de son pardessus un paquet de cigarettes et lui demanda du feu, ce qui lui fut accordé de bonne grâce. Par chance, le cycliste savait l'allemand, ce qui permit à Kummerow d'engager la conversation de façon volubile, tout en accompagnant le jeune couple jusqu'au carrefour, où il courut vers un tramway dans lequel il monta en voltige, le quittant au premier arrêt pour bondir vers un taxi qui le déposa dans le quartier résidentiel de Bygdoy. Ayant eu, durant le trajet, le temps de réfléchir, il s'était dit : « Je comprends maintenant pourquoi mon ami le Dr Preuss n'est pas rentré de Suède, où le mouvement l'avait envoyé contacter sa filiale. Il y a un traître chez nous. »

Une commande de l'« O.K.W. »

Hans Heinrich Kummerow comptait au nombre des tout premiers adhérents du *Mouvement de l'Allemagne libre*, s'étant montré résolu à combattre le nazisme du jour même où, le 30 janvier 1933, le vieux et débile *Feldmarschall* Hindenburg avait accordé le titre de chancelier du Reich à l'ancien client des soupes populaires de Vienne. Pour sa part, spécialiste en radiogoniométrie, il travaillait à la firme berlinoise *Loewe Opta Radio*. Cinq ans plus tard, étant accaparé par ses activités antinazies, il dut céder ses fonctions à son ami le Dr Hermann Thomfor, secrètement affilié au même combat. Vite suspecté par la *Geheime Staatspolizei*, Kummerow plongea dans la clandestinité sous le nom de « Dr Hankel » en compagnie de sa femme Inge, les deux époux abandonnant en toute hâte leur appartement de la *Spanischer Allee* pour s'abriter dans un pavillon de la banlieue berlinoise, procuré par le camarade Thomfor qui, dans le « Mouvement », portait le pseudonyme de « Dr Eugen Hasselbach ».
Les deux amis ne se rencontrèrent plus désormais que furtivement, sur rendez-vous pris chez leur « boîte aux lettres » de la *Schoenhauser Allee* de Berlin, tenue par un maroquinier .





Ci-contre : les essais, en pleine mer, de la fusée « Do » destinée à être lancée depuis un sous-marin en plongée. Après quelques essais, les expériences furent suspendues.

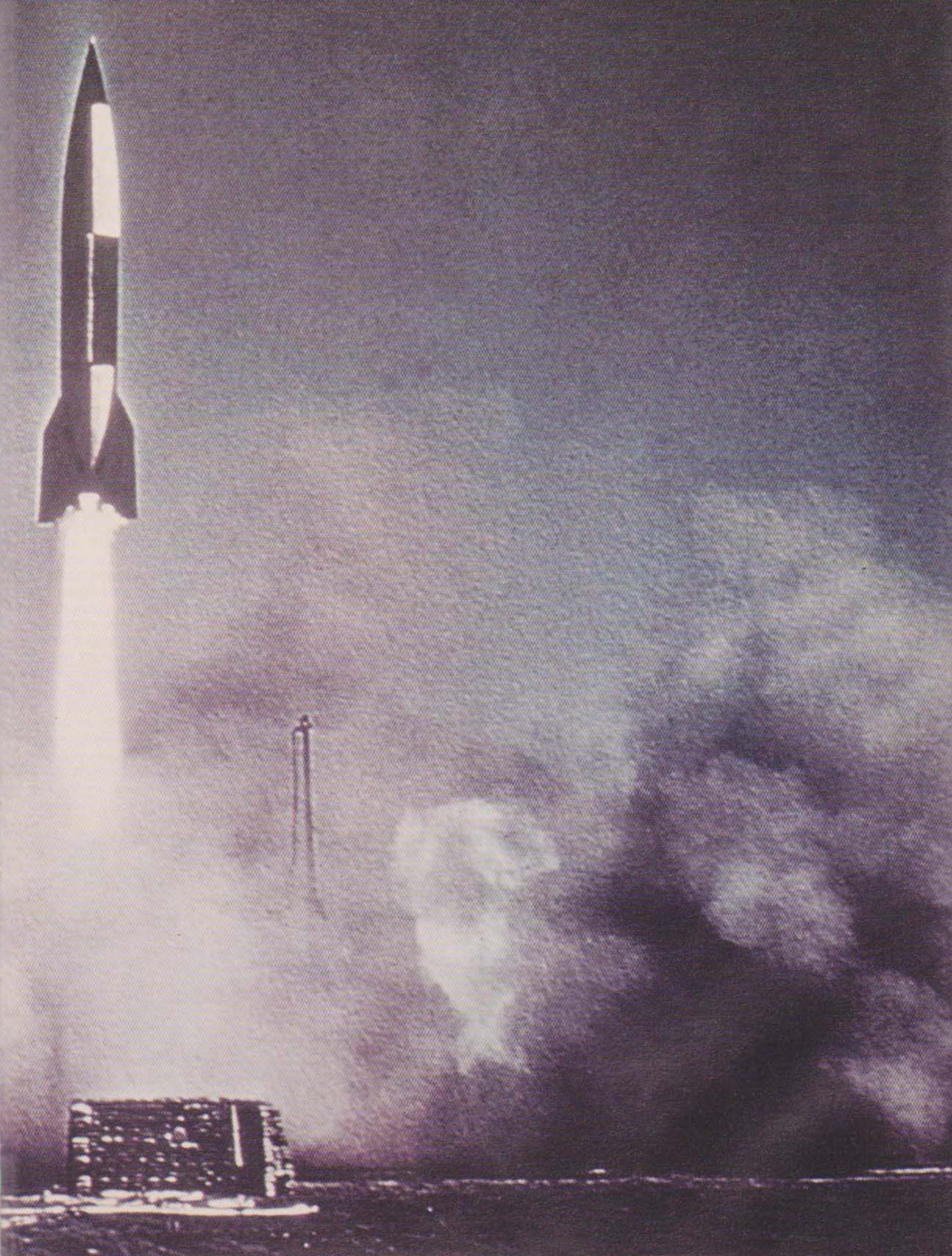
qui, inscrit au parti communiste dissous par Hitler dès son accession au pouvoir, avait par miracle échappé à l'internement au *KZ Dachau*, premier en date des camps du système concentrationnaire nazi. Lui-même d'obédience marxiste, Hans Heinrich Kummerow se consacra dès lors à la recherche de renseignements d'ordre scientifique pour le compte de l'*O.S.I.*, sigle d'une organisation reliée aux services secrets soviétiques, et c'est ainsi que son ami Thomfor lui apprit que la *Loewe Opta Radio* se félicitait d'avoir enregistré une importante commande de nature insolite, formulée par l'*O.K.W.*[7].

« Il s'agit, dit Thomfor, d'un matériel de radioguidage en tout point différent des normes en usage, et j'ai pu savoir que d'autres firmes ont fait l'objet de commandes tout aussi bizarres, lesquelles se situent dans le domaine des gyroscopes et des turbopompes à grand débit. »

Les fusées

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, il s'était trouvé outre-Rhin des adeptes forcenés d'une pyrotechnie très particulière, qui ne visait à rien de moins qu'à atteindre la Lune, exploit réalisé depuis, mais qui ressortissait alors au domaine des songe-creux, mot inventé par les myopes qui, pour être incapables de voir plus loin que le bout de leurs





Ci-contre : Wernher von Braun, emmené aux États-Unis par les Américains, passe sans vergogne au service de l'ennemi de la veille et met ses connaissances techniques au service de l'aérospatiale. Il est à l'origine du programme « Apollo » qui envoya des hommes sur la Lune (vieux rêve des savants allemands).
Le lancement de fusée reproduit à la double page précédente s'est effectué dans le désert du Nouveau-Mexique, aux États-Unis.



pieds, baptisent chimères ce que leur intelligence ne leur permet pas de distinguer. Tel était le rêve d'authentiques savants allemands comme Hermann Oberth et Willy Ley, soutenus par de simples sportifs tentés par la fantastique aventure de la navigation spatiale, dont Rüdolf Nebel, l'un des plus brillants pilotes de la célèbre escadrille *Richthofen*, lequel s'employait à doter l'Allemagne d'un réseau de fusées à carburant liquide, aptes à transporter en quelques minutes le courrier postal d'un bout à l'autre du pays. Créant à cet effet une société commerciale, dont il assumait la présidence, il s'était fait concéder par la municipalité berlinoise, à titre gratuit, le libre usage d'un terrain vague dans la banlieue de Reinickendorf, qu'il dénomma pompeusement *Raketenflugplatz*[8] ; il devint rapidement le point de rendez-vous dominical de badauds qui, sans bourse délier, assistaient le dimanche matin au départ vers le ciel — ou à l'explosion au sol — de curieux engins à tête pointue dont la queue crachait des flammes et qui parvenaient parfois à s'élever jusqu'à quelques centaines de mètres, après quoi les spectateurs rentraient la tête dans les épaules pour tenter d'amortir la retombée des débris.

Rüdolf Nebel avait pour adjoint enthousiaste un adolescent de dix-huit ans qui s'était présenté à lui sous le nom de Wernher von Braun. « Celui-là, devait déclarer après la guerre Nebel au reporter Antoine Icart qui s'en alla l'interviewer à Düsseldorf, en son appartement de la *Leopoldstrasse*, pour le compte du magazine français *Lectures pour tous*, vous pouvez dire que je ne le porte pas dans mon cœur ! Ayant tout appris de moi, j'ai de bonnes raisons de penser qu'avec la complicité des autorités de l'époque il s'est approprié certains de mes brevets. Ensuite, il ne m'a même plus regardé[9]... »

Alors qu'il faisait encore partie de la *Loewe Opta Radio*, Hans Heinrich Kummerow était entré en rapport avec Rüdolf Nebel, dont il gagna la confiance. C'est ainsi qu'il sut que l'ancien pilote avait reçu de l'État une somme de 75 000 mark pour l'utilisation de ses brevets et qu'un capitaine d'artillerie du nom de Walter Dornberger suivait de très près ses essais. Dès l'accession d'Hitler au pouvoir, ce Dornberger s'était vu confier la direction d'un centre expérimental de fusées installé à Kummersdorf, en Bavière, qui s'était bientôt révélé insuffisant. Quatre ans plus tard, le centre s'était transporté en Poméranie, près de l'embouchure de la Peene qui se jette dans la Baltique au sud de l'île Rügen ; désert à des kilomètres à la ronde, l'endroit assurait une sécurité parfaite au secret des essais : pour le renforcer, de jolies villas avaient été disséminées dans les pins, de façon à faire croire à la création d'une station balnéaire réservée aux

Ci-contre : lors d'une visite au centre expérimental de fusées de Peenemünde, le Dr Wernher von Braun, au premier plan, en compagnie du Dr W. Herrmann (en civil) et du Dr Dornberger (de dos).



Page ci-contre : « Nous prenons en main le destin de la nation ! » proclame la propagande nazie, dès l'accession d'Hitler au pouvoir. Le peuple ignore les projets du futur dictateur.


„WIR NEHMEN DAS SCHICKSAL DER NATION IN DIE HÄNDE!"
Hitler
wird
Reichspräsident



Ci-dessus : Joseph Vissarionovitch Djougatchvili, dit Staline, devient, en 1922, le premier secrétaire du Comité central du Parti communiste de l'U.R.S.S.

privilégiés du régime[10] ; certaines étaient habitées par les ingénieurs composant l'équipe de chercheurs dirigée par Dornberger — Wernher von Braun étant du nombre —, les autres servant uniquement de trompe-l'œil, tandis que la station expérimentale était entourée d'un triple réseau de barbelés étroitement surveillé par de constantes patrouilles, les laboratoires et les ateliers se trouvant aménagés sous terre. Alimentés à l'oxygène liquide ou à l'alcool, les moteurs des fusées s'amélioraient de jour en jour, mais les gyroscopes d'orientation et les turbopompes qui avaient à débiter cent trente-cinq litres de carburant à la seconde posaient de tels problèmes que Dornberger dut faire appel aux techniciens de l'industrie privée allemande pour les résoudre, éveillant ainsi l'attention d'Hermann Thomfor.

Un « contact »

En dépit d'obstacles qui semblaient insurmontables, l'ami de Kummerow collecta un ensemble de renseignements sur les expériences qui se déroulaient à Peenemünde et en tira un rapport précis, assorti de croquis, alors que se déclenchait la Seconde Guerre mondiale. La question se posa d'en déterminer le destinataire.

Après avoir écrasé la Pologne en moins d'un mois, Hitler remettait la part promise de ses dépouilles à ce même Staline qui, le 23 août précédent, avait bu à sa santé pour célébrer la conclusion du pacte germano-soviétique, signé à Moscou sous ses yeux par les deux ministres des Affaires étrangères Molotov et Ribbentrop. Thomfor et Kummerow s'étaient sentis trahis et se refusaient pareillement à mettre ce rapport entre les mains de l'homme qui avait cyniquement bafoué leurs convictions. Entrée dans la guerre par une voie détournée[11], la France leur semblait peu sûre, cependant que les États-Unis se montraient résolus à s'enfermer dans la neutralité. Restait la Grande-Bretagne, choix auquel les deux amis s'arrêtèrent d'un commun accord.

Traqué tout à la fois par les sbires d'Heinrich Müller, chef de la *Geheime Staatspolizei*, par ceux d'Arthur Nebe, chef de la *SIPO*[12], et par ceux du commissaire Esser, chargé de liquider ce qui subsistait de l'opposition communiste sur le territoire du Reich, Kummerow s'était réfugié à Kiel. Ce fut sa femme Inge, demeurée à Berlin, qui reçut de Thomfor la mission de lui faire parvenir le rapport, contenu dans une serviette de moleskine, par l'entremise d'un membre du « Mouvement de l'Allemagne libre » qui lui fut dépeint comme étant roux, aux cheveux coupés court, au visage semé de



Ci-contre : le pacte de non-agression germano-soviétique est signé, le 23 août 1939, par les ministres des Affaires étrangères allemand (von Ribbentrop) et soviétique (Molotov) sous le regard narquois de Staline.

taches de rousseur et tenant dans sa main droite un roman policier de la série *Nick Carter*[13]. Elle aurait à l'attendre sous l'horloge de la *Stettiner Bahnhof*[14] puis, dès que son regard aurait croisé celui du « contact », à se diriger vers un certain café où l'homme roux la rejoindrait au premier étage.
Tout cela s'étant fait comme il était prévu, Inge Kummerow sortit de la serviette une enveloppe jaunâtre qu'elle passa à l'inconnu qui venait de prendre place à ses côtés et qui eut un sourire à la vue de l'insigne à croix gammée, délivré par l'*Arbeitsfront*[15] que la jeune femme portait au revers de son imperméable.
Déjà s'approchait la serveuse quand surgirent, en haut de l'escalier qui partait du rez-de-chaussée, deux policiers en civil qui se dirigèrent vers le couple. « *Papiere* ! » ordonna l'un d'eux. Le rendez-vous avait-il été dénoncé par un traître infiltré dans l'organisation?
Calmement, l'inconnu aux cheveux roux sortit de la poche intérieure de sa veste un portefeuille où il prit sa *Kennkarte*[16] timbrée de l'aigle nazie.
Par-dessus la balustrade qui dominait l'entrée de l'établissement, Inge Kummerow aperçut deux autre hommes, vêtus comme les premiers d'un long ciré vert, qui bloquaient la porte. Ordre lui fut donné de vider son sac à main sur la table, et l'expression du policier qui paraissait diriger les opérations s'adoucit quand il découvrit l'existence d'un petit carnet qui justifiait l'appartenance de la suspecte au *Winter-Hilfe*[17].
« Vous êtes aussi de l'*Arbeitsfront*, remarqua-t-il. C'est bon. Mais ce carnet ne peut remplacer la *Kennkarte* ! Tâchez de ne pas l'oublier la prochaine fois. »
Ayant ainsi parlé, l'homme de la *Gestapo* porta son attention sur la *Kennkarte* présentée par le voisin de la jeune femme.
« Je vois que vous êtes aide-monteur à la *Loewe Opta Radio Gesellschaft*[18] ? » grogna-t-il et Inge Kummerow eut un frémissement intérieur : à n'en pas douter, le nom de son mari figurait sur le *Gotha*[19] de la *Geheime Staatspolizei* avec mention qu'il avait compté au nombre des ingénieurs de cette firme, ce qui était de nature à éveiller la suspicion du policier contre son « contact ».
« Oui, monsieur l'Inspecteur, répondit celui-ci. Voulez-vous le numéro de téléphone de mon chef d'atelier?
— Ça va. Mais vous êtes assis sur quelque chose ! Qu'est-ce que c'est? »
Se dressant sur ses pieds, le « contact » exhiba le *Nick Carter* : « Ça? dit-il, c'est un roman policier. Quand on a rendez-vous avec une dame on ne sait jamais si elle sera à l'heure, n'est-ce pas? Alors un bouquin aide à passer le temps...
— C'est bon, fit le policier. Excusez le dérangement. Mais une vérification de temps en temps est nécessaire. »
Suivi de son acolyte, il s'engagea dans l'escalier. Par-dessus la balustrade, Inge Kummerow les vit sortir du café avec les deux hommes demeurés en faction devant la porte. Son « contact » posa sur la table l'ouvrage qu'il serrait dans sa main et l'extrémité d'une enveloppe jaunâtre apparut entre les pages où elle avait été glissée, mais la serveuse n'y prêta aucune attention.





Ci-dessous : les troupes allemandes victorieuses défilent devant Hitler, à Varsovie, le 5 octobre 1939. Le discours qu'il prononce à cette occasion est celui d'un « César conquérant ».



Ci-dessus : rassemblée par l'« Illustrated London News », une série d'instantanés de Winston Churchill prise lors de l'un de ses célèbres discours.

Un pli « Top Secret »

Au soir du jour où le rapport avait failli tomber aux mains de l'agent du *Sicherheitsdienst* Reinhard, à l'instant d'être glissé dans la boîte aux lettres de l'ambassade de Grande-Bretagne à Oslo, une limousine de luxe conduite par un chauffeur en livrée stoppa devant le nº 8 de la *Thomas Heftyesgatt*. Une femme vêtue de façon élégante prit pied sur le trottoir, saluée par le chauffeur qui avait ouvert une des portières arrière et, se dirigeant vers le lourd portail clos, glissa dans la boîte aux lettres à encadrement de cuivre l'enveloppe de couleur jaunâtre qu'elle tenait dans sa main finement gantée. Cela fait, elle remonta dans la voiture, dont le chauffeur referma sans bruit la portière derrière elle avant de se remettre au volant et de démarrer.
Le lendemain matin, une secrétaire de l'ambassade procéda comme d'habitude à l'ouverture du courrier déposé la veille dans la boîte aux lettres. Intriguée à la vue de cette enveloppe qui ne portait aucune inscription, non plus qu'aucune indication, à son verso, du nom de son expéditeur, elle découvrit que le pli contenait, avec un mince tube de verre, une trentaine de feuillets couverts d'une fine écriture manuscrite en langue allemande ; des chiffres et des formules compliquées entremêlaient ses lignes serrées, des croquis étant portés en marge. S'assurant que nulle lettre d'envoi n'accompagnait le tout, elle remit le tube et les feuillets dans le pli, qu'elle s'en alla porter au *Rear Admiral*[20] Hector Boyes, attaché naval de l'ambassade. Tout aussi intrigué qu'elle-même, ce dernier prit connaissance des informations qui figuraient sur les feuillets et ce qu'il lut l'incita à les insérer sans délai avec le tube de verre dans une grande enveloppe à en-tête de *His Majesty's Service* qu'il scella de cinq cachets de cire après avoir apposé la mention TOP SECRET sur son pli, qui prit le chemin de Londres dans la première « valise » bénéficiant de l'immunité diplomatique. Ce pli se trouva peu après déposé sur la table de travail de l'*Uncle Claude*[21], lequel convoqua de toute urgence trois officiers de haut rang faisant respectivement partie de l'*Intelligence* des trois armes.
Ce qui, faute d'aucun moyen d'identification, fut dénommé « le rapport d'Oslo » contenait un tableau détaillé des essais entrepris à la station bavaroise de Kummersdorf, comme de ceux qui avaient suivi à Peenemünde, ainsi qu'une minutieuse description des engins autopropulsés avec les noms et titres des officiers de la *Luftwaffe* et des ingénieurs en provenance de l'industrie privée qui travaillaient à leur mise au point. Ce rapport fut soumis à l'examen de *Sir* Reginald Victor Jones dont la compétence scientifique était hautement appréciée de M. Churchill, lequel lui avait donné mission d'anticiper les possibilités de mise en application, dans le domaine de l'industrie de guerre, des recherches effectuées par ses collègues allemands, afin de pouvoir y riposter à temps. Vivement impressionné par la lecture de ce qui venait d'être mis sous ses yeux, il alerta les techniciens du laboratoire de recherches de l'Amirauté, mais ne rencontra chez eux que scepticisme.
« Nous ne croyons pas que les travaux dont ce rapport fait état soient susceptibles d'aboutir à un résultat positif, lui fut-il opposé. En tout état de cause, si ces engins, tels qu'ils sont ici décrits, venaient un jour à être opérationnels, nous ne voyons pas comment un tel résultat pourrait être obtenu dans un avenir prévisible. »
Délégué à la direction de la recherche scientifique, le professeur John Buchanan alla plus loin, représentant à *Sir* Reginald qu'il ignorait tout des méthodes employées par le « Renseignement » :
« Ce prétendu rapport, déclara-t-il, n'est rien de mieux qu'un coup monté, une affaire d'« intoxe » combinée par l'ennemi. Je me refuse à croire qu'aucun Allemand puisse prétendre à une telle compréhension des problèmes scientifiques. Sans doute, certains des

points évoqués par son auteur semblent authentiques, mais il s'agit là du vieux truc qui consiste à faire avaler le faux en y mêlant une pincée de vrai. »
Le professeur Jones eut beau insister, rien n'y fit. Le « rapport d'Oslo » ne rencontra qu'indifférence auprès des ministères de l'Armée de terre, de la Marine et de l'Air; il fut enfoui dans un tiroir, *Sir* Reginald ayant été seul à se soucier d'en prendre une copie.

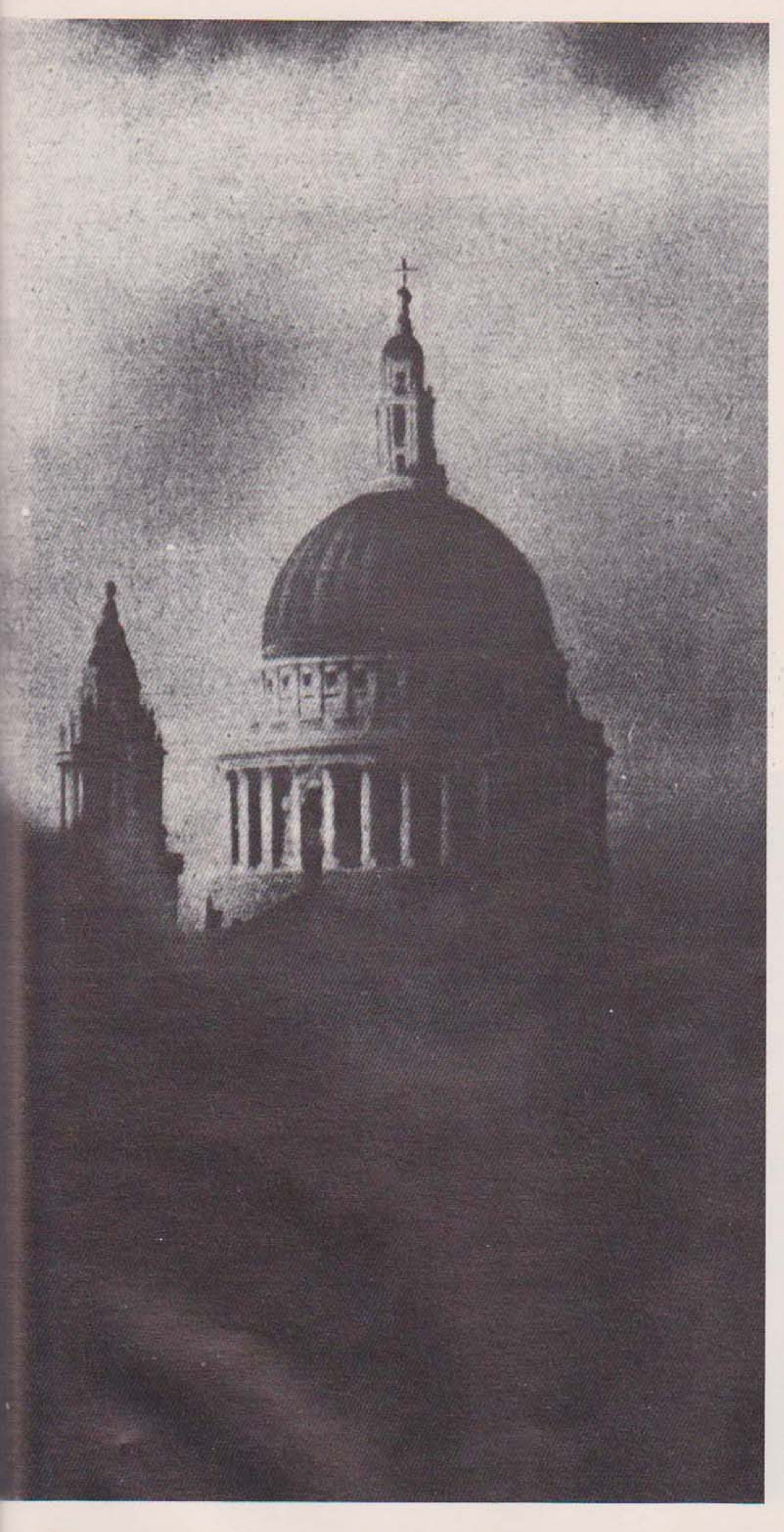
Au cas où...

On manquerait à l'équité si l'on ne soulignait pas qu'en matière de « Renseignement » l'authentification de la « source » d'où provient l'information est de toute première importance, car elle permet d'évaluer son sérieux. En l'occurrence, les divers services londoniens ignoraient tout de l'origine du pli furtivement déposé dans la boîte aux lettres de l'ambassade de Grande-Bretagne à Oslo, mais savaient que les agents de l'ennemi proliféraient en Scandinavie. Ils étaient donc autorisés à supposer qu'il s'agissait là d'une tentative destinée à détourner l'attention du *Bombing Command* de ses objectifs réels pour la porter sur un point où les appareils de la *Royal Air Force* seraient attendus par la *Flak* et les chasseurs de nuit de la *Luftwaffe*. S'il avait été possible à Hans Heinrich Kummerow de présenter lui-même au *Secret Service* britannique le rapport



Ci-dessus : une escadrille de Hurricane. Les appareils de la R.A.F. sont attendus par la défense antiaérienne allemande.

Ci-contre : la « V 1 », bombe volante ayant la forme d'un avion sans pilote, est lancée par les Allemands à partir des côtes françaises du nord de la Manche sur Londres, dans la nuit du 13 juin 1944.



établi au prix de tant de peines et de risques — l'imagination peut galoper tout à son aise dès qu'elle s'engouffre dans le domaine de l'hypothèse — la prise en considération du « rapport d'Oslo » eût entraîné l'annihilation à bref délai de la base secrète de Peenemünde[22]; la formidable puissance industrielle américaine aurait devancé le Troisième Reich hitlérien dans la fabrication de la bombe volante *V 1* et de la fusée *V 2* qui, lancées de la plateforme de la Grande-Bretagne, auraient permis de détruire à distance le plus clair de la machine de guerre nazie, située dans le bassin de la Ruhr, avec pour conséquence l'effondrement de la *Wehrmacht* qui se serait produit avant l'intervention sur son territoire de l'armée Rouge : la face du monde s'en serait trouvée changée.

Les « Vergeltungswaffen »

Me trouvant à Londres dans la nuit du 13 juin 1944, je fus brusquement réveillé par le hurlement des sirènes d'alerte et crus que l'artillerie antiaérienne britannique disposait d'un nouveau moyen de guidage de son tir, qui lui permettait de faire mouche à tout coup : les silhouettes d'une douzaine d'appareils ennemis qui se détachaient dans le ciel clair dégageaient toutes une flamme à l'arrière. Mais, aux premières heures de la matinée qui suivit, j'appris que cette flamme sortait de la tuyère d'un engin volant sans pilote, bourré d'explosif et lancé de la côte française de la Manche.

Il s'agissait de la *V 1*, première en date des « armes secrètes » dont Hitler attendait le retournement en sa faveur de la situation militaire. En février 1943, soucieux d'effacer le désastre qu'il venait de subir à Stalingrad, le *Führer* avait tonitrué à la tribune du *Sportpalast* berlinois :

« L'Allemagne dispose maintenant de *Vergeltungswaffen*[23] d'une puissance inconnue jusqu'à ce jour et aux effets terrifiants ! » aux applaudissements d'un auditoire en délire.

Nantie de deux ailerons, la *V 1* était d'une longueur d'environ 8 mètres; transportant 500 kilos d'explosif, elle pesait, à pleine charge, 5 tonnes; elle avait besoin, pour son lancement, d'une rampe longue de 45 mètres, inclinée à 10 degrés. Stabilisée par un de ces gyroscopes fournis par l'industrie privée, elle était mise en piqué au moment choisi par l'arrêt du propulseur que provoquait un compte-tours à hélice, dûment réglé en conséquence. L'explosion ne causait aucun cratère, mais son souffle produisait un effet de destruction jusqu'à plusieurs centaines de mètres du point d'impact. La première attaque par *V 1* fut lancée sur l'Angleterre le 13 juin 1944; la *V 2* ne fut lancée que trois mois plus tard, le 8 septembre. Fusée d'un poids de 13 tonnes et longue de 15 mètres, capable de transporter sa charge d'explosif à 350 kilomètres, elle atteignait une vitesse de 5 000 km/h[24]. Une minute après la mise à feu du mélange d'alcool et d'oxygène liquide dont étaient emplis ses

réservoirs, la *V 2* atteignait une altitude de 50 kilomètres et continuait sa course verticale par ses propres moyens, sa combustion ayant été stoppée par un contact radio, montant jusqu'à 120 kilomètres dans la stratosphère avant de piquer en chute libre vers le sol à une vitesse de quelque 3 000 km/h, ce qui faisait que le bruit de son explosion précédait celui de son approche, qu'elle étouffait, rendant la défense antiaérienne inopérante. Hitler n'avait pas eu tort d'affirmer que ses effets étaient terrifiants : qui a vu un cratère de *V 2* après l'explosion au sol remerciera le Ciel que cet engin n'ait pu être employé plus tôt[25].

Le 5 juillet de l'année 1943, en même temps que sa femme Inge et son ami Hermann Thomfor, Hans Heinrich Kummerow fut pendu dans une cave de l'immeuble berlinois de l'*Albrechtstrasse*, occupé par la *Geheime Staatspolizei*, cinq semaines avant le premier bombardement de Peenemünde : on peut croire qu'à l'instant suprême, ils se dirent tous trois qu'ils allaient mourir pour rien.



Ci-dessus : le Premier ministre britannique, Winston Churchill, se rend sur les lieux pour évaluer les dégâts.

---

1. Ainsi baptisée en souvenir de l'empereur Frédéric Ier Barberousse (1122-1190), elle désignait l'invasion de l'*U.R.S.S.*, décidée dès le 18 décembre 1940 par Hitler, et d'abord fixée au jeudi 15 mai 1941. Les revers éprouvés par Mussolini dans son aventure grecque ayant mis le feu aux Balkans, la *Wehrmacht* dut intervenir sur ce théâtre d'opérations, ce qui remit *Barbarossa* au 22 juin. C'est sans doute ce retard qui engendra son échec final : comptant sur un nouveau *Blitzkrieg*, l'intendance allemande n'avait prévu aucun équipement d'hiver alors que les divisions sibériennes, libérées par l'affirmation de l'agent soviétique Richard Sorge — de nationalité allemande et correspondant au Japon du quotidien *Frankfurter Zeitung* qui lui servait de « couverture » — que l'armée nippone demeurerait l'arme au pied, étaient acheminées sur la ligne de front où le soldat allemand gelait sur place.
2. Son nom allait devenir synonyme de « traître » quand, après l'envahissement de la Norvège, il se mit à la disposition d'Hitler qui le nomma Premier ministre, agissant sous la dépendance du *Gauleiter* Terboven. Après l'effondrement du Troisième Reich, il fut jugé, condamné à mort et exécuté.
3. « Parti national-socialiste allemand des travailleurs. » C'est de la contraction du mot « *Nationalsozialistische* » qu'a été tiré le terme « nazi ».
4. Sigle du *Nationalsozialistische Deutsche Arbeiter Partei*.
5. La « Jeunesse hitlérienne. »
6. Il s'agissait d'Albert Sarraut qui, ayant déclaré que la France ne tolérerait jamais que Strasbourg se trouvât placé sous le feu des canons allemands, arrêta là sa velléité de « résistance ».
7. Sigle de l'*Oberkommando der Wehrmacht*, ou grand état-major de la *Wehrmacht*.
8. « Station des fusées volantes. »
9. Rüdolf Nebel n'avait pas tort de se plaindre, mais Wernher von Braun était un intrigant de génie. Ayant réussi à se faire nommer en 1937 directeur du centre de recherches de Peenemünde, sur la Baltique, il s'employa à la mise au point du prototype de la *V 2* (fusée au sens propre du terme tandis que la *V 1* ne fut rien de mieux qu'une « bombe volante »). Au mois de mai 1945 il se livra avec toute son équipe aux Américains, qui l'envoyèrent aux États-Unis dont le gouvernement, utilisant ses connaissances, en fit le directeur des recherches aérospatiales en lui accordant sa naturalisation. C'est ainsi qu'il imagina la fusée à trois étages *Jupiter-C* qui servit au lancement du premier satellite artificiel *made in U.S.A.*
10. Qu'ils se disent « de droite » ou « de gauche », les régimes totalitaires se ressemblent en tout point. Tout comme le régime soviétique, le Troisième Reich hitlérien avait sa *Nomenklatura* dont les bénéficiaires jouissaient d'un mode d'existence tout différent de celui que connaissait la population allemande.
11. N'osant pas affronter le vote du Sénat et de la Chambre des Députés, comme la constitution de 1875 lui en faisait l'obligation, Edouard Daladier, président du Conseil, se contenta de demander une augmentation des crédits militaires.
12. La police criminelle du Troisième Reich. Pour avoir participé au « complot des généraux » fomenté le 20 juillet 1944 contre Hitler, Arthur Nebe fut pendu au mois de mars 1945.
13. Détective américain imaginaire, qui fit dans l'entre-deux-guerres les délices d'une certaine clientèle.
14. Gare berlinoise.
15. Front du travail.
16. Carte d'identité.
17. Secours d'hiver.
18. « Société Loewe Opta Radio. »
19. Bottin mondain allemand, l'*Almanach du Gotha* tire son nom de la ville où il est imprimé chaque année depuis 1763. Il s'agit d'un annuaire généalogique et diplomatique, ce qui fit que, par dérision, la *Geheime Staatspolizei* dénommait *Gotha* son répertoire, périodiquement renouvelé, des noms de ceux qu'elle s'employait à rechercher.
20. Contre-amiral.
21. Ainsi les initiés de *M.I.6* dénommaient-ils le colonel *Sir* Claude Dansey, adjoint du général Stewart Menzies. Vétéran du « Renseignement », *Uncle Claude* avait eu pour adversaire, lors de la Première Guerre mondiale, le futur amiral Canaris, devenu chef de l'*Abwehr*, lequel fut pendu le 9 avril 1945 au *Konzentrationslager S.S.* Flossenburg, après avoir subi d'indicibles tortures.
22. Elle ne fut attaquée pour la première fois que le 18 août 1943, avec près de quatre ans de retard.
23. Armes de représailles. L'initiale du mot servit à désigner la *V 1* et la *V 2*.
24. Celle de la *V 1* ne dépassait pas 500 km/h, ce qui permit aux chasseurs de la *R.A.F.* d'en faire exploser un bon nombre en vol et même à d'audacieux pilotes de modifier sa course vers des points écartés de toute agglomération en plaçant l'extrémité d'une de leurs ailes sous un de ses ailerons.
25. Les premières rampes de lancement furent attaquées, sous le commandement de l'*Air Vice-Marshal* Basil Embry, au matin du mercredi 22 décembre 1943, par les équipages de la 114e *Wing* de la *Royal Air Force*, aux ordres du *Group Captain Pickard*, en Haute-Normandie. Ces attaques se répétèrent constamment, car la *V 1* constituait un danger mortel pour les rassemblements à venir, dans les ports du Sud de l'Angleterre, du corps expéditionnaire destiné à l'*Opération Overlord*. Si, le 5 juin 1944, passant outre aux prévisions pessimistes sur l'état de la mer, le général Eisenhower décida de tenter dans la nuit à venir le débarquement d'où dépendait le sort de la guerre à l'Ouest, c'est qu'il était informé par nos réseaux que l'ennemi avait prévu de déclencher l'offensive générale des *V 1* à la mi-juin.

Page ci-contre : la cathédrale Saint-Paul, à Londres, au milieu de la fumée des incendies.

Les tours et détours d'« Overlord »

A la suite du brillant succès remporté à Bruneval par les *Combined Operations*, Lord Louis Mountbatten fut, à titre *acting*[1], nommé vice-amiral et, à titre honoraire, *Lieutenant General*[2] en même temps qu'*Air Marshal*[3], ce qui permit à M. Churchill de le faire entrer au sacro-saint comité des chefs d'état-major généraux des armées de mer, de terre et de l'air, où l'on commençait de débattre des conditions dans lesquelles serait tentée l'« invasion », autrement dit la redoutable tentative de débarquement sur les côtes du « Continent », cette « Forteresse Europe » dont Hitler — auquel l'entrée en guerre des États-Unis avait fait comprendre qu'il allait tôt ou tard être réduit à la défensive — avait ordonné d'entreprendre la construction, confiée à l'*Organisation Todt*[4]. Il s'agissait en fait d'une immense série d'ouvrages qui, partant de la Norvège, iraient jusqu'à Hendaye, à la frontière espagnole, en suivant les rivages de la mer du Nord, de la Manche et de l'Atlantique, l'ensemble étant dénommé *Atlantischeswall*.

Le « Chiefs of Staff Committee »

Mission me fut donnée à Londres, tandis que j'étais à la veille de regagner la France — où un appareil *Lysander* me déposa près de Montreuil-Bellay, en Maine-et-Loire, dans la nuit du 27 au 28 mars 1942, alors que s'accomplissait le raid sur Saint-Nazaire — d'attribuer la priorité *A one*[5] à la recherche des informations sur la façon dont l'ennemi concevait ce « Mur », plus particulièrement entre Cherbourg et Dunkerque. Il ne me fut pas dit que la demande provenait du *Chiefs of Staff Committee*.

Le caractère temporaire ou honoraire de la triple promotion dont faisait l'objet le jeune Mountbatten n'avait pas manqué de susciter d'aigres commentaires, et les mauvaises langues ne manquaient pas pour insinuer qu'il la devait à sa parenté avec la famille royale. Les officiers généraux du comité des chefs d'état-major n'avaient marqué nul empressement à lui réserver une place autour de leur table et, d'emblée, cet intrus les avait pris à rebrousse-poil quand avait été abordé devant lui le problème de l'« invasion », ses trois nouveaux collègues étant d'accord pour la situer entre l'embouchure de la Somme et la frontière franco-belge.

« Tout ce que nous savons de l'ordre de bataille arrêté par le *Feldmarschall* von Rundstedt, commandant suprême à l'Ouest des forces adverses, indique qu'il nous attend précisément en ce point, avait rétorqué l'*acting Vice-Admiral*. Or, l'élément surprise est un facteur essentiel à la réussite de l'entreprise.

— Et que proposez-vous pour votre part? lui fut-il aigrement demandé.

— La côte de Basse-Normandie qui s'étend entre la base orientale du Cotentin et la rive gauche de l'estuaire de la Seine, déclara Mountbatten.

— Vraiment! riposta le représentant de la *Navy*. Avez-vous réfléchi qu'à supposer que notre corps expéditionnaire réussisse à prendre pied sur le rivage tenu par l'ennemi, il lui





1 - Après le raid des commandos des « Opérations combinées » sur Saint-Nazaire, des prisonniers britanniques sont rassemblés et évacués par les Allemands.

2 - Le dernier salut des prisonniers anglais au compagnon tombé lors du combat. Les pertes en hommes sont lourdes.

3 - La proue du destroyer « Campbeltown », encastrée dans le caisson sud de la « Forme Joubert », que son explosion rendit inutilisable par la « Kriegsmarine ».

4 - On aperçoit, à droite, le corps d'un sergent britannique gisant sur le quai.

5 - Un matelot allemand tient en respect deux prisonniers anglais.

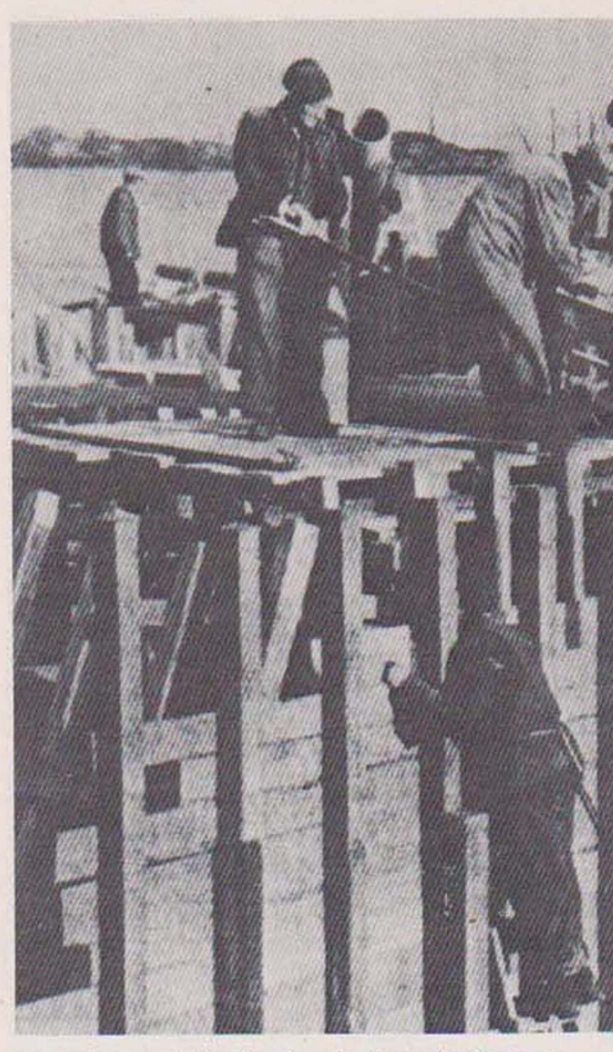



2


4


5

faudra disposer d'un port pour le ravitaillement de la tête de pont qu'il aura créée? Or, dans la zone que vous indiquez, il n'en existe aucun digne de ce nom.
— Je le sais.
— Ce n'est pas tout! intervint le représentant de la *Royal Air Force*. Les troupes débarquées auront un besoin vital du constant support de nos *fighters*. Or, la zone que vous préconisez est hors des limites de leur rayon d'action.
— *Sir*, dit Mountbatten, permettez-moi de suggérer que celle-ci pourrait être étendue si des réservoirs supplémentaires de carburant étaient fixés au départ sous leurs ailes, étant largués pendant la traversée du *Channel*...
— Et le port! reprit le représentant de la *Navy*. Comment suppléerez-vous à son absence?
— *Sir*, affirma tranquillement Mountbatten, nous l'emporterons dans nos bagages. »
Le général Eisenhower qui, détaché par le général Marshall, chef d'état-major général de l'armée de terre *U.S.*, assistait en observateur à la réunion, consigna dans ses notes personnelles cette remarque :
« Huées et sarcasmes accueillirent la promesse en question. »



« Malherbe »

Une semaine ne s'était pas écoulée depuis mon retour à Paris que, par les soins du colonel Touny, chef de l'O.C.M.[6], je fus mis en présence, dans un appartement de la rue Caulaincourt, d'un homme âgé d'une quarantaine d'années qui, tout jeune encore, s'était brillamment battu sur la fin de « la Grande Guerre » ; grièvement blessé devant Dunkerque au mois de mai 1940, lors de l'Opération *Dynamo*[7], il traînait avec peine la jambe, ce qui lui avait valu d'être libéré par l'ennemi de l'hôpital où il était prisonnier. J'appris que, s'appelant Marcel Girard, il représentait à Caen la *Société des Ciments français*.
« Tiens! fis-je. Je suppose que votre carnet de commandes va se trouver bien garni?
— Pourquoi? grogna-t-il.
— On ne prépare pas la construction du « Mur », dans votre coin?
— Ça en a tout l'air, et les Allemands ont déjà commencé l'évacuation des gens qui habitent trop près de la côte.
— Cette construction nécessitera beaucoup de ciment... Tout ce que vous pourriez me fournir comme renseignements sur les travaux m'intéresse.
— On verra ça.
— Je dois vous prévenir que je serai exigeant.
— De quelle manière?
— Il me faut des plans précis, avec les épaisseurs de béton...
— Ça va de soi.
— Les emplacements des pièces d'artillerie, leur nombre, leur calibre, les nids de mitrailleuses, les points d'appui, les champs de mines, les barbelés, plus — quand le jour viendra — les habitudes des hommes, leur discipline, leur moral...

Ci-dessous : Marcel et Dany Girard. Sous le pseudonyme de « Malherbe » Marcel Girard devient à Caen, pour Rémy, un agent d'une valeur exceptionnelle.



Ci-contre : l'édification du « Mur de l'Atlantique » en France est confiée à « l'Organisation Todt ».

Ci-dessous : c'est à l'initiative du maréchal Rommel que les canons lourds sont placés dans les blockhaus, à proximité du rivage.



Ci-dessus : les batteries allemandes sont camouflées au fur et à mesure de leur installation.

— Peut-être aussi la couleur de leurs cheveux ?

— Vous ne croyez pas si bien dire. Figurez-vous que c'est tout juste si l'ami auquel je dois le rapport qui s'est traduit par le succès récent du raid sur Bruneval — et qui est aujourd'hui en prison — ne l'a pas signalée pour sa part.

— Alors, j'aime mieux ne pas vous donner la couleur des cheveux, fit Girard avec un petit rire. Mais on fera de son mieux.

— Puisque vous résidez à Caen, on vous appellera « Malherbe » dans mon réseau.

— Comme vous voudrez. Jusqu'à présent, j'étais « Moreau » à l'O.C.M. »

L'affichette

L'O.C.M. avait mis sur pied un bureau d'études politiques et se préparait à la lutte armée contre l'envahisseur, mais ne disposait encore d'aucun réseau spécialisé dans le « Renseignement ». L'homme auquel je venais de donner le pseudonyme de « Malherbe » allait être le premier jalon de ce réseau, qui fut dénommé « Centurie ». Il avait constitué à Caen un petit groupe qui disposait d'une « boîte aux lettres » au *Café des Touristes*, modeste bistrot situé près de l'église Saint-Pierre, sur le boulevard des Alliés. Contrairement aux règles de sécurité les plus élémentaires, les recrues de Marcel Girard se retrouvaient quasi quotidiennement « chez Paul », comme ils disaient par allusion au prénom du patron, que son épouse secondait dans son action clandestine.

Accoudé au zinc, le peintre en bâtiment René Duchez sirotait son apéritif en cette soirée du mercredi 6 mai 1942, laissant le plombier Deschambres, l'agent d'assurances Harivel et le garagiste Léon Dumis, tous trois ses camarades, disputer une partie de dominos. Lorrain, Duchez avait pris femme en Normandie après avoir connu, étant enfant, les rigueurs de l'occupation allemande dont il avait conservé une haine solide à l'égard de tout ce qui portait l'uniforme *feldgrau*. Soudain, son œil s'alluma : l'un des joueurs venait de faire mention de l'*Organisation Todt* qui avait installé ses services dans un immeuble de la rue de Geôle, non loin du château de Guillaume le Conquérant, après avoir invité son légitime propriétaire à planter sa tente ailleurs : il venait de se rappeler une affichette placardée à la mairie, laquelle faisait mention d'une adjudication de la pose de papiers dans deux pièces de l'immeuble en question. Sortant de « chez Paul », il alla en prendre une lecture plus attentive et fit la grimace : l'adjudication était fixée à 17 heures, ce même 6 mai, et le délai venait d'expirer.

Le triomphe de l'instinct

Évoquant ma première rencontre avec Alphonse Tanguy, j'ai déjà exprimé ma profonde croyance dans la force de l'instinct, sans lequel je n'aurais jamais réussi à construire mon réseau. Dévasté une première fois au mois de juin 1942 par une trahison délibérée,

il le fut de nouveau, plus gravement encore, au mois de novembre 1943 du fait que, redoutant de subir le supplice de « la baignoire », l'homme que nous appelions « Tilden » rédigea avec application le rapport qui fut retrouvé, après la délivrance de Paris, dans les archives de la *Gestapo* de l'avenue Foch[8] : je n'avais pas recruté moi-même l'individu qui porta dans nos rangs le pseudonyme de « Capri », et n'ai jamais connu « Tilden », tandis que ceux et celles que je choisis un par un, une par une, allèrent à la torture, aux prisons, aux camps de concentration ou au poteau d'exécution sans rien livrer de ce qui aurait suffi à anéantir notre « Confrérie Notre-Dame ». La vanité humaine a fait que l'instinct, demeuré à l'état pur chez l'animal — s'est trouvé supplanté par notre raisonnement, syllogisme dont la rigueur est souvent viciée dès le départ. Dénué de toute prétention, René Duchez se laissa de bout en bout porter par l'instinct, rendant ainsi à la cause alliée un inestimable service, alors que sa démarche pouvait paraître absurde dès le départ : outre le fait qu'il arrivait trop tard pour se porter candidat à l'adjudication, la pose de papiers dans deux pièces qui seraient vides à coup sûr ne pouvait offrir aucun intérêt.

Se mettant au volant de sa vieille camionnette, Duchez ne s'en rendit pas moins le lendemain matin à l'immeuble de la rue de Geôle, ce qui lui valut une vive altercation avec la sentinelle qui montait la garde sur le trottoir. Au bruit, un sous-officier sortit du poste de garde et vit en ce Français un mauvais plaisant, lequel s'entendit déclarer par un gradé appelé à la rescousse qu'il allait savoir le prix à payer pour s'être moqué de l'armée allemande. Duchez protesta de sa bonne foi, disant qu'il était venu pour l'adjudication, et s'entendit répliquer :

« Vous êtes en retard ! Les offres devaient être faites avant 5 heures de l'après-midi, et c'était hier ! »

Puis, se ravisant, l'officier lui fit voir les deux pièces mises en cause, s'enquérant du prix qu'il aurait demandé pour les tapisser. Notre camarade parut prendre les mesures du regard et fixa un chiffre très en-dessous des normes, ce qui fit que le *Bauleiter*[9] Schnedderer, chef des services caennais de l'*Organisation Todt*, lui demanda pourquoi il se montrait si modeste dans ses prétentions.

« Monsieur le Commandant, déclara Duchez, c'est parce que j'ai beaucoup d'admiration et de reconnaissance pour l'armée allemande qui nous protège contre le bolchevisme ! »

Ce disant, il ne faisait que répéter le texte des affiches de propagande apposées sur nos murs par les soins du ministère de la Propagande du Dr Goebbels. Apparemment impressionné, Schnedderer le pria de lui présenter ses échantillons de papiers le lendemain, vendredi 8 mai.

Tandis qu'il les examinait, on frappa à l'une des deux portes ouvrant sur son bureau, installé dans le salon du propriétaire de l'immeuble, et Duchez vit déposer devant lui, sur la table de travail du *Bauleiter*, une pile de tirages à l'ozalid[10] dont celui qui était posé sur le dessus portait en lettres gothiques la mention *Streng Geheim* : Duchez savait assez d'allemand pour

Ci-dessus : l'Organisation Todt, qui utilise aussi bien des chômeurs que des travailleurs réquisitionnés, installe ses services à Caen, dans un immeuble de la rue de Geôle.

Ci-dessous : René Duchez, peintre en bâtiment, cherche à travailler dans ces locaux. On ne sait jamais, une occasion peut se présenter.



Ci-contre : le maréchal von Rundstedt estime que le débarquement aura probablement lieu dans le pas de Calais.



comprendre qu'elle se traduisait en français par « ultra-secret », ce qui éveilla son attention. Le priant de l'excuser un instant, Schnedderer prit ce document — ce qui permit à Duchez de constater que le « bleu » posé en-dessous portait le même numéro et la même mention, d'où il déduisit qu'il y avait là un tirage de plusieurs exemplaires du même plan — et, se levant, alla vers la fenêtre. Dépliant un volet, l'Allemand l'examina par transparence, discutant dans sa langue avec le jeune officier qui le lui avait apporté. Du point où il se trouvait, Duchez constata que ce volet représentait le tracé de la côte allant de Honfleur à Houlgate : à n'en pas douter, il s'agissait là du plan des travaux entrepris pour la construction du « Mur ».

Par un coup d'audace extraordinaire, notre Lorrain parvint, dans la demi-heure qui suivit à s'emparer de ce document alors que, demeuré seul avec lui, Schnedderer lui tournait le dos, dictant du seuil de l'autre porte un ordre à son secrétariat. Pour le dissimuler derrière le miroir suspendu au-dessus de la cheminée, il dut le déplier, tant ce plan était épais. La pose des papiers lui ayant été confiée, il réussit par un nouveau tour de force à sortir sa prise de l'immeuble réquisitionné par l'*Organisation Todt*; Marcel Girard le transporta lui-même à Paris et, au matin du jeudi 14 mai, il me fut remis. J'avais alors pour gîte de fortune un appartement du square Henry-Paté, dans le XVI[e] arrondissement et constatai que ce plan du « Mur de l'Atlantique » mesurait plus de trois mètres de long sur quelque soixante-quinze centimètres de hauteur.

A l'instar des plus grands chefs militaires...

Beau-frère de notre ami Jean Pelletier – auquel je devais d'avoir été mis en possession de renseignements sur le port d'Anvers —, le capitaine Émile Loiseau, officier du génie auquel j'avais confié dans mon réseau la direction du secteur « Fortifications », se récria devant le tracé qui, établi à très grande échelle, allait de Honfleur à Cherbourg, faisant apparaître sous nos yeux, dans leurs dimensions exactes, les blockhaus destinés à abriter les pièces d'artillerie dont le nombre et le calibre étaient précisés, les points d'appui, les nids de mitrailleuses, les réseaux de barbelés, les emplacements des champs de mines : en bref, tout ce que j'avais demandé à « Malherbe » lors de notre première entrevue.

« Vous ne semblez pas très emballé? remarqua mon ami.

— Je le serais si ce plan se rapportait à la partie de la côte de la Manche qui va du Havre à Dunkerque, lui dis-je. A quoi pourra-t-il servir? Une attaque de vive force contre Cherbourg, base puissamment fortifiée, me semble exclue ; or, c'est le seul port dont les Alliés pourraient disposer en Basse-Normandie pour alimenter le corps de débarquement qui aura besoin d'une énorme quantité de matériel. D'autre part, la Manche est large en ce point, et les navires se feraient infailliblement repérer pendant la traversée sans pouvoir disposer du soutien de l'aviation de chasse, trop éloignée de ses bases. Quand l'occasion m'en sera offerte, j'enverrai ce plan à Londres, mais ne crois pas qu'il aura d'autre utilité que de montrer comment l'ennemi conçoit la construction de son « Mur ». Je conviens que ce sera mieux que rien. »

On eût bien surpris l'amateur que j'étais en matière de « renseignement » en lui disant qu'il reprenait de la sorte les arguments opposés à Lord Mountbatten par le comité des chefs d'état-major, tout comme ceux que les généraux de l'*Oberkommando der Wehrmacht* faisaient valoir, en s'appuyant sur les règles de la « logistique » devant un Hitler que son étonnante intuition avait conduit à leur annoncer que le débarquement allié serait tenté sur les plages de la Basse-Normandie. En apprenant que je me trouvais en parfait accord avec le *Feldmarschall* von Rundstedt, *Oberbefehlshaber West*[11], je n'aurais pu manquer de m'en trouver flatté.

Peu après survint la trahison que j'ai mentionnée. Elle se traduisit par une cinquantaine d'arrestations, dont celles de ma mère, de mes cinq sœurs, de mon frère cadet Philippe... Avisé que le *Sicherheitsdienst* s'efforçait de mettre la main sur ma femme et mes enfants pour m'obliger à me livrer, Londres me donna l'ordre de les faire passer en Angleterre, où je les accompagnai, utilisant pour la première fois, le 17 juin 1942, notre liaison maritime clandestine mise au point par notre ami Alphonse Tanguy au départ de Pont-Aven dans

le Finistère. J'ai encore dans l'oreille l'exclamation que poussa l'officier délégué par *M.I.6* dans la cabine du *Lieutenant Commander* Dunstan Curtis, commandant le *Motor Torpedo Boat* détaché aux îles Scilly pour nous accueillir, quand cet officier, impatient de prendre connaissance du courrier que j'apportais, déplia le plan dérobé par Duchez : ce document arrivait à point nommé pour permettre à Lord Mountbatten de faire triompher ses vues sur le choix du point de débarquement au sein du *Chiefs of Staff Committee*.

Un heureux échec

Entreprise le 19 août 1942, l'Opération *Jubilee* démontra qu'il serait vain de tenter de s'emparer d'un port tenu par l'ennemi : celui de Dieppe fut mis hors d'usage par le feu de l'artillerie cependant que l'accumulation des décombres s'opposait à la progression des chars d'assaut. Nombreux furent ceux qui demeurèrent cloués sur le rivage, leurs chenilles disjointes par des arêtes de béton dissimulées sous les galets et invisibles à la photo aérienne. Leur pose avait été signalée par notre cama-

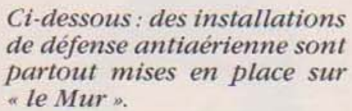


Ci-contre : Alphonse Tanguy, alias « Alex ».

Ci-dessous : à la suite d'une trahison, la mère et les sœurs de Rémy sont arrêtées. Deux d'entre elles seront déportées.

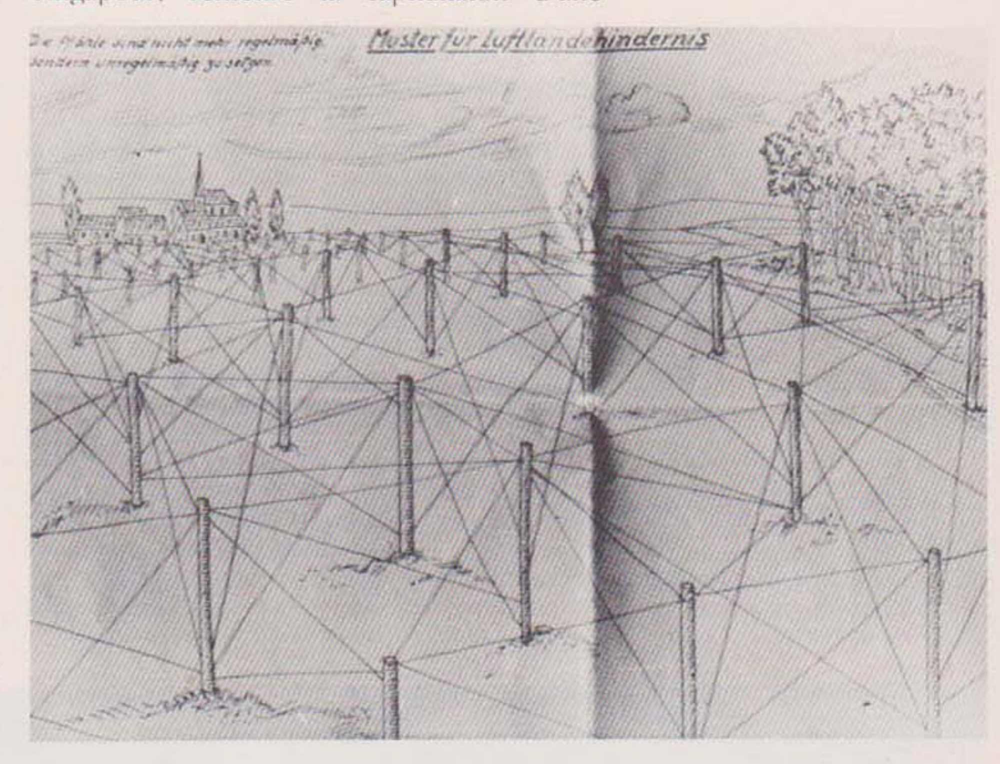


rade Roger Hérissé, auquel nous devions déjà d'avoir été informés de l'existence de la station radar ennemie de Bruneval mais, par suite d'une faute commise en France, le courrier qui contenait son rapport ne parvint à Londres que plusieurs semaines après le raid.
Composé de forces canadiennes, l'effectif engagé à terre subit des pertes dont la propagande nazie grossit démesurément le nombre en tués, affectant de voir dans cette affaire une tentative de débarquement visant à l'installation d'une tête de pont et la qualifiant de désastre. Elle fut en fait bénéfique sur un double plan : d'une part, pour les Alliés, par les précieux enseignements qui en furent tirés et, d'autre part, en affermissant l'adversaire dans sa conviction que l'« invasion », quand elle se produirait, choisirait la voie la plus courte entre le sud de l'Angleterre et le nord de la France, visant essentiellement une zone bien équipée en moyens portuaires. Il ne se trouva personne à l'*Oberkommando der Wehrmacht*, ni à l'état-major de von Rundstedt, pour imaginer que l'assaillant « emporterait son port dans ses bagages », idée que, de l'autre côté de la Manche, le général Bernard Paget, chef de l'armée de terre métropolitaine, persistait à tenir pour aussi irréalisable qu'insensée, continuant d'affirmer que l'« invasion » ne pouvait avoir de chances d'aboutir que si elle avait pour objectif le littoral français voisin du pas de Calais. Nommé chef d'état-major du futur *Supreme Commander*, qui assumerait l'écrasante responsabilité d'*Overlord*[12], le général Frederick Morgan témoignait plus d'indulgence à l'égard du jeune chef qui, au sein du comité des représentants des trois armes, « faisait quelque peu figure d'enfant terrible », les irritant par la ténacité qu'il apportait à défendre des thèses jugées présomptueuses au gré de leur expérience. Pour en finir, Mountbatten décida de frapper un grand coup.
Au camp d'entraînement de Largs dont disposaient en Écosse les *Combined Operations*, il réunit du 28 juin au 2 juillet 1943 toutes les parties intéressées. Affirmant sa pleine confiance dans le succès d'*Overlord* — sous réserve que l'entreprise fût tentée, comme il le préconisait, sur les plages de la Basse-Normandie —, il fit déployer devant ses hôtes les plans minutieusement mis au point par ses adjoints, les capitaines de vaisseau Hughes-Hallett et Hussey, qui exposèrent avec tant de maîtrise les arguments militant en faveur de cette solution, qu'ils emportèrent la conviction du général Morgan, lequel trancha le débat :
« L'invasion doit être tentée en Normandie occidentale, déclara-t-il avec force. Il n'y a pas d'alternative si nous voulons respecter l'horaire prévu en attaquant dans le délai d'un an ! »
Avec l'impatience propre aux néophytes, les Américains avaient prévu de passer à l'action dès l'été 1943 mais, à la conférence de Casablanca[13], Mountbatten avait démontré que le temps nécessaire à la construction du matériel



Ci-dessous : des installations de défense antiaérienne sont partout mises en place sur « le Mur ».

amphibie de types divers, découlant de la leçon apprise à Dieppe, ne permettait pas de tenter *Overlord* avant le début de l'été 1944. C'est à Largs qu'il révéla ce que seraient les *Mulberries*[14], composés chacun d'un quai flottant long d'un mille marin, suivant en rade foraine les évolutions des marées, et capables de supporter les plus fortes tempêtes sous la protection d'un brise-lames constitué de bailles volontairement coulées après avoir été emplies de ciment[15]. Muni d'appareils de levage, le quai serait capable de servir au déchargement de bateaux de gros tonnage, étant relié au rivage par deux ponts également flottants, le premier à l'usage des camions roulant à vide et le second à leur retour à terre pour le transport du ravitaillement chargé à Portsmouth. Dès la prise de Cherbourg, un *pipe-line* dénommé « Pluto » serait alimenté par les pétroliers et, traversant de haut en bas le Cotentin, suivrait dans leur progression vers le Rhin l'avance des troupes alliées.
Le travail accompli par Lord Mountbatten et ses adjoints trouva sa consécration à Québec le 19 août 1943 — premier anniversaire du raid sur Dieppe — auprès de Roosevelt et de Churchill, une nouvelle fois réunis. Tout semblait désigner l'opiniâtre chef des *Combined Operations* pour prendre le commandement d'*Overlord* mais, par la désignation d'un Britannique (Montgomery) au poste de chef d'état-major du futur *Supreme Commander*, Churchill avait déjà accepté que celui-ci fût choisi en la personne d'Eisenhower. Mountbatten reçut un titre équivalent, mais qui visait le théâtre d'opérations du Sud-Est asiatique où, depuis la capitulation de Singapour, l'ennemi nippon n'avait cessé de conserver l'avantage.
Il se vit deux ans plus tard, en ce même Singapour, remettre la capitulation d'une



Ci-dessus : ce dessin, de la main de Rommel, reproduit la conception d'un dispositif antiparachutistes appelé par la suite les « asperges » de Rommel : des poteaux d'environ trois mètres de haut reliés par des fils de fer actionnent des charges d'explosifs.



Ci-contre : les tétraèdres en béton, armes antichars, seront ultérieurement dotés de charges explosives.

armée japonaise forte de près de 700 000 hommes mais, pour éclatante qu'elle fût, cette victoire ne pouvait rivaliser avec celle qu'il aurait remportée en une Europe dont il n'est pas osé de dire qu'elle lui devrait fondamentalement sa libération.

Pour le « Renseignement » hitlérien, un fiasco

L'ennemi se trompait sur le choix du point où serait tenté le débarquement, mais les signes ne lui manquaient pas pour prévoir avec certitude que cette tentative aurait lieu. Il était donc d'une importance majeure pour l'*Oberkommando der Wehrmacht* d'en situer d'une façon aussi précise que possible la date et la zone.
Dès avant la guerre, l'*Abwehr* avait mis en place, sur le territoire britannique, un bon nombre d'agents dénommés *still*[16] dans le jargon du *Secret Service* : ayant pignon sur rue et pratiquement insoupçonnables, ils avaient ordre de demeurer inactifs jusqu'au jour où il serait fait appel à leurs services. Leur officier instructeur — Allemand de pure souche ayant accompli en Grande-Bretagne ses études universitaires — fût-il choisi par l'amiral Canaris pour la raison que celui-ci le savait antinazi? Cet officier recommanda à ses élèves — bien entendu munis de fausses identités et parlant couramment l'anglais — de se procurer un *savings book*[17] comme tout bon citoyen britannique, ce qui facilita leur arrestation en masse : peu nombreux furent ceux qui parvinrent à passer à travers les mailles du filet tendu par un de leurs compatriotes qui avait jugé de son devoir d'empêcher Hitler d'étendre sa domination à l'ensemble de l'Europe, agissant à l'exemple d'un Hans Heinrich Kummerow qui lui était inconnu.
Il a été dit du service britannique du « Renseignement » qu'il doit son efficacité à la coopération spontanée qui lui est apportée par tout sujet de Sa Gracieuse Majesté, où qu'il réside dans le monde. Je pense que c'est vrai, mais que dire de cette coopération quand elle eut à se manifester en cette île que Michelet a définie comme « un grand vaisseau ancré au large de l'Europe » ?
La défaite de la France fut suivie de l'entrée en Grande-Bretagne d'une foule de réfugiés, où l'espionnage hitlérien ne manqua pas de glisser ses affiliés, dont bien peu surent résister aux interrogatoires conduits avec une infinie patience par les officiers de *M.I.5*, lesquels s'installèrent, après ce premier déferlement, dans un établissement londonien dénommé

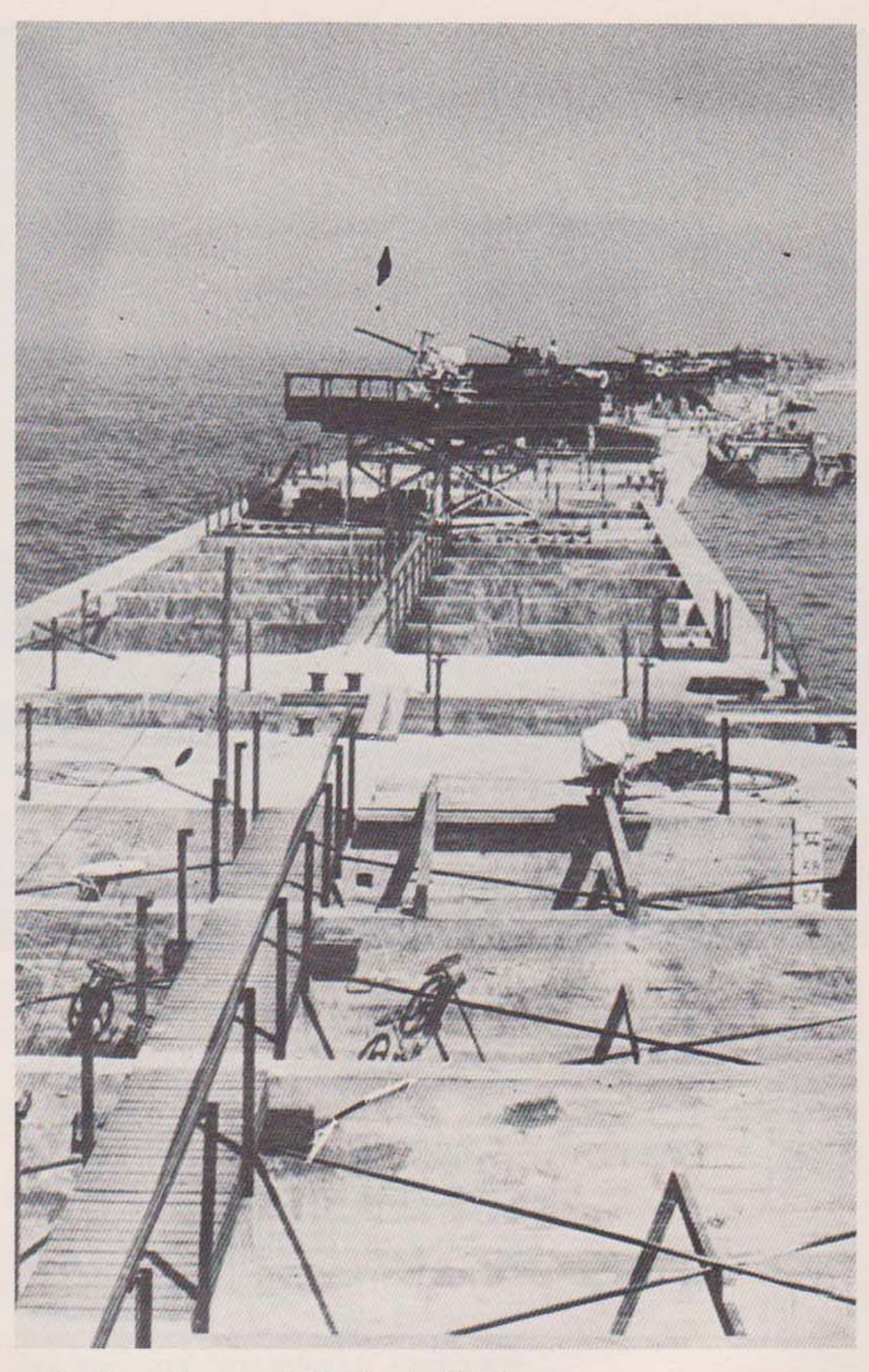
Ci-dessous : l'amiral Canaris, chef de l'« Abwehr » (services du renseignement et du contre-espionnage allemands) au cours d'une réunion de travail.



Patriotic School, réquisitionné pour héberger tout arrivant en provenance du « Continent ». Il en alla de la sorte pour un individu d'authentique nationalité britannique qui, disant avoir réussi à s'évader du camp d'internement aménagé par le vainqueur provisoire à Saint-Denis, puis à franchir clandestinement les Pyrénées, avait trouvé refuge à Madrid auprès de l'ambassade de Grande-Bretagne, laquelle l'avait rapatrié *via* Gibraltar. Après avoir répondu de façon satisfaisante aux enquêteurs de *Patriotic School*, il fut muni d'un pécule propre à lui permettre de faire face aux nécessités les plus pressantes de l'existence et, circulant en toute liberté, évoqua en toute occasion ceux qu'il avait laissés derrière lui aux mains des nazis, ne manquant pas de leur écrire régulièrement par l'entremise de la *St John's and Red Cross*[18], sans savoir qu'il était tenu en laisse : ayant relevé dans ses réponses des points qui leur semblaient douteux, les officiers de *M.I.5* ne lui avaient donné son visa de sortie que pour vérifier ses tenants et aboutissants, soumettant son courrier à l'épreuve de divers réactifs chimiques dont l'un fit apparaître des notes écrites entre les lignes et destinées à la section intéressée du *R.S.H.A.*, autrement dit l'« Office suprême de la sécurité du Reich », fondé par Reinhard Heydrich, bras droit du *Reichsführer S.S.* Heinrich Himmler et qui faisait concurrence à l'*Abwehr*. On lui laissa la bride sur le cou jusqu'au jour où, s'étant persuadés qu'il opérait solitairement, les limiers qui le suivaient à la trace procédèrent à son arrestation. Convaincu de haute trahison, ce personnage fut jugé dans les formes, condamné à mort, et pendu.

Il y eut aussi un Belge, serveur dans un hôtel de Bruxelles, incarcéré à la prison de Saint-Gilles pour une sordide affaire de marché noir, que le *Sicherheitsdienst* infiltra dans un réseau de résistance, avant de faire paraître dans la presse un prétendu avis de recherches qui offrait une forte récompense à qui faciliterait son arrestation. L'homme passa ensuite clandestinement en Suède avec mission de se présenter à l'ambassade de Grande-Bretagne à Stockholm, où il répéta si bien la leçon qui lui avait été apprise qu'une place lui fut réservée dans l'avion de la *Royal Air Force* qui repartait une fois la semaine pour l'Écosse d'où il était arrivé la nuit précédente. Ce misérable reçut avec une confusion apparente les compliments qui lui furent adressés par les enquêteurs de *Patriotic School*, lesquels avaient en main l'avis de recherches publié à son encontre : il ignorait qu'un courrier expédié de Belgique, où se trouvait dénoncée son imposture, l'avait précédé en Angleterre et que ces interrogateurs, qui se montraient si louangeurs, désiraient savoir, avant de lui faire passer la corde au cou, s'il disposait, à Londres ou ailleurs, de « contacts » encore non identifiés. Quand on se décida à l'arrêter, on ne découvrit sur lui que des bribes d'observations à la portée du premier venu : aussi bête qu'il était traître, cet insignifiant personnage n'avait pas jugé utile de faire mention des énormes caissons en béton qu'il avait vus flotter sur la Tamise du côté de *Tilbury Docks*, alors qu'il s'agissait d'éléments — baptisés *Phœnix* — destinés à être remorqués à travers la Manche pour soutenir le quai métallique du dispositif *Mulberry*, ce port artificiel dont Mountbatten avait dit que le corps de débarquement « l'emporterait dans ses bagages ». Si Hans et Inge Kummerow moururent pour rien, faute d'avoir été entendus à temps, le Belge dont il s'agit ne mérite même pas d'être sorti de l'anonymat, étant de la sorte des gens qui trahissent en vain.

L'*Abwehr* crut trouver sa revanche avec une recrue d'origine danoise parachutée quelque



Ci-dessus : des énormes caissons de béton constituent les éléments « Phœnix » destinés à être remorqués à travers la Manche. Ils deviendront le support du dispositif de port artificiel « Mulberry ».



Ci-dessus : tandis que le dramatique face-à-face anglo-allemand s'exacerbe, les États-Unis, sur les plages du Pacifique, révèlent qu'ils sont passés maîtres dans une branche déterminante de l'art de la guerre : la logistique.

part dans le comté de Norfolk — à moins que ce n'ait été dans celui du Suffolk, situé comme l'autre en bordure de la mer du Nord — durant la trouble période de l'été 1940. Spéculant sur les excellentes relations qui, depuis un temps immémorial, unissent la Grande-Bretagne au Danemark (d'où vinrent les Angles qui envahirent, au Ve siècle, le Sud de son territoire, dont ils firent « l'Angleterre »), les services de l'amiral Canaris recommandèrent à cet agent de se faire passer pour un réfugié ayant gagné par ses propres moyens à bord d'une barque, puis à la nage, le point de la côte où il fut retrouvé après avoir soigneusement dissimulé le poste radio émetteur-récepteur dont il était porteur. Il l'utilisa pour faire savoir que cette fable avait été cordialement acceptée, précisant qu'il s'était porté volontaire pour travailler dans une ferme où l'on souffrait de la pénurie de main-d'œuvre, et ses émissions se poursuivirent, faisant passer en Allemagne des informations jugées intéressantes. Il s'y mêla un certain jour la nouvelle que cette recrue avait pris femme chez ses employeurs, et l'on jugea, à Berlin, qu'il ne pouvait disposer de meilleure caution. C'est sans la moindre appréhension qu'on lui dépêcha un *U-Boot* pour prendre livraison de l'important courrier qu'il annonçait, mais qui ne parvint jamais à ses destinataires : dès qu'il émergea au point convenu, le sous-marin fut expédié par le fond. En fait, ce courrier n'existait pas ; arrêté dès son parachutage, le Danois s'était docilement laissé « retourner » par le contre-espionnage britannique, transmettant sur son poste aussitôt saisi des « renseignements » soigneusement élaborés et chiffrés dans son code.

L'affaire « Cicéron »

C'est au mois de mars 1944 que l'*AMT VI*[19] eut, pour la première fois, son attention attirée par le mot *Overlord*, mentionné dans un document d'origine britannique.
Fondateur du *R.S.H.A.*, qu'il continuait de diriger après avoir été nommé « protecteur » de l'ex-Tchécoslovaquie devenue « Bohême-Moravie », Reinhard Heydrich était tombé au printemps de l'année 1942 sous les balles de résistants tchèques parachutés tout exprès d'Angleterre. Autrichien, promu chef de la police viennoise, Ernst Kaltenbrunner l'avait remplacé à la tête du *Reichssicherheitshauptamt* tandis qu'Himmler obtenait l'unification des services secrets du Troisième Reich, ce qui ramenait l'amiral Canaris au rang obscur de « chef d'état-major de la section de la guerre économique ». Du même coup, un jeune juriste nommé Walter Schellenberg, chef de

l'*AMT VI*, héritait de tout l'appareil de l'*Abwehr*, avec ses seize mille agents disséminés de par le monde, dont un certain Ludwig Moyzisch qui, avant l'*Anschluss*[20], exerçait à Vienne la profession de journaliste : mis en place à Ankara, il dissimulait ses activités sous la « couverture » d'attaché commercial de l'ambassade dirigée par le baron Franz von Papen, un vétéran du Renseignement. Attaché militaire auprès de l'ambassade de l'Allemagne impériale à Washington, von Papen avait été expulsé des États-Unis en 1915 pour avoir trempé dans une affaire d'espionnage mêlé de sabotage. Devenu chancelier de la République de Weimar[21], puis remplacé par le très conservateur von Schleicher, il s'employa à convaincre le vieux *Feldmarschall* Hindenburg de confier la chancellerie à Hitler, en le nommant lui-même vice-chancelier de façon à neutraliser le mouvement national-socialiste, et obtint gain de cause. Mais il avait affaire à trop forte partie et dut s'estimer heureux d'échapper à la « purge » sanglante du 30 juin 1934, dont furent victimes plusieurs de ses amis politiques. Connaissant bien la Turquie pour avoir été, en 1918, chef d'état-major de la IVe armée ottomane, il fut nommé, peu avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, ambassadeur à Ankara du Troisième Reich dont il s'était docilement fait le serviteur.

Il avait pour rival en Turquie *Sir* Hugh Knatchbull-Hugessen, ambassadeur de Sa Majesté britannique. Après avoir vainement tenté d'attirer dans son camp le pays qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait conclu secrètement une alliance avec le *Kaiser* Guillaume II, von Papen limitait, en cette année 1944, ses prétentions à empêcher le gouvernement de M. Sukru Saradjoglou de rompre sa neutralité au profit des Alliés. C'est dire l'attention qu'il porta au rapport que lui fit son « attaché commercial » sur la proposition d'un certain Eliaza Bazna, individu d'origine albanaise, devenu valet de chambre de l'ambassadeur de Grande-Bretagne après avoir rempli le même office auprès de *Herr* Jenke, lequel était toujours en poste à l'ambassade du IIIe Reich. L'affaire remontait au mois d'octobre 1943.

Oubliée dans une poche...

Pour ouvrir et refermer le coffre-fort réservé à son usage personnel, *Sir* Hugh utilisait une clef au dessin compliqué dont il ne se séparait jamais. Il lui advint un certain soir de la laisser dans une poche du pantalon que son valet brossa le lendemain. La découvrant, l'Albanais n'eut rien de plus pressé que d'en prendre une empreinte à la cire, d'où un artisan de sa

Ci-dessous : le « Reichsführer S.S. » Heinrich Himmler, obtient l'unification des Services secrets du Troisième Reich.



Ci-contre : Franz von Papen est, à cette époque, ambassadeur d'Allemagne en Turquie. Son rôle est d'inciter le gouvernement turc à rester neutre pendant la guerre.

Page ci-contre : Eliaza Bazna démontre, appareil en main, comment il photographia les documents secrets de l'Ambassade de Grande-Bretagne à Ankara.

Ci-dessous : Sir Hugh Knatchbull Hugessen, ambassadeur de Grande-Bretagne en Turquie, converse avec Churchill.

connaissance lui tira un double. Au cours de la nuit qui suivit, s'étant assuré que son maître était plongé en un profond sommeil, Eliaza Bazna ouvrit le coffre placé dans sa chambre et y découvrit des documents portant la mention *Top Secret*.

Au soir du 26 octobre 1943, il se rendit chez son ancien patron qui, après l'avoir entendu, pria son épouse d'appeler au téléphone Ludwig Moyzisch. Quand « l'attaché commercial » se présenta à son domicile, Jenke le laissa en tête à tête avec Bazna qui lui déclara tout de go :

« Des documents anglais vous intéresseraient-ils ? Je peux vous procurer les photos de ceux que l'ambassadeur conserve dans son coffre-fort.

— Pourquoi êtes-vous venu me dire ça ? demanda Moyzisch, pensant avoir affaire à un provocateur.

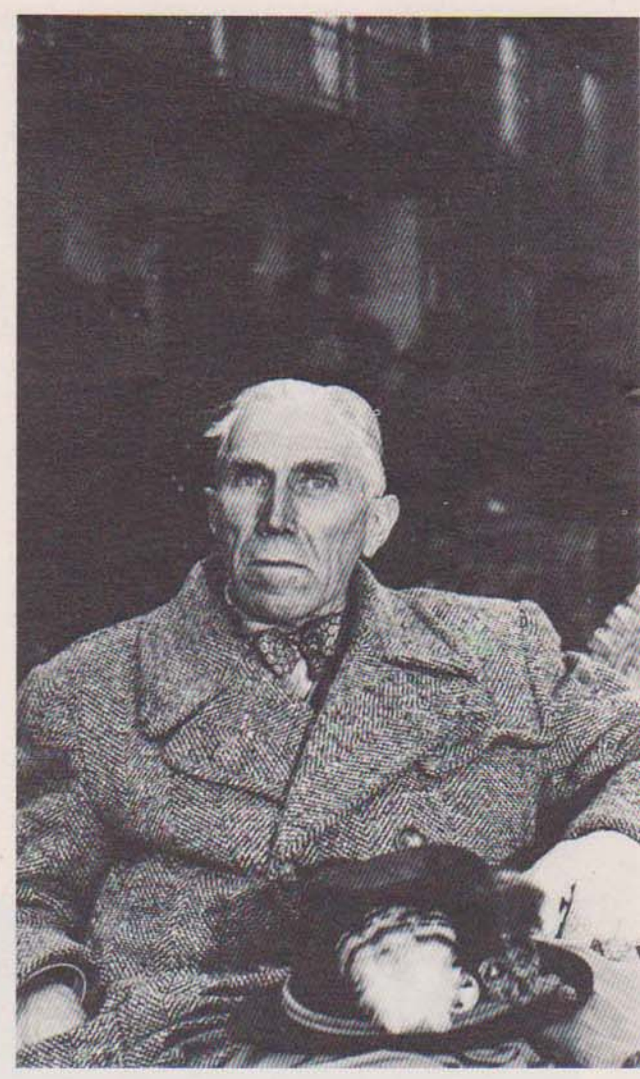
— Parce que les Anglais ont tué mon père. Je les hais. Je veux aussi de l'argent. Si je suis ici, c'est parce que je suis sûr que vous me paierez plus cher que les Russes. Je veux cinq mille livres par document.

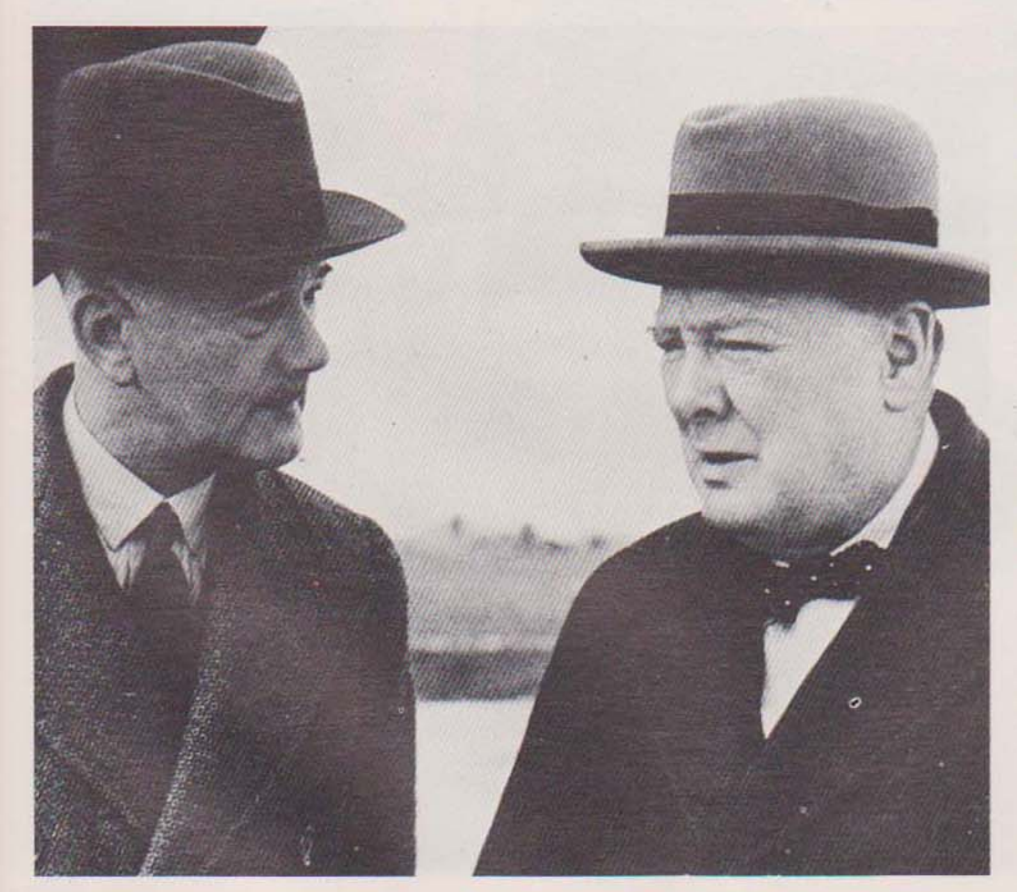
— Cinq mille livres ! s'exclama Moyzisch.

— Si vous n'êtes pas intéressé, j'irai chez les Russes, répondit l'Albanais. Naturellement, vous aurez besoin de l'accord de votre ambassadeur. Je vous donne jusqu'à jeudi après-midi. Jeudi 28. »

L'après-midi du 28 alors qu'on était au soir du 26 ? Cela faisait moins de quarante-huit heures, et Moyzisch tenta de gagner du temps, mais Bazna se montra intraitable :

« Je vous téléphonerai le 28 à 5 heures de l'après-midi et, si c'est d'accord, je vous indi-





querai où vous pourrez me trouver le soir même. J'aurai les photos des documents. Il y en a quatre. Ça fera vingt mille livres. »

Puisqu'il se montre si « Schönredner »...

La matinée du mercredi 27 octobre n'était pas écoulée que von Papen adressait à Berlin un message radio dans son chiffre. Les vingt mille livres sterling qu'il demandait de toute urgence lui furent apportées au début de l'après-midi du jeudi 28 par un courrier spécial ayant pris place à bord de l'avion régulier de la *Lufthansa*. Le soir venu, Bazna compta une par une les grandes *banknotes* blanches de la *Bank of England* qui venaient de lui être remises. Moyzich reçut en échange une petite boîte ronde en aluminium.

« Le film est dedans, lui annonça le valet de chambre de l'ambassadeur d'Angleterre. Par mesure de sécurité, je ne l'ai pas développé. »

Accompagné de Jenke, l'« attaché commercial » présenta moins d'une heure plus tard à von Papen les agrandissements tirés des négatifs. « Félicitations ! s'exclama le vieux routier du « Renseignement ». Si j'en crois ce que je viens de lire, ce petit homme aura bien des choses à nous dire... Puisqu'il se montre si





Schönredner[22] nous l'appellerons « Cicéron ». Le courrier venu de Berlin repartit à bord du quadrimoteur de la *Lufthansa*, porteur d'un pli cinq fois scellé avec mission de le remettre à von Ribbentrop. Le ministre des Affaires étrangères du Troisième Reich produisit à Hitler en personne, eu égard à leur importance exceptionnelle, les agrandissements photographiques qui lui étaient adressés par von Papen. A la liste détaillée des armements fournis à l'U.R.S.S. par le gouvernement américain, doublée par celle des agents secrets britanniques qui opéraient sur le territoire turc, s'ajoutait la synthèse des premières délibérations de la conférence qui réunissait, à Moscou, le secrétaire d'État Cordell Hull, Anthony Eden, chef du *Foreign Office*, et le nommé Molotov[23], plus la copie du rapport établi par l'ambassadeur Knatchbull-Hugessen à la suite de son récent entretien avec Numan Menemencioglu, ministre des Affaires étrangères de Turquie, lequel s'était entendu conseiller de presser son gouvernement d'entrer en guerre aux côtés des Alliés avant qu'il fût trop tard pour retirer les fruits de sa participation à l'effort commun, après l'inévitable défaite de l'Allemagne hitlérienne.

Impressionné, Hitler donna l'ordre d'utiliser à fond la source « Cicéron », mais à des condi-

Ci-dessus : lors de la conférence de Téhéran, Roosevelt et Churchill promettent à Staline d'ouvrir un second front dans les 70 jours. Cette information sera livrée à l'Allemagne par l'intermédiaire de « Cicéron ».

Ci-contre : le Président Roosevelt et Winston Churchill entourent le Président turc Ismet Inonu.



Ci-contre : secrètement, la Turquie accorde à la Grande-Bretagne le libre passage de six sous-marins en mer Noire.

tions matérielles plus raisonnables. Après d'âpres discussions, Moyzisch finit par faire tomber à quinze mille livres par livraison les prétentions d'Eliaza Bazna, puis à dix mille. Il s'agissait là d'une « intoxe » particulière, car l'*AMT VI* aurait tout aussi bien pu, sans appauvrir sa trésorerie, payer dix fois plus cher chaque document photographié par l'Albanais.

Une imprudence...

Comment Eliaza Bazna aurait-il pu savoir qu'au *Block 19* du camp de concentration d'Oranienburg-Sachsenhausen, situé près de Berlin, des détenus de droit commun, faussaires professionnels, disposaient de presses ultra-modernes et d'un stock de papier blanc extrêmement fin, imitant à s'y méprendre celui qu'utilisait à l'époque la *Bank of England* pour la fabrication de ses billets à partir de cinq livres sterling? Par une diffusion intensive de ces fausses *banknotes* le *R.S.H.A.* espérait discréditer la monnaie britannique sur les marchés étrangers. Sous la promesse de leur ménager de meilleures conditions d'existence, le *Sturmbannführer*[24] Bernhard Krüger avait trié sur le volet des fripouilles hautement qualifiées dont le travail fut si parfait qu'il permit au Troisième Reich de se procurer pour rien, notamment en Suède et en Suisse, des matières premières, du matériel et des vivres, tout en rémunérant à titre gratuit les agents utilisés par la section *AMT VI*; leur production se montra si prolifique que la *Bank of England* finit par renoncer à l'impression de ce type de billets, que « Cicéron » empocha à concurrence de 125 000 livres sterling.

Ses livraisons photographiques procurèrent à l'ennemi de précieuses informations, notamment la promesse faite à Téhéran par Roosevelt et Churchill d'ouvrir, au mois de mai 1944, en Europe du Nord, sur les instances de Staline, un « second front » qui, dans les soixante-dix jours à suivre, serait suivi d'un débarquement supplémentaire sur la côte française de la Méditerranée. A la conférence du Caire, qui eut lieu peu après, Saradjoglou obtint de maintenir jusqu'à l'extrême limite les relations de la Turquie avec l'Allemagne et la Bulgarie, mais en accordant secrètement à la Grande-Bretagne le libre passage d'une demi-douzaine de sous-marins de la *Royal Navy* destinés à harceler, en mer Noire, les transports de la *Wehrmacht* à destination de la Crimée. A cette lecture, von Papen commit l'imprudence de menacer de représailles le ministre turc des Affaires étrangères. Menemencioglu en déduisit que son visiteur avait eu connaissance des accords conclus confidentiellement au Caire, par une fuite en provenance de l'ambassade de Grande-Bretagne et, informé de ses soupçons, Sir Hugh Knatchbull-Hugessen en informa sur-le-champ Londres par radio.

... et une erreur

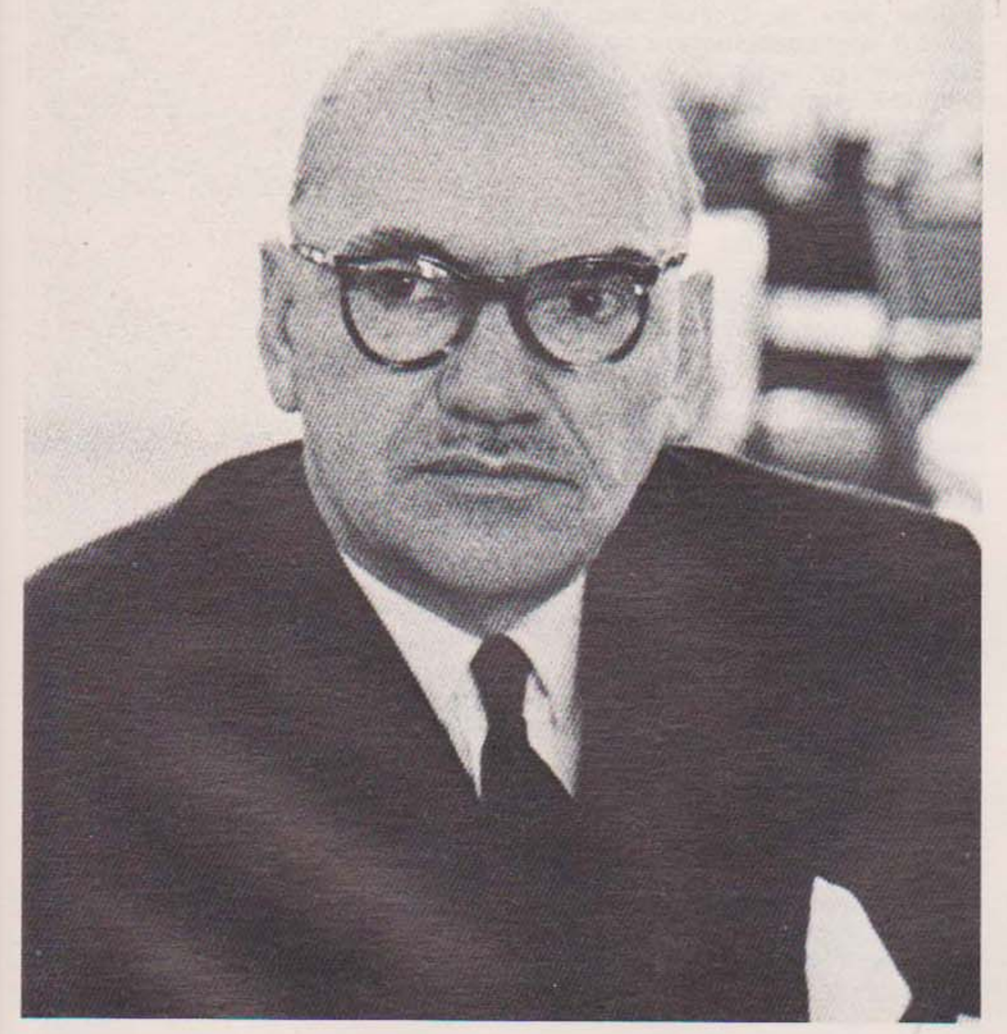
Berlin se trouvait déjà en possession de la photographie d'un document du *Foreign Office* où apparaissait le mot *Overlord* sans que le contexte permît de savoir à quoi se rapportait cette appellation conventionnelle. Par un message chiffré, sous la référence *Sehr vertraulich und streng geheim*[25], Ribbentrop enjoignit à tous les représentants diplomatiques du Reich de n'épargner aucun moyen pour l'en informer. Dans le même temps, Kaltenbrunner s'irritait de voir cet ancien placier en vins mousseux de la firme Henkell, qui devait sa fortune au fait d'avoir épousé la fille de son employeur, se mêler d'affaires qu'il estimait devoir lui être réservées, l'agent Moyzisch de l'*AMT VI* n'appartenant au personnel diplomatique que pour la forme, et c'est pourquoi l'« attaché commercial » de l'ambassade du Troisième Reich à Ankara reçut de sa part l'ordre formel de lui adresser directement la photocopie des documents que lui procurait l'Albanais. Von Papen était trop fin renard pour se faire contrer par cette brute épaisse, et il sut persuader l'intéressé de lui remettre comme devant les rouleaux de films que « Cicéron » glissait dans sa main en contrepartie des

banknotes qui lui étaient tendues de l'autre. Mais le signal d'alerte émis par l'ambassadeur de Grande-Bretagne eut pour résultat d'interrompre brusquement cet échange de bons procédés. Qu'il me soit ici permis de formuler un regret.

A réception du message radio de *Sir* Hugh, Londres fit partir sans délai pour Ankara des techniciens ayant mission d'adapter au coffre-fort privé de l'ambassadeur un système d'alarme. La confiance de ce diplomate mélomane envers son valet était telle — raffolant des grands airs de l'opéra italien, il les faisait chanter par l'Albanais qu'il accompagnait lui-même au piano — qu'il pria candidement « Cicéron » d'aider les techniciens à la pose de l'appareillage destiné à interdire l'ouverture du coffre-fort à toute main étrangère à la sienne. Eliaza Bazna aurait pu se livrer de nouveau à son petit commerce si *Fräulein* Kapp, secrétaire de Moyzisch, n'avait cherché refuge auprès de l'ambassade. L'« attaché commercial » ignorait que la jeune femme, fille d'un ancien consul du Reich à Bombay, haïssait le nazisme au point d'avoir pris contact avec un agent du *Secret Service*; apprenant de sa bouche que Bazna l'avait trahi, *Sir* Hugh le chassa sur l'heure alors qu'un individu de son espèce se serait laissé aisément « retourner », devenant au profit des Alliés l'instrument d'une

Ci-dessous : en 1961, « Cicéron » ne craint pas de réclamer 150 000 livres sterling au gouvernement fédéral allemand, se plaignant d'avoir été payé en fausse monnaie, dix-huit ans plus tôt.





superbe « intoxe » dont ils auraient pu attendre les plus heureux résultats. S'évanouissant dans la nature, « Cicéron » refit surface à Istamboul, se croyant riche d'un magot qui lui assurerait jusqu'à la fin de ses jours une existence plus que confortable[26]. On était au 6 avril 1944, exactement à deux mois du débarquement de Normandie. Chargé par le général Morgan de défendre *Overlord* contre toute indiscrétion, le général Batts s'était entendu dire :

« Si, ne serait-ce que quarante-huit heures par avance, l'ennemi apprend où nous donnerons l'assaut, nos chances seront minces; s'il le sait plus tôt, ce sera la défaite. »

Le « hide-and-seek »

Ainsi dénomme-t-on outre-Manche notre jeu de cache-cache. Les adversaires en présence des deux côtés du *Channel* s'y livrèrent avec une égale application, chacun cherchant à dissimuler ses mouvements et ses intentions tout en s'efforçant de pénétrer les secrets de celui d'en face.

Les officiers que leurs fonctions au *S.H.A.E.F.*[27] appelaient à manipuler chaque jour des docu-



ments portant tous l'estampille *Top Secret*, étaient réputés appartenir à la secte des *Bigots*, club des plus fermés dont la défaillance d'un seul de ses membres eût été de nature à faire s'écrouler *Overlord* en anéantissant l'indispensable effet de surprise. Or, dix d'entre eux qui, le 26 avril, participaient entre Plymouth et Darmouth en qualité d'observateurs à un exercice de débarquement, comptaient au nombre des disparus transportés à bord de deux *L.S.T.*[28] que des vedettes lance-torpilles allemandes, audacieusement aventurées dans les eaux anglaises, avaient envoyés par le fond. Chacun de ces officiers était porteur de documents se rapportant au secteur d'assaut américain prévu sur la côte orientale du Cotentin à hauteur de Sainte-Mère-Église et dénommé *Utah Beach*. Tous ces *Bigots* étaient-ils morts? L'un d'eux avait-il été fait prisonnier? Dans ce cas, tout était à craindre des procédés employés par le *Sicherheitsdienst* pour délier les langues les plus rétives... Et même si tous s'étaient noyés, il était possible que l'un des cadavres, auquel était reliée la sacoche de cuir contenant les documents, eût été repêché par l'ennemi. Le torpillage avait eu lieu de nuit dans la *Lyme Bay*, large baie qui s'étend au sud-ouest de la côte anglaise entre *Portland Bill* et *Start Point*, que sépare une distance voisine d'une centaine de kilomètres : espérer repêcher des noyés sur une pareille étendue marine, où s'entremêlent les courants, semblait une entreprise aussi vaine que se mettre à la recherche d'une aiguille perdue dans une meule de foin, et le *S.H.A.E.F.* envisagea de renoncer à *Overlord*. Mais le général Batts ne se laissa pas décourager et se mit au travail avec acharnement. Neuf *Bigots* furent récupérés un par un, roides dans leur *life-saving jacket*[29] avec leur sacoche à documents pendant à la ceinture de leur *trench-coat*. C'était là un exploit, mais sans valeur si le dixième venait à manquer. Batts poussa un long soupir quand il fut récupéré, sans se douter qu'à la même heure un postier de Chicago se mettait en devoir de ficeler un colis apporté de Londres par un appareil de l'*U.S. Air Force* et qu'un choc avait fait s'ouvrir. Intrigué par la mention *BIGOT* qui se répétait sur les feuillets dactylographiés, il prévint son chef de service, qui se tourna vers la sécurité militaire où l'on constata avec horreur qu'il s'agissait d'instructions *Top Secret* se rapportant à cette « invasion » dont la perspective prochaine défrayait les conversations.

Ci-dessus : tout en faisant renforcer le « Mur de l'Atlantique », le maréchal Rommel cherche à savoir le jour et le lieu du futur débarquement allié.



Ci-dessus : réunion au Quartier général des Forces alliées. De gauche à droite : le général Bradley, l'amiral Ramsay, le maréchal de l'air Tedder, les généraux Eisenhower et Montgomery, le maréchal de l'Air Leigh-Mallory et le général Bedell-Smith.

Par distraction, l'expéditeur avait emballé, à destination de sa sœur, une liasse de documents dont il était détenteur en sa qualité d'officier attaché au *S.H.A.E.F.* au lieu des magazines londoniens qu'il avait mis de côté pour elle.

Passés maîtres dans l'art de diffuser de fausses informations par des voies aboutissant aux oreilles de l'adversaire, les Anglais se surpassèrent : c'est ainsi que l'*AMT VI* apprit tout à la fois, et toujours de la meilleure source, que la tentative de débarquement se ferait au Danemark, selon l'un de ses agents ; en Belgique, selon un autre, tandis qu'un troisième affirmait qu'elle aurait pour théâtre un fjord norvégien, qu'un quatrième la situait dans le golfe du Lion, un cinquième sur la côte charentaise et un sixième dans l'estuaire du Tage en précisant qu'une attaque de diversion aurait pour objectif les îles Baléares et la *Costa Brava* espagnole.

Rendant visite à von Rundstedt le samedi 3 juin 1944, Rommel rencontra, à l'O.B.W. de Saint-Germain-en-Laye, le général de division Kramer qu'un insolite échange de prisonniers de guerre venait de libérer des mains des Anglais. Or Kramer, qui comprenait leur langue, apportait à von Rundstedt une information de toute première importance ; ayant réussi à surprendre des bribes de conversation entre officiers britanniques, il se montrait formel : la tentative d'invasion se ferait de part et d'autre de l'embouchure de la Somme.

« A l'ouest, répondit von Rundstedt, il ne s'agira que d'une manœuvre destinée à détourner notre attention. La véritable attaque se produira au nord-est, entre Boulogne et Calais, comme je l'ai toujours dit. L'ennemi ne me prendra pas au piège. »

Son état-major ne demeurait pas en reste, fournissant à l'*AMT VI* afin d'être passés par ses soins en Suisse, où aboutissaient des filières de la Résistance intérieure française, des plans du « Mur de l'Atlantique » où le faux se mêlait au vrai selon la proportion qu'occupe la viande de cheval dans le pâté dit « d'alouette ». Pour égarer les innombrables observateurs à l'affût des mouvements de troupes, on embrouillait les itinéraires, assortissant les divisions réellement existantes de divisions imaginaires, avec une telle maestria que, si l'on en croit le général Blumentritt[30], ses officiers en étaient réduits, pour s'y retrouver, à noter les premières sur leurs cartes au crayon rouge, employant le bleu pour les autres.

L'« intoxe » allemande ne s'employait pas seulement à tenter de duper les Alliés et nos camarades des réseaux de renseignement de la Résistance intérieure française : l'ambassadeur du Japon auprès du maréchal Pétain reçut par courrier *Streng Geheim* des indications relatives à l'ordre de bataille adopté en France par la *Wehrmacht*, composées de façon à lui donner confiance avec l'espoir que, passant outre à la recommandation d'observer le secret, leur destinataire s'en ferait le colporteur auprès des

Français avec lesquels il se trouvait en rapport, tout comme auprès de ses collègues neutres qui ne manqueraient pas de les diffuser de bouche à oreille.

La date et le lieu

Il y avait aussi en Grande-Bretagne des ambassadeurs de pays neutres, dont certains éprouvaient de la sympathie pour les pays de l'Axe germano-italo-nippon; ils ne se faisaient pas faute de signaler à leurs gouvernements respectifs ce qu'il leur était donné de remarquer ou d'entendre, par une « valise » diplomatique exempte de tout contrôle, et c'est pourquoi le Cabinet de guerre présidé par M. Churchill se résigna à avoir recours au *ban*[31], mesure qui, n'épargnant personne, pas même les ambassades, frappa de la plus rigoureuse manière toutes les communications avec le monde extérieur, aussi bien téléphoniques que télégraphiques. Elle ne manqua pas d'alerter l'*O.K.W.* qui, le mercredi 10 mai, fit savoir à l'*O.B.W.* que, selon un renseignement provenant du 2e Bureau de la *Kriegsmarine*, lequel la tenait pour certaine, la tentative de débarquement aurait lieu le jeudi 18 à venir sur la côte normande, avec une attaque de diversion quelque part en Bretagne.

La côte normande... Partant du Couesnon, près du Mont-Saint-Michel, elle englobe le Cotentin, les deux rives de l'estuaire de la Seine, et ne finit qu'au Tréport, où la Bresle se jette dans la Manche, selon un tracé couvrant quelque quatre cents kilomètres; quant à la Bretagne, cette distance était à multiplier au moins par quatre, eu égard à la multiplicité des échancrures de son rivage septentrional et de celui que baignent les eaux de l'Atlantique, laissant place à toutes les hypothèses sur le point où se situerait une attaque de diversion, dont la logique laissait supposer que l'adversaire déciderait de la lancer le plus loin possible de l'assaut principal. Le renseignement fourni par le S.R. de la *Kriegsmarine* était donc en fait des plus imprécis.

Il se montrait pourtant exact dans sa teneur et laisse supposer qu'il provenait d'une « fuite » sans doute recueillie par une « source » diplomatique opérant en Grande-Bretagne. En premier lieu, la date : l'un des documents photographiés par « Cicéron » avait révélé que Churchill et Roosevelt s'étaient engagés envers Staline, lors de la conférence de Téhéran, à ouvrir un « second front » au mois de mai 1944. La promesse eût été tenue si le retard infligé à la construction des péniches de débarquement n'avait contraint Eisenhower à décaler *Overlord* d'un mois, en dépit de la vive irritation du Premier ministre britannique. Secondement, il était exact qu'une opération de diversion destinée à immobiliser en Bretagne les forces allemandes qui s'y trouvaient massées, afin de les empêcher de se porter en renfort contre la tête de pont que les Alliés espéraient créer en Basse-Normandie, faisait partie du plan de débarquement[32]. Pour compléter le tout, ce mercredi 10 mai était au beau fixe : or, l'examen des péniches abandonnées à Dieppe

Ci-dessous : le retard infligé à la construction des péniches de débarquement, photographiées ici au cours de manœuvres en Grande-Bretagne, irrite vivement Winston Churchill.





Ci-dessus : le maréchal Rommel est rappelé d'Afrique du Nord par Hitler afin d'être placé sous les ordres de von Rundstedt avec mission de briser tout débarquement allié.

après l'opération *Jubilee* avait convaincu les experts allemands qu'elles ne pouvaient pas supporter plus d'un mètre de creux, sans qu'aucun vînt à se dire qu'aboutissant à la même conclusion leurs rivaux britanniques avaient décidé de les modifier en conséquence.
La journée du jeudi 18 mai 1944 s'écoula sans que rien ne vînt justifier l'alerte donnée huit jours plus tôt par l'*O.K.W.* L'on nota simplement une intensification des bombardements aériens sur les positions tenues dans la zone du pas de Calais par la 15e armée du général von Selmuth, qui avait son état-major à Tourcoing. Ils eurent pour effet d'ancrer plus solidement encore von Rundstedt dans ses convictions que c'était là que l'adversaire irait tôt ou tard porter le gros de son effort, et de faire succéder une sorte d'engourdissement à l'énervement qui, depuis une semaine, allait croissant dans les rangs des défenseurs du « Mur » : si, en dépit des conditions atmosphériques exceptionnellement favorables, les Alliés avaient renoncé à la tentative prédite par le 2e Bureau de la *Kriegsmarine*, se dit-on, c'était qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils fussent prêts à passer à l'exécution.

La marée et le sol

Après avoir brillamment commandé la 7e *Panzerdivision* lors de la campagne de France de 1940, puis mené la vie dure aux Anglais en Libye à la tête de l'*Afrika Korps*, le *Feldmarschall* Erwin Rommel avait été rappelé en Europe par Hitler pour inspecter les défenses côtières allant de la mer du Nord à la frontière franco-espagnole, puis mis sous les ordres de von Rundstedt à la tête du groupe d'armées *B*, avec mission de briser toute incursion ennemie jusqu'à l'embouchure de la Loire, à l'abri de ce « Mur » dont il disait :
« C'est un mythe ! Rien devant et rien derrière... Un simple décor dont le mieux qu'on puisse espérer est qu'il résiste vingt-quatre heures. »
Le même Rommel respira à la lecture d'une note en provenance de l'état-major du grand amiral Raeder, dont les experts affirmaient que les conditions des marées à venir n'autoriseraient aucune tentative avant le mois d'août.
Leur conviction s'appuyait sur le fait qu'ils avaient admis une fois pour toutes que l'assaut se produirait à marée haute, de façon à permettre aux embarcations de passer au-dessus des obstacles de toute sorte dressés sur les plages et assortis de mines prêtes à exploser au moindre contact, sans parler de celles disséminées dans le sable. Or, on était arrivé au *S.H.A.E.F.* à la conclusion que, ces obstacles étant rendus invisibles par l'eau, mieux valait en dépit des risques tenter l'affaire à marée basse, l'assaillant étant couvert par le feu nourri des bâtiments embossés au large, tandis que l'aviation pilonnerait les ouvrages du « Mur ».
Pour assurer la progression des chars qui, munis d'un dispositif spécial propre à faire éclater les mines à distance, fraieraient la voie aux fantassins, il était indispensable d'être exactement renseigné sur la nature du sol qu'ils auraient à affronter, aussi la *Royal Navy* mit-elle en service des sous-marins de poche dont l'équipage, composé d'un officier et de deux hommes — tous trois volontaires — se laisserait glisser dans l'eau à peu de distance du rivage, effectuant sur la plage à contrôler le prélèvement requis et mesurant la déclivité avant de refaire le chemin en sens inverse. De crainte qu'en cas de capture par l'ennemi ces hommes courageux ne fussent contraints sous la torture de donner des indications permettant de situer la zone du débarquement, le secteur des recherches fut étendu bien au-delà des rivages allant d'un point situé sur la côte orientale du Cotentin, à la hauteur du Banc de Cardonnet, jusqu'à la rive gauche de la Dives, en dessous de Houlgate : couvrant quelque quatre-vingt-dix kilomètres, cette étendue constituait la zone d'attaque divisée par le *S.H.A.E.F.* en cinq sections dénommées d'ouest en est *Utah, Omaha, Gold, Juno* et *Sword*, les

deux premières étant dévolues aux forces d'assaut américaines et les trois autres aux forces anglo-canadiennes appuyées par des éléments français, belges et polonais.
Un officier britannique affecté à l'état-major d'Eisenhower se souvint qu'ayant campé avant la guerre sur la plage de Luc-sur-Mer, il avait eu du mal à arracher sa voiture à une sorte d'argile qu'il jugeait à même d'immobiliser les chenilles des chars. Un prélèvement allait être effectué sur place quand un autre officier se rappela avoir lu dans une revue scientifique française une étude se rapportant à cette argile, qui avait son exact équivalent dans une baie du comté de Norfolk. On y envoya des chars, qui restèrent enlisés sur place, au plus grand déplaisir du général Crocker auquel était imparti le secteur *Sword* qui incluait la plage suspecte. Il se tourna vers le général Percy Hobart, spécialiste des blindés, réputé pour savoir s'accommoder de toutes les circonstances[33] : c'était déjà lui qui avait imaginé de doter les chars, à leur avant, d'une sorte de fouet d'acier qui, frappant le sol, faisait éclater les mines à distance. Informé du problème, Hobart fit adapter aux chars, une nouvelle fois à leur avant, un cylindre propre à dérouler une forte toile assurant aux chenilles un point d'appui, ou encore un treillage métallique qui, abandonné sur place, assurerait la même sécurité aux engins blindés faisant suite à la première ligne d'attaque.

Ci-dessous : les exercices de débarquement s'amplifient en Angleterre. Le S.H.A.E.F. arrive à la conclusion qu'il vaut mieux débarquer à marée basse.



Ci-dessus : la nature du sol des plages normandes préoccupe beaucoup l'état-major allié.



Ci-contre : le lieutenant Clifton James ressemble de façon saisissante au général Montgomery.

Telle une partie de poker...

« Aucune tentative avant le mois d'août... », se dit-on à Berlin, où l'on savait que le général Montgomery, vainqueur de Rommel à El-Alamein, avait été placé par Eisenhower à la tête de l'ensemble des forces terrestres du corps expéditionnaire allié : or, deux « honorables correspondants » de l'*AMT VI* venaient de signaler sa présence à Gibraltar, ce qui avait été confirmé par un rapport émanant d'un agent laissé sur place à Alger et transmis par des voies que Schellenberg était seul à connaître. Cet agent ajoutait que « Monty » s'était longuement entretenu avec le général Maitland Wilson, commandant suprême interallié du théâtre d'opérations de la Méditerranée. Que pouvait donc signifier un tel déplacement, incompatible à première vue avec ses fonctions au *S.H.A.E.F*? Cela n'indiquait-il pas que les préparatifs de débarquement sur les côtes de la Manche n'étaient qu'un gigantesque bluff, destiné à masquer une opération de vaste envergure qui, menée sur les côtes de Provence, aurait pour but de faciliter la lente progression des Alliés en Italie avec, pour aboutissement, la prise en tenaille du groupe d'armées « C » commandé par le *Feldmarschall* Kesselring? En ce cas, l'ostensible déploiement de forces d'assaut massées en Grande-Bretagne pouvait bien n'avoir d'autre but que de maintenir dans l'Ouest et le Nord de la France un nombre considérable de divisions de la *Wehrmacht* qui trouveraient un meilleur emploi ailleurs... La « perfide Albion » n'est pas à court de ruses, et l'O.K.W. se souvint qu'au début du mois de septembre 1943 les photos de reconnaissance aérienne de la *Luftwaffe* avaient révélé un tel rassemblement de troupes dans les comtés de Kent et du Sussex que Rundstedt s'était attendu à une attaque imminente sur les rivages du pas de Calais, d'autant plus que le *Bombing Command* de la *Royal Air Force* déployait, dans cette zone, une activité dépassant tout ce que l'on connaissait jusqu'alors. Mais la nuit du 8 au 9, que tout indiquait comme devant être celle de l'assaut, n'avait connu nulle alerte tandis qu'à quelque quinze cents kilomètres au sud, les Anglo-Américains débarquaient à Salerne afin de couper la retraite aux forces allemandes qui venaient d'évacuer cette Sicile tombée aux mains d'Eisenhower dont l'opération *Heartbroken* faisait qu'on l'attendait dans le Péloponnèse avec une attaque de diversion menée en Sardaigne et en Corse : deux fois dupé, Hitler entendait bien ne pas se laisser leurrer au moment de jouer sa dernière carte.

Vedette internationale de l'écran, le charmant acteur David Niven avait apparemment été mobilisé dans le service cinématographique de l'armée britannique; en fait, il appartenait à la section *M.I.5* des services secrets, spécialisée dans le contre-espionnage. Son attention fut attirée, en lisant *The News Chronicle*, quotidien londonien, par la photo de Montgomery coiffé du béret noir des équipages de chars de combat qu'il affectionnait de porter, en l'agrémentant de deux écussons métalliques; elle était suivie de la légende : « Vous faites erreur, c'est le lieutenant Clifton James. » La ressemblance était si saisissante que David Niven alla aux renseignements; il apprit que, tout comme lui, Clifton James était acteur et qu'il servait sous l'uniforme mais, pour sa part, dans le corps administratif du *Royal Army Service Corps*[34]. Soumise à ses chefs, l'idée qui naquit dans le cerveau de David Niven en reçut une approbation amusée.

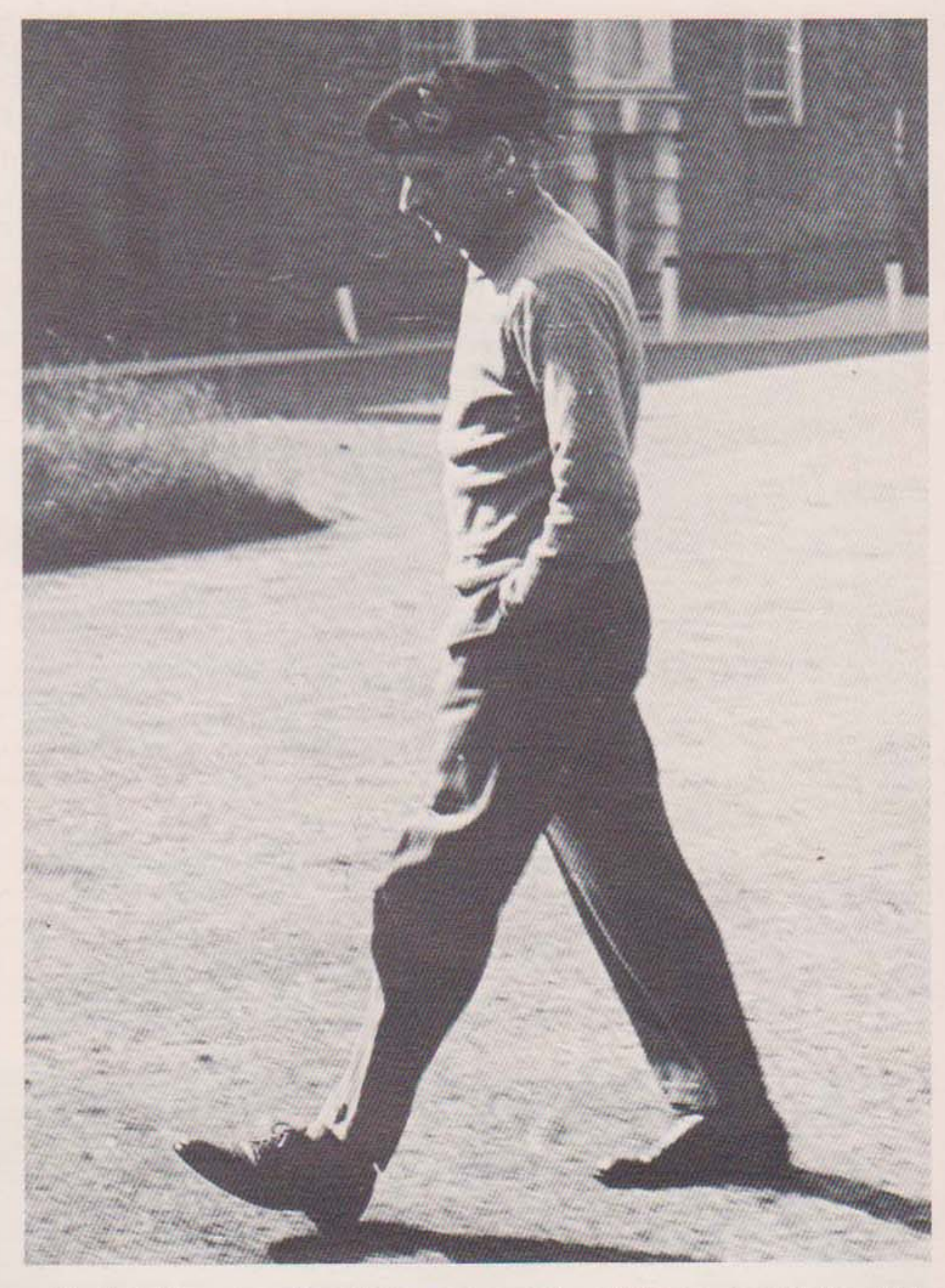
« Savez-vous pourquoi je vous ai fait demander de venir me voir? s'enquit-il quand Clifton James se présenta devant lui.

— Je suppose qu'on s'est enfin décidé à m'utiliser comme il convient, lui fut-il répondu.

— C'est-à-dire?

— Dans un film de propagande, par exemple...

— Ce n'est pas exactement ça. Je vous emmène chez le colonel Lester, qui va vous expliquer.



Ci-dessus : le véritable général, vainqueur à El-Alamein, coiffé de son célèbre béret noir.

— *Incredible*..., murmura le colonel Lester, après avoir longuement considéré son visiteur. Je suppose, mon cher James, que vous vous doutez bien comme tout le monde que l'« invasion » va être tentée d'un jour à l'autre, n'est-ce-pas? Nous sommes sûrs que les *Huns* le savent aussi et qu'ils voudraient bien en connaître la date, et le lieu. Naturellement, nous avons intérêt à détourner leur attention vers un point aussi étranger que possible du point véritable, et ce que je vais vous confier maintenant est *top secret*. Il faut donc vous engager devant moi à n'en parler à personne. »
Promesse lui en ayant été solennellement faite par un Clifton James aussi intrigué que flatté, le colonel Lester reprit :
« Nous voulons mettre dans la tête des Allemands que le général Montgomery a été secrètement changé de poste et qu'il va prendre la tête d'une opération de débarquement qui sera tentée ailleurs que dans le *Channel*. Pour cela, nous avons besoin de vous.
— De quelle manière, *Sir*? s'enquit Clifton James.
— Vous allez doubler le général Montgomery et, dès cet instant, vous serez à notre disposition exclusive, coupé de toutes relations extérieures. Nous imaginerons un prétexte de façon que personne ne s'en étonne. Nous sommes d'accord?
— Certainement, *Sir*! affirma Clifton James qui, dans ses rêves les plus ambitieux, n'aurait jamais espéré se voir attribuer un tel rôle.
— *Right*. Pour bien vous pénétrer de la personnalité et des manières de celui que vous allez avoir à remplacer, nous ferons passer devant vous toutes les bandes cinématographiques que nous avons pu réunir sur « Monty »



et vous donnerons à lire tous les reportages que nous possédons sur lui. Vous étudierez tout cela, exactement comme si vous deviez interpréter son personnage dans un film, étant assisté par deux de mes adjoints. Je puis compter sur vous?

Ci-dessous : deux mois avant le jour « J », des vedettes lance-torpilles allemandes coulent deux L.S.T. (péniches de débarquement).



Ci-contre : les L.S.T. (landing ship tanks) sont des chalands de débarquement pouvant transporter 360 hommes et 80 chars ou véhicules. Ils présentent l'avantage de déverser directement sur des plages non aménagées : troupes, matériels et blindés.

— Je ferai de mon mieux, *Sir* !
— C'est bien. Ah ! j'oubliais : à partir d'aujourd'hui et durant tout le temps où nous aurons besoin de vous, votre solde sera identique à celle que reçoit le général Montgomery lui-même. »

Immobilisées dans le Sud de la France...

Aux derniers jours du mois d'avril 1944, les instructeurs de Clifton James lui firent revêtir une tenue de sous-officier et le munirent de faux papiers qui le réputaient détaché par *M.I.5* auprès du général Montgomery pour assurer sa protection.
« Ainsi, lui dirent-ils, vous serez constamment dans son voisinage. Vous allez l'accompagner dans un exercice qu'il va inspecter : profitez-en pour bien regarder comment il se comporte, sans vous faire remarquer. »
L'exercice en question eut pour théâtre, le mercredi 26 avril 1944, la plage de *Slapton Sands*, choisie dans le Sud du comté du Devon pour sa ressemblance avec celle de la côte orientale du Cotentin dénommée *Utah Beach* : c'est à cette occasion que deux *L.S.T.* furent torpillés par des *E-Boote* et que le général Batts connut des sueurs froides à la suite de la disparition de dix officiers *Bigots*. Clifton James eut plusieurs autres occasions d'observer de près la manière d'être de l'homme dont il aurait à jouer le rôle dans des circonstances qui ne lui étaient pas encore précisées, s'entraînant à l'imiter dans ses moindres gestes et s'abstenant, à son exemple, de fumer ou de toucher à la moindre goutte d'alcool. Jugé fin prêt, il fut présenté par ses instructeurs à son illustre modèle qui, d'emblée, lui demanda :
« Lisez-vous chaque matin un verset de la Bible ? »
Irlandais et fils d'un pasteur devenu évêque en la lointaine Tasmanie, « Monty » était un *puritain* au plein sens du terme, s'exprimant par petites phrases courtes et sèches, énoncées d'une voix légèrement nasillarde. Quelques jours plus tard, Clifton James revêtit un *battle-dress* identique par son tissu et sa coupe à ceux qui étaient dévolus aux hommes de troupe, mais dont les pattes d'épaule faisaient de son possesseur un général d'armée ; prenant soin, à l'imitation de son modèle, de l'incliner sur son oreille droite, il se coiffa du béret noir de l'arme blindée auquel étaient agrafés les deux insignes dont Montgomery ornait toujours le sien, le premier figurant un tank surmonté de la couronne impériale et le second une pièce d'artillerie laurée, sommée du lion britannique. Bien entendu, des objets tout semblables à ceux que « Monty » portait dans les siennes garnissaient les poches du *battle-dress* ; le colonel Lester prit soin, en outre, de remettre à sa recrue une douzaine de mouchoirs kaki où étaient brodées les lettres *B.L.M.*[35], en lui recommandant de ne les utiliser qu'aux moments qui lui seraient signalés comme les plus opportuns, tant par son aide de camp, l'authentique général Heywood, que par son officier d'ordonnance, le non moins authentique capitaine Moore. C'est en leur compagnie que Clifton James prit place, à l'aérodrome

Ci-contre : le lion britannique au centre de « Trafalgar Square » à Londres.



militaire de Northolt, dans l'avion réservé au Premier ministre[36], en présence de plusieurs officiers généraux qui ignoraient tout de cette affaire : il avait si bien appris à se mettre dans la peau de « Monty » que nul d'entre eux ne se douta de la supercherie.

L'avion *York* se posa le lendemain sur l'aérodrome de Gibraltar où, mis préalablement dans la confidence, le général Eastwood, gouverneur du « Roc », accueillit avec les honneurs qui convenaient son éminent ami, auquel il serra vigoureusement la main.

Adoptant le ton sec et nasillard qu'il avait appris à copier, Clifton James lui demanda comme il lui avait été dit de le faire : *Well, Rusty, how are you*[37] *?*

Préalablement arrangée par des agents du *M.I.5*, qui avaient utilisé les moyens qui convenaient pour répandre jusqu'à Berlin la nouvelle que Montgomery était attendu au « Roc », une brillante réception fut offerte à son hôte d'un jour par le général Eastwood, lequel avait pris soin d'y convier deux banquiers espagnols connus par le contre-espionnage britannique pour être à la solde de l'*AMT VI* ; c'est dans leur voisinage immédiat que le faux Montgomery fit négligemment allusion, devant son ami « Rusty », à un certain « Plan 303 » qui l'obligeait à partir dès le lendemain pour Alger. Des bribes de la conversation qui suivit, les deux banquiers déduisirent que ce « Plan 303 » motivait le déplacement inopiné du commandant en chef des forces terrestres du corps expéditionnaire allié massées en Angleterre, nouvelle qui fut sans délai répercutée par Schellenberg sur les agents dont il continuait de disposer secrètement en Afrique du Nord : celui qui l'avisa de la rencontre de « Monty » avec le général Maitland Wilson n'eut pas à faire montre en la circonstance de perspicacité : le commandant suprême des forces alliées en Méditerranée prit en effet des mesures ostentatoires pour protéger la sécurité du héros d'El-Alamein qui fut, par ses soins, promené un peu partout, nulle occasion n'étant perdue d'échanger avec lui des propos susceptibles d'être épiés par des oreilles douteuses. Cela fait, Clifton James fut brusquement escamoté sur la fin du mois de mai et expédié par avion au Caire, où il se tint caché jusqu'au moment où le débarquement de Normandie fut chose faite : on peut penser que ce tour de passe-passe, superbement exécuté, contribua à immobiliser loin de la tête de pont, pendant des journées d'une importance vitale, les *Panzerdivisionen* du groupe d'armées « G », commandées dans le Sud de la France par le général Blaskowitz qui avait sous ses ordres les 1re et 19e armées de la *Wehrmacht*.

Hasard, destin, fortune...

Fussent-elles les mieux montées, et minutieusement agencées, les mécaniques humaines sont constamment à la merci du sort, et nul organisme de « Renseignement » — qu'il soit d'information ou de contre-espionnage — n'est à l'abri d'un imprévisible caprice qui, au mois de mai 1944, adopta à Londres la forme d'un simple courant d'air.

Il faisait, ce jour-là, très chaud dans la grande artère de *Whitehall* où se dresse le *Cenotaph*[38] et qui, bordée de ministères, part de *Trafalgar Square* pour aller jusqu'à l'arche de l'Amirauté. Dans les bureaux du *War Office*, face aux *Horse Guards*, on étouffait au point que toutes les fenêtres étaient ouvertes dans l'espoir d'aspirer le plus petit souffle de brise. La brusque ouverture d'une porte provoqua dans le bureau réservé aux *Bigots* ce courant d'air, lequel fit s'envoler à l'extérieur les douze copies d'un document ultra-secret qui venaient d'être tirées. Dégringolant quatre à quatre les trois étages qui les séparaient de la rue, les occupants de ce bureau se précipitèrent à la recherche des précieux feuillets qu'ils récupèrent tous, à l'exception d'un seul qui suffisait à tout perdre.

Page ci-contre : le « War Office », ministère de la Guerre, à Londres.

Interrogée en désespoir de cause, la sentinelle de faction à la grille des *Horse Guards* déclara que ce feuillet lui avait été remis par un passant qui, l'ayant ramassé sur le trottoir, s'en était allé, et qu'il se trouvait en sûreté au poste. Le passant, ajouta-t-elle, ne s'était pas fait connaître; à en juger par les gros verres de ses lunettes il devait être myope, ce qui ne rassura nullement les *Bigots* : le fait que cet homme s'était adressé à la sentinelle signifiait qu'il avait identifié, dans le feuillet, un document d'ordre militaire, ce qui n'était guère rassurant.

« A mon avis, avança un optimiste, la mention *Top Secret* aura suffi à persuader cet honnête citoyen de ne pas aller plus loin dans sa lecture.

— Le contraire aussi peut être vrai! lui fut-il rétorqué.

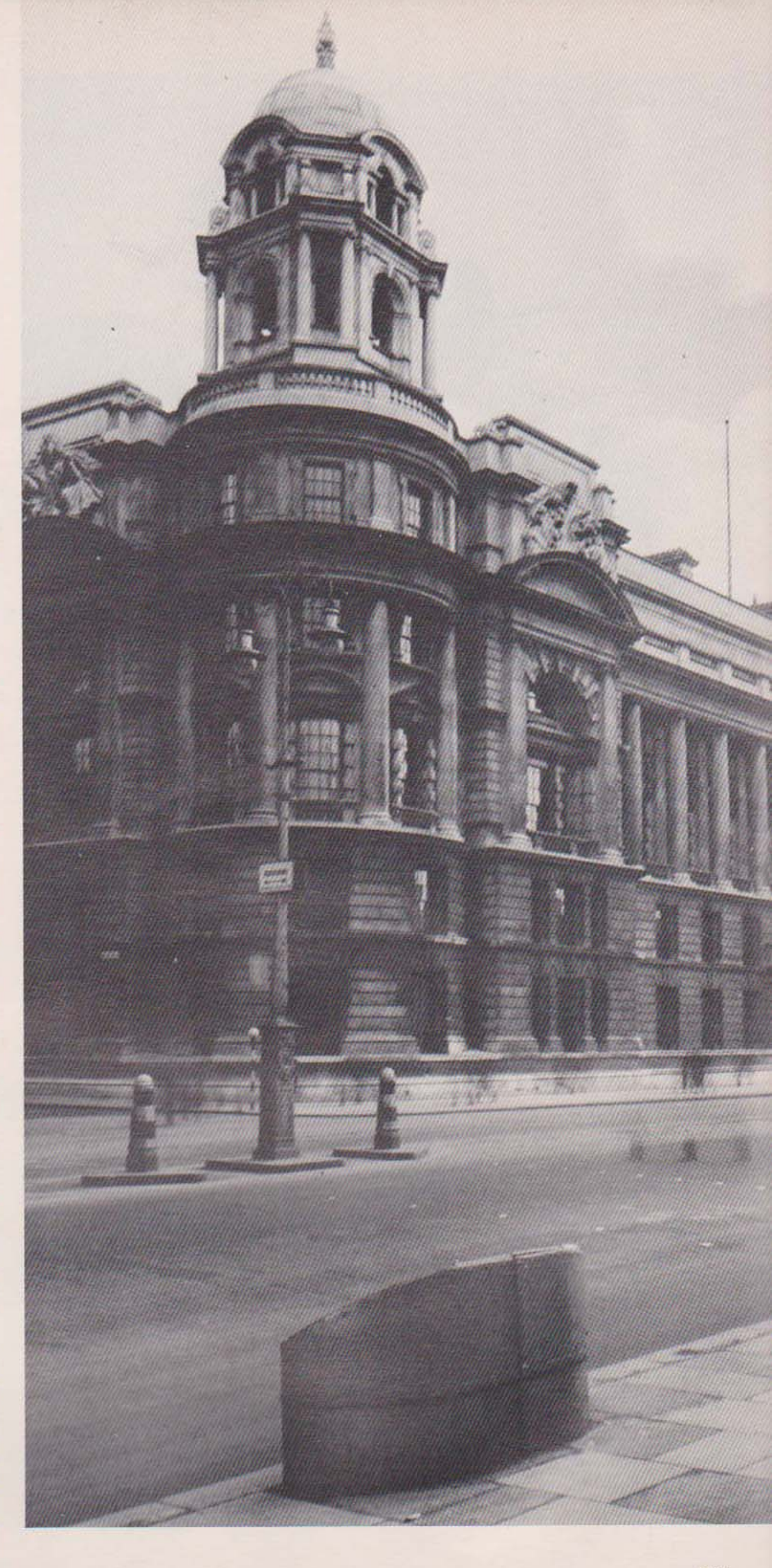
— Dans ce cas, riposta un troisième *Bigot*, pourquoi n'aurait-il pas emporté ce document pour en tirer parti? »

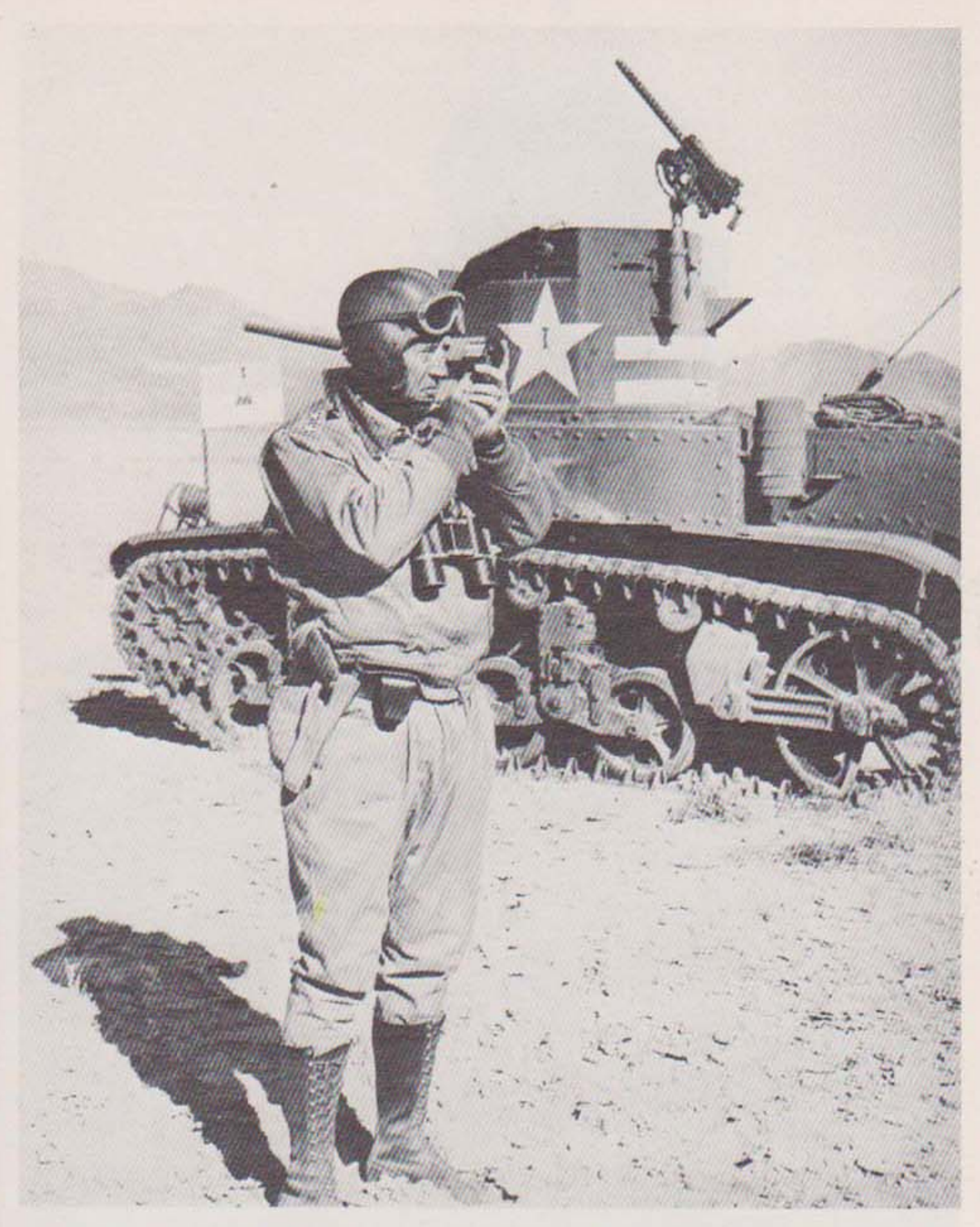
Faute de mieux, les choses en demeurèrent là, et l'on ne sut jamais qui était ce passant anonyme. On connaît, en revanche, l'identité du cheminot de la gare d'Exeter qui découvrit, aux premiers jours du mois de juin, une serviette oubliée sur la banquette d'un compartiment. Mis en possession de cette trouvaille, qui contenait des plans détaillés et annotés d'une partie de la côte française de la Manche, le chef de gare alerta tout aussitôt la police locale, où un officier tout penaud vint récupérer son bien après avoir présenté patte blanche.

Il y avait eu mieux encore, le 22 mai, quand l'attention des services de sécurité du général Batts s'était trouvée attirée par la réponse faite à un problème de mots croisés proposé la veille à la sagacité de ses lecteurs par le *Daily Telegraph*, où mention était faite des mots *Omaha, Dives* et *Dover*. Le mal ne semblait pas grand pour *Dover* — qui se traduit en français par « Douvres » — et même tout au contraire puisqu'il importait, entre autres bluffs, de persuader l'adversaire que l'« invasion » serait tentée dans la zone du pas de Calais ; par contre, le rapprochement du mot « Dives », nom du fleuve côtier français qui, par la rive gauche de son estuaire, marquait la limite orientale du secteur britannique prévu pour le débarquement, avec le mot *Omaha*, nom de code assigné à l'un des deux secteurs américains, était des plus inquiétants.

« D'ailleurs, fit observer un des officiers du général Batts, le voisinage du mot *Dover* avec celui de *Dives* peut très bien faire savoir au lecteur averti que l'« invasion » ne partira pas de Douvres, mais qu'elle aura pour objectif la zone incluse entre la Dives et le 5e corps d'armée du général Gerow... »

Le général Batts poussa un nouveau soupir de soulagement quand l'enquête démontra que le problème de mots croisés avait été remis par ses auteurs à la rédaction du *Daily Telegraph* bien avant qu'il fût question d'*Overlord*. Mais le chef des *Bigots* n'était pas au bout de ses peines : le samedi 3 juin, une information sensationnelle flamboya sur les téléscripteurs : EISENHOWER ANNONCE DÉBARQUEMENT ALLIÉ EN FRANCE.





Ci-dessus : le général George S. Patton prête son nom à une opération d'« intoxe ».

Dans la demi-heure qui suivit, l'agence londonienne de l'*Associated Press* qui l'avait diffusée lui opposa un démenti formel, mais la nouvelle avait déjà atteint Berlin et Moscou — ce même Moscou où Staline avait fort mal pris l'annonce que l'ouverture d'un second front, promise pour le mois de mai à Téhéran, se trouverait retardée. Il ne s'agissait ni d'un canular de mauvais aloi ni d'un coup monté, mais de la fantaisie d'une petite secrétaire qui s'était amusée à pianoter sur les touches de son téléscripteur l'annonce de l'événement que chacun espérait trouver dans son journal matinal. Pour couronner le tout, la presse new-yorkaise avisait ses lecteurs que la « première » du film *D Day* aurait lieu le mardi 6 juin[39].

« Fortitude »

Tandis que *MI-5* détachait à Gibraltar un faux « Monty », le général George Smith Patton prêtait son nom à une autre opération d'« intoxe » baptisée *Fortitude*, sans doute du fait qu'elle était destinée à renforcer l'ennemi dans sa conviction que la tentative de débarquement se déroulerait aux approches de la mer du Nord. Cavalier dans l'âme, Patton s'était spécialisé dans l'arme blindée dès l'apparition des « tanks » lors de la Première Guerre mondiale. S'étant brillamment distingué en Tunisie et en Sicile, il enrageait de voir sa 3e armée tenue en réserve jusqu'à la fin juillet. Cette décision d'Eisenhower restait confidentielle, tandis qu'une campagne d'indiscrétions parfaitement orchestrée laissait entendre tout au contraire que le *Supreme Commander* se proposait d'utiliser la fougue bien connue de ce général du type cascadeur, qui semblait sorti tout droit d'un *western*, pour lui donner mission d'enfoncer le « Mur » dans le Pas-de-Calais, puis de foncer à bride abattue vers la Ruhr. Ce qui n'était qu'une rumeur s'étoffa de l'installation dans le comté de Kent d'un quartier général fantôme, avec la consigne donnée à la défense antiaérienne de se montrer maladroite à l'égard des avions de reconnaissance de la *Luftwaffe* qui prirent tout à leur aise des photos de centaines et de centaines de péniches de débarquement amarrées à couple dans les ports de Douvres et de Folkestone, de même qu'une multitude de traces de chenilles aux abords des massifs boisés, ou encore de rassemblements de planeurs alignés côte à côte dans des champs dont la terre paraissait avoir été retournée par de gros véhicules. Quant aux travaux de toute sorte entrepris sur la côte anglaise, on pouvait les discerner du haut du cap Gris-Nez.

Scrutées à la loupe, les photos des péniches



convainquirent les experts de la *Kriegsmarine* qu'elles n'étaient pas faites pour affronter une traversée de longue durée; dans le même temps, les techniciens de la *Funkabwehr* décelaient un intense trafic radio partant d'un point situé dans les *Downs*[40] où tout laissait penser que Patton avait installé son état-major. Bien entendu, ces messages étaient chiffrés, mais c'est en vain que les décrypteurs s'essayaient à les mettre en clair car ils n'avaient aucune signification. Tout était truqué dans cette affaire : les travaux effectués sur la côte, entre le cap Dungeness et le cap North Foreland, ne répondaient à rien; les traces de chenilles provenaient d'engins spéciaux qui mettaient de surcroît à mal les champs d'alentour afin de faire croire à des rassemblements de chars d'assaut sous le couvert des bois; Douvres et Folkestone se voyaient relégués au rang de cimetière des péniches mises au rancart après le raid sur Dieppe. Cette géniale mise en scène obtint le résultat recherché : se ralliant aux inébranlables vues de von Rundstedt, Rommel nota dans ses papiers : « La position du quartier général au sud de Londres confirme que le centre de gravité des forces ennemies se situe dans le Sud-Est de l'Angleterre. »

Prévoir le temps

Il est une sorte de renseignements qui ne dépend en rien de la volonté humaine mais qui s'inscrit dans le ciel. *To forecast the weather*, « prévoir le temps », était une science encore approximative en cette année 1944 où nul satellite ne tournait dans la stratosphère et, a déclaré Eisenhower : « Plus nous approchions de la période critique, plus s'aiguisait notre angoisse car les chances de disposer d'un temps favorable ne cessaient de s'affaiblir. »

En son quartier général de *Southwick House*, près de Portsmouth, l'avis du *Group Captain* Stagg, de la *Royal Air Force*, était anxieusement attendu deux fois par jour, la première réunion se tenant à 4 h 30 du matin et la deuxième à 21 h 30. Météorologue réputé, le *Group Captain* était à la tête d'un comité d'experts britanniques et américains :

« Il est indispensable que vos prévisions sur les vingt-quatre heures à venir soient d'une extrême exactitude, afin de nous permettre d'éviter un désastre, lui avait dit le *Supreme Commander*, et nous aimerions qu'elles puissent s'étendre sur quarante-huit heures. »

De jour en jour, les prévisions du colonel Stagg s'étaient révélées fondées et c'est pourquoi le jeudi 1er juin, à la réunion du soir, Eisenhower fit la grimace, imité par les commandants en chef des forces terrestres, navales et aériennes quand, sur le ton neutre dont il ne se départait jamais, leur oracle annonça :

« Le temps se détériore, permettant de conserver un optimisme relatif pour les jours à venir, mais dans le cadre d'une marge vraiment très étroite. »

On put croire, dans la soirée du vendredi 2, tant le ciel se montrait serein, que ce sombre pronostic n'était pas fondé. Mais, à la réunion



Ci-contre : le rassemblement de bateaux de toutes sortes aux approches de Douvres et Folkestone est photographié à loisir par la « Luftwaffe ».





de 21 h 30, le *Group Captain* abandonna son « optimisme relatif » de la veille, déclarant sur le même ton :

« Les perspectives pour les quarante-huit heures à venir sont très douteuses. »

Son auditoire échangea des regards consternés : à cette même heure, l'immense et lourde machine du corps expéditionnaire allié s'était mise en marche en ce qui concernait les bâtiments de guerre escortant la *Force U* américaine destinée à *Utah Beach* : selon le programme prévu, cette force avait quitté les ports de Torbay, Brisham et Dartmouth, faisant route vers la rive orientale du Cotentin à une vitesse de cinq nœuds, imposée par la lenteur des péniches.

« Les troupes qui la composent ont reçu leurs consignes après avoir embarqué et savent donc où va porter leur assaut. Comment pourrons-nous espérer protéger plus longtemps le secret si elles sont ramenées là d'où elles sont parties ? fit observer l'un des participants à la réunion.

— Ce n'est pas tout ! renchérit un autre. Où les logerait-on ? Leur place est déjà prise dans les camps par les éléments qui doivent débarquer à leur suite. »

Le vice-amiral Ramsay et l'*Air Marshal* Leigh-Mallory, partisans du report de l'opération Overlord, allaient proposer de passer outre à ces considérations quand le général Montgomery intervint :

« Je suis d'avis de ne rien changer aux dispositions qui ont été prises », dit-il avec force.

Pour sa part, Eisenhower garda le silence et l'on se sépara sans qu'aucune décision eût été prise.

A la réunion matinale du samedi 3 juin, la mine du *Group Captain* Stagg se montra plus morose encore, bien qu'à Portsmouth le ciel se montrât dégagé. Sans que sa voix manifestât aucune émotion, il fit part de son *forecast* :

« Les vents soufflent fortement sur la mer. Une



Ci-contre : alors que le mauvais temps persistant oblige à retarder l'opération « Overlord », les officiers occupent les hommes par des séances de mise en forme.

légère brume sous plafond bas recouvre la côte française. Les perspectives pour les jours à venir se sont aggravées. »
Une nouvelle fois, ceux qui l'écoutaient se concertèrent du regard.
Un plafond bas : cela signifiait que l'aviation de chasse ne pourrait soutenir l'effort des troupes débarquées sur les plages; si la brume persistait, l'efficacité du tir des bâtiments de guerre s'en trouverait compromise.
Après avoir échangé quelques mots à voix basse, Ramsay et Leigh-Mallory recommandèrent de surseoir à la tentative, mais Montgomery ne fut pas d'accord, et exposa ses arguments :
« Attaquons après-demain matin comme prévu, car tout retard aurait pour effet de miner le moral des hommes, surtout chez ceux qui sont déjà en mer à bord des convois américains. D'autre part, avez-vous songé à l'embouteillage que ce retard créera dans les ports si nous y faisons rentrer les bateaux, cependant que le secret de l'objectif serait sûrement compromis? Il est déjà surprenant, si ce que l'on nous affirme est vrai qu'aucun appareil ennemi de reconnaissance aérienne n'ait décelé nos concentrations de troupes. »
Eisenhower écouta sans ouvrir la bouche la discussion qui suivit, puis mit fin à la séance en disant :
« Je propose que la décision soit remise à la conférence de demain matin. »
L'amiral Ramsay lui ayant rappelé qu'entre-temps les convois américains de la *Force O* auraient appareillé à destination d'*Omaha Beach*, il décida de n'apporter aucune modification à la mise en œuvre du *Plan Neptune* qui, se rapportant au transport des troupes et du matériel d'un côté à l'autre du *Channel*, comportait une zone régulatrice baptisée *Piccadilly Circus*, du fait que cinq grandes artères londoniennes aboutissent à cette place où se dresse la statue du petit dieu Éros : de cette zone, située à la verticale de Port-en-Bessin et à dix-huit milles marins au sud-est de l'île de Wight, partiraient, selon un dispositif dénommé *the Spout*[41], les cinq chenaux tracés en éventail par les dragueurs de mines vers les plages *Utah, Omaha, Gold, Juno* et *Sword*. Nul n'oserait imaginer le spectacle qu'offrirait cette fantastique armada, assemblage hétérogène de bâtiments de toute sorte allant du *battleship* au plus petit *L.C.I.*[42], en passant par des bateaux marchands, progressant à faible allure dans des creux auxquels les vents de force 6 à l'échelle de Beaufort, prédits par le *Group Captain* Stagg (39 à 49 km/h), feraient dépasser deux mètres, si quelques flottilles allemandes d'*U-Boote* et d'*E-Boote*, sous-marins et vedettes lance-torpilles, venaient à s'aventurer dans les parages...
Le même *Group Captain* Stagg se fit franchement pessimiste à la conférence matinale du dimanche 4 juin, sans que sa voix frémît pour autant :
« Le plafond de nuages sera bas, dit-il. Les vents seront violents et la mer sera démontée. Je crois pouvoir dire que, dans de telles conditions, il sera impossible aux forces d'assaut de compter sur le soutien de l'aviation comme sur celui de l'artillerie navale, qui éprouvera les plus grandes difficultés à fixer efficacement son feu. Il me semble d'autre part que les bâtiments légers ne pourront être manœuvrés de façon sûre. »

L'heure de vérité

Si je ne me trompe c'est elle dont on dit en Espagne qu'elle se présente au torero à la seconde où, du geste qu'il va faire, dépendra sa vie ou celle de la bête rendue furieuse qui s'apprête à le piétiner. Cette heure ne sonne qu'un coup et, en cette aube du dimanche 4 juin 1944, Eisenhower l'entendit, donnant

Page ci-contre, en haut : le « Messerschmitt Bf 109 » est le chasseur allemand le plus célèbre et le plus utilisé par la « Luftwaffe » durant la Seconde Guerre mondiale.

En bas : destination la France. L'armada alliée est prête et attend le feu vert des météorologues.



Ci-dessus : l'insolite et la fantaisie se mêlent à la guerre. Ce « G.I.s » tient à emporter sa guitare pour débarquer en France.

tout son sens à sa qualité de *Supreme Commander* : de la décision qu'il allait prendre dépendait le succès ou l'échec d'une entreprise sans précédent par son ampleur et son objectif. Le succès, c'était en premier lieu la libération d'une grande partie de la France et, à travers elle, la victoire à l'Ouest sur la bête hitlérienne ; l'échec, c'était, avec l'engloutissement des forces d'assaut, l'anéantissement des espoirs fondés sur *Overlord* et le triomphe du Troisième Reich car, la disparition de l'effet de surprise mise à part, l'effort accompli ne pourrait être renouvelé avant que la *Wehrmacht*, délivrée de la menace qui planait sur elle, n'ait eu raison d'une armée Rouge qui appelait « le second front » à son secours. Il est peu d'exemples dans l'histoire du monde qu'une telle responsabilité ait pesé, comme ce matin-là, sur les épaules d'un seul homme, lequel savait qu'à brève échéance allait se déclencher l'offensive des *V 1* qui, en cas de report de date, rendrait impossibles les concentrations de troupes dans les ports du Sud de la Grande-Bretagne.
Consulté par Eisenhower, l'amiral Ramsey répondit qu'il pensait pouvoir mener à bien la manœuvre centrale, mais confirma que la flotte aurait du mal à ajuster le tir de son artillerie. Son avis n'alla pas plus loin.
« Je persiste à dire qu'il ne faut pas retarder l'opération », affirma Montgomery dont l'opinion fut vivement combattue par l'*Air Marshal* Tedder, adjoint du *Supreme Commander*, soutenu sans réserve par Leigh-Mallory. Ayant pris son temps, Eisenhower prit sa décision, en deux mots lourds de sens :
« J'ajourne l'opération. »
A mon sens, l'un des renseignements les plus importants de toute la Seconde Guerre mondiale a tenu dans le message envoyé du Japon par l'agent allemand du *N.K.V.D.* soviétique, Richard Sorge, et qui permit à Staline d'opposer à la *Wehrmacht* ses divisions sibériennes, rappelées en hâte. Le renseignement d'ordre météorologique fourni au matin du dimanche 4 juin par le *Group Captain* Stagg était lui aussi de nature à faire pencher la balance vers la victoire ou vers la défaite, selon l'interprétation qui en serait tirée.
Ajourner l'opération, cela signifiait que les convois qui avaient déjà pris la mer auraient à faire demi-tour, y compris les 25 flottilles de dragueurs de mines dont l'amiral Ramsay, qui avait changé d'attitude, tint à souligner qu'elles approchaient déjà des rivages de la Basse-Normandie, effectuant la manœuvre extrêmement périlleuse qui consistait à tracer des chenaux dans le dispositif mis en place par l'ennemi.
« Eu égard à la tempête qui nous est annoncée, ajouta-t-il, la nouvelle évolution qui va leur être imposée sera très risquée, et je doute qu'au cas où *Overlord* serait reporté au 6 juin, ils aient le temps de refaire dans leurs ports d'attache leur plein de combustible. D'autre part, je crains comme le général Montgomery que le report de l'opération ne provoque un affaiblissement du moral chez les hommes qui seront ramenés à terre alors qu'ils étaient prêts à se battre. A supposer qu'ils gardent le silence sur l'objectif qu'ils connaissent maintenant, l'ordre de surseoir à *Overlord* ne pourra manquer d'entraîner une perturbation regrettable dans le dispositif *Neptune*, sans parler du risque que certains éléments de la flotte aient pu être repérés par un ennemi qui aura le temps de se tenir sur ses gardes. »
A son habitude, Eisenhower écoutait attentivement, sans dire un mot, pesant dans sa tête le pour et le contre. Quand le silence se fut fait, il répéta :
« J'ajourne l'opération. » Puis, dévisageant à tour de rôle ceux qui l'entouraient, il eut un sourire amical en ajoutant : « Je sais que je puis compter sur le concours de chacun d'entre vous », et leva la séance.

« Mieux vaut une once de fortune qu'une livre de sagesse »

Le mot est du très sérieux Randle Cotgrave, auteur du premier dictionnaire français à l'usage de ses compatriotes britanniques, et je lui donne pleinement raison : guidé par une main supérieure, le destin se rit de ce que la vanité humaine, se fondant sur un raisonnement souvent vicié à la base, dénomme « sagesse ». A l'insu d'Eisenhower, les sombres prédictions du *Group Captain* Stagg jouaient en sa faveur, persuadant l'adversaire que l'état

Ci-dessus : « Monty » craint que le report d'« Overlord » n'affaiblisse le moral des hommes qui vivent dans l'attente depuis des semaines.





Ci-contre : « J'ajourne l'opération » annonce le général Eisenhower, eu égard à la tempête qui est annoncée.

Ci-contre, à gauche : Richard Sorge a fourni à Staline l'un des renseignements les plus importants de la Seconde Guerre mondiale, la date de l'opération « Barbarossa ».



Ci-dessus : l'Air Marshal Leigh-Mallory (tête nue et accueillant le général de Gaulle), préconise le report du débarquement.

du temps sur la Manche interdirait toute tentative de débarquement. Cette même dame Fortune — qui ne se laisse, au mieux, saisir que par les cheveux — fit que le difficile mouvement d'aller et retour accompli sur son ordre par les bateaux déjà en mer passa inaperçu de l'ennemi pour la bonne raison que la tempête maintenait au sol ses avions d'observation et au port ses *E-Boote*. Alors qu'il avait déjà accompli un tiers du parcours, le convoi américain de la *Force U*, à destination d'*Utah Beach*, ne reçut l'ordre, transmis par radio, de changer de cap qu'à 9 heures du matin ce dimanche 4 juin, ce qu'il fit sans être inquiété par aucun gêneur. En dépit d'un embouteillage qui dépassa à Portland les plus pessimistes des prévisions, l'ensemble du plan *Neptune* fut remis en place dès la fin du même jour sans avoir rien d'autre à déplorer que la perte d'un *L.C.T.*[43] de 350 tonneaux, jeté à la côte par la force des vagues du côté de *Portland Bill*, dont la pointe est braquée sur Cherbourg.

Ce même dimanche, Eisenhower se rendit à la seconde conférence *forecast* tenue comme de coutume à 21 h 30. A Portsmouth, le ciel avait changé et, dans la rade, les péniches à fond plat sautaient sur les vagues. Le *Group Captain* Stagg ne modifia rien à ses prévisions et chacun alla se coucher sans qu'aucune décision ait été prise. Le lundi 5, à 3 h 30 du matin, un vent « qui atteignait les proportions d'un ouragan », nota Eisenhower, secoua son quartier général. Tandis que la pluie « semblait traverser le ciel à l'horizon », il se rendit au lieu de la réunion en se disant par avance qu'elle ne pourrait déboucher sur rien de concret.

A l'instar de l'Irlandais Montgomery, l'Écossais Stagg était *puritan*, c'est-à-dire qu'il professait une sévérité implacable à l'égard de tout ce qui lui semblait contrevenir à une règle de vie exactement contraire à celle des « papistes », prenant à la lettre non seulement la parole de l'Évangile, mais toutes les données que lui inspirait sa science. Il commença par faire ressortir, sur un ton doctoral, que l'opération *Overlord* aurait échoué si le *Supreme Commander* l'avait maintenue pour ce matin-là, manière comme une autre de rendre hommage à l'exactitude des prévisions formulées par le comité dont il assumait la présidence. Ayant ainsi ménagé ses effets, ce « puritain écossais, mais avisé » prophétisa sur le ton impersonnel d'un robot détaché de toutes les contingences terrestres :

« Une accalmie, qu'il n'était pas possible de prévoir plus tôt, se produira dans la matinée de demain et se prolongera sur une durée d'environ trente-six heures. »

La matinée de demain : cela signifiait qu'à compter du mardi 6 juin, aux premières heures, et jusqu'au soir du mercredi 7, l'accalmie annoncée permettrait de prendre pied sur le rivage.

« Après ces trente-six heures ? demanda Eisenhower à Stagg.

— Attendez-vous à un très mauvais temps », dit le *Group captain*, approuvé par un unanime hochement de tête de ses collègues.

Quitte ou double ? (une autre forme de traduire « l'heure de vérité »). Profiter de l'accalmie pour prendre pied sur le « continent » avant qu'ait débuté l'offensive des *V 1* était tentant. Mais le « très mauvais temps » ne viendrait-il pas empêcher l'indispensable ravitaillement des troupes débarquées à terre ?

« Les conséquences qu'aurait entraînées un ajournement de l'expédition nous imposaient d'accepter le risque, a écrit Eisenhower. Je déclarai donc presque immédiatement que l'attaque aurait lieu le 6. »

Avec le souci de loyauté qui lui était propre, le *Supreme Commander* pria l'*Air Marshal* Leigh-Mallory, qui continuait de préconiser le report d'*Overlord*, de consigner par écrit cette considération de façon à dégager sa propre responsabilité, au cas où la suite des événements viendrait à démontrer la justesse de ses réticences. Cela fait, il s'en alla rendre visite au général Maxwell Taylor, commandant la division américaine aéroportée qui, une des premières à être engagées, se trouvait stationnée à une vingtaine de lieues de Portsmouth, à Newbury, dans le Berkshire. Il éprouvait en effet le besoin d'un réconfort et fut sur-le-champ rassuré : coiffés de leur casque recouvert d'un filet verdâtre, leur face déjà noircie, les *paratroopers* l'accueillirent par des vivats avant de bavarder familièrement avec le *Supreme Commander* auquel l'un deux, joyeux luron du Texas, promit un emploi dans son ranch en qualité de cow-boy une fois qu'on en aurait fini avec les *Jerries*.

Dans le même temps, à La Roche-Guyon...

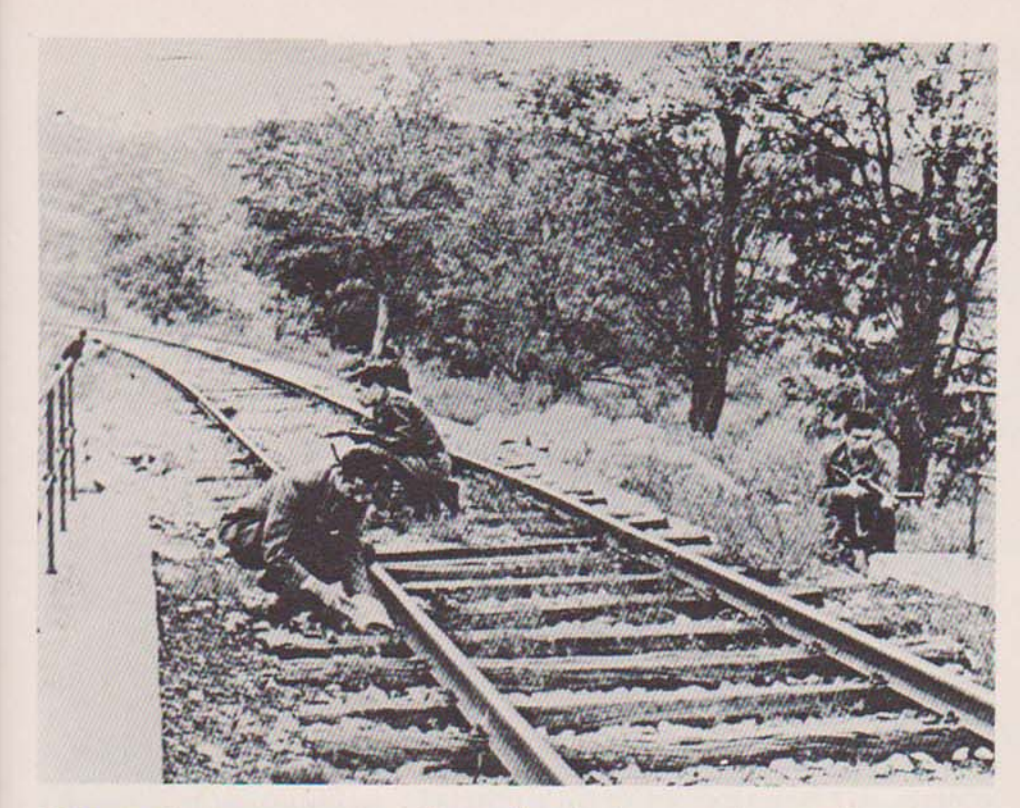
A la même heure, au château de La Roche-Guyon, qui se dresse sur la rive droite de la boucle que fait la Seine entre Rolleboise et Vernon, le général Speidel, chef d'état-major

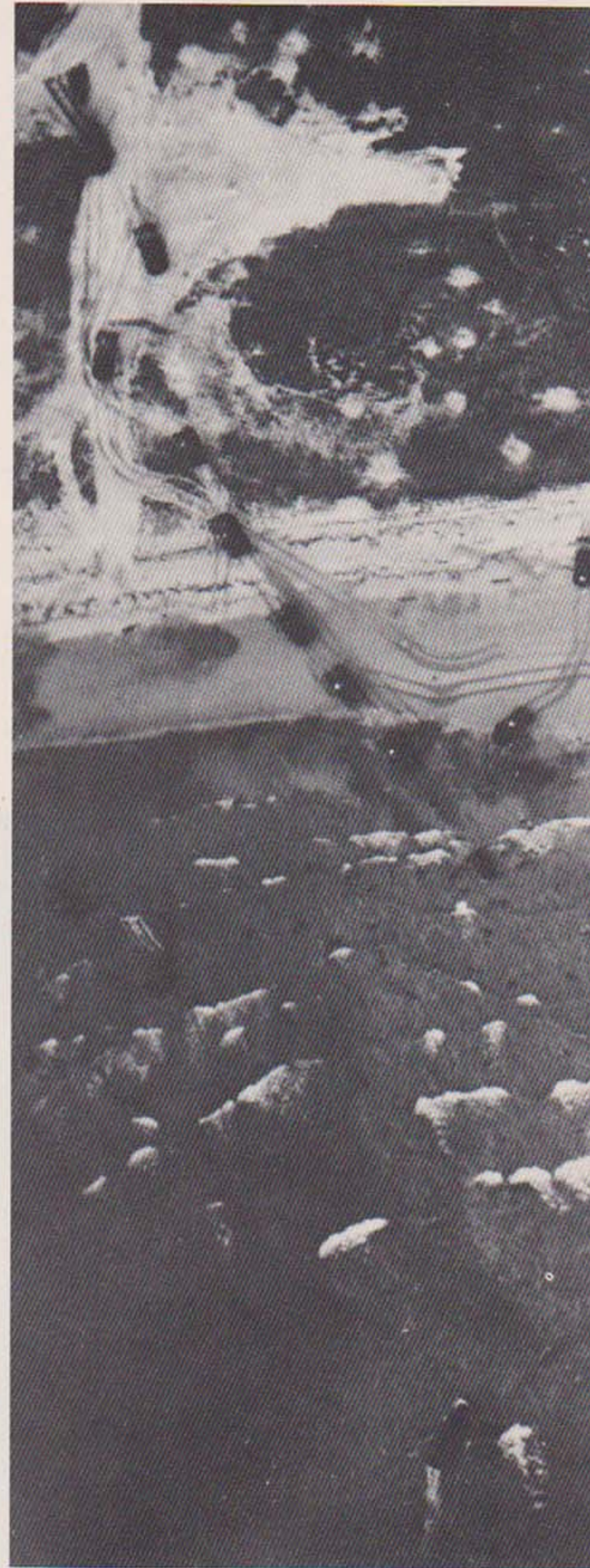
du *Feldmarschall* Rommel, dînait en compagnie du vice-amiral Ruge, chargé d'assurer la liaison entre le groupe d'armées et la *Kriegsmarine*, de son beau-frère le « correspondant de guerre », Schramm, du consul général Pfeifer et de l'écrivain Ernst Jünger que son premier livre : *In Stahlgewittern*, publié en France sous le titre : « Orages d'acier », avait rendu célèbre au lendemain de la Première Guerre mondiale. Brillant causeur, Pfeifer évoqua la Russie, où il avait vécu, puis le débarquement allié qui, le surprenant à Alger, s'était traduit par son arrestation suivie d'un internement aux États-Unis. A la suite d'un échange de diplomates, détenus comme lui, il venait de regagner l'Europe, porteur d'informations dont il ignorait que, dûment fabriquées au sein de l'*Office of Strategic Services* américain, en coopération avec le *Secret Service* britannique, elles étaient spécialement destinées à atteindre ses oreilles afin qu'il les colportât auprès de qui de droit.

Si Speidel faisait office de maître de maison dans la demeure des La Rochefoucauld, c'était que Rommel était parti la veille au matin pour l'Allemagne, après s'être entendu affirmer par le colonel Walter Ströbe, chef de la section météorologique de la *Luftwaffe*, que la tempête qui venait de se lever sur la Manche ne se calmerait pas avant la semaine à suivre. Venant du sud-ouest après avoir balayé l'Atlantique, le vent se déchaînait sur les eaux étroites du *Channel* qui battaient les plages avec furie, sous un ciel aux nuages bas d'où giclaient en rafales des ondées intermittentes. On signalait au large des creux allant jusqu'à quatre ou même cinq mètres, propres à faire chavirer les péniches dont le modèle avait été examiné à Dieppe, et le vice-amiral Ruge déniait toute efficacité au tir des bâtiments de guerre, lesquels avaient besoin d'un minimum de visibilité de trois mille marins, réduite au tiers par ce temps bouché. D'ailleurs, devant l'état de la mer, le contre-amiral Hennecke, commandant le *Normannischesfront*[44], venait d'ordonner à un convoi qui se disposait à appareiller pour Brest de demeurer à l'abri de la rade de Cherbourg. Enfin, l'*Oberkommando der Wehrmacht* avait décidé une fois pour toutes que la tentative de débarquement — à supposer qu'elle ait jamais lieu — n'aurait aucune chance de succès si elle n'était pas effectuée à marée haute : or, le tableau des marées à venir n'offrait cette opportunité que durant le jour, où l'assaillant serait en pleine vue des défenses côtières, ou à la nuit tombée, ce qui le priverait du soutien de l'aviation de chasse et du feu de l'artillerie navale.

Ci-dessous : le sort est jeté et les paras embarquent dans les avions qui les largueront au-dessus des côtes normandes.







Ci-dessus : le message des six vers de Verlaine prévient les résistants français que le débarquement est imminent et qu'il faut passer à l'action.

Rommel avait donc pris la route l'esprit tranquille, son voyage ayant pour objet principal de rencontrer Hitler pour lui arracher les deux *Panzerdivisionen* dont il avait besoin, plus un corps supplémentaire de *Flak* et une brigade de lance-fusées. Il s'arrêterait en chemin à sa maison de Herrlingen, près d'Ulm, pour y fêter l'anniversaire de son épouse qui l'y attendait avec leur fils.

Sur six vers de Verlaine

Ce lundi 5 juin au soir, on en était à l'heure du café au château de La Roche-Guyon où, toutes portes closes, les convives du général Speidel se risquaient à brocarder les prétentions militaires du *Führer* ainsi qu'il était d'usage entre Allemands de qualité. Avant d'aller se mettre au lit, le chef d'état-major du commandant du groupe d'armées « B » proposa un tour dans le parc, qui fut abrégé par les bourrasques de pluie courbant la cime des arbres. A quelque deux cents kilomètres au nord, au centre d'écoute radio du quartier général de la 15e armée allemande, établi à Tourcoing, un opérateur radio se défaisait au même moment de son casque et remettait à son chef, le colonel Meyer, le « message personnel » qu'il venait de capter sur l'émission en langue française de la *B.B.C.*.

Depuis belle lurette, la *Funkabwehr* savait que cette sorte de messages se rapportaient aux activités de la Résistance intérieure, allant des atterrissages clandestins aux mots d'ordre destinés aux maquis, en passant par les parachutages, les sabotages, les mises en garde à la suite d'arrestations. D'ordinaire, leur texte était fait d'un langage abracadabrant, accessible aux seuls initiés, mais celui que le colonel Meyer eut sous les yeux avait une étrange résonance poétique. Détachant les syllabes, le *speaker* avait répété d'une voix impersonnelle, comme à l'accoutumée, ces trois vers empruntés à Verlaine :

Blessent mon cœur
d'une langueur
monotone.

Or, il s'agissait là de la suite des trois autres vers qui, par trois fois — les 1er, 2 et 3 juin —



avaient été diffusés par la même *British Broadcasting Corporation*, sans qu'aucune modification y ait été apportée :

Les sanglots longs
des violons
de l'automne...

Le tout faisait l'objet d'une note *Streng Geheim* de l'*AMT VI* de Walter Schellenberg, lequel avait été informé[45] que les trois premiers vers étaient destinés à aviser les diverses organisations de la Résistance française que le débarquement allié était imminent et qu'il convenait de prendre les dispositions arrêtées en conséquence, tandis que les trois derniers signifiaient que l'opération serait chose faite dans les quarante-huit heures à venir, en invitant les auditeurs à passer sans délai à l'action selon le programme préétabli.

Ci-dessus : vue aérienne d'une des plages du débarquement allié. Vague après vague, hommes et véhicules prennent possession de la terre française. Notez l'avancée des camions, à gauche sur la photo.

« L'action », c'était la mise à exécution des plans conjointement préparés par le B.C.R.A. du colonel Passy et l'organisme britannique dénommé *Special Operations Executive*. Sous les étiquettes « Vert », « Violet », « Bleu » et « Tortue », il s'agissait respectivement de désorganiser le système ferroviaire français par 571 sabotages effectués sur des points précis, de couper le système de nos liaisons téléphoniques souterraines à grande distance, de faire de même à l'égard de notre réseau de distribution d'énergie électrique, et enfin de retarder par tous les moyens l'acheminement des renforts allemands vers une tête de pont dont la situation géographique n'était pas précisée.
Consultant sa montre, qui marquait un peu plus de 21 h 15, le colonel Meyer se mit en devoir d'alerter sur-le-champ le général von Salmuth. Occupé à disputer une partie de cartes avec trois de ses officiers, le commandant de la 15e armée allemande ne se montra pas autrement troublé par la nouvelle car, répondant aux vues du *Feldmarschall* von Rundstedt, les effectifs dont il disposait se tenaient prêts depuis plusieurs semaines à riposter à toute attaque.
On raconte qu'après le départ de Meyer, pressé de rejoindre son poste, von Salmuth dit à ses partenaires en reprenant ses cartes :
« Je suis un trop vieux singe dans le métier pour me laisser berner par de tels attrape-nigauds ! »
Entre-temps, le « message personnel » enregistré à 21 h 15 avait été répété cinq minutes plus tard. Meyer put l'entendre alors que le *speaker* l'énonçait une troisième fois à 22 heures, et une quatrième à 22 h 15, ce qui était tout à fait exceptionnel et aurait suffi à souligner qu'il s'agissait d'une communication de la plus haute importance, même si l'on n'avait pas été prévenu par une note *Streng Geheim*. Sans se décourager, Meyer téléphona à l'*O.B.W.* de Saint-Germain, puis au quartier général de La Roche-Guyon et même à l'*O.K.W.*, installé à Rastenburg, où l'on prit note, sans plus. Le général Speidel eut-il connaissance de cet appel ? On pourrait croire le contraire, car rien ne vint troubler la paix nocturne du château des La Rochefoucauld. Il semble certain que le contre-amiral Hennecke, commandant le *Normannischesfront* ne fut pas touché, à moins qu'il n'ait raisonné à l'instar de cet officier de l'*O.B.W.* qui ricana à l'adresse de Meyer :
« Vous ne croyez tout de même pas qu'Eisenhower serait assez bête pour nous faire savoir par la radio anglaise qu'il se prépare à débarquer ! »
A coup sûr, l'information ne fut pas répercutée sur le quartier général du général Dollmann, commandant la 7e armée, établi au Mans. Tout comme Rommel, son chef direct, Dollmann s'était laissé persuader que le mauvais temps excluait la moindre tentative de débarquement dans la zone qui, soumise à son contrôle, englobait la Bretagne et la Basse-Normandie jusqu'à l'embouchure de la Dives. Il avait donc maintenu le principe d'une conférence prévue à Rennes pour le mardi 6, à









10 heures du matin, avec ses officiers généraux et leurs chefs d'état-major, recommandation leur étant faite de ne pas quitter leur poste avant le petit matin du 6, afin de parer à toute éventualité. Mais, soucieux de bénéficier de la protection nocturne contre les incursions des chasseurs-bombardiers alliés qui attaquaient impitoyablement tout ce qu'ils voyaient se mouvoir sur les routes, les participants à la réunion partirent pour Rennes au soir du lundi 5, à l'exception du général Erich Marcks, commandant à Saint-Lô le 84e corps d'armée. Cet homme austère, qui avait perdu une jambe sur le front de l'Est, était rigidement attaché à son devoir; il ignorait que ses officiers avaient décidé de célébrer à minuit son anniversaire.

« Si quelque faute a été commise... »

Alors que s'achevaient les préparatifs de cette petite fête, qui témoignait de l'affectueux respect des officiers de l'état-major du général Marcks pour leur chef, Eisenhower quittait l'aérodrome de Newbury d'où venait de décoller le dernier quadrimoteur transportant les parachutistes vers le champ de bataille. Désormais, rien ne pouvait arrêter le gigantesque mécanisme qui s'était mis en marche.

Dans une des poches de son blouson, le *Supreme Commander* avait glissé une feuille de papier, pliée en quatre, sur laquelle figurait un message écrit de sa main avant de quitter son quartier général de *Southwick House* :

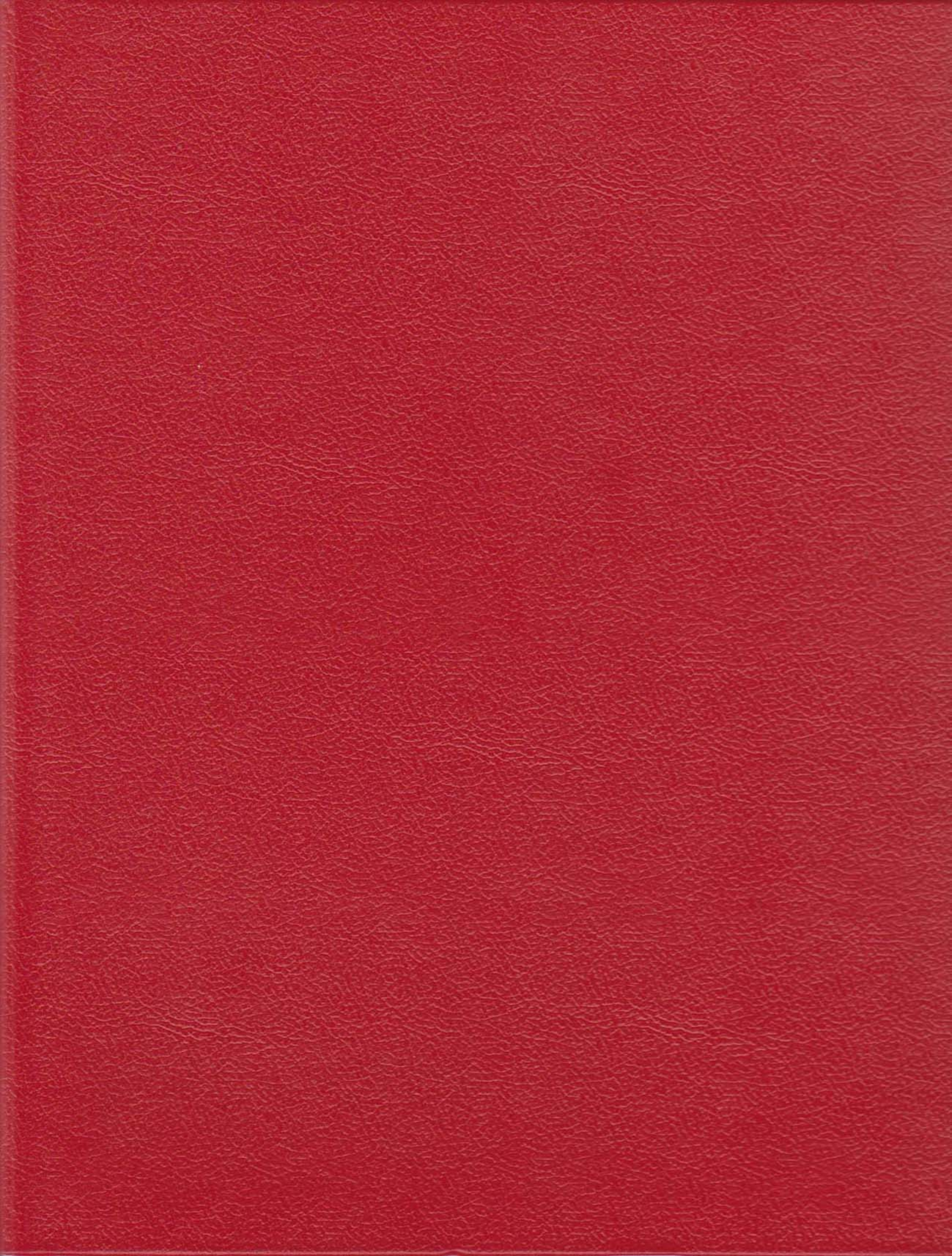
« Nos débarquements dans la région de Cherbourg-Le Havre n'ont pu aboutir à l'établissement d'une tête de pont suffisante, et j'ai dû donner à nos troupes l'ordre de rembarquer. Ma décision d'attaquer en ce point et à cette heure se fondait sur les renseignements les plus sûrs qu'il m'avait été permis de réunir. L'armée, l'aviation et la marine ont accompli tout ce que leur bravoure et leur respect du devoir permettaient d'en attendre. Si quelque faute a été commise, je suis seul à en porter la responsabilité. »

Eisenhower s'était promis de donner lui-même lecture de ce texte au micro de la *B.B.C.* dans le cas où les nouvelles d'*Overlord* seraient mauvaises. On peut remercier le Ciel qu'il n'eut pas à le sortir de sa poche, où il ne le retrouva qu'à la mi-juillet alors que le port artificiel d'Arromanches fonctionnait déjà. Heureux homme que le capitaine de vaisseau Harry Butcher, son aide de camp naval! Comme il se trouvait là, le *Supreme Commander* lui en fit cadeau, à titre de souvenir.

Ci-contre, en haut : l'ampleur de l'opération « Overlord » surprend le haut commandement allemand.

Ci-contre, en bas : après des semaines d'incertitudes et de durs combats, l'Allemagne subit une grave défaite à l'Ouest. On dénombrera environ 400 000 prisonniers allemands entre le 6 juin et le 15 septembre 1944.

1. « Faisant fonction », procédé couramment employé en Grande-Bretagne comme aux États-Unis. Du jour où cette fonction n'a plus sa raison d'être, l'intéressé reprend son grade d'origine.
2. Général de corps d'armée.
3. Général commandant un corps aérien.
4. Organisation paramilitaire portant le nom de l'ingénieur général Fritz Todt, constructeur du *Westwall* (ou « Mur de l'Ouest » opposé à notre « Ligne Maginot » et baptisé « Ligne Siegfried » par les Alliés). Devenu, en mars 1940, ministre de l'Armement et des Munitions, Fritz Todt devait périr dans un accident d'avion, le 8 février 1942. Il fut remplacé par l'architecte Albert Speer qui égala, et même surpassa, son efficacité.
5. De tout premier rang.
6. Sigle de l'important mouvement de résistance « Organisation civile et militaire ». Arrêté par le *Sicherheitsdienst*, le colonel Alfred Touny tomba sous les balles d'un peloton d'exécution dans les fossés de la citadelle d'Arras, au mois d'avril 1944.
7. Nom conventionnel du rapatriement du corps expéditionnaire britannique.
8. Si, mis à la place de « Tilden », j'avais fait l'objet d'un tel marché, il est bien possible que, par peur de « la baignoire », où l'on était plongé dans une eau glacée, souillée de déjections, jusqu'à la limite de l'asphyxie, j'eusse préféré moi aussi « me mettre à table ». Mais le rapport qui me fut produit un an plus tard contenait une foule d'indications par trop complaisantes, qui entraînèrent un désastre assorti d'un nombre infini de souffrances.
9. Littéralement « conducteur de travaux », qualité équivalant, à l'*Organisation Todt*, au grade de *Major* dans l'armée du Troisième Reich.
10. Procédé chimique, surtout utilisé par les architectes avant l'invention de la « photocopie », et qui se traduisait par des plans tirés en bleu ou en mauve.
11. Commandant suprême à l'Ouest, ou « O.B.W. ».
12. « Souverain », nom choisi pour la tentative de débarquement afin de souligner qu'elle surpassait en importance toute autre opération.
13. Réunissant les chefs d'état-major américains et britanniques, elle se tint du 14 au 24 janvier 1943, sous la commune présidence de Churchill et de Roosevelt.
14. « Mûres », nom conventionnel du « port emporté dans les bagages ». Il en était prévu deux : un pour le secteur d'assaut anglo-canadien et l'autre pour le secteur américain.
15. Avant que cet indispensable brise-lames ait pu être mis en place, les éléments du port artificiel, destiné au secteur du débarquement américain, furent dispersés et détruits par la force d'une mer démontée qui se déchaîna peu après le 6 juin 1944.
16. L'expression pourrait se traduire par « agent dormeur ».
17. Livret de Caisse d'épargne.
18. La Croix-Rouge britannique.
19. « Section n° 6 » du « Service suprême de sécurité du Reich », spécialisée dans le Renseignement.
20. « Rattachement », terme définissant la réduction de l'Autriche au rang de simple province allemande par le « plébiscite » — organisé à la façon nazie — du 10 avril 1938.
21. Ainsi nommée pour avoir été constituée dans cette ville le 31 juillet 1919 ; elle eut pour premier président le social-démocrate Friedrich Ebert, auquel succéda, en 1925, le *Feldmarschall* von Hindenburg, vainqueur de l'armée russe à Tannenberg et extrêmement populaire dans toute l'Allemagne.
22. Beau parleur.
23. De sa véritable identité Viatcheslav Mikhaïlovitch Scriabine, parent du célèbre compositeur.
24. Commandant dans la hiérarchie *S.S.*
25. Très confidentiel et ultra-secret.
26. Il déchanta quand la fraude fut découverte.
27. Sigle des *Supreme Headquarters Allied Expeditionary Forces*, ou état-major général du corps expéditionnaire allié, ayant à sa tête le général Dwight Eisenhower.
28. Pour *Landing Ships Tanks*, vaisseaux de débarquement capables de transporter 80 véhicules et 360 hommes.
29. Gilet de sauvetage.
30. Chef d'état-major de von Rundstedt.
31. Emprunté à la langue des anciens Francs, le mot *ban* s'associait parfaitement à celui d'*Overlord*, puisqu'il se rapportait originellement à une proclamation du suzerain. En anglais, il signifie « interdiction ».
32. Selon le *timing* prévu par ce plan, des hommes du régiment de parachutistes de la France combattante furent, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, les tout premiers à passer à l'action. Largués au-dessus de la Bretagne et prenant liaison avec les Forces françaises de l'Intérieur, ils remplirent pleinement la mission qui leur avait été dévolue.
33. Atteint par la limite d'âge, ce général avait pris sa retraite et, lors de la menace d'invasion qui plana sur l'Angleterre après la défaite de la France, s'était modestement engagé comme *private* dans la *Home Guard*. D'un esprit extrêmement inventif, il dota l'arme blindée de nombreux dispositifs ingénieux.
34. L'intendance militaire britannique.
35. Montgomery se prénommait Bernard Law.
36. C'est le même appareil que, passant outre aux réticences de Roosevelt, Churchill envoya au général de Gaulle, alors à Alger, pour le faire revenir en Angleterre à la veille du débarquement de Normandie.
37. « Et alors, Rusty, comment ça va ? » Se prénommant « Ralph », le général Eastwood était appelé « Rusty » par ses intimes.
38. Monument élevé aux soldats britanniques tués durant la « Grande Guerre ».
39. On sait que *D Day* est notre « Jour J ».
40. Dunes. Les *North Downs*, ou « Dunes du Nord », couvrent la zone qui s'étend jusqu'à Londres, en retrait de Douvres et Folkestone ; les *South Downs*, ou « Dunes du Sud », vont de Southampton à Eastbourne.
41. « Le tuyau ».
42. Pour *Landing Craft Infantry*, ou péniche à avant ouvrant, et transportant un lot de fantassins. Les *L.C.A (Landing Craft Assault)*, plus petites encore, étaient transportées jusqu'en vue du rivage à bord des *L.S.I. (Landing Ship Infantry)* de plus fort tonnage, telles des chaloupes de sauvetage.
43. Pour *Landing Craft Tank*, péniche destinée au transport des chars d'assaut et véhicules divers, mue par deux moteurs Diesel de 500 CV.
44. Front de mer de Normandie.
45. On peut supposer que la révélation en avait été faite sous la torture par un des nôtres.



LA SECONDE GUERRE MONDIALE

La Seconde Guerre mondiale fut une guerre totale : elle embrasa l'immense continent qui s'étend de la mer de Chine jusqu'aux côtes bretonnes de la mer d'Iroise, plus le Japon, l'Afrique du Nord, la Grande-Bretagne, avec la Méditerranée, l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.
L'engagement des belligérants fut également total. Ceux-ci levèrent d'importantes armées en faisant appel au maximum de leur potentiel humain et à leurs ressources économiques et techniques, ainsi qu'à celles des pays envahis.
Du 1er septembre 1939 au 2 septembre 1945, ce conflit immense entre les puissances de l'Axe et les Alliés se traduisit par 55 millions de morts, des destructions indescriptibles, des déportations de milliers de personnes, la persécution de millions de juifs, les camps de concentration,...
L'ampleur de cette guerre fut telle qu'il serait impossible de suivre l'enchevêtrement des combats et des événements sans point de repère significatif. Nous en avons choisi vingt-cinq, dont chacun jalonne les étapes d'une lutte qui fut sans merci.
Ces 25 volumes constituent un récit de guerre détaillé et passionnant, illustré de photographies authentiques.
Ensemble, ils forment une collection inédite et exclusive, un témoin de valeur de l'époque la plus noire de l'histoire de l'Humanité.

La Seconde Guerre mondiale
Editions Christophe Colomb